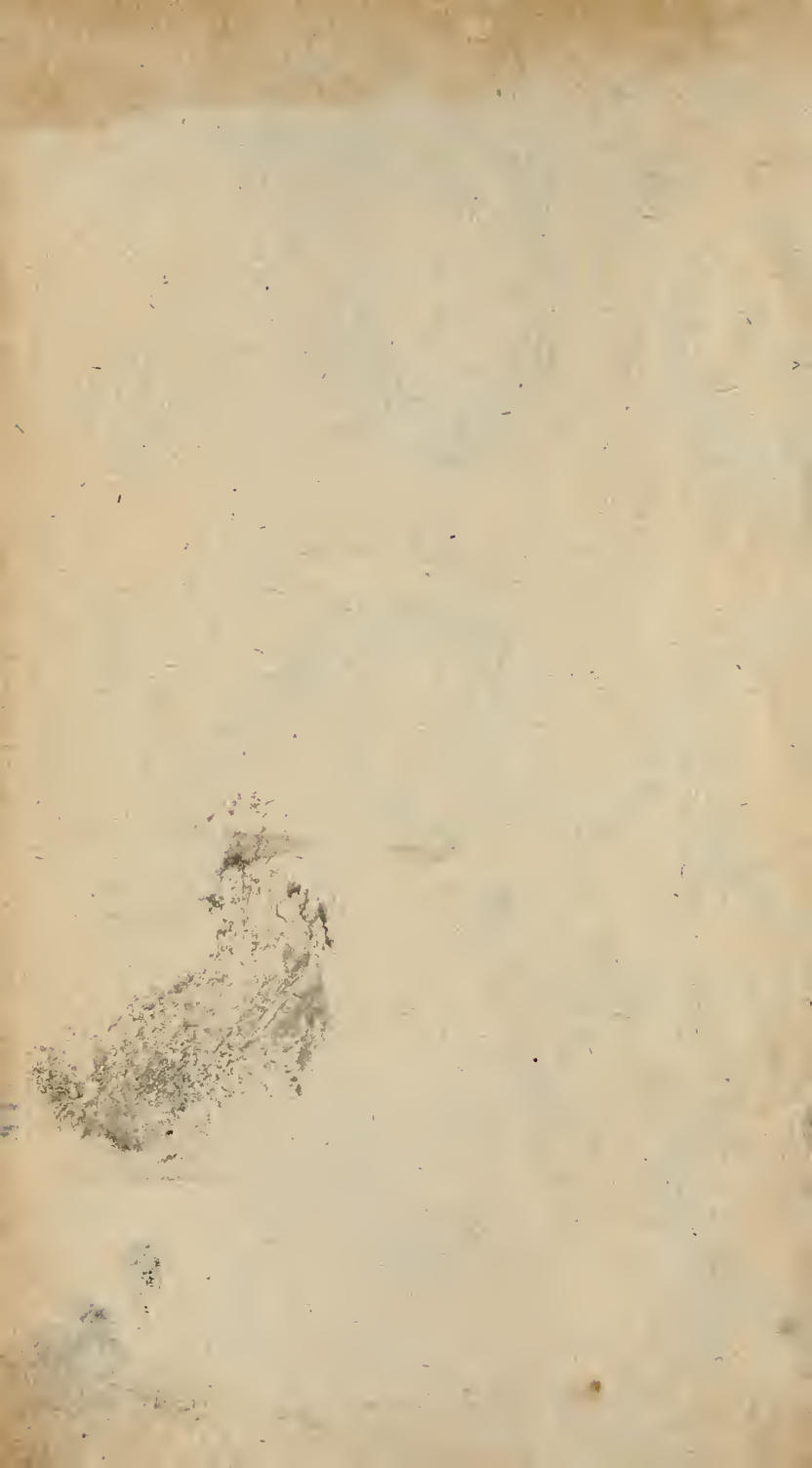
Accessions
155,757

Shelf No.
G.3556.1

Barton Library. V.26

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecabinetdesfe26maye

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGT-SIXIEME.

CE VOLUME CONTIENT

LA REINE FANTASQUE, par J. J. ROUSSEAU;

LA BELLE ET LA BÊTE, par Madame DE VILLENEUVE.

LES VEILLÉES DE THESSALIE, par Madame DE LUSSAN.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX;

TOME VINGT-SIXIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente,

M. DCC. LXXXVI.

C3556
v.26

155.737
May 1873

LA REINE FANTASQUE,

CONTE.

IL y avoit autrefois un roi qui aimoit ſon peuple... Cela commence comme un conte de fée, interrompit le druïde? C'en eſt un auſſi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un roi qui aimoit ſon peuple, & qui, par conſéquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous ſes efforts pour trouver des miniſtres auſſi bien intentionnés que lui; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choſes qu'il pouvoit dérober à leur mal-faiſante activité. Comme il étoit fort entêté du bizarre projet de rendre ſes ſujets heureux, il agiſſoit en conſéquence, & une conduite ſi ſingulière lui donnoit parmi les grands un ridicule ineffaçable. Le peuple le béniſſoit, mais à là

cour il paſſoit pour un fou. A cela près, il ne manquoit pas de mérite ; auſſi s'appeloit-il Phénix.

Si ce prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, capricieuſe, folle par la tête, ſage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice ; voilà en quatre mots le portrait de la reine. Fantaſque étoit ſon nom : nom célèbre qu'elle avoit reçu de ſes ancêtres en ligne féminine, & dont elle ſoutenoit dignement l'honneur. Cette perſonne ſi illuſtre & ſi raiſonnable, étoit le charme & le ſupplice de ſon cher époux, car elle l'aimoit auſſi fort ſincèrement, peut-être à cauſe de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui régnoit entr'eux, ils paſsèrent pluſieurs années ſans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le roi en étoit pénétré de chagrin, & la reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon prince ne ſe reſſentoit pas tout ſeul : elle s'en prenoit à tout le monde, de ce qu'elle n'avoit point d'enfans ; il n'y avoit pas un courtiſan à qui elle ne demandât étourdiment quelque ſecret pour en avoir, & qu'elle ne rendît reſponſable du mauvais ſuccès.

Les médecins ne furent point oubliés, car la reine avoit pour eux une docilité peu commune, & ils n'ordonnoient pas une drogue qu'elle ne fît préparer très-soigneusement, pour avoir le plaisir de la leur jeter au nez, à l'instant qu'il la falloit prendre. Les derviches eurent leur tour; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, surtout aux offrandes; & malheur aux desservans des temples où sa majesté alloit en pélerinage : elle fourrageoit tout, & sous prétexte d'aller respirer un air prolifique, elle ne manquoit jamais de mettre c'en-dessus-dessous toutes les cellules des moines. Elle portoit aussi leurs reliques, & s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages : tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un capuchon, tantôt un scapulaire; il n'y avoit sorte de mascarade monastique dont sa dévotion ne s'avisât; & comme elle avoit un petit air éveillé qui la rendoit charmante sous tous ces déguisemens, elle n'en quittoit aucun sans avoir eu soin de s'y faire peindre.

Enfin, à force de dévotions si bien faites, à force de médecines si sagement employées, le ciel & la terre exaucèrent les vœux de la reine; elle devint grosse au

moment qu'on commençoit à en déſeſpérer. Je laiſſe à deviner la joie du roi & celle du peuple. Pour la ſienne, elle alla, comme toutes ſes paſſions, juſqu'à l'extravagance : dans ſes tranſports, elle caſſoit & briſoit tout, elle embraſſoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit, hommes, femmes, courtiſans, valets ; c'étoit riſquer de ſe faire étouffer que de ſe trouver ſur ſon paſſage. Elle ne connoiſſoit point, diſoit-elle, de raviſſement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à ſon aiſe, dans ſes momens de mauvaiſe humeur.

Comme la groſſeſſe de la reine avoit été longtemps inutilement attendue, elle paſſoit pour un de ces événemens extraordinaires, dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues, les moines à leurs reliques, le peuple à ſes prières, & le roi à ſon amour. Chacun s'intéreſſoit à l'enfant qui devoit naître, comme ſi c'eût été le ſien, & tous faiſoient des veux ſincères pour l'heureuſe naiſſance du prince ; car on en vouloit un ; & le peuple, les grands & le roi réuniſſoient leurs déſirs ſur ce point. La reine trouva fort mauvais qu'on s'avisât de lui preſcrire de qui elle devoit accoucher, &

déclara qu'elle prétendoit avoir une fille ; ajoutant qu'il lui paroiſſoit aſſez ſingulier que quelqu'un osât lui diſputer le droit de diſpoſer d'un bien qui n'appartenoit inconteſtablement qu'à elle ſeule.

Phénix voulut envain lui faire entendre raiſon ; elle lui dit nettement que ce n'étoient point-là ſes affaires, & s'enferma dans ſon cabinet pour bouder ; occupation chérie à laquelle elle employoit régulièrement au moins ſix mois de l'année. Je dis ſix mois, non de ſuite ; c'eût été autant de repos pour ſon mari, mais pris dans des intervalles propres à le chagriner.

Le roi comprenoit fort bien que les caprices de la mère ne détermineroient pas le ſexe de l'enfant ; mais il étoit au déſeſpoir qu'elle donnât ainſi ſes travers en ſpectacle à toute la cour. Il eût ſacrifié tout au monde pour que l'eſtime univerſelle eût juſtifié l'amour qu'il avoit pour elle, & le bruit qu'il fit mal-à-propos en cette occaſion ne fut pas la ſeule folie que lui eût fait faire le ridicule eſpoir de rendre ſa femme raiſonnable.

Ne ſachant plus à quel ſaint ſe vouer, il eut recours à la fée Diſcrète ſon amie, & la protectrice de ſon royaume. La fée

lui conseilla de prendre les voies de la douceur, c'est-à-dire de demander excuse à la reine. Le seul but, lui dit-elle, de toutes les fantaisies des femmes est de désorienter un peu la morgue masculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéïssance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme, est d'extravaguer avec elle. Dès le moment que vous cesserez de contrarier ses caprices, assurez-vous qu'elle cessera d'en avoir, & qu'elle n'attend pour devenir sage, que de vous avoir rendu bien complètement fou. Faites donc les choses de bonne grâce, & tâchez de céder en cette occasion, pour obtenir tout ce que vous voudrez dans une autre. Le roi crut la fée; & pour se conformer à son avis, s'étant rendu au cercle de la reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir contesté contr'elle mal-à-propos, & qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par sa complaisance, de l'humeur qu'il pouvoit avoir mise dans ses discours, en disputant impoliment contr'elle.

Fantasque qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît seule de tout le ridicule de cette affaire, se hâta de lui ré-

pondre, que ſous cette excuſe ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les diſputes précédentes, mais que puiſque les torts d'un mari n'autoriſoient point ceux d'une femme, elle ſe hâtoit de céder en cette occaſion comme elle avoit toujours fait. Mon prince & mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon, & je ſais trop bien mon devoir pour manquer d'obéïr. Je n'ignore pas que quand ſa majeſté m'honore des marques de ſa tendreſſe, c'eſt moins pour l'amour de moi que pour celui de ſon peuple, dont l'intérêt ne l'occupe guère moins la nuit que le jour : je dois imiter un ſi noble déſintéreſſement, & je vais demander au divan un mémoire inſtructif du nombre & du ſexe des enfans qui conviennent à la famille royale; mémoire important au bonheur de l'état, & ſur lequel toute reine doit apprendre à régler ſa conduite pendant la nuit.

Ce beau ſoliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attention, & je vous laiſſe à penſer combien d'éclats de rire furent mal-adroitement étouffés. Ah! dit triſtement le roi en hauſſant les épaules, je vois bien que quand on a une femme

folle, on ne peut éviter d'être un ſot.

La fée Diſcrète, dont le ſexe & le nom contraſtoient quelquefois plaiſamment dans ſon caractère, trouva cette querelle ſi réjouïſſante, qu'elle réſolut de s'en amuſer juſqu'au bout. Elle dit publiquement au roi qu'elle avoit conſulté les comètes qui préſident à la naiſſance des princes, & qu'elle pouvoit lui répondre que l'enfant qui naîtroit de lui ſeroit un garçon; mais en ſecret elle aſſura la reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantaſque auſſi raiſonnable qu'elle avoit été capricieuſe juſqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complaiſance infinies qu'elle prit toutes les meſures poſſibles pour déſoler le roi & toute la cour. Elle ſe hâta de faire faire une layette des plus ſuperbes, affectant de la rendre ſi propre à un garçon qu'elle devînt ridicule à une fille; il fallut dans ce deſſein changer pluſieurs modes; mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre tout brillant de pierreries, & voulut abſolument que le roi nommât d'avance le gouverneur & le précepteur du jeune prince.

Sitôt qu'elle fut sûre d'avoir une fille, elle ne parla que de ſon fils, & n'omit au-

cune des précautions inutiles qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en se peignant la contenance étonnée & bête qu'auroient les grands & les magistrats qui devoient orner ses couches de leur présence. Il me semble, disoit-elle à la fée, voir d'un côté notre vénérable chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le sexe de l'enfant, & de l'autre sa sacrée majesté baisser les yeux, & dire en balbutiant : Je croyois... la fée m'avoit pourtant dit.... Messieurs, ce n'est pas ma faute ; & d'autres apophthegmes aussi spirituels, recueillis par les savans de la cour & bientôt portés jusqu'aux extrémités des Indes.

Elle se représentoit avec un plaisir malin le désordre & la confusion que ce merveilleux événement alloit jeter dans toute l'assemblée. Elle se figuroit d'avance les disputes, l'agitation de toutes les dames du palais pour réclamer, ajuster, concilier en ce moment imprévu les droits de leurs importantes charges, & toute la cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut aussi dans cette occasion qu'elle inventa le décent & spirituel usage de faire haranguer par les magistrats en robe, le

prince nouveau-né. Phénix voulut lui repréſenter que c'étoit avilir la magiſtrature à pure perte, & jeter un comique extravagant ſur tout le cérémonial de la cour, que d'aller en grand appareil étaler du phébus à un petit marmot avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

Eh tant mieux ! reprit vivement la reine, tant mieux pour votre fils ! Ne ſeroit-il pas trop heureux que toutes les bêtiſes qu'ils ont à lui dire fuſſent épuiſées avant qu'il les entendît, & voudriez-vous qu'on lui gardât pour l'âge de raiſon des diſcours propres à le rendre fou ? Pour dieu laiſſez-les haranguer tout leur bien aiſe, tandis qu'on eſt ſûr qu'il n'y comprend rien, & qu'il a l'ennui de moins : vous devez ſavoir de reſte qu'on n'en eſt pas toujours quitte à ſi bon marché. Il en fallut paſſer par là, & de l'ordre exprès de ſa majeſté, les préſidens du ſénat & des académies commencèrent à compoſer, étudier, raturer, & feuilleter leur Vaumorière & leur Démoſthène pour apprendre à parler à un embryon.

Enfin le moment critique arriva. La reine ſentit les premières douleurs avec des tranſports de joie dont on ne s'aviſe guère en pareille occaſion. Elle ſe plaignoit de ſi

bonne grâce & pleuroit d'un air si riant, qu'on eût cru que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

Aussitôt ce fut dans tout le palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le roi, d'autres les princes, d'autres les ministres, d'autres le sénat, le plus grand nombre & les plus pressés alloient pour aller, & roulant leur tonneau comme Diogène, avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la dernière personne à qui l'on songea fut l'accoucheur, & le roi, que son trouble mettoit hors de lui, ayant demandé par mégarde une sage femme, cette inadvertance excita parmi les dames du palais des ris immodérés qui, joints à la bonne humeur de la reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantasque eût gardé de son mieux le secret de la fée, il n'avoit pas laissé de transpirer parmi les femmes de sa maison, & celles-ci le gardèrent si soigneusement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la ville, de sorte qu'il n'y avoit depuis longtemps que le roi seul qui n'en sût rien. Chacun

étoit donc attentif à la scène qui se préparoit; l'intérêt public fournissant un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la famille royale, ils se faisoient une fête d'épier la contenance de leurs majestés, & de voir comment avec deux promesses contradictoires, la fée pourroit se tirer d'affaire & conserver son crédit.

Oh çà, Monseigneur, dit Jalamir au druïde en s'interrompant, convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les règles : car vous sentez bien que voici le moment des digressions, des portraits & de cette multitude de belles choses que tout auteur homme d'esprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéressant pour amuser ses lecteurs ! Comment, par dieu, dit le druïde, t'imagines-tu qu'il y en ait d'assez sots pour lire tout cet esprit là ? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, & qu'en dépit de M. l'auteur, on a bientôt couvert son étalage des feuillets de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, penses-tu que tes propos vaillent mieux que l'esprit des autres, & que pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendroit qu'à toi de la faire ? Vraiment, il ne falloit que le

dire pour le prouver. Et malheureuſement je n'ai pas, moi, la reſſource de tourner les feuillets. Conſolez-vous, lui dit doucement Jalamir; d'autres les tourneront pour vous ſi jamais on écrit ceci. Cependant, conſidérez que voilà toute la cour raſſemblée dans la chambre de la reine; que c'eſt la plus belle occaſion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illuſtres originaux, & la ſeule peut-être que vous aurez de les connoître. Que dieu t'entende, repartit plaiſamment le druïde; je ne les connoîtrai que trop par leurs actions: fais-les donc agir ſi ton hiſtoire a beſoin d'eux, & n'en dis mot s'ils ſont inutiles: je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puiſqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphyſique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil, mais conter, pour conter eſt d'un ennui: vous ne ſavez pas combien de belles choſes vous allez perdre! Aidez-moi, je vous prie, à me retrouver; car l'eſſentiel m'a tellement emporté, que je ne ſais plus à quoi j'en étois du conte.

A cette reine, dit le druïde impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher & avec laquelle tu metiens de puis une

heure en travail. Oh, oh! reprit Jalamir; croyez-vous que les enfans des rois se pondent comme des œufs de grive? Vous allez voir si ce n'étoit pas bien la peine de pérorer. La reine donc, après bien des cris & des ris, tira enfin les curieux de peine & la fée d'intrigue, en mettant au jour une fille & un garçon plus beaux que la lune & le soleil, & qui se ressembloient si fort, qu'on avoit peine à les distinguer, ce qui fit que dans leur enfance on se plaisoit à les habiller de même. Dans ce moment si désiré, le roi sortant de la majesté pour se rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autres temps il n'eût pas laissé faire à la reine, & le plaisir d'avoir des enfans le rendoit si enfant lui-même, qu'il courut sur son balcon crier à pleine tête : *Mes amis, réjouïssez-vous tous ; il vient de me naître un fils, & à vous un père, & une fille à ma femme.* La reine, qui se trouvoit pour la première fois de sa vie à pareille fête, ne s'apperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait, & la fée qui connoissoit son esprit fantasque se contenta, conformément à ce qu'elle avoit désiré, de lui annoncer d'abord une fille. La reine se la fit apporter, & ce qui surprit fort les spec-

tateurs, elle l'embraſſa tendrement, à la vérité, mais les larmes aux yeux & avec un air de triſteſſe qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu juſqu'alors. J'ai déjà dit qu'elle aimoit ſincèrement ſon époux: elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendriſſement qu'elle avoit lu dans ſes regards durant ſes ſouffrances. Elle avoit fait dans un temps, à la vérité, ſingulièrement choiſi, des réflexions ſur la cruauté qu'il y avoit à déſoler un mari ſi bon, & quand on lui préſenta ſa fille, elle ne ſongea qu'au regret qu'auroit le roi de n'avoir pas un fils. Diſcrète, à qui l'eſprit de ſon ſexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs, pénétra ſur-le-champ ce qui ſe paſſoit dans celui de la reine, & n'ayant plus de raiſon pour lui déguiſer la vérité, elle fit apporter le jeune prince. La reine revenue de ſa ſurpriſe, trouva l'expédient ſi plaiſant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle ſe trouva mal. On eut beaucoup de peine à la faire revenir, & ſi la fée n'eût répondu de ſa vie, la douleur la plus vive alloit ſuccéder aux tranſports de joie dans le cœur du roi & ſur les viſages des courtiſans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus singulier dans toute cette aventure : le regret sincère qu'avoit la reine d'avoir tourmenté son mari, lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune prince que pour sa sœur, & le roi de son côté, qui adoroit la reine, marqua la même préférence à la fille qu'elle avoit souhaitée. Les caresses indirectes que ces deux uniques époux se faisoient ainsi l'un à l'autre devinrent bientôt un goût très-décidé, & la reine ne pouvoit non plus se passer de son fils que le roi de sa fille.

Ce double événement fit un grand plaisir à tout le peuple, & le rassura du moins pour un temps sur la frayeur de manquer de maîtres. Les esprits forts qui s'étoient moqués des promesses de la fée furent moqués à leur tour. Mais ils ne se tinrent pas pour battus, disant qu'ils n'accordoient pas même à la fée l'infaillibilité du mensonge, ni à ses prédictions la vertu de rendre impossibles les choses qu'elle annonçoit. D'autres, fondés sur la prédilection qui commençoit à se déclarer, poussèrent l'impudence jusqu'à soutenir qu'en donnant un fils à la reine & une fille au roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout se disposoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux-nés, & que l'orgueil humain se préparoit à briller humblement aux autels des dieux.... Un moment, interrompit le druïde; tu me brouilles d'une terrible façon. Apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous sommes. D'abord, pour rendre la reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques & des capuchons. Après cela tu nous as tout-à-coup fait passer aux Indes. A présent tu viens me parler du baptême, & puis des autels des dieux. Par le grand Thamiris, je ne sais plus si dans la cérémonie que tu prépares nous allons adorer Jupiter, la bonne vierge, ou Mahomet. Ce n'est pas qu'à moi druïde, il m'importe beaucoup que tes deux bambins soient baptisés ou circoncis, mais encore faut-il observer le costume, & ne pas m'exposer à prendre un évêque pour le moufti, & le missel pour l'alcoran. Le grand malheur! lui dit Jalamir, d'aussi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous les prélats qui ont des serrails & prennent pour de l'arabe le latin du bréviaire: Dieu fasse paix à tous les honnêtes caffards qui suivent l'intolérance du prophête de la Mecque, toujours prêts à mas-

ſacrer ſaintement le genre-humain pour la plus grande gloire du créateur : mais vous devez vous reſſouvenir que nous ſommes dans un pays de fées, où l'on n'envoie perſonne en enfer pour le bien de ſon ame, où l'on ne s'aviſe point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les abſoudre, & où la mitre & le turban verd couvrent également les têtes ſacrées pour ſervir de ſignalement aux yeux des ſages, & de parure à ceux des ſots.

Je ſais bien que les loix de la géographie qui règlent toutes les religions du monde, veulent que les deux nouveaux nés ſoient muſulmans, mais on ne circoncit que les mâles, & j'ai beſoin que mes jumeaux ſoient adminiſtrés tous deux; ainſi trouvez bon que je les baptiſe. Fais, fais, dit le druïde; voilà, foi de prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aye entendu parler de ma vie.

La reine qui ſe plaiſoit à bouleverſer toute étiquette, voulut ſe lever au bout de ſix jours, & ſortir le ſeptième, ſous prétexte qu'elle ſe portoit bien; en effet, elle nourriſſoit ſes enfans. Exemple odieux dont toutes les femmes lui repréſentèrent très-fortement les conſéquences. Mais Fantaſque qui craignoit les ravages du lait répandu,

ſoutint qu'il n'y a point de temps plus perdu pour le plaiſir de la vie, que celui qui vient après la mort ; que le ſein d'une femme morte ne ſe flétrit pas moins que celui d'une nourrice, ajoutant d'un ton de duegne, qu'il n'y a point de ſi belle gorge aux yeux d'un mari que celle d'une mère qui nourrit ſes enfans. Cette intervention des maris, dans des ſoins qui les regardent ſi peu, fit beaucoup rire les dames, & la reine, trop jolie pour l'être impunément, leur parut dès-lors, malgré ſes caprices, preſqu'auſſi ridicule que ſon époux, qu'elles appeloient par dériſion, le bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir, dit auſſitôt le druïde ; tu voudrois me donner inſenſiblement le rôle de Schahbahan, & me faire demander s'il y a auſſi un Vaugirard aux Indes, comme un Madrid au bois de Boulogne, un opéra dans Paris, & un philoſophe à la cour. Mais pourſuis ta rapſodie, & ne me tends plus de ces piéges ; car n'étant ni marié, ni ſultan, ce n'eſt pas la peine d'être un ſot.

Enfin, dit Jalamir ſans répondre au druïde, tout étant prêt, le jour fut pris pour ouvrir les portes du ciel aux deux nouveaux-nés. La fée ſe rendit de bon matin au pa-

lais, & déclara aux auguſtes époux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un préſent digne de leur naiſſance & de ſon pouvoir. Je veux, dit-elle, avant que l'eau magique les dérobe à ma protection, les enrichir de mes dons, & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du calendrier, puiſqu'ils exprimeront les perfections dont j'aurai ſoin de les douer en même temps : mais comme vous devez connoître mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples, choiſiſſez vous-même, & faites ainſi d'un ſeul acte de volonté ſur chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeuneſſe, & que la raiſon ne fait plus dans un âge avancé.

Auſſitôt grande altercation entre les deux époux. La reine prétendoit ſeule régler à ſa fantaiſie le caractère de toute ſa famille ; & le bon prince, qui ſentoit toute l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner au caprice d'une femme dont il adoroit les folies ſans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinſſent un jour des gens raiſonnables ; Fantaſque aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillaſſent

brillaſſent à ſix ans, elle s'embarraſſoit fort peu qu'ils fuſſent des ſots à trente. La fée eut beau s'efforcer de mettre leurs majeſtés d'accord ; bientôt le caractère des nouveaux-nés ne fut plus que le prétexte de la diſpute, & il n'étoit pas queſtion d'avoir raiſon, mais de ſe mettre l'un l'autre à la raiſon.

Enfin, Diſcrète imagina un moyen de tout ajuſter, ſans donner le tort à perſonne, ce fut que chacun diſposât à ſon gré de l'enfant de ſon ſexe. Le roi approuva un expédient qui pourvoyoit à l'eſſentiel, en mettant à couvert des bizarres ſouhaits de la reine, l'héritier préſomptif de la couronne; & voyant les deux enfans ſur les genoux de leur gouvernante, il ſe hâta de s'emparer du prince, non ſans regarder ſa ſœur d'un œil de commiſération. Mais Fantaſque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raiſon de l'être, courut comme une emportée à la jeune princeſſe, & la prenant auſſi dans ſes bras : Vous vous uniſſez tous, dit-elle, pour m'excéder ; mais afin que les caprices du roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ſes enfans, je déclare que je demande pour celui que je tiens, tout le contraire de ce qu'il demandera pour

l'autre. Choisissez maintenant, dit-elle au roi d'un air de triomphe, & puisque vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un seul mot le sort de votre famille entière. La fée & le roi tâchèrent en vain de la dissuader d'une résolution qui mettoit ce prince dans un étrange embarras; elle n'en voulut jamais démordre, & dit qu'elle se félicitoit beaucoup de l'expédient qui feroit rejaillir sur sa fille tout le mérite que le roi ne sauroit donner à son fils. Ah! dit ce prince outré de dépit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'aversion, & vous le prouvez dans l'occasion la plus importante de sa vie; mais ajouta-t-il dans un transport de colère dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous ressemble. Tant mieux pour vous & pour lui, reprit vivement la reine, mais je serai vengée, & votre fille vous ressemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part & d'autre avec une impétuosité sans égale, que le roi désespéré de son étourderie, les eût bien voulu retenir; mais c'en étoit fait, & les deux enfans étoient doués sans retour des caractères demandés. Le garçon reçut le nom de prince Caprice, & la fille s'appela la

Je déclare que je demande pour celui que je tiens tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre.

princeſſe Raiſon, nom bizarre qu'elle illuſtra ſi bien qu'aucune femme n'oſa le porter depuis.

Voilà donc le futur ſucceſſeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, & la princeſſe ſa ſœur, deſtinée à poſſéder un jour toutes les vertus d'un honnête homme, & les qualités d'un bon roi, partage qui ne paroiſſoit pas des mieux entendus, mais ſur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaiſant fut que l'amour mutuel des deux époux agiſſant en cet inſtant avec toute la force que lui rendoient toujours, mais ſouvent trop tard, les occaſions eſſentielles, & la prédilection ne ceſſant d'agir, chacun trouva celui de ſes enfans qui devoit lui reſſembler, le plus mal partagé des deux, & ſongea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le roi prit ſa fille dans ſes bras, & la ſerrant tendrement : Hélas, lui dit-il, que te ſerviroit la beauté même de ta mère, ſans ſon talent pour la faire valoir. Tu ſeras trop raiſonnable pour faire tourner la tête à perſonne! Fantaſque plus circonſpecte ſur ſes propres vérités, ne dit pas tout ce qu'elle penſoit de la ſageſſe du roi futur, mais il étoit aiſé de douter, à l'air triſte dont elle le careſſoit, qu'elle eût au fond du cœur

une grande opinion de ſon partage. Cependant le roi la regardant avec une ſorte de confuſion, lui fit quelques reproches ſur ce qui s'étoit paſſé. Je ſens mes torts, lui dit-il, mais ils ſont votre ouvrage; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous, vous êtes cauſe qu'ils ne feront que nous reſſembler. Aumoins, dit-elle auſſi-tôt, en ſautant au cou de ſon mari, je ſuis sûre qu'ils s'aimeront autant qu'il eſt poſſible. Phénix touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette ſaillie, ſe conſola par cette réflexion, qu'il avoit ſi ſouvent occaſion de faire, qu'en effet la bonté naturelle, & un cœur ſenſible, ſuffiſent pour tout réparer.

Je devine ſi bien tout le reſte, dit le druïde à Jalamir en l'interrompant, que j'achèverois le conte pour toi. Ton prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, & ſera trop bien l'imitateur de ſa mère pour n'en pas être le tourment. Il bouleverſera le royaume en voulant le réformer. Pour rendre ſes ſujets heureux, il les mettra au déſeſpoir, s'en prenant toujours aux autres de ſes propres torts; injuſte pour avoir été imprudent, le regret de ſes fautes lui en fera commettre de nouvelles. Comme la ſageſſe ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire

augmentera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il ſoit bon, ſenſible & généreux, ſes vertus mêmes lui tourneront à préjudice, & ſa ſeule étourderie unie à tout ſon pouvoir, le fera plus haïr que n'auroit fait une méchanceté raiſonnée. D'un autre côté ta princeſſe Raiſon, nouvelle héroïne du pays des fées, deviendra un prodige de ſageſſe & de prudence, & ſans avoir d'adorateurs, ſe fera tellement adorer du peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : ſa bonne conduite, avantageuſe à tout le monde & à elle-même, ne fera du tort qu'à ſon frère, dont on oppoſera ſans ceſſe les travers à ſes vertus, & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il ſera queſtion d'intervertir l'ordre de la ſucceſſion au trône, d'aſſervir la marotte à la quenouille, & la fortune à la raiſon. Les docteurs expoſeront avec emphaſe les conſéquences d'un tel exemple, & prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéiſſe aveuglément aux enragés que le haſard peut lui donner pour maîtres, que de ſe choiſir lui-même des chefs raiſonnables ; que quoiqu'on interdiſe à un fou le gouvernement de ſon pro-

pre bien, il eſt bon de lui laiſſer la ſuprême diſpoſition de nos biens & de nos vies; que le plus inſenſé des hommes eſt encore préférable à la plus ſage des femmes, & que le mâle ou le premier né, fût-il un ſinge ou un loup, il faudroit en bonne politique qu'une héroïne ou un ange, naiſſant après lui, obéît à ſes volontés. Objections & répliques de la part des ſéditieux; dans leſquelles dieu ſait comme on verra briller ta ſophiſtique éloquence; car je te connois, c'eſt ſur-tout à médire de ce qui ſe fait que ta bile s'exhâle avec volupté, & ton amère franchiſe ſemble ſe réjouir de la méchanceté des hommes, par le plaiſir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubleu, père druïde, comme vous y allez, dit Jalamir tout ſurpris; quel flux de paroles! Où diable avez-vous pris de ſi belles tirades? Vous ne prêchâtes de votre vie auſſi bien dans le bois ſacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laiſſois faire, vous changeriez bientôt un conte de fées en un traité de politique, & l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des princes Barbe-bleue ou Peau-d'Ane au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez

point tant en fraix pour deviner la fin de mon conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au besoin, j'en vais dans quatre mots expédier un, non pas aussi savant que le vôtre, mais peut-être aussi naturel, & à coup sûr plus imprévu.

Vous saurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figure & de plus habillés de même, le roi croyant avoir pris son fils, tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, & que la reine trompée par le choix de son mari, ayant aussi pris son fils pour sa fille, la fée profita de cette erreur pour douer les deux enfans de la manière qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la princesse, Raison celui du prince son frère, & en dépit des bizarreries de la reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au trône après la mort du roi, Raison fit beaucoup de bien & fort peu de bruit; cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la réputation, il ne fit ni guerre aux étrangers, ni violence à ses sujets, & reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent règne furent exécutés

ſous celui-ci, & en paſſant de la domination du père ſous celle du fils, les peuples deux fois heureux crurent n'avoir pas changé de maître. La princeſſe Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raiſon à des multitudes d'amans tendres & aimables, fut enfin mariée à un roi voiſin qu'elle préféra, parce qu'il portoit la plus longue mouſtache & ſautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantaſque elle mourut d'une indigeſtion de pieds de perdrix en ragout qu'elle voulut manger avant de ſe mettre au lit où le roi ſe morfondoit à l'attendre, un ſoir qu'à force d'agaceries, elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.

LA BELLE
ET
LA BÊTE,

Par Madame DE *Villeneuve.*

HISTOIRE

DE

LA BELLE ET LA BÊTE.

DANS un pays fort éloigné de celui-ci, l'on voit une grande ville, où le commerce floriſſant entretient l'abondance. Elle a compté parmi ſes citoyens un marchand heureux dans ſes entrepriſes, & ſur qui la fortune, au gré de ſes déſirs, avoit toujours répandu ſes plus belles faveurs. Mais s'il avoit des richeſſes immenſes, il avoit auſſi beaucoup d'enfans. Sa famille étoit compoſée de ſix garçons & de ſix filles. Aucun n'étoit établi. Les garçons étoient aſſez jeunes pour ne ſe point preſſer. Les filles, trop fières des grands biens ſur leſquels elles avoient lieu de compter, ne pouvoient aiſément ſe déterminer pour le choix qu'elles avoient à faire.

Leur vanité se trouvoit flatée des assiduités de la plus brillante jeunesse. Mais un revers de fortune, auquel elles ne s'attendoient pas, vint troubler la douceur de leur vie. Le feu prit dans leur maison. Les meubles magnifiques qui la rempliſſoient, les livres de comptes, les billets, l'or, l'argent, & toutes les marchandises précieuses, qui composoient tout le bien du marchand, furent enveloppés dans ce funeste embrâsement, qui fut si violent, qu'on ne sauva que très-peu de chose.

Ce premier malheur ne fût que l'avant coureur des autres. Le père à qui jusqu'alors tout avoit prospéré, perdit en même-temps, soit par des naufrages, soit par des corsaires, tous les vaisseaux qu'il avoit sur mer. Ses correspondans lui firent banqueroute; ses commis dans les pays étrangers furent infidèles; enfin de la plus haute opulence, il tomba tout-à-coup dans une affreuse pauvreté.

Il ne lui resta qu'une petite habitation champêtre, située dans un lieu désert, éloigné de plus de cent lieues de la ville, dans laquelle il faisoit son séjour ordinaire. Contraint de trouver un asyle loin du tumulte & du bruit, ce fut là qu'il conduisit

ſa famille déſeſpérée d'une telle révolution. Sur-tout les filles de ce malheureux père n'enviſageoient qu'avec horreur la vie qu'elles alloient paſſer dans cette triſte ſolitude. Pendant quelque temps elles s'étoient flatées que quand le deſſein de leur père éclateroit les amans qui les avoient recherchées ſe croiroient trop heureux de ce qu'elles voudroient bien ſe radoucir.

Elles s'imaginoient qu'ils alloient tous à l'envi briguer l'honneur d'obtenir la préférence. Elles penſoient même qu'elles n'avoient qu'à vouloir pour trouver des époux. Elles ne reſtèrent pas long-temps dans une erreur ſi douce. Elles avoient perdu le plus beau de leurs attraits, en voyant comme un éclair diſparoître la fortune brillante de leur père, & la ſaiſon du choix étoit paſſée pour elles. Cette foule empreſſée d'adorateurs diſparut au moment de leur diſgrâce. La force de leurs charmes n'en put retenir aucun.

Les amis ne furent pas plus généreux que les amans. Dès qu'elles furent dans la misère, tous ſans exception ceſsèrent de les connoître. On pouſſa même la cruauté juſqu'à leur imputer le déſaſtre qui venoit de leur arriver. Ceux que le père avoit le plus obligés, furent les plus empreſſés à le ca-

lomnier. Ils débitèrent qu'il s'étoit attiré ces infortunes par sa mauvaise conduite, ses profusions, & les folles dépenses qu'il avoit faites, & laissé faire à ses enfans.

Ainsi cette famille désolée ne put donc prendre d'autre parti que celui d'abandonner une ville où tous se faisoient un plaisir d'insulter à sa disgrace. N'ayant aucune ressource, ils se confinèrent dans leur maison de campagne, située au milieu d'une forêt presqu'impraticable, & qui pouvoit bien être le plus triste séjour de la terre. Que de chagrins ils eurent à essuyer dans cette affreuse solitude! Il fallut se résoudre à travailler aux ouvrages les plus pénibles. Hors d'état d'avoir quelqu'un pour les servir, les fils de ce malheureux marchand partagerent entr'eux les soins & les travaux domestiques. Tous à l'envi s'occupèrent à ce que la campagne exige de ceux qui veulent en tirer leur subsistance.

Les filles de leur côté ne manquèrent pas d'emploi. Comme des payſanes, elles se virent obligées de faire servir leurs mains délicates à toutes les fonctions de la vie champêtre. Ne portant que des habits de laine, n'ayant plus de quoi satisfaire leur vanité, ne pouvant vivre que de ce que

la campagne peut fournir, bornées au ſimple néceſſaire, mais ayant toujours du goût pour le raffinement & la délicateſſe, ces filles regrettoient ſans ceſſe & la ville & ſes charmes. Le ſouvenir même de leurs premières années, paſſées rapidement au milieu des ris & des jeux, faiſoit leur plus grand ſupplice.

Cependant la plus jeune d'entr'elles montra, dans leur commun malheur, plus de conſtance & de réſolution. On la vit par une fermeté bien au-deſſus de ſon âge prendre généreuſement ſon parti. Ce n'eſt pas qu'elle n'eût donné d'abord des marques d'une véritable triſteſſe. Eh ! qui ne ſeroit pas ſenſible à de pareils malheurs ! Mais après avoir déploré les infortunes de ſon père, pouvoit-elle mieux faire que de reprendre ſa premiere gaïeté, d'embraſſer par choix l'état ſeul dans lequel elle ſe trouvoit, & d'oublier un monde dont elle avoit avec ſa famille éprouvé l'ingratitude, & ſur l'amitié duquel elle étoit ſi bien perſuadée qu'il ne falloit pas compter dans l'adverſité ?

Attentive à conſoler ſon père & ſes frères par la douceur de ſon caractère & l'enjouement de ſon eſprit, que n'imaginoit-elle point pour les amuſer agréable-

ment ? Le marchand n'avoit rien épargné pour ſon éducation, & celle de ſes ſœurs.

Dans ces temps fâcheux elle en tira tout l'avantage qu'elle déſiroit. Jouant très-bien de pluſieurs inſtrumens, qu'elle accompagnoit de ſa voix, c'étoit inviter ſes ſœurs à ſuivre ſon exemple ; mais ſon enjouement & ſa patience ne firent encore que les attriſter.

Ces filles, que de ſi grandes diſgraces rendoient inconſolables, trouvoient dans la conduite de leur cadette une petiteſſe d'eſprit, une baſſeſſe d'ame, & même de la foibleſſe à vivre gaiement dans l'état où le ciel venoit de les réduire. Quelle eſt heureuſe, diſoit l'aînée! Elle eſt faite pour les occupations groſſières. Avec des ſentimens ſi bas, qu'auroit-elle pu faire dans le monde ? Pareils diſcours étoient injuſtes. Cette jeune perſonne eût été bien plus propre à briller qu'aucune d'elles.

Une beauté parfaite ornoit ſa jeuneſſe, une égalité d'humeur la rendoit adorable. Son cœur auſſi généreux que pitoyable ſe faiſoit voir en tout. Auſſi ſenſible que ſes ſœurs aux révolutions qui venoient d'accabler ſa famille, par une force d'eſprit qui n'eſt pas ordinaire à ſon ſexe, elle ſut ca-

cher sa douleur, & se mettre au-dessus de l'adversité. Tant de constance passa pour insensibilité. Mais on appelle aisément d'un jugement porté par la jalousie.

Connue des personnes éclairées pour ce qu'elle étoit, chacun s'étoit empressé de lui donner la préférence. Au milieu de sa plus haute splendeur, si son mérite la fit distinguer, sa beauté lui fit donner par excellence le nom de la Belle. Connue sous ce nom seul, en falloit-il davantage pour augmenter & la jalousie & la haine de ses sœurs ?

Ses appas & l'estime générale qu'elle s'étoit acquise eussent dû lui faire espérer un établissement encore plus avantageux qu'à ses sœurs ; mais, touchée seulement des malheurs de son père, loin de faire quelqu'effort pour retarder son départ d'une ville dans laquelle elle avoit eu tant d'agrémens, elle donna tous ses soins pour en hâter l'exécution. Cette fille fit voir dans la solitude la même tranquillité qu'elle avoit eue au milieu du monde. Pour adoucir ses ennuis, dans ses heures de relâche, elle ornoit sa tête de fleurs, &, comme à ces bergères des premiers temps, la vie rustique en lui faisant oublier ce qui l'avoit le plus

flattée au milieu de l'opulence, lui procuroit tous les jours d'innocens plaisirs.

Déjà deux années s'étoient écoulées, & cette famille commençoit à s'accoutumer à mener une vie champêtre, lorsqu'un espoir de retour vint troubler sa tranquillité. Le père reçut avis qu'un de ses vaisseaux, qu'il avoit cru perdu, venoit d'arriver à bon port, richement chargé. On ajoutoit qu'il étoit à craindre que ses facteurs, n'abusant de son absence, ne vendissent sa cargaison à vil prix, & que par cette fraude ils ne profitassent de son bien. Il communiqua cette nouvelle à ses enfans, qui ne doutèrent pas un moment qu'elle ne les mît bientôt en état de quitter le lieu de leur exil. Surtout les filles, plus impatientes que leurs frères, croyant qu'il n'étoit pas nécessaire d'attendre rien de plus positif, vouloient partir à l'instant, & tout abandonner. Mais le père plus prudent les pria de modérer leurs transports. Quelque nécessaire qu'il fût à sa famille, dans un temps surtout où l'on ne pouvoit interrompre les travaux de la campagne sans un notable préjudice, il laissa le soin de la récolte à ses fils, & prit le parti d'entreprendre seul un si long voyage.

Toutes ses filles, excepté la cadette, ne faisoient plus de doute de se revoir bientôt dans leur première opulence. Elles s'imaginoient que quand le bien de leur père ne deviendroit pas assez considérable, pour qu'il les ramenât dans la grande ville, lieu de leur naissance, il en auroit du moins assez pour les faire vivre dans une autre ville moins florissante. Elles espéroient y trouver bonne compagnie, y faire des amans, profiter du premier établissement qu'on leur proposeroit. Ne pensant déjà presque plus aux peines que depuis deux ans elles venoient d'essuyer, se croyant même déjà, comme par miracle, transportées d'une fortune médiocre dans le sein d'une agréable abondance, elles osèrent, (car la solitude ne leur avoit pas fait perdre le goût du luxe & de la vanité), accabler leur père de folles commissions. Il étoit chargé de faire pour elles des emplettes en bijoux, en parures, en coëffures. A l'envi l'une de l'autre c'étoit à qui demanderoit davantage. Mais le produit de la prétendue fortune du père n'auroit pu suffire à les satisfaire. La Belle, que l'ambition ne tyrannisoit pas, & qui n'agissoit jamais que par prudence, jugea d'un coup-d'œil que s'il

rempliſſoit les mémoires de ſes ſœurs, ſe ſien ſeroit très-inutile. Mais le père, ſurpris de ſon ſilence, lui dit : Et toi, la Belle, en interrompant ſes filles inſatiables, n'as-tu point envie de quelque choſe? Que t'apporterai-je? Que ſouhaites-tu? Parle hardiment. Mon cher papa, lui répondit cette aimable fille en l'embraſſant tendrement, je déſire une choſe plus précieuſe que tous les ajuſtemens que mes ſœurs vous demandent. J'y borne mes vœux, trop heureuſe s'ils ſont remplis : c'eſt le bonheur de vous voir de retour en parfaite ſanté. Cette réponſe ſi bien marquée au coin du déſintéreſſement couvrit les autres de honte & de confuſion. Elles en furent ſi courroucées qu'une d'entr'elles répondant pour toutes, dit avec aigreur : cette petite fille fait l'importante, & s'imagine qu'elle ſe diſtinguera par cette affectation héroïque. Aſſurément rien n'eſt plus ridicule. Mais le père attendri de ſes ſentimens, ne put s'empêcher d'en marquer ſa joie; touché même des vœux auxquels cette fille ſe bornoit, il voulut qu'elle demandât quelque choſe, & pour adoucir ſes autres filles indiſpoſées contr'elle, il lui remontra que pareille inſenſibilité ſur la parure ne convenoit pas à

ſon âge, qu'il y avoit un temps pour tout. Eh bien! mon cher père, lui dit-elle, puiſque vous me l'ordonnez, je vous ſupplie de m'apporter une roſe. J'aime cette fleur avec paſſion : depuis que je ſuis dans cette ſolitude, je n'ai pas eu la ſatisfaction d'en voir une ſeule. C'étoit obéir & vouloir en même-temps qu'il ne fît aucune dépenſe pour elle.

Cependant le jour vint qu'il falloit que ce bon vieillard s'arrachât des bras de ſa nombreuſe famille. Le plus promptement qu'il put, il ſe rendit dans la grande ville où l'apparence d'une nouvelle fortune le rappeloit. Il n'y trouva pas les avantages qu'il pouvoit eſpérer. Son vaiſſeau véritablement étoit arrivé : mais ſes aſſociés, qui le croyoient mort, s'en étoient emparés ; & tous les effets avoient été diſperſés. Ainſi, loin d'entrer dans la pleine & paiſible poſſeſſion de ce qui lui pouvoit appartenir, pour ſoutenir ſes droits il lui fallut eſſuyer toutes les chicanes imaginables. Il les ſurmonta, mais après plus de ſix mois de peine & de dépenſe il ne fut pas plus riche qu'auparavant. Ses débiteurs étoient devenus inſolvables : & à peine fut-il rembourſé des fraix. C'eſt où ſe termina cette richeſſe

chimérique. Pour comble de déſagrément, afin de ne pas hâter ſa ruine, il fut obligé de partir dans la ſaiſon la plus incommode, & le temps le plus effroyable. Expoſé ſur ſa route à toutes les injures de l'air, il faillit à périr de fatigue, mais quand il ſe vit à quelques lieues de ſa maiſon, de laquelle il ne comptoit pas ſortir pour courir après de folles eſpérances, que la Belle avoit eu raiſon de mépriſer, les forces lui revinrent.

Il lui falloit pluſieurs heures pour traverſer la forêt; il étoit tard, cependant il voulut continuer ſa route; mais ſurpris par la nuit, pénétré du froid le plus piquant, & enſeveli, pour ainſi dire, ſous la neige avec ſon cheval, ne ſachant enfin où porter ſes pas, il crut toucher à ſa dernière heure. Nulle cabane ſur ſa route, quoique la forêt en fût remplie. Un arbre creuſé par la pourriture fut tout ce qu'il trouva de meilleur, trop heureux encore d'avoir pu s'y cacher; cet arbre, en le garantiſſant du froid, lui ſauva la vie; & le cheval peu loin de ſon maître, apperçut un autre creux, où, conduit par l'inſtinct, il ſe mit à l'abri.

La nuit en cet état lui parut d'une lon-

gueur extrême ; de plus, persécuté par la faim, effrayé par les hurlemens des bêtes sauvages, qui passoient sans cesse à ses côtés, pouvoit-il être un instant tranquille ? Ses peines & ses inquiétudes ne finirent pas avec la nuit. Il n'eut que le plaisir de voir le jour, & son embarras fut grand. En voyant la terre extraordinairement couverte de neige, quel chemin pouvoit-il prendre ? Aucun sentier ne s'offroit à ses yeux, ce ne fut qu'après une longue fatigue, & des chûtes fréquentes, qu'il put trouver une espèce de route, dans laquelle il marcha plus aisément.

En avançant sans le savoir, le hasard conduisit ses pas dans l'avenue d'un très-beau château que la neige avoit paru respecter. Elle étoit composée de quatre rangs d'orangers d'une extrême hauteur, chargés de fleurs & de fruits. On y voyoit des statues placées sans ordre ni symétrie, les unes étoient dans le chemin, les autres entre les arbres, toutes d'une matière inconnue, de grandeur & de couleur humaine, en différentes attitudes, & sous divers ajustemens dont le plus grand nombre représentoient des guerriers. Arrivé jusques dans la première cour, il y vit encore une

infinité d'autres ſtatues. Le froid qu'il ſouffroit ne lui permit pas de les conſidérer.

Un eſcalier d'agathe à rampe d'or ciſelé, s'offrit d'abord à ſa vue : il traverſa pluſieurs chambres magnifiquement meublées, une chaleur douce qu'il y reſpira le remit de ſes fatigues. Il avoit beſoin de quelque nourriture ; à qui s'adreſſer ? Ce vaſte & magnifique édifice ne paroiſſoit être habité que par des ſtatues. Un ſilence profond y régnoit ; & cependant il n'avoit point l'air de quelque vieux palais qu'on eût abandonné. Les ſalles, les chambres, les galleries, tout étoit ouvert, nul être vivant ne paroiſſoit dans un ſi charmant lieu. Las de parcourir les appartemens de cette vaſte demeure, il s'arrêta dans un ſallon, où l'on avoit fait un grand feu. Préſumant qu'il étoit préparé pour quelqu'un qui ne tarderoit pas à paroître, il s'approcha de la cheminée pour ſe chauffer. Mais perſonne ne vint. Aſſis en attendant ſur un ſofa placé près du feu, un doux ſommeil lui ferma les paupières, & le mit hors d'état d'obſerver ſi quelqu'un ne le viendroit point ſurprendre.

La fatigue avoit cauſé ſon repos, la faim l'interrompit. Depuis plus de vingt-quatre heures

heures il en étoit tourmenté ; l'exercice même qu'il venoit de faire depuis qu'il étoit dans ce palais augmentoit encore ses besoins. A son réveil il fut agréablement surpris de voir en ouvrant les yeux une table délicatement servie. Un léger repas ne pouvoit le contenter, & les mets somptueusement apprêtés l'invitoient à manger de tout.

Son premier soin fut de remercier hautement ceux desquels il tenoit tant de bien ; & il résolut ensuite d'attendre tranquillement qu'il plût à ses hôtes de se faire connoître. Comme la fatigue l'avoit endormi avant le repas, la nourriture produisit le même effet, & rendit son repos plus long & plus paisible, ensorte qu'il dormit cette seconde fois au moins quatre heures. A son réveil, au lieu de la première table, il en vit une autre de porphyre, sur laquelle une main bienfaisante avoit dressé une collation composée de gâteaux, de fruits secs & de vins de liqueur. C'étoit encore pour qu'il en fît usage. Ainsi profitant des bontés qu'on lui témoignoit, il usa de tout ce qui put flatter son appétit, son goût & sa délicatesse.

Cependant ne voyant personne à qui par-

ler, & qui l'inſtruisît ſi ce palais étoit la demeure ou d'un homme ou d'un dieu, la frayeur s'empara de ſes ſens, (car il étoit naturellement peureux). Son parti fut de repaſſer dans tous les appartemens, il y combloit de bénédictions le génie auquel il étoit redevable de tant de bienfaits, & par des inſtances reſpectueuſes il le ſollicitoit de ſe montrer à lui. Tant d'empreſſemens furent inutiles. Nulle apparence de domeſtique, nulle ſuite qui lui fît connoître que ce palais fût habité. Rêvant profondément à ce qu'il devoit faire, il lui vint en penſée que pour des raiſons qu'il ne pouvoit pénétrer, quelqu'intelligence lui faiſoit préſent de cette demeure avec toutes les richeſſes dont elle étoit remplie.

Cette penſée lui parut être une inſpiration, & ſans tarder, faiſant de nouveau la revue, il prit poſſeſſion de tous ces tréſors. Bien plus, en lui-même il régla la part qu'il deſtinoit à chacun de ſes enfans, & marqua les logemens qui pouvoient ſéparément leur convenir, en ſe félicitant de la joie que leur cauſeroit un pareil voyage ; il deſcendit dans le jardin, où, malgré la rigueur de l'hiver, il vit, comme au milieu du printemps, les fleurs les plus rares exhaler une

odeur charmante. On y reſpiroit un air doux & tempéré. Des oiſeaux de toute eſpèce mêlant leur ramage au bruit confus des eaux, formoient une aimable harmonie.

Le vieillard, extaſié de tant de merveilles, diſoit en lui-même : Mes filles n'auront pas, je penſe, de peine à s'accoutumer dans ce délicieux ſéjour. Je ne puis croire qu'elles regrettent, ou qu'elles déſirent la ville préférablement à cette demeure. Allons, s'écria-t-il avec un tranſport de joie peu commun, partons à l'inſtant. Je me fais d'avance une félicité de voir la leur; n'en retardons pas la jouiſſance.

En entrant dans ce château ſi riant, il avoit eu ſoin, malgré le grand froid dont il étoit pénétré, de débrider ſon cheval, & de le faire aller vers une écurie qu'il avoit remarquée dans la première cour. Une allée, garnie de paliſſades, formées par des berceaux de roſiers fleuris, y conduiſoit. Jamais il n'avoit vu de ſi belles roſes. Leur odeur lui rappela le ſouvenir d'en avoir promis une à la Belle. Il en cueillit une, il alloit continuer de faire ſix bouquets, mais un bruit terrible lui fit tourner la tête : ſa frayeur fut grande, quand il apperçut à ſes côtés une horrible bête, qui,

d'un air furieux, lui mit sur le cou une espèce de trompe semblable à celle d'un éléphant, & lui dit d'une voix effroyable: Qui t'a donné la liberté de cueillir mes roses? N'étoit-ce pas assez que je t'eusse souffert dans mon palais avec tant de bonté? loin d'en avoir de la reconnoissance, téméraire! je te vois voler mes fleurs. Ton insolence ne restera pas impunie. Le bonhomme déjà trop épouvanté de la présence inopinée de ce monstre, pensa mourir de frayeur à ce discours, & jetant promptement cette rose fatale: Ha! monseigneur, s'écria-t-il prosterné par terre, ayez pitié de moi. Je ne manque point de reconnoissance. Pénétré de vos bontés, je ne me suis pas imaginé que si peu de chose fût capable de vous offenser. Le monstre tout en colère lui répondit: Tais-toi, maudit harangueur; je n'ai que faire de tes flatteries, ni des titres que tu me donnes. Je ne suis pas monseigneur, je suis la Bête, & tu n'éviteras pas la mort que tu mérites. Le marchand, consterné par une si cruelle sentence, croyant que le parti de la soumission étoit le seul qui pût le garantir de la mort, lui dit d'un air véritablement touché, que la rose qu'il avoit osé prendre étoit pour

une de ſes filles, appelée la Belle. Enſuite, ſoit qu'il eſpérât de retarder ſa perte, ou de toucher ſon ennemi de compaſſion, il lui fit le récit de ſes malheurs; il lui raconta le ſujet de ſon voyage, & n'oublia pas le petit préſent qu'il s'étoit engagé de faire à la Belle, ajoutant que la choſe à laquelle elle s'étoit reſtreinte, pendant que les richeſſes d'un roi auroient à peine ſuffi pour remplir les déſirs de ſes autres filles, venoit à l'occaſion qui s'en étoit préſentée de lui faire naître l'envie de la contenter; qu'il avoit cru le pouvoir faire ſans conſéquence, que d'ailleurs il lui demandoit pardon de cette faute involontaire.

La Bête rêva un moment : reprenant enſuite la parole d'un ton moins furieux, elle lui tint ce langage : Je veux bien te pardonner, mais ce n'eſt qu'à condition que tu me donneras une de tes filles. Il me faut quelqu'un pour réparer cette faute.

Juſte ciel! que me demandez-vous, reprit le marchand? comment vous tenir ma parole? quand je ſerois aſſez inhumain pour vouloir racheter ma vie aux dépens de celle d'un de mes enfans, de quel prétexte me ſervirois-je pour le faire venir ici?

Il ne faut point de prétexte, interrompit

la Bête. Je veux que celle de tes filles que tu conduiras vienne ici volontairement ; ou je n'en veux point. Vois si entr'elles il en eſt une aſſez courageuſe, & qui t'aime aſſez pour vouloir s'expoſer afin de te ſauver la vie. Tu portes l'air d'un honnête homme : donne-moi ta parole de revenir dans un mois, ſi tu peux en déterminer une à te ſuivre ; elle reſtera dans ces lieux, & tu t'en retourneras. Si tu ne le peux, promets-moi de revenir ſeul, après leur avoir dit adieu pour toujours, car tu ſeras à moi. Ne crois pas, pourſuivit le monſtre en faiſant craquer ſes dents, accepter ma propoſition pour te ſauver. Je t'avertis que, ſi tu penſois de cette façon, j'irois te chercher, & que je te détruirois avec ta race, quand cent mille hommes ſe préſenteroient pour te défendre.

Le bon-homme, quoique très-perſuadé qu'il tenteroit inutilement l'amitié de ſes filles, accepta cependant la propoſition du monſtre. Il lui promit de revenir au temps marqué, ſe livrer à ſa triſte deſtinée, ſans qu'il fût néceſſaire de le venir chercher. Après cette aſſurance il crut être le maître de ſe retirer & pouvoir prendre congé de la Bête, dont la préſence ne pouvoit que l'affliger. La grâce qu'il en avoit obtenue,

étoit légère, mais il craignoit encore qu'elle ne la révoquât. Il lui fit connoître l'envie qu'il avoit de partir : la Bête lui répondit qu'il ne partiroit que le lendemain. Tu trouveras, lui dit-elle, un cheval prêt dès qu'il fera jour. En peu de temps il te mènera. Adieu, va souper & attends mes ordres.

Ce pauvre homme, plus mort que vif, reprit le chemin du sallon dans lequel il avoit fait si bonne chère. Vis-à-vis d'un grand feu, son soupé déjà servi l'invitoit à se mettre à table. La délicatesse & la somptuosité des mets n'avoient plus rien qui le flattassent. Accablé de son malheur, s'il n'eût pas craint que la Bête cachée en quelqu'endroit ne l'eût observé, s'il eût été sûr de ne pas exciter sa colère par le mépris qu'il eût fait de ses biens, il ne se seroit pas mis à table. Pour éviter un nouveau désastre, il fit un moment trêve avec sa douleur, & autant que son cœur affligé put le lui permettre, il goûta suffisamment de tous les mets.

A la fin du repas, un grand bruit dans l'appartement voisin se fit entendre, il ne douta point que ce ne fût son formidable hôte. Comme il n'étoit pas le maître d'éviter sa présence, il essaya de se remettre

de la frayeur que ce bruit ſubit venoit de lui cauſer. A l'inſtant la Bête, qui parut, lui demanda bruſquement s'il avoit bien ſoupé. Le bon-homme lui répondit d'un ton modeſte & craintif, qu'il avoit, grâce à ſes attentions, beaucoup mangé. Promets-moi, reprit le monſtre, de te ſouvenir de la parole que tu viens de me donner, & de la tenir en homme d'honneur, en amenant une de tes filles.

Le vieillard, que cette converſation n'amuſoit pas, lui jura d'exécuter ce qu'il avoit promis, & d'être de retour dans un mois, ſeul ou avec une de ſes filles, s'il s'en trouvoit une qui l'aimât aſſez pour le ſuivre, aux conditions qu'il devoit lui propoſer. Je t'avertis de nouveau, dit la Bête, de prendre garde à ne pas la ſurprendre ſur le ſacrifice que tu dois exiger d'elle, & ſur le danger qu'elle encourra. Peins-lui ma figure telle qu'elle eſt. Qu'elle ſache ce qu'elle va faire : ſurtout qu'elle ſoit ferme dans ſes réſolutions. Il ne ſera plus temps de faire des réflexions quand tu l'auras amenée ici. Il ne faut pas qu'elle ſe dédiſe : tu ſerois également perdu, ſans qu'elle eût la liberté de s'en retourner. Le marchand, qu'un pareil diſcours aſſommoit, lui réitéra la promeſſe de ſe conformer en tout à ce

qu'elle venoit de lui preſcrire. Le monſtre, content de ſa réponſe, lui commanda de ſe coucher, & de ne pas ſe lever qu'il ne vît le ſoleil, & qu'il n'eût entendu une ſonnette d'or.

Tu déjeûneras avant de partir, lui dit-il encore; & tu peux emporter une roſe pour la Belle. Le cheval qui doit te porter ſera prêt dans la cour. Je compte te revoir dans un mois, pour peu que tu ſois honnête homme. Adieu, ſi tu manques de probité, je t'irai rendre viſite. Le bonhomme, de peur de prolonger une converſation déjà trop ennuyeuſe pour lui, fit une profonde révérence à la Bête, qui l'avertit encore de ne point s'inquiéter du chemin pour ſon retour, qu'au temps marqué le même cheval, qu'il monteroit demain matin, ſe trouveroit à ſa porte, & ſuffiroit pour ſa fille & pour lui.

Quelque peu d'envie que le vieillard eût de dormir, il n'oſa paſſer les ordres qu'il avoit reçus. Obligé de ſe coucher, il ne ſe leva que quand le ſoleil commença de luire dans ſa chambre. Son déjeûné fut prompt, enſuite il deſcendit dans le jardin cueillir la roſe que la Bête avoit ordonné qu'il emportât. Que cette fleur lui

fit répandre de larmes! Mais par la crainte de s'attirer de nouveaux malheurs, il se contraignit, & fut sans retardement chercher le cheval qui lui avoit été promis. Il trouva sur la selle un manteau chaud & léger. Il y fut bien plus commodément que sur le sien. Dès que le cheval le sentit assis, il partit avec une viteſſe incroyable. Le marchand, qui dans un instant perdit de vue ce fatal palais, ressentit autant de joie, qu'il avoit eu la veille de plaisir à l'appercevoir, avec cette différence que la douceur de s'en éloigner étoit empoisonnée par la cruelle néceſſité d'y retourner.

A quoi me suis-je engagé? dit-il, (pendant que son courſier le portoit avec une promptitude & une légèreté qui n'eſt connue que dans le pays des contes); ne valoit-il pas mieux que je devinſſe tout-d'un-coup la victime de ce monſtre altéré du sang de ma famille? Par une promeſſe que j'ai faite, auſſi dénaturée qu'indiſcrète, il m'a prolongé la vie. Eſt-il poſſible que j'aye pu penſer à sauver mes jours aux dépens de ceux d'une de mes filles? aurai-je la barbarie de l'emmener, pour la voir sans doute dévorer à mes yeux?... Mais tout-d'un-coup s'interrompant lui-même,

Eh ! malheureux ! s'écrioit-il, eſt-ce ce que je dois le plus craindre ? Quand je pourrois dans mon cœur faire taire la voix du ſang, dépendroit-il de moi de commettre cette lâcheté ? il faut qu'elle ſache ſon ſort, & qu'elle y conſente : je ne vois nulle apparence qu'elle veuille ſe ſacrifier pour un père inhumain, & je ne dois pas lui faire pareille propoſition, elle eſt injuſte. Mais je veux que l'affection qu'elles ont toutes pour moi en engageât une à ſe dévouer, la ſeule vue de la Bête ne détruiroit-elle pas ſa conſtance ? & je ne pourrois m'en plaindre. Ah ! trop impérieuſe Bête, dit-il avec exclamation, tu l'as fait exprès, en mettant une condition impoſſible au moyen que tu m'offres pour éviter ta fureur, & obtenir le pardon d'une faute auſſi légère ; c'eſt ajouter l'inſulte à la peine ; mais, continua-t-il, c'eſt trop y penſer, je ne balance pas, & j'aime mieux m'expoſer ſans détour à ta rage, que de tenter un ſecours inutile, & dont l'amour paternel eſt épouvanté. Reprenons, continua-t-il, le chemin de ce funeſte palais, & dédaignant d'acheter ſi cher les reſtes d'une vie qui ne pourroit être que miſérable, avant le mois qui nous eſt ac-

cordé, retournons terminer dès aujourd'hui nos malheureux jours.

A ces mots il voulut revenir sur ses pas, mais il lui fut impossible de faire retourner bride à son cheval. Se laissant malgré lui conduire, du moins il prit le parti de ne rien proposer à ses filles. Déjà de loin il voyoit sa maison, & se fortifiant de plus en plus dans sa résolution : Je ne leur parlerai point, disoit-il, du danger qui me menace : j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. Je leur donnerai mes derniers conseils ; je les prierai de bien vivre avec leurs frères, à qui je recommanderai de ne pas les abandonner.

Au milieu de ces rêveries il arriva chez lui. Son cheval, revenu le soir précédent, avoit inquiété sa famille. Ses fils, dispersés dans la forêt, l'avoient cherché de tous les côtés, & ses filles dans l'impatience d'en avoir des nouvelles, étoient à leur porte pour s'en informer au premier qu'elles verroient. Comme il étoit monté sur un magnifique cheval, & enveloppé d'un riche manteau, pouvoient-elles le reconnoître ? elles le prirent d'abord pour un homme qui venoit de sa part, & la rose qu'elles apper-

çurent attachée au pommeau de la selle, acheva de les tranquilliser.

Lorsque ce père affligé se trouva plus proche, elles le reconnurent. On ne songea qu'à lui témoigner la satisfaction qu'on avoit de le voir de retour en bonne santé. Mais la tristesse peinte sur son visage, & ses yeux remplis de larmes, qu'il s'efforçoit en vain de retenir, changèrent l'allégresse en inquiétude. Tous s'empressèrent à lui demander le sujet de sa peine. Il ne répondit rien autre chose, sinon que de dire à la Belle, en lui présentant la rose fatale : voilà ce que tu m'as demandé, tu le payeras cher, aussi-bien que les autres.

Je le savois bien, dit l'aînée, & j'assurois tout-à-l'heure qu'elle seroit la seule à qui vous apporteriez ce qu'elle demanderoit. Pour forcer la saison, il n'a pas fallu donner moins que ce que vous auriez employé pour nous cinq ensemble. Cette rose, selon les apparences, sera flétrie avant la fin du jour ; n'importe, à quelque prix que ce fût, vous avez voulu satisfaire l'heureuse Belle.

Il est vrai, reprit tristement le père, que cette rose me coûte cher, & plus cher que tous les ajustemens que vous souhaitiez

n'auroient coûté. Ce n'eſt pas en argent, & plût au ciel que je l'euſſe achetée de tout ce qui me reſte de bien ?

Ce diſcours excita la curioſité de ſes enfans, & fit évanouïr la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas révéler ſon aventure. Il leur apprit le mauvais ſuccès de ſon voyage, la peine qu'il avoit eue à courir après une fortune chimérique, & tout ce qui s'étoit paſſé dans le palais du monſtre. Après cet éclairciſſement, le déſeſpoir prit la place de l'eſpérance & de la joie.

Les filles voyant par ce coup de foudre tous leurs projets anéantis, pouſsèrent des cris épouvantables : les frères plus courageux dirent réſolument qu'ils ne ſouffriroient point que leur père retournât dans ce funeſte château, qu'ils étoient aſſez courageux pour délivrer la terre de cette horrible Bête, ſuppoſé qu'elle eût la témérité de le venir chercher. Le bon-homme, quoique touché de leur affliction, leur défendit les violences, en diſant que puiſqu'il avoit donné ſa parole, il ſe donneroit la mort plutôt que d'y manquer.

Cependant ils cherchèrent des expédiens pour lui ſauver la vie ; ces jeunes gens, remplis de courage & de vertu, propoſè-

rent que l'un d'eux fût s'offrir au courroux de la Bête : mais elle s'étoit expliquée positivement, en disant qu'elle vouloit une des filles, & non pas un des garçons. Ces braves frères, fâchés que leur bonne volonté ne pût avoir son exécution, firent ce qu'ils purent pour inspirer les mêmes sentimens à leurs sœurs. Mais leur jalousie contre la Belle étoit suffisante pour mettre un obstacle invincible à cette action héroïque.

Il n'est pas juste, dirent-elles, que nous périssions d'une façon épouvantable, pour une faute dont nous ne sommes pas coupables. Ce seroit nous rendre les victimes de la Belle, à qui l'on seroit bien-aise de nous sacrifier ; mais le devoir n'exige pas de tels sacrifices de nous. Voilà quel est le fruit de la modération & des moralités perpétuelles de cette malheureuse. Que ne demandoit-elle comme nous des nippes & des bijoux ? Si nous ne les avons pas eus, du moins il n'en a rien coûté pour les demander, & nous n'avons pas lieu de nous reprocher d'avoir exposé la vie de notre père par des demandes indiscrètes. Si par un désintéressement affecté, elle n'avoit pas voulu se distinguer, comme elle est en tout plus heureuse que nous, il se seroit

ſans doute trouvé aſſez d'argent pour la contenter. Mais il falloit que par un ſingulier caprice, elle fût la cauſe de tous nos malheurs. C'eſt elle qui nous les attire, & c'eſt ſur nous qu'on veut les faire rejaillir. Nous n'en ſerons pas les dupes. Elle les a cauſés, qu'elle y mette le remède.

La Belle, à qui la douleur avoit preſqu'ôté la connoiſſance, faiſant taire ſes ſanglots & ſes ſoupirs, dit à ſes ſœurs : Je ſuis coupable de ce malheur : c'eſt à moi ſeule de le réparer. J'avoue qu'il ſeroit injuſte que vous ſouffriſſiez de ma faute. Hélas! elle eſt pourtant bien innocente : pouvois-je prévoir que le déſir d'avoir une roſe au milieu de l'été, devoit être puni par un tel ſupplice ? Cette faute eſt faite ; que je ſois innocente ou coupable, il eſt juſte que je l'expie. On ne peut l'imputer à d'autre. Je m'expoſerai, pourſuivit-elle d'un ton ferme, pour tirer mon père de ſon fatal engagement. J'irai trouver la Bête : trop heureuſe en mourant de conſerver la vie à celui de qui je l'ai reçue, & de faire ceſſer vos murmures. Ne craignez pas que rien m'en puiſſe détourner. Mais, de grâce, pendant ce mois

donnez-moi le plaisir de ne plus entendre vos reproches.

Tant de fermeté dans une fille de son âge les surprit beaucoup; & ses frères, qui l'aimoient tendrement, furent touchés de sa résolution. Elle avoit pour eux des attentions infinies, & ils sentirent la perte qu'ils alloient faire. Mais il s'agissoit de sauver la vie d'un père : ce pieux motif leur ferma la bouche, & très-persuadés que c'étoit une chose résolue, loin de penser à combattre un si généreux dessein, ils se contentèrent de répandre des larmes, & de donner à leur sœur les louanges que méritoit sa noble résolution, d'autant plus grande, que, n'ayant que seize ans, elle avoit droit de regretter une vie qu'elle vouloit sacrifier d'une façon si cruelle.

Le père seul ne voulut pas consentir au dessein que prenoit sa fille cadette : mais les autres lui reprochèrent insolemment que la Belle seule le touchoit, que malgré les malheurs dont elle étoit cause, il étoit fâché que ce ne fût pas une de ses aînées qui payât son imprudence.

De si injustes discours le forcèrent à ne plus insister. D'ailleurs la Belle venoit de l'assurer que quand il n'accepteroit pas l'é-

change, elle le feroit malgré lui, puisqu'elle iroit seule chercher la Bête, & qu'elle se perdroit sans le sauver. Que sait-on ? dit-elle en s'efforçant de témoigner plus de tranquillité qu'elle n'en avoit, peut-être que le sort effroyable qui m'est destiné, en cache un autre aussi fortuné qu'il paroît terrible.

Ses sœurs, en l'entendant parler ainsi, sourioient malicieusement de cette chimérique pensée ; elles étoient ravies de l'erreur dans laquelle elles la croyoient. Mais le vieillard, vaincu par toutes ses raisons, & se ressouvenant d'une ancienne prédiction, par laquelle il avoit appris que cette fille devoit lui sauver la vie, & qu'elle seroit la source du bonheur de toute sa famille, cessa de s'opposer à la volonté de la Belle. Insensiblement on parla de leur départ comme d'une chose presqu'indifférente. C'étoit elle qui donnoit le ton à la conversation, & si en leur présence elle paroissoit compter sur quelque chose d'heureux, ce n'étoit uniquement que pour consoler son père & ses frères, & ne pas les allarmer davantage. Quoique mécontente de la conduite de ses sœurs à son égard, qui paroissoient comme impatientes de la voir partir, & qui trou-

voient que le mois s'écouloit avec trop de lenteur, elle eut la générosité de leur partager tous les petits meubles & les bijoux qu'elle avoit en sa disposition.

Elles reçurent avec joie cette nouvelle preuve de sa générosité, sans que leur haine fût adoucie. Une extrême joie s'empara de leurs cœurs, quand elles entendirent hennir le cheval envoyé pour porter une sœur que la noire jalousie ne leur faisoit pas trouver aimable. Le père & les fils seuls affligés ne pouvoient tenir contre ce fatal moment, ils vouloient égorger le cheval; mais la Belle, conservant toute sa tranquillité, leur remontra dans cette occasion tout le ridicule de ce dessein, & l'impossibilité de l'exécuter. Après avoir pris congé de ses frères, elle embrassa ses insensibles sœurs, en leur faisant un adieu si touchant, qu'elle leur arracha quelques larmes, & qu'elles se crurent l'espace de quelques minutes presqu'autant affligée que leurs frères.

Pendant ces regrets courts & tardifs, le bon-homme, pressé par sa fille, étant monté sur son cheval, elle se mit en croupe avec le même empressement que s'il se fût agi d'un voyage fort agréable. L'animal parut

plutôt voler que marcher. Cette extrême diligence ne l'incommoda point ; l'allure de ce cheval ſingulier étoit ſi douce, que la Belle ne reſſentit d'autre agitation que celle qui provenoit du ſoufle des zéphirs.

En vain ſur la route ſon père cent fois lui fit offre de la mettre à terre, & d'aller ſeul retrouver la Bête. Penſe, ma chère enfant, lui diſoit-il, qu'il eſt encore temps. Ce monſtre eſt plus épouvantable que tu ne peux l'imaginer. Quelque ferme que ſoit ta réſolution, je crains qu'elle ne manque à ſon aſpect. Alors il ſera trop tard, tu ſeras perdue, & nous périrons tous deux.

Si j'allois chercher cette Bête terrible, reprenoit prudemment la Belle, avec l'eſpérance d'être heureuſe, il ne ſeroit pas impoſſible que cet eſpoir ne m'abandonnât en la voyant; mais comme je compte ſur une mort prochaine, & que je la crois aſſurée, que m'importe que ce qui doit me la donner ſoit agréable ou hideux ?

En s'entretenant ainſi, la nuit vint, & le cheval ne marcha pas moins dans l'obſcurité. Par le plus ſurprenant ſpectacle elle ſe diſſipa tout-d'un-coup. Ce furent des fuſées de toutes façons, des pots-à-feu, des moulinets, des ſoleils, des gerbes & tout ce

que l'artifice peut inventer de plus beau, qui vinrent frapper les yeux de nos deux voyageurs. Cette lumière agréable & imprévue éclairant toute la forêt, répandit dans l'air une douce chaleur qui commençoit à devenir néceſſaire, parce que le froid dans ce pays ſe fait ſentir d'une façon plus piquante la nuit que le jour.

A la faveur de cette charmante clarté, le père & la fille ſe trouvèrent dans l'avenue d'orangers. Au moment qu'ils y furent, le feu d'artifice ceſſa. Sa lumière fut remplacée par toutes les ſtatues, qui avoient dans leurs mains des flambeaux allumés. De plus, des lampions ſans nombre couvroient toute la façade du palais : placés en ſymétrie, ils formoient des lacs d'amour, & des chiffres couronnés, où l'on voyoit des doubles LL & des doubles BB. En entrant dans la cour ils furent régalés d'une ſalve d'artillerie, qui ſe joignant au bruit de mille inſtrumens divers, tant doux que guerriers, firent une harmonie charmante.

Il faut, dit la Belle en raillant, que la Bête ſoit bien affamée pour faire une telle réjouiſſance à l'arrivée de ſa proie. Cependant, malgré l'émotion que lui cauſoit l'ap-

proche d'un événement, qui, selon l'apparence, alloit lui devenir fatal, en donnant toute son attention à tant de magnificences qui se succédoient les unes aux autres, & lui présentoient le plus beau spectacle qu'elle eût jamais vu, elle ne put s'empêcher de dire à son père que les préparatifs de sa mort étoient plus brillans que la pompe nuptiale du plus grand roi de la terre.

Le cheval fut s'arrêter au bas du perron. Elle en descendit légèrement, & son père, dès qu'il eut mis pied à terre, la conduisit par un vestibule au sallon dans lequel il avoit été si bien régalé. Ils y trouvèrent un grand feu, des bougies allumées, qui répandoient un parfum exquis, & de plus une table splendidement servie.

Le bon-homme, au fait de la façon dont la Bête nourrissoit ses hôtes, dit à sa fille que ce repas étoit destiné pour eux, qu'il étoit à propos d'en faire usage. La Belle n'en fit nulle difficulté, bien persuadée que cela n'avanceroit pas sa mort. Au contraire, elle s'imagina que ce seroit faire connoître au monstre le peu de répugnance qu'elle avoit eue de venir le trouver. Elle se flatta que sa franchise seroit capable de l'adoucir, & même que son aventure pourroit être

moins triſte qu'elle ne l'avoit appréhendé d'abord. Cette Bête épouvantable dont on l'avoit menacée ne ſe montroit point : tout dans le palais reſpiroit la joie & la magnificence. Il paroiſſoit que ſon arrivée l'avoit fait naître, & il n'étoit pas vraiſemblable qu'elle fût les apprêts d'une pompe funèbre.

Son eſpérance ne dura guère. Le monſtre ſe fit entendre. Un bruit effroyable, cauſé par le poids énorme de ſon corps, par le cliquetis terrible de ſes écailles, & par des hurlemens affreux, annonça ſon arrivée. La terreur s'empara de la Belle. Le vieillard, en embraſſant ſa fille, pouſſa des cris perçans. Mais, devenue dans un inſtant maîtreſſe de ſes ſens, elle ſe remit de ſon agitation. En voyant approcher la Bête, qu'elle ne put enviſager ſans frémir en elle-même, elle avança d'un pas ferme, & d'un air modeſte ſalua fort reſpectueuſement la Bête. Cette démarche plut au monſtre. Après l'avoir conſidérée d'un ton, qui, ſans avoir l'air courroucé, pouvoit inſpirer de la terreur aux plus hardis, il dit au vieillard : Bon ſoir, bon homme ; & ſe retournant vers la Belle, il lui dit pareillement : Bon ſoir, la Belle.

Le vieillard, toujours appréhendant qu'il n'arrivât quelque chose de sinistre à sa fille, n'eut pas la force de répondre. Mais la Belle, sans s'émouvoir, & d'une voix douce & assurée, lui dit : Bon soir, la Bête. Venez-vous ici volontairement, reprit la Bête, & consentez-vous à laisser partir votre père sans le suivre ? La Belle lui répondit qu'elle n'avoit pas eu d'autres intentions. Eh ! que croyez-vous que vous deviendrez après son départ ? Ce qu'il vous plaira, dit-elle ; ma vie est en votre disposition, & je me soumets aveuglément à ce que vous ordonnerez de mon sort.

Votre docilité me satisfait, répondit la Bête, & puisqu'il est ainsi, qu'on ne vous a point amenée par force, vous resterez avec moi. Quant à toi, bon-homme, dit-elle au marchand, tu partiras demain au lever du soleil, la cloche t'avertira, ne tarde pas après ton déjeûné, le même cheval te conduira chez toi. Mais, ajouta-t-elle, quand tu seras au milieu de ta famille, ne songe pas à revoir mon palais, & souviens-toi qu'il t'est interdit pour toujours. Vous, la Belle, continua le monstre, en s'adressant à elle, conduisez votre père dans la garderobe prochaine, choisissez-y tout

ce

ce que l'un & l'autre vous croirez pouvoir faire plaisir à vos frères & à vos sœurs. Vous trouverez deux malles : remplissez-les. Il est juste que vous leur envoyiez quelque chose d'un assez grand prix pour les obliger à se souvenir de vous.

Malgré la libéralité du monstre, le prochain départ du père touchoit sensiblement la Belle, & lui causoit un chagrin extrême ; cependant elle se mit en devoir d'obéir à la Bête, qui les quitta après leur avoir dit, comme elle avoit fait en entrant : Bon soir, la Belle ; bon soir, bon-homme.

Lorsqu'ils furent seuls, le bon-homme, en embrassant sa fille, ne cessa de pleurer. L'idée qu'il alloit la laisser avec le monstre, étoit pour lui le plus cruel des supplices. Il se repentoit de l'avoir conduite en ce lieu ; les portes étoient ouvertes, il eut voulu la ramener, mais la Belle lui fit connoître les dangers & les suites du dessein qu'il prenoit.

Ils entrèrent dans la garderobe qui leur étoit indiquée. Ils furent surpris des richesses qu'ils y trouvèrent. Elle étoit remplie d'ajustemens si superbes, qu'une reine n'eût pu souhaiter rien de plus beau, ni

d'un meilleur goût. Jamais boutique ne fut mieux assortie.

Lorsque la Belle eut choisi les parures qu'elle crut les plus convenables, non à la situation présente de sa famille, mais proportionnées aux richesses & à la libéralité de la Bête, qui lui faisoit ces dons, elle ouvrit une armoire dont la porte étoit de cristal de roche montée en or. A l'aspect d'un si magnifique dehors, quoiqu'elle dût s'attendre à trouver un trésor rare & précieux, elle vit un amas de pierreries de toute espèce, dont à peine ses yeux purent supporter l'éclat. La Belle, par un esprit de soumission, en prit sans ménagement une quantité prodigieuse, qu'elle assortit des mieux à chacun des lots qu'elle avoit faits.

A l'ouverture de la dernière armoire, qui n'étoit autre chose qu'un cabinet rempli de pièces d'or, elle changea de dessein : Je pense, dit-elle à son père, qu'il seroit plus à propos de vuider ces malles, & de les remplir d'espèces, vous en donnerez à vos enfans ce qu'il vous plaira. Par ce moyen vous ne serez pas obligé d'avoir personne dans votre secret, & vos richesses seront à vous sans danger. L'avan-

tage que vous tireriez des pierreries, quoique le prix en ſoit beaucoup plus conſidérable, ne pourroit jamais vous être ſi commode. Pour en jouir, vous ſeriez forcé de les vendre & de les confier à des perſonnes qui ne jetteroient ſur vous que des yeux d'envie. Votre confiance même vous deviendroit peut-être fatale ; & des pièces d'or monnoyé vous mettront, continua-t-elle, à l'abri de tout fâcheux événement, en vous donnant la facilité d'acquérir des terres, des maiſons, & d'acheter des meubles précieux, des bijoux & des pierreries.

Le père approuva ſa penſée. Mais voulant porter à ſes filles des parures & des ajuſtemens, pour faire place à l'or qu'il vouloit prendre, il ôta des malles ce qu'il avoit choiſi pour ſon uſage. La grande quantité d'eſpèces qu'il y mit, ne les rempliſſoit point. Elles étoient compoſées de plis, qui ſe relâchoient à meſure. Il trouva de la place pour les bijoux qu'il avoit ôtés, & ces malles enfin contenoient plus qu'il ne vouloit.

Tant d'eſpèces, diſoit-il à ſa fille, me mettront en état de vendre mes pierreries à ma commodité. Suivant ton conſeil je cacherai mes richeſſes à tout le monde, &

même à mes enfans. S'ils me savoient aussi riche que je vais l'être, ils me tourmenteroient pour abandonner la vie champêtre, qui cependant est la seule où j'ai trouvé de la douceur, & où je n'ai pas éprouvé la perfidie des faux amis dont le monde est rempli. Mais les malles étoient d'une si grande pesanteur, qu'un éléphant eût succombé sous le poids, & l'espoir dont il venoit de se repaître lui parut comme un songe & rien de plus. La Bête s'est moquée de nous, dit-il, elle a feint de me donner des biens qu'elle me met dans l'impossibilité d'emporter.

Suspendez votre jugement, répondit la Belle, vous n'avez point provoqué sa libéralité par aucune demande indiscrète, ni par aucuns regards avides & intéressés. La raillerie seroit fade. Je pense, puisque le monstre vous a prévenu, qu'il trouvera bien le moyen de vous en faire jouir. Nous n'avons qu'à fermer les malles, & les laisser ici. Apparemment qu'il sait par quelle voiture vous les envoyer.

On ne pouvoit penser plus prudemment. Le bon-homme se conformant à cet avis, rentra dans le sallon avec sa fille. Assis l'un & l'autre sur un sofa, ils virent dans un

inſtant le déjeûné ſervi. Le père mangea de meilleur appétit qu'il n'avoit fait le ſoir précédent. Ce qui venoit de ſe paſſer diminuoit ſon déſeſpoir, & faiſoit renaître ſa confiance; il ſeroit parti ſans chagrin, ſi la Bête n'eut point eu la cruauté de lui faire entendre qu'il ne ſongeât plus à revoir ſon palais, & qu'il falloit qu'il dît à ſa fille un éternel adieu. On ne connoît de mal ſans remède que celui de la mort. Le bon-homme ne fut point abſolument frappé de cet arrêt. Il ſe flatoit qu'il ne ſeroit pas irrévocable, & cette eſpérance le fit partir aſſez content de ſon hôte.

La Belle n'étoit pas ſi ſatisfaite. Peu perſuadée qu'un heureux avenir lui fût préparé, elle appréhendoit que les riches préſens dont le monſtre combloit ſa famille ne fuſſent le prix de ſa vie, & qu'il ne la dévorât, auſſitôt qu'il ſeroit ſeul avec elle: du moins elle craignoit qu'une éternelle priſon ne lui fût deſtinée, & qu'elle n'eût pour unique compagnie qu'une épouvantable Bête.

Cette réflexion la plongea dans une profonde rêverie, mais un ſecond coup de cloche les avertit qu'il étoit temps de ſe ſéparer. Ils deſcendirent dans la cour, où le

père trouva deux chevaux, l'un chargé des deux malles, & l'autre uniquement deſtiné pour lui. Ce dernier, couvert d'un bon manteau, & la ſelle garnie de deux bourſes remplies de rafraîchiſſemens, étoit le même qu'il avoit déjà monté. De ſi grandes attentions de la part de la Bête alloient encore fournir matière à la converſation, mais les chevaux henniſſant & grattant du pié, firent connoître qu'il étoit temps de ſe ſéparer.

Le marchand, de peur d'irriter la Bête par ſon retardement, fit à ſa fille un éternel adieu. Les deux chevaux partirent plus vîte que le vent, & cette Belle dans un inſtant les perdit de vue. Elle remonta toute en pleurs dans la chambre qui devoit être la ſienne, où pendant quelques momens elle fit les plus triſtes réflexions.

Cependant, le ſommeil l'accablant, elle voulut chercher un repos que depuis plus d'un mois elle avoit perdu. N'ayant rien de mieux à faire, elle alloit ſe coucher, lorſqu'elle apperçut ſur ſa table de nuit une priſe de chocolat préparée. Elle la prit toute endormie, & ſes yeux s'étant preſqu'auſſi-tôt fermés, elle tomba dans un ſommeil tranquille, que depuis le moment qu'elle avoit

reçu la roſe fatale, elle avoit entièrement méconnu.

Pendant ſon ſommeil, elle rêva qu'elle étoit au bord d'un canal à perte de vue, dont les deux côtés étoient ornés de deux rangs d'orangers & de mirtes fleuris d'une hauteur prodigieuſe, où, toute occupée de ſa triſte ſituation, elle déploroit l'infortune qui la condamnoit à paſſer ſes jours en ce lieu, ſans eſpoir d'en ſortir.

Un jeune homme beau comme on dépeint l'amour, d'une voix qui lui portoit au cœur, lui dit: Ne crois pas, la Belle, être ſi malheureuſe que tu le parois. C'eſt dans ces lieux que tu dois recevoir la récompenſe qu'on t'a refuſée injuſtement par-tout ailleurs. Fais agir ta pénétration pour me démêler des apparences qui me déguiſent. Juge, en me voyant, ſi ma compagnie eſt mépriſable, & ne doit pas être préférée à celle d'une famille indigne de toi. Souhaite; tous tes déſirs ſeront remplis. Je t'aime tendrement; ſeule, tu peux faire mon bonheur en faiſant le tien. Ne te démens jamais. Etant par les qualités de ton ame autant au-deſſus des autres femmes que tu leur es ſupérieure en beauté, nous ſerons parfaitement heureux.

Enſuite ce fantôme ſi charmant lui parut à ſes genoux joindre aux plus flateuſes promeſſes les diſcours les plus tendres. Il la preſſoit dans les termes les plus vifs de conſentir à ſon bonheur, & l'aſſuroit qu'elle en étoit entièrement la maîtreſſe.

Que puis-je faire, lui dit-elle avec empreſſement? Suis les ſeuls mouvemens de la reconnoiſſance, répondit-il, ne conſulte point tes yeux, & ſur-tout ne m'abandonne pas, & tire-moi de l'affreuſe peine que j'endure.

Après ce premier rêve elle crut être dans un cabinet magnifique, avec une dame dont l'air majeſtueux & la beauté ſurprenante firent naître en ſon cœur un reſpect profond. Cette dame lui dit d'une façon careſſante : Charmante Belle, ne regrètes point ce que tu viens de quitter. Un ſort plus illuſtre t'attend, mais ſi tu veux le mériter, garde-toi de te laiſſer ſéduire par les apparences. Son ſommeil dura plus de cinq heures, pendant leſquelles elle vit le jeune homme en cent endroits différens, & de cent différentes façons.

Tantôt il lui donnoit une fête galante, tantôt il lui faiſoit les proteſtations les plus tendres. Que ſon ſommeil fut agréable!

Elle eut désiré le prolonger, mais ses yeux ouverts à la lumière ne purent se refermer, & la Belle crut n'avoir eu que le plaisir d'un songe.

Une pendule qui sonna douze heures, en répétant douze fois son nom en musique, l'obligea de se lever. Elle vit d'abord une toilette garnie de tout ce qui peut être nécessaire aux dames. Après s'être parée avec une sorte de plaisir, dont elle ne dévinoit pas la cause, elle passa dans le sallon, où son dîné venoit d'être servi.

Quand on mange seul, un repas est bientôt pris. De retour dans sa chambre elle se jeta sur un sofa; le jeune homme auquel elle avoit rêvé vint se présenter à sa pensée. Je puis faire ton bonheur, m'a-t il dit: Apparemment que l'horrible Bête, qui paroît commander ici, le retient en prison. Comment l'en tirer? On m'a répété de ne pas m'en rapporter aux apparences. Je n'y comprends rien; mais que je suis folle! Je m'amuse à chercher des raisons pour expliquer une illusion que le sommeil a formée, & que le réveil a détruite. Je n'y dois point faire attention. Il ne faut m'occuper que de mon sort présent, & chercher des amu-

ſemens qui m'empêchent de ſuccomber à l'ennui.

Quelque temps après elle ſe mit à parcourir les nombreux appartemens du palais. Elle en fut enchantée, n'ayant jamais rien vu de ſi beau. Le premier dans lequel elle entra fut un grand cabinet de glaces. Elle s'y voyoit de toutes parts. D'abord un bracelet, pendant à une girandole, vint lui frapper la vue. Elle y trouva le portrait du beau cavalier, tel qu'elle avoit cru le voir en dormant. Comment eut-elle pû le méconnoître? Ses traits étoient déjà trop fortement gravés dans ſon eſprit, & peut-être dans ſon cœur. Avec une joie empreſſée elle mit ce bracelet à ſon bras, ſans réfléchir ſi cette action étoit convenable.

De ce cabinet, ayant paſſé dans une galerie remplie de peintures, elle y retrouva le même portrait de grandeur naturelle, qui ſembloit la regarder avec une ſi tendre attention, qu'elle en rougit, comme ſi cette peinture eût été ce qu'elle repréſentoit, ou qu'elle eût eu des témoins de ſa penſée.

Continuant ſa promenade, elle ſe trouva dans une ſalle remplie de différens inſtrumens. Sachant jouer de preſque tous, elle en eſſaya pluſieurs, préférant le clavecin

aux autres, parce qu'il accompagnoit mieux sa voix. De cette salle elle entra dans une autre galerie que celle des peintures. Elle contenoit une bibliothèque immense. Elle aimoit à s'instruire, & depuis son séjour à la campagne, elle avoit été privée de cette douceur. Son père, par le dérangement de ses affaires, s'étoit trouvé forcé de vendre ses livres. Son grand goût pour la lecture pouvoit aisément se satisfaire dans ce lieu, & la garantir de l'ennui de la solitude. Le jour se passa sans qu'elle pût tout voir. Aux approches de la nuit tous les appartemens furent éclairés de bougies parfumées, mises dans des lustres, ou transparens, ou de différentes couleurs, & non de cristal, mais de diamans & de rubis.

A l'heure ordinaire la Belle trouva son soupé servi avec la même délicatesse & avec la même propreté. Nulle figure humaine ne se présenta devant elle; son père l'avoit prévenue qu'elle seroit seule. Cette solitude commençoit à ne lui plus faire de peine, quand la Bête se fit entendre à ses oreilles. Ne s'étant point encore trouvée seule avec elle, ignorant comment cette entrevue alloit se passer, craignant même qu'elle ne vînt pour la dévorer, pouvoit-elle ne pas trem-

bler ? Mais à l'arrivée de la Bête, qui dans ſon abord ne montra rien de furieux, ſes frayeurs ſe diſſipèrent. Ce monſtrueux coloſſe lui dit groſſièrement, bon ſoir, la Belle : elle lui rendit ſon ſalut dans les mêmes termes, avec un air doux, mais un peu tremblant.

Entre les différentes queſtions que ce monſtre lui fit, il lui demanda comment elle s'étoit amuſée. La Belle lui répondit : J'ai paſſé la journée à viſiter votre palais, mais il eſt ſi vaſte, que je n'ai pas eu le temps de voir tous les appartemens & les beautés qu'ils contiennent. La Bête lui demanda : Croyez-vous pouvoir vous accoutumer ici ? Cette fille lui répondit poliment qu'elle vivroit ſans peine dans un ſi beau ſéjour. Après une heure de converſation ſur le même ſujet, la Belle, au travers de ſa voix épouvantable, diſtinguoit aiſément que c'étoit un ton forcé par les organes, & que la Bête panchoit plus vers la ſtupidité que vers la fureur. Elle lui demanda ſans détour ſi elle vouloit la laiſſer coucher avec elle. A cette demande imprévue ſes craintes ſe renouvelèrent, & pouſſant un cri terrible, elle ne put s'empêcher de dire : Ah ! ciel ! je ſuis perdue.

Nullement, reprit tranquillement la Bête : mais sans vous effrayer, répondez comme il faut, dites précisément oui ou non. La Belle lui répondit en tremblant : Non, la Bête. Eh bien puisque vous ne voulez pas, repartit le monstre docile, je m'en vais : bon soir, la Belle. Bon soir, la Bête, dit avec une grande satisfaction cette fille effrayée. Extrêmement contente de n'avoir pas de violence à craindre ; elle se coucha tranquillement, & s'endormit. Aussitôt son cher inconnu revint à son esprit. Il parut lui dire tendrement, que j'ai de joie de vous revoir, ma chère Belle, mais que votre rigueur me cause de maux ! Je connois qu'il faut m'attendre d'être longtemps malheureux. Ses idées changèrent d'objet, il lui sembloit que ce jeune homme lui présentoit une couronne, & le sommeil la lui faisoit voir de cent façons différentes. Quelquefois il lui paroissoit être à ses pieds, tantôt s'abandonnant à la joie la plus excessive, tantôt répandant un torrent de larmes, dont elle étoit touchée jusqu'au fond de l'ame. Ce mélange de joie & de tristesse dura toute la nuit. A son réveil ayant l'imagination frappée de ce cher objet, elle chercha son portrait pour le confronter encore, & pour-

voir si elle ne s'étoit point trompée. Elle courut à la galerie des peintures, où elle le reconnut encore mieux. Qu'elle fut de temps à l'admirer ! mais ayant honte de sa foiblesse, elle se contenta de regarder celui qu'elle avoit au bras.

Cependant, pour mettre fin à ces tendres réflexions, elle descendit dans les jardins, le beau temps l'invitoit à la promenade, ses yeux furent enchantés, ils n'avoient jamais rien vu de si beau dans la nature. Les bosquets étoient ornés de statues admirables & de jets-d'eau sans nombre, qui rafraîchissoient l'air, & dont l'extrême hauteur les faisoit presque perdre de vue.

Ce qui la surprit le plus, c'est qu'elle y reconnut les lieux où dans son sommeil elle avoit rêvé voir l'inconnu. Sur-tout à la vue du grand canal bordé d'orangers & de mirtes, elle ne fut que penser de ce songe qui ne lui paroissoit plus une fiction. Elle crut en trouver l'explication en s'imaginant que la Bête retenoit quelqu'un dans son palais. Elle résolut de s'en éclaircir dès le soir même, & de le demander au monstre, dont elle s'attendoit d'avoir une visite à l'heure ordinaire. Autant que ses forces le lui permirent, elle se promena le reste du jour,

ſans pouvoir encore tout conſidérer.

Les appartemens qu'elle n'avoit pu voir la veille ne méritoient pas moins ſes regards que les autres. Outre les inſtrumens & les curioſités dont elle étoit environnée, elle trouva dans un autre cabinet de quoi s'occuper. Il étoit garni de bourſes & de navettes pour faire des nœuds, de ciſeaux à découper, d'atteliers montés pour toute ſorte d'ouvrages, tout enfin s'y trouvoit. Une porte de ce charmant cabinet lui fit voir une ſuperbe galerie, d'où l'on découvroit le plus beau pays du monde.

Dans cette galerie on avoit eu ſoin de placer une volière remplie d'oiſeaux rares, qui tous à l'arrivée de la Belle formèrent un concert admirable. Ils vinrent auſſi ſe placer ſur ſes épaules, & c'étoit entre ces tendres animaux à qui l'approcheroit de plus près. Aimables priſonniers, leur dit-elle, je vous trouve charmans, & je ſuis mortifiée que vous ſoyez ſi loin de mon appartement, j'aurois ſouvent le plaiſir de vous entendre.

Quelle fut ſa ſurpriſe, quand en diſant ces mots elle ouvrit une porte, & qu'elle ſe trouva dans ſa chambre, qu'elle croyoit éloignée de cette belle galerie, dans laquelle

elle n'étoit arrivée qu'en tournant, & par une enfilade d'appartemens qui compoſoient ce pavillon. Le chaſſis qui l'avoit empêchée de s'appercevoir du voiſinage des oiſeaux, s'ouvroit, & étoit très-commode pour en empêcher le bruit, quand on n'avoit pas envie de les entendre.

La Belle continuant ſa route, apperçut une autre troupe emplumée, c'étoit des perroquets de toutes les eſpèces & de toutes les couleurs. Tous en ſa préſence ſe mirent à caquetter. L'un lui diſoit bon jour, l'autre lui demandoit à déjeûner, un troiſième plus galant la prioit de le baiſer. Pluſieurs chantoient des airs d'opéra, d'autres déclamoient des vers compoſés par les meilleurs auteurs, & tous s'offroient à l'amuſer. Ils étoient auſſi doux, auſſi careſſans que les habitans de la volière. Leur préſence lui fit un vrai plaiſir. Elle fut fort aiſe de trouver à qui parler, car le ſilence pour elle n'étoit pas un bonheur. Elle en interrogea pluſieurs, qui lui répondirent en bêtes fort ſpirituelles. Elle en choiſit un qui lui plut davantage. Les autres, jaloux de cette préférence, ſe plaignirent douloureuſement; elle les appaiſa par quelques careſſes, & par

la permiſſion qu'elle leur donna de la venir voir quand ils voudroient.

Peu loin de cet endroit, elle vit une nombreuſe troupe de ſinges de toutes les tailles, des gros, des petits, des ſapajoux, des ſinges à face humaine, d'autres à barbe bleue, verte, noire, ou aurore.

Ils vinrent au-devant d'elle à l'entrée de leur appartement, où le haſard l'avoit conduite. Ils lui firent des révérences accompagnées de cabrioles ſans nombre, & lui témoignèrent par leurs geſtes combien ils étoient ſenſibles à l'honneur qu'elle leur faiſoit. Pour en célébrer la fête, ils danſèrent ſur la corde. Ils voltigèrent avec une adreſſe & une légéreté ſans exemple. La Belle étoit fort ſatisfaite des ſinges, mais elle n'étoit pas contente de ne rien trouver qui lui donnât des nouvelles du bel inconnu. Perdant l'eſpoir d'en avoir, regardant ſon rêve comme une chimère, elle faiſoit ce qu'elle pouvoit pour l'oublier, & ſes efforts étoient vains. Elle flatta les ſinges, & dit en les careſſant qu'elle ſouhaiteroit en avoir quelques-uns qui la vouluſſent ſuivre pour lui tenir compagnie.

A l'inſtant deux grandes guenons vêtues en habit de cour, qui ſembloient n'atten-

dre que ſes ordres, vinrent gravement ſe placer à ſes côtés. Deux petits ſinges éveillés prirent ſa robe & lui ſervirent de pages. Un magot plaiſant, mis en ſeignor eſcudero, lui préſenta la patte proprement gantée. Accompagnée de ce ſingulier cortège, la Belle alla prendre ſon repas. Tant qu'il dura, les oiſeaux ſiflèrent comme des inſtrumens, & accompagnèrent avec juſteſſe la voix des perroquets, qui chantèrent les airs les plus beaux & les plus à la mode.

Pendant ce concert, les ſinges, qui s'étoient donné le droit de ſervir la Belle, ayant dans un inſtant réglé leurs rangs & leurs charges, en commencèrent les fonctions, & la ſervirent en cérémonie, avec l'adreſſe & le reſpect dont les reines ſont ſervies par leurs officiers.

Au ſortir de table une autre troupe voulut la régaler d'un ſpectacle nouveau. C'étoient des eſpèces de comédiens qui jouèrent une tragédie de la façon la plus rare. Ces ſeignor ſinges & ſeignora guenons en habits de théâtre, couverts de broderie, de perles & de diamans, faiſoient des geſtes convenables aux paroles de leurs rôles, que les perroquets prononçoient fort diſtinctement & fort à propos, en ſorte qu'il fal-

loit être sûr que ces oiseaux fussent cachés sous la perruque des uns & sous la mante des autres, pour s'appercevoir que ces comédiens de nouvelle fabrique ne parloient pas de leur crû. La pièce sembloit être faite exprès pour les acteurs, & la Belle en fut enchantée. A la fin de cette tragédie, un d'entr'eux vint faire à la Belle un très-beau compliment, & la remercia de l'indulgence avec laquelle elle les avoit entendus. Il ne resta de singes que ceux de sa maison, & destinés à l'amuser.

Après son soupé, la Bête vint comme à l'ordinaire lui faire visite, & après les mêmes questions & les mêmes réponses, la conversation finit par un, bon soir la Belle. Les guenons dames d'atours déshabillèrent leur maîtresse, la mirent au lit, & eurent l'attention d'ouvrir la fenêtre de la volière, pour que les oiseaux, par un chant moins éclatant que celui du jour, provoquassent le sommeil, & assoupissant les sens, lui donnassent le plaisir de revoir son aimable amant.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'elle s'ennuyât. Chaque moment étoit marqué par de nouveaux plaisirs. Les singes en trois ou quatre leçons eurent l'industrie de dresser

chacun un perroquet, qui, lui ſervant d'interprète, répondoit à la Belle avec autant de promptitude & de juſteſſe, que les ſinges en avoient à leurs geſtes. Enfin la Belle ne trouvoit de fâcheux que d'être obligée de ſoutenir tous les ſoirs la préſence de la Bête; ſes viſites étoient courtes, & c'étoit ſans doute par ſon moyen qu'elle avoit tous les plaiſirs imaginables.

La douceur de ce monſtre inſpiroit quelquefois à la Belle le deſſein de lui demander quelqu'éclairciſſement au ſujet de celui qu'elle voyoit en ſonge. Mais ſuffiſamment informée qu'il étoit amoureux d'elle, & craignant par cette demande de lui cauſer de la jalouſie, elle ſe tut par prudence, & n'oſa ſatisfaire ſa curioſité.

A pluſieurs repriſes, elle avoit viſité tous les appartemens de ce palais enchanté; mais on revoit volontiers des choſes rares, curieuſes & riches. La Belle porta ſes pas dans un grand ſallon qu'elle n'avoit vu qu'une fois. Cette pièce étoit percée de quatre fenêtres de chaque côté : deux ſeulement étoient ouvertes, & n'y donnoient qu'un jour ſombre. La Belle voulut lui donner plus de clarté, mais au lieu du jour qu'elle croyoit y faire entrer, elle ne trouva

qu'une ouverture qui donnoit sur un endroit fermé. Ce lieu, quoique spacieux, lui parut obscur, & ses yeux ne purent appercevoir qu'une lueur éloignée, qui ne sembloit venir à elle qu'au travers d'un crêpe extrêmement épais. En rêvant à quoi ce lieu pouvoit être destiné, une vive clarté vint tout d'un coup l'éblouïr. On leva la toile, & la Belle découvrit un théâtre des mieux illuminé. Sur les gradins, & dans les loges elle vit tout ce que l'on peut voir de mieux fait, & de plus beau dans l'un & l'autre sexe.

A l'instant une douce symphonie, qui commença de se faire entendre, ne cessa que pour donner à d'autres acteurs que des comédiens singes & perroquets, la liberté de représenter une très-belle tragédie, suivie d'une petite pièce qui, dans son genre, égaloit la première. La Belle aimoit les spectacles : c'étoit le seul plaisir qu'en quittant la ville elle eût regretté. Curieuse de voir de quelle étoffe étoit le tapis de la loge voisine de la sienne, elle en fut empêchée par une glace qui les séparoit, ce qui lui fit connoître que ce qu'elle avoit cru réel, n'étoit qu'un artifice, qui par le moyen de ce cristal, réfléchissoit les objets & les lui

renvoyoit de deſſus le théâtre de la plus belle ville du monde. C'eſt le chef-d'œuvre de l'optique de faire reverbérer de ſi loin.

Après la comédie, elle demeura quelque temps dans ſa loge pour voir ſortir le beau-monde. L'obſcurité qui ſe répandit dans ce lieu, l'obligea de porter ailleurs ſes réflexions. Contente de cette découverte dont elle ſe promettoit de faire un uſage fréquent, elle deſcendit dans les jardins. Les prodiges commençoient à lui devenir familiers, elle ſentoit avec plaiſir qu'il ne s'en faiſoit qu'à ſon avantage & pour lui procurer de l'agrément.

Après ſouper, la Bête à ſon ordinaire vint lui demander ce qu'elle avoit fait dans la journée. La Belle lui rendit un compte exact de tous ſes amuſemens, en lui diſant qu'elle avoit été à la comédie. Eſt-ce que vous l'aimez? lui dit le lourd animal. Souhaitez tout ce qui vous plaira, vous l'aurez : vous êtes bien jolie. La Belle ſourit intérieurement de cette façon groſſière de lui faire des honnêtetés, mais ce qui ne la fit point rire, ce fut la queſtion ordinaire; & le, voulez-vous que je couche avec vous, fit ceſſer ſa bonne humeur. Elle fut quitte pour répondre, non: cependant, ſa doci-

lité dans cette dernière entrevue ne la rassura point. La Belle en fut allarmée. Qu'est-ce que tout ceci deviendra, disoit-elle en elle-même ? La demande qu'il me fait à chaque fois, si je veux coucher avec lui, me prouve qu'il persiste toujours en son amour. Ses bienfaits me le confirment. Mais quoiqu'il ne s'obstine pas dans ses demandes, & qu'il ne témoigne aucun ressentiment de mes refus, qui me répondra qu'il ne s'impatientera pas, & que ma mort n'en sera point le prix ?

Ces réflexions la rendirent si rêveuse, qu'il étoit presque jour quand elle se mit au lit. Son inconnu, qui n'attendoit que ce moment pour paroître, lui fit de tendres reproches de son retardement. Il la trouva triste, rêveuse, & lui demanda ce qui pouvoit lui déplaire en ce lieu. Elle lui répondit que rien ne lui déplaisoit que le monstre, elle le voyoit tous les soirs. Elle s'y seroit accoutumée, mais il étoit amoureux d'elle, & cet amour lui faisoit appréhender quelque violence. Par le sot compliment qu'il me fait, je juge qu'il voudra que je l'épouse. Me conseilleriez-vous, dit la Belle à son inconnu, de le satisfaire ? Hélas, quand il seroit aussi charmant qu'il est affreux, vous

avez rendu l'entrée de mon cœur inacceſſible pour lui comme pour tout autre, & je ne rougis point d'avouer que je ne puis aimer que vous. Un aveu ſi charmant ne fit que le flatter : il n'y répondit qu'en diſant : Aime qui t'aime, ne te laiſſe point ſurprendre aux apparences, & tire-moi de priſon. Ce diſcours répété continuellement ſans aucune autre explication, mit la Belle dans une peine infinie. Comment voulez-vous que je faſſe, lui dit-elle? je voudrois à quelque prix que ce fût vous rendre la liberté, mais cette bonne volonté m'eſt inutile, tant que vous ne me fournirez pas les moyens de la mettre en pratique.

L'inconnu lui répondit ; mais ce fut d'une façon ſi confuſe qu'elle n'y comprenoit rien. Il lui paſſoit mille extravagances devant les yeux. Elle voyoit le monſtre ſur un trône tout brillant de pierreries, qui l'appeloit, & l'invitoit de ſe mettre à ſes côtés ; un moment après l'inconnu l'en faiſoit précipitamment deſcendre, & ſe mettoit en ſa place. La Bête reprenant l'avantage, l'inconnu diſparoiſſoit à ſon tour. On lui parloit au travers d'un voile noir qui lui changeoit la voix, & la rendoit effroyable.

Tout

Tout le temps de son sommeil se passa de la sorte : & malgré l'agitation qu'il lui causoit, elle trouva cependant qu'il finissoit trop-tôt pour elle, puisque son réveil la privoit de l'objet de sa tendresse. Au sortir de sa toilette, différens ouvrages, les livres, les animaux l'occupèrent jusqu'à l'heure de la comédie. Il étoit temps qu'elle s'y rendît. Mais elle n'étoit plus au même théâtre, c'étoit celui de l'opéra, qui commença dès qu'elle fut placée. Le spectacle étoit magnifique ; & les spectateurs ne l'étoient pas moins. Les glaces lui représentoient distinctement jusqu'au plus petit habillement du parterre. Ravie de voir des figures humaines, dont plusieurs étoient de sa connoissance, c'eût été pour elle un grand plaisir de leur parler, & de s'en faire entendre.

Plus satisfaite de cette journée que de la précédente, le reste fut semblable à ce qui s'étoit passé depuis qu'elle étoit dans ce palais. La Bête vint le soir ; après sa visite, elle se retira comme à l'ordinaire. La nuit fut pareille aux autres, je veux dire, remplie de songes agréables. A son réveil, elle trouva le même nombre de domestiques pour la servir. Après son dîné ses occupations furent différentes.

Le jour précédent, en ouvrant une autre fenêtre, elle s'étoit trouvée à l'opéra pour diverſifier ſes amuſemens; elle en ouvrit une troiſième qui lui procura les plaiſirs de la foire Saint-Germain, bien plus brillante alors qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Mais comme ce n'étoit pas l'heure où la bonne compagnie ſe préſentoit, elle eut le temps de tout voir & de tout examiner. Elle y vit les curioſités les plus rares, les productions extraordinaires de la nature, les ouvrages de l'art : les plus petites bagatelles lui tombèrent ſous les yeux. Les marionnettes même ne furent pas, en attendant mieux, un amuſement indigne d'elle. L'opéra comique étoit dans ſa ſplendeur. La Belle en fut très-contente.

Au ſortir de ce ſpectacle, elle vit toutes les perſonnes du bon air ſe promener dans les boutiques des marchands. Elle y reconnut des joueurs de profeſſion, qui ſe rendoient en ce lieu comme à leur attelier. Elle en remarqua qui, perdant leur argent par le ſavoir faire de ceux contre leſquels ils jouoient, ſortoient avec des contenances moins joyeuſes que celles qu'ils avoient en y entrant. Les joueurs prudens, qui ne mettent point leur fortune au haſard du jeu, &

qui jouent pour faire profiter leur talent, ne purent cacher à la Belle leurs tours d'adreſſe. Elle eut voulu avertir les parties ſouffrantes du tort qu'on leur faiſoit, mais éloignée d'eux de plus de mille lieues, elle ne le pouvoit pas. Elle entendoit & remarquoit tout très-diſtinctement, ſans qu'il lui fût poſſible de leur faire entendre ſa voix, ni même d'en être apperçue. Les reflets qui portoient juſqu'à elle ce qu'elle voyoit & ce qu'elle entendoit, n'étoient pas aſſez parfaits pour retrograder de même. Elle étoit placée au-deſſus de l'air & du vent, tout arrivoit juſqu'à elle en penſant. Elle y fit réflexion, c'eſt ce qui l'empêcha de faire des tentatives inutiles.

Il étoit plus de minuit avant qu'elle eût penſé qu'il étoit temps de ſe retirer. Le beſoin de manger eut pu l'inſtruire de l'heure, mais elle avoit trouvé dans ſa loge des liqueurs & des corbeilles remplies de tout ce qu'il falloit pour une collation. Son ſoupé fut léger & court. Elle ſe preſſa de ſe coucher. La Bête s'apperçut de ſon impatience, & vint ſimplement lui ſouhaiter le bon ſoir, pour lui laiſſer le temps de dormir, & à l'inconnu la liberté de reparoître. Les jours ſuivans furent ſemblables. Elle avoit en ſes

fenêtres des ſources intariſſables de nouveaux amuſemens. Les trois autres lui donnoient, l'une le plaiſir de la comédie italienne, l'autre celui de la vue des Tuileries où ſe rend tout ce que l'Europe a de perſonnes plus diſtinguées & des mieux faites dans les deux ſexes. La dernière fenêtre n'étoit pas la moins agréable : elle lui fourniſſoit un moyen sûr pour apprendre tout ce qui ſe faiſoit dans le monde. La ſcène étoit amuſante & diverſifiée de toutes ſortes de façons. C'étoit quelquefois une fameuſe ambaſſade qu'elle voyoit, un mariage illuſtre ou quelques révolutions intéreſſantes. Elle étoit à cette fenêtre dans le temps de la dernière révolte des janiſſaires, elle en fut témoin juſqu'à la fin.

A quelqu'heure qu'elle y fût, elle étoit certaine d'y trouver une occupation agréable. L'ennui qu'elle avoit reſſenti les premiers jours en entendant la Bête, étoit entièrement diſſipé. Ses yeux étoient accoutumés à la voir laide. Elle étoit faite à ſes ſottes queſtions, & ſi la converſation eut été plus longue, peut-être l'auroit-elle vue avec plus de plaiſir. Mais quatre ou cinq phraſes toujours les mêmes, dites groſſièrement, qui ne fourniſſoient que des oui

& des non, n'étoient point de ſon goût.

Comme tout ſembloit s'empreſſer à prévenir les déſirs de la Belle, elle prenoit plus de ſoin de s'ajuſter, quoiqu'elle fût certaine que perſonne ne la dût voir. Mais elle ſe devoit cette complaiſance à elle-même, & c'étoit pour elle un plaiſir de ſe revêtir des divers ajuſtemens de toutes les nations de la terre, d'autant plus aiſément, que ſa garde-robe lui fourniſſoit tout ce qu'elle pouvoit déſirer, & lui préſentoit tous les jours quelque choſe de nouveau. Sous ſes diverſes parures ſon miroir l'avertiſſoit qu'elle étoit au goût de toutes les nations, & ſes animaux, chacun ſelon ſes talens, le lui répétoient ſans-ceſſe, les ſinges par leurs geſtes, les perroquets par leurs diſcours, & les oiſeaux par leur chant.

Une vie ſi délicieuſe devoit combler ſes vœux. Mais on ſe laſſe de tout; le plus grand bonheur devient fade quand il eſt continuel, qu'il roule toujours ſur la même choſe, & qu'on ſe trouve exempt de crainte & d'eſpérance. La Belle en fit l'épreuve. Le ſouvenir de ſa famille vint la troubler au milieu de ſa proſpérité. Son bonheur ne pouvoit être parfait, tant qu'elle n'auroit pas la douceur d'en inſtruire ſes parens.

Comme elle étoit devenue plus familière avec la Bête, soit par l'habitude de la voir, soit par la douceur qu'elle trouvoit dans son caractère, elle crut pouvoir lui demander une chose; elle ne prit cette liberté qu'après avoir obtenu d'elle qu'elle ne se mettroit point en colère. La question qu'elle lui fit, fut, s'ils étoient tous deux seuls dans ce château. Oui, je vous le proteste, répondit le monstre avec une sorte de vivacité, & je vous assure que vous & moi, les singes & les autres bêtes sont les seuls êtres respirans qui soient en ce lieu.

La Bête n'en dit pas davantage, & sortit plus brusquement qu'à l'ordinaire.

La Belle n'avoit fait cette demande que pour essayer à s'instruire si son amant n'étoit point dans ce palais. Elle eut souhaité de le voir & de l'entretenir; c'étoit un bonheur qu'elle eut acheté du prix de sa liberté, & même de tous les agrémens qui l'environnoient. Ce charmant jeune homme n'existant plus que dans son imagination, elle regardoit ce palais comme une prison qui deviendroit son tombeau.

Ces tristes idées vinrent encore l'accabler la nuit. Elle crut être au bord d'un grand canal. Elle s'affligeoit, quand son cher in-

connu tout allarmé de son triste état, lui dit, en pressant tendrement ses mains dans les siennes : Qu'avez-vous, ma chère Belle, qui puisse vous déplaire, & qui soit capable d'altérer votre tranquillité ? Au nom de l'amour que j'ai pour vous, daignez vous expliquer, rien ne vous sera refusé. Vous êtes ici l'unique souveraine, tout est soumis à vos ordres. D'où vient l'ennui qui vous accable ? Seroit-ce la vue de la Bête qui vous chagrine ? Il faut vous en délivrer. A ces mots, la Belle crut voir l'inconnu tirer un poignard, & se mettre en état d'égorger le monstre qui ne faisoit aucun effort pour se défendre, qui même s'offroit à ses coups avec une soumission & une docilité qui fit appréhender à la belle dormeuse que l'inconnu n'exécutât son dessein avant qu'elle y pût mettre obstacle, quoiqu'elle se fût levée pour courir à son secours. Aussitôt qu'elle avoit connu son intention pour avancer les effets de sa protection, elle s'écrioit de toutes ses forces : Arrête, barbare, n'offense pas mon bienfaiteur, ou donne moi la mort. Le jeune homme qui s'obstinoit à frapper la Bête malgré les cris de la Belle, lui dit en courroux : Vous ne m'aimez donc plus, puisque vous

prenez le parti de ce monſtre qui s'oppoſe à mon bonheur ?

Vous êtes un ingrat, reprit-elle en le retenant toujours, je vous aime plus que la vie, & je la perdrois plutôt que de ceſſer de vous aimer. Vous me tenez lieu de tout, & je ne vous fais pas l'injuſtice de vous mettre en parallèle avec aucun de tous les biens du monde. Sans peine j'y renoncerois pour vous ſuivre dans les déſerts les plus ſauvages. Mais ces tendres ſentimens ne peuvent rien ſur ma reconnoiſſance. Je dois tout à la Bête, elle prévient mes déſirs, c'eſt elle qui m'a procuré le bien de vous connoître, & je me ſoumets à la mort plutôt que d'endurer que vous lui faſſiez le moindre outrage.

Après de pareils combats, les objets diſparurent, & la Belle crut voir la dame qu'elle avoit déja vue quelques nuits auparavant, & qui lui diſoit : Courage, la Belle, ſois le modèle des femmes généreuſes. Fais-toi connoître auſſi ſage que charmante, ne balance point à ſacrifier ton inclination à ton devoir. Tu prens le vrai chemin du bonheur. Tu ſeras heureuſe, pourvu que tu ne t'en rapportes pas à des apparences trompeuſes.

Quand la Belle fut éveillée, elle fit attention à ce ſonge qui commençoit à lui paroître myſtérieux. Mais il étoit encore une énigme pour elle. Le déſir de revoir ſon père l'emportoit pendant le jour ſur les inquiétudes que lui cauſoient en dormant le monſtre & l'inconnu. Ainſi, ni tranquille la nuit, ni contente le jour, quoiqu'au milieu de la plus grande opulence, elle n'avoit pour calmer ſes ennuis que le plaiſir des ſpectacles. Elle fut à la comédie italienne, d'où, dès la première ſcène, elle ſortit pour aller à l'opéra, mais elle en ſortit encore avec la même promptitude. Son ennui la ſuivoit par-tout; ſouvent elle ouvroit les ſix fenêtres plus de ſix fois chacune, ſans y trouver un moment de tranquillité. Les nuits qu'elle paſſoit étoient ſemblables aux jours, ſans-ceſſe dans l'agitation : la triſteſſe prenoit violemment & ſur ſes attraits, & ſur ſa ſanté.

Elle avoit un grand ſoin de cacher à la Bête la douleur dont elle étoit accablée, & le monſtre, qui l'avoit pluſieurs fois ſurpriſe les yeux en pleurs, ſur ce qu'elle lui diſoit qu'elle n'avoit qu'un léger mal de tête, ne pouſſoit pas plus loin ſa curioſité. Mais un ſoir ſes ſanglots l'ayant trahie, &

ne pouvant plus dissimuler, elle dit à la Bête, qui vouloit savoir le sujet de son chagrin, qu'elle avoit envie de revoir ses parens.

A cette proposition la Bête tomba sans avoir la force de se soutenir, & poussant un soupir, ou plutôt faisant un hurlement capable de faire mourir de peur, elle répondit : Quoi, la Belle, vous voulez abandonner une malheureuse Bête! Devois-je croire que vous auriez si peu de reconnoissance? Que vous manque-t-il pour être heureuse? Les attentions que j'ai pour vous ne devroient-elles pas me garantir de votre haine? Injuste que vous êtes, vous me préférez la maison de votre père & la jalousie de vos sœurs; vous aimez mieux aller garder les troupeaux, que de jouir ici des douceurs de la vie. Ce n'est point par tendresse pour vos parens, c'est par antipathie contre moi, si vous voulez vous éloigner.

Non, la Bête, lui répondit la Belle d'un air timide & flatteur : je ne vous hais point, & je serois fâchée de perdre l'espérance de vous revoir; mais je ne puis vaincre le désir que j'ai d'embrasser ma famille. Permettez-moi de m'absenter pendant deux mois, & je vous promets de revenir avec joie pas-

ſer le reſte de ma vie auprès de vous, & de ne vous demander jamais d'autre permiſſion.

Pendant ce diſcours, la Bête couchée par terre, & la tête étendue, ne faiſoit connoître qu'elle reſpiroit encore que par ſes douloureux ſoupirs : elle répondit en ces termes à la Belle : Je ne puis rien vous refuſer ; mais il m'en coûtera peut-être la vie : n'importe. Dans le cabinet le plus proche de votre chambre, vous trouverez quatre caiſſes : empliſſez-les de tout ce qu'il vous plaira, ſoit pour vous, ſoit pour vos parens. Si vous me manquez de parole, vous vous en repentirez, & vous ſerez fâchée de la mort de votre pauvre Bête, quand il n'en ſera plus temps. Revenez au bout de deux mois, vous me trouverez en vie. Pour votre retour vous n'aurez point beſoin d'équipage : prenez ſeulement congé de votre famille le ſoir, avant de vous retirer, & quand vous ſerez dans le lit, tournez votre bague la pierre en dedans, & dites d'un ton ferme : *Je veux retourner en mon palais revoir ma Bête :* Bon ſoir, ne vous inquiétez de rien : dormez tranquillement, vous verrez votre père de bonne heure. Adieu, la Belle.

Dès qu'elle se vit seule, elle se dépêcha d'emplir ses caisses de toutes les galanteries & les richesses imaginables. Elles ne se trouvèrent pleines, que quand elle fut lasse d'y mettre. Après tous ces préparatifs, elle se mit au lit. L'espérance de revoir incessamment sa famille la tint éveillée tout le temps qu'elle eut dû dormir, & le sommeil ne la gagna qu'à l'heure qu'il eut fallu qu'elle se fût levée. Elle vit en dormant son aimable inconnu, mais ce n'étoit plus le même; étendu sur un lit de gazon, il lui parut pénétré de la plus vive douleur.

La Belle, touchée de le voir en cet état, se flatta de le tirer de cette profonde mélancolie, en lui demandant le sujet de son chagrin. Mais son amant, en la regardant d'un air plein de langueur, lui dit: Pouvez-vous, inhumaine, me faire cette question? L'ignorez-vous, puisque vous partez, & que ce départ est l'arrêt de ma mort?

Ne vous abandonnez pas à la douleur, cher inconnu; mon absence, lui répondit-elle, sera courte, je ne veux que désabuser ma famille du cruel destin qu'elle pense que j'ai subi; je reviens aussitôt dans ce palais. Je ne vous quitterai plus. Eh! comment abandonnerois-je un séjour qui me

plaît tant ? De plus, j'ai donné ma parole à la Bête de revenir, je n'y puis manquer. Mais pourquoi faut-il que ce voyage nous sépare ? Soyez mon conducteur. Je remettrai mon voyage à demain, pour en avoir la permission de la Bête. Je suis sûre qu'elle ne me refusera pas. Acceptez ma proposition : nous ne nous quitterons point : nous reviendrons ensemble : ma famille sera ravie de vous voir, & je compte qu'elle aura pour vous tous les égards que vous méritez.

Je ne puis me rendre à vos désirs, répondit l'amant, à moins que vous ne soyez résolue à ne jamais revenir ici. C'est le seul moyen qui puisse m'en faire sortir. Voyez ce que vous voulez faire. La puissance des habitans de ces lieux n'est pas assez grande pour vous forcer à revenir. Il ne peut rien vous arriver sinon de chagriner la Bête.

Vous ne songez pas, reprit la Belle, avec vivacité, qu'elle m'a dit qu'elle mourroit si je manquois de parole... Que vous importe, répliqua l'amant, sera-ce un malheur si pour votre satisfaction il n'en coûte que la vie d'un monstre ? Que sert-il au monde ? Quelqu'un perdroit-il à la destruction d'un être qui ne paroît sur la terre que pour être en horreur à la nature entière ?

Ah ! sachez, s'écria la Belle presqu'en colère, que je donnerois ma vie pour conserver la sienne, & que ce monstre, qui ne l'est que par la figure, a l'humeur si humaine, qu'il ne doit pas être puni d'une difformité à laquelle il ne contribue point : je ne puis payer ses bontés d'une si noire ingratitude.

L'inconnu l'interrompant, lui demanda ce qu'elle feroit si le monstre essayoit à le tuer, & si l'un des deux devoit faire périr l'autre, auquel elle accorderoit du secours ? Je vous aime uniquement, répondit-elle ; mais quoique ma tendresse soit extrême, elle ne sauroit affoiblir ma reconnoissance pour la Bête : & si je me trouvois en cette funeste occasion, je préviendrois la douleur que les suites de ce combat pourroient me causer en me donnant la mort. Mais à quoi bon des suppositions si fâcheuses ? quoiqu'elles soient chimériques, leur idée me glace les sens ? Changeons de propos.

Elle en donna l'exemple, en lui disant tout ce qu'une tendre amante peut dire de plus flatteur à son amant. Elle n'étoit point retenue par la fière bienséance, & le sommeil lui laissant la liberté d'agir naturellement, elle lui découvroit des sentimens

qu'elle auroit contraints, en faisant un usage parfait de sa raison. Son sommeil fut long, & quand elle fut éveillée, elle craignoit que la Bête ne lui manquât de parole. Elle étoit dans cette incertitude, quand elle entendit un bruit de voix humaine qu'elle reconnoissoit. Ouvrant précipitamment son rideau, elle fut surprise lorsqu'elle se vit dans une chambre qu'elle ne connoissoit pas, & dont les meubles n'étoient pas si superbes, que ceux du palais de la Bête.

Ce prodige la fit presser de se lever & d'ouvrir la porte de la chambre. Elle ne se reconnoissoit nullement dans cet appartement. Ce qui l'étonna davantage, ce fut d'y trouver les quatre caisses qu'elle avoit préparées la veille. Le transport de sa personne & de ses trésors étoit une preuve de la puissance & des bontés de la Bête; mais dans quel endroit étoit-elle ? Elle l'ignoroit, quand enfin entendant la voix de son père, elle fut se jeter à son cou. Sa présence étonna ses frères & ses sœurs. Ils la regardèrent comme arrivée d'un autre monde. Tous l'embrassèrent avec des démonstrations de joie les plus grandes, mais ses sœurs au fond du cœur ne la voyoient qu'avec peine. Leur jalousie n'étoit pas détruite.

Après beaucoup de careſſes de part & d'autre, le bon-homme voulut la voir en particulier, pour ſavoir d'elle les circonſtances d'un voyage auſſi ſurprenant, & pour l'inſtruire de l'état de ſa fortune, à laquelle elle avoit ſi grande part. Il lui dit que le jour qu'il l'avoit laiſſée au palais de la Bête, il avoit été rendu chez lui le même ſoir ſans aucune fatigue; que pendant ſa route, il s'étoit occupé des moyens de dérober ſes malles à la connoiſſance de ſes enfans, ſouhaitant qu'elles puſſent être portées dans un petit cabinet joignant à ſa chambre, dont lui ſeul avoit la clef; qu'il avoit regardé ce déſir comme impoſſible; mais qu'en mettant pied à terre, le cheval qui portoit ſes malles ayant pris la fuite, il s'étoit tout d'un coup vu déchargé de l'embarras de cacher ſes tréſors.

Je t'avoue, dit ce vieillard à ſa fille, que ces richeſſes dont je me croyois privé, ne me chagrinèrent point, je ne les avois pas aſſez poſſédées pour les regretter ſi fort. Mais cette aventure me parut être un cruel pronoſtic de ta deſtinée. Je ne doutois pas que la bête perfide n'en agît de la même façon avec toi; je craignois que ſes bienfaits à ton égard ne fuſſent pas plus dura-

bles. Cette idée me causa de l'inquiétude : pour la dissimuler je feignis d'avoir besoin de repos ; ce n'étoit que pour m'abandonner sans contrainte à la douleur. Je pensois ta perte certaine. Mais mon affliction ne dura pas. A la vue de mes malles que je croyois perdues, j'augurai bien de ton bonheur ; je les trouvai placées dans mon petit cabinet, précisément où je les souhaitois ; les clefs, que j'avois oubliées sur la table du sallon où nous avions passé la nuit, se trouvèrent aux serrures. Cette circonstance, qui me donnoit une nouvelle marque de la bonté de la Bête, toujours attentive, me combla de joie. Ce fut alors, que ne doutant plus que ton aventure n'eût une suite avantageuse, je me reprochai les injustes soupçons que j'avois pris contre la probité de ce généreux monstre, & que je lui demandai cent fois pardon des injures qu'intérieurement ma douleur m'avoit forcé de lui dire.

Sans instruire mes enfans de l'étendue de ma fortune, je me suis contenté de leur donner ce que tu leur envoyois, & de leur faire voir des bijoux pour une somme très-médiocre. J'ai feint depuis de les avoir vendus, & d'en avoir employé l'argent à nous procurer une vie plus commode. J'ai acheté

cette maison : j'ai des esclaves qui nous dispensent des travaux auxquels la nécessité nous assujettissoit. Mes enfans jouissent d'une vie aisée, c'est tout ce que je désirois. L'ostentation & le faste m'ont attiré autrefois des envieux, je m'en attirerois encore, si je faisois la figure d'un riche millionnaire. Plusieurs partis, la Belle, se présentent pour tes sœurs, je les vais incessamment marier, & ton heureuse arrivée m'y porte. Leur ayant donné la part que tu jugeras à propos que je leur fasse des biens que tu m'as procurés, débarrassé du soin de leur établissement, nous vivrons, ma fille, avec tes frères, que tes présens n'ont point été capables de consoler de ta perte; ou, si tu l'aimes mieux, nous vivrons tous deux ensemble.

La Belle, touchée des bontés de son père, & des témoignages qu'il lui rendoit de l'amitié de ses frères, le remercia tendrement de toutes ses offres, & crut devoir ne lui point cacher qu'elle n'étoit pas venue pour rester chez lui. Le bon-homme, chagrin de n'avoir point sa fille pour appui dans sa vieillesse, n'essaya cependant pas de la détourner d'un devoir qu'il reconnoissoit pour être indispensable.

La Belle, à son tour, lui fit le récit de ce qui pouvoit lui être arrivé depuis son absence. Elle l'entretint de la vie heureuse qu'elle menoit. Le bon homme ravi du détail charmant des aventures de sa fille, combla la Bête de bénédictions. Sa joie fut bien plus grande, quand la Belle, en ouvrant ses caisses, lui fit voir des richesses immenses, & qu'il eut la liberté de disposer de celles qu'il avoit apportées en faveur de ses enfans, ayant assez de ces dernières marques de la générosité de la Bête, pour vivre agréablement avec ses fils. Trouvant dans ce monstre une ame trop belle, pour être logée dans un si vilain corps, malgré sa laideur, il crut devoir conseiller à sa fille de l'épouser. Il employa même les raisons les plus fortes pour lui faire prendre ce parti.

Tu ne dois pas, lui dit-il, t'en rapporter aux yeux. On t'exhorte sans cesse à te laisser guider par la reconnoissance. En suivant les mouvemens qu'elle t'inspire, on t'assure que tu seras heureuse. Il est vrai que tu ne reçois ces avertissemens qu'en songe ; mais ces rêves sont trop suivis & trop fréquens, pour ne les attribuer qu'au hasard. Ils te promettent des avantages considérables, c'est

assez pour vaincre ta répugnance. Ainsi, lorsque la Bête te demandera si tu veux qu'elle couche avec toi, je te conseille de ne la pas refuser. Tu m'avoues en être tendrement aimée. Prends les mesures convenables pour que ton union soit éternelle. Il est plus avantageux d'avoir un mari d'un caractère aimable, que d'en avoir un qui n'ait que la bonne mine pour tout mérite. Combien de filles à qui l'on fait épouser des bêtes riches, mais plus bêtes que la Bête, qui ne l'est que par la figure, & non par les sentimens & par les actions?

La Belle convint de toutes ces raisons. Mais se résoudre à prendre pour époux un monstre horrible par sa figure, & dont l'esprit étoit aussi matériel que le corps, la chose ne lui paroissoit pas possible. Comment, répondit-elle à son père, me déterminer à choisir un mari avec lequel je ne pourrai m'entretenir, & dont la figure ne sera pas réparée par une conversation amusante? Nuls objets pour me distraire, & me dissiper de ce fâcheux commerce. N'avoir pas la douceur d'en être quelquefois éloignée. Borner tout mon plaisir à cinq ou six questions qui regarderont mon appétit & ma santé; voir finir cet entretien bizarre

par un bon ſoir la Belle, refrain que mes perroquets ſavent par cœur, & qu'ils répètent cent fois le jour : il n'eſt pas en mon pouvoir de faire un pareil établiſſement, & j'aime mieux mourir tout d'un coup, que de mourir tous les jours de peur, de chagrin, de dégoût & d'ennui. Rien ne parle en ſa faveur, ſinon l'attention que cette Bête a de me faire une courte viſite, & de ne ſe préſenter devant moi que toutes les vingt-quatre heures. Eſt-ce aſſez pour inſpirer de l'amour ?

Le père convenoit que ſa fille avoit raiſon ; mais voyant dans la Bête tant de complaiſance, il ne la croyoit pas ſi ſtupide. L'ordre, l'abondance, le bon goût qui règnoient dans ſon palais, n'étoient pas, ſelon lui, l'ouvrage d'un imbécille. Enfin, il la trouvoit digne des attentions de ſa fille ; & la Belle ſe fût ſenti du goût pour ce monſtre, mais ſon amant nocturne venoit y mettre obſtacle. Le parallèle qu'elle faiſoit de ces deux amans ne pouvoit être avantageux à la Bête. Le vieillard n'ignoroit pas lui-même la grande différence qu'on devoit mettre entre l'un & l'autre. Cependant il tâcha par toutes ſortes de moyens de vaincre encore ſa répugnance. Il la fit ſouvenir des

conseils de la dame, qui l'avoit avertie de ne pas se laisser prévenir par le coup-d'œil, & qui dans ses discours avoit paru lui faire entendre que ce jeune homme ne pouvoit que la rendre malheureuse.

Il est plus facile de raisonner sur l'amour que de le vaincre. La Belle n'eut pas la force de se rendre aux instances réïtérées de son père. Il la quitta sans avoir pu la persuader. La nuit déjà beaucoup avancée l'invitoit à prendre du repos, & cette fille, quoique charmée de le revoir, ne fut pas fâchée qu'il lui laissât la liberté de se coucher. Elle fut ravie de se trouver seule. Ses yeux appesantis lui faisoient espérer qu'elle alloit en dormant revoir bientôt son amant chéri. Elle étoit dans l'impatience de goûter ce doux plaisir. Un tendre empressement marquoit la joie que son cœur attendri pouvoit ressentir d'un si beau commerce : mais son imagination frappée, en lui représentant les lieux où d'ordinaire elle avoit des entretiens charmans avec ce cher inconnu, ne fut point assez puissante pour le lui faire voir comme elle l'avoit désiré.

Plusieurs fois elle se réveilla, plusieurs fois elle se rendormit, & les amours ne voltigèrent point autour de son lit ; pour

tout dire, au lieu d'une nuit pleine de douceur & d'innocens plaisirs, qu'elle avoit compté passer dans les bras du sommeil, cette nuit fut pour elle d'une longueur extrême & remplie d'inquiétudes. Dans le palais de la Bête elle n'en avoit point eu de pareilles, & le jour qu'elle vit paroître avec une sorte de satisfaction & d'impatience, vint à propos la décharger de ces cruels ennuis.

Son père enrichi de libéralités de la Bête, pour être à portée de procurer des établissemens à ses filles, avoit quitté le séjour de la campagne. Il demeuroit dans une très-grande ville, où sa nouvelle fortune venoit de lui procurer de nouveaux amis, ou plutôt de nouvelles connoissances. Parmi les personnes qu'il voyoit, le bruit se répandit bientôt que la plus jeune de ses filles étoit de retour. Tout le monde marqua un égal empressement pour la voir, & chacun fut aussi charmé de son esprit que de sa personne.

Les jours tranquilles qu'elle avoit passés dans son palais désert, les innocens plaisirs qu'un doux sommeil lui prodiguoit sans cesse, mille amusemens qui s'étoient succédés, pour que l'ennui n'entrât pas dans son cœur; enfin, toutes les attentions du monstre avoient

contribué à la rendre encore plus belle & plus charmante qu'elle ne l'étoit quand son père la quitta.

Elle fit l'admiration de ceux qui la virent. Les amans de ses sœurs, sans daigner colorer leur infidélité du moindre prétexte, en devinrent amoureux; & attirés par la force de ses charmes, ils ne rougirent point d'abandonner leurs premières maîtresses. Insensible aux attentions trop marquées d'une foule d'adorateurs, elle ne négligea rien pour les dégoûter & pour les faire retourner à leurs premiers objets, & malgré tous ses soins, elle ne fut pas à l'abri de la jalousie de ses sœurs.

Ces amans volages, loin de dissimuler leurs flammes nouvelles, inventoient tous les jours quelques fêtes pour lui faire leur cour. Ils la supplièrent même de donner un prix qui pût animer les jeux qu'ils vouloient faire en son honneur: mais la Belle, qui ne pouvoit ignorer le chagrin qu'elle causoit à ses sœurs, & qui ne vouloit pas entièrement refuser la grâce qu'on lui demandoit avec tant d'instance, & d'une façon si galante, trouva le moyen de les contenter tous, en déclarant que ses sœurs & elle donneroient successivement les prix dûs aux vainqueurs.

vainqueurs. Ce qu'elle promettoit n'étoit qu'une fleur ou quelque chose de semblable. Elle laissoit à ses aînées la gloire de donner à leur tour des bijoux, des couronnes de diamans, de riches armes ou des bracelets superbes, présens que sa main libérale leur fournissoit, & dont elle ne vouloit pas se faire honneur. Les trésors que le monstre lui avoit prodigués, ne la laissoient manquer de rien. Elle faisoit part à ses sœurs de tout ce qu'elle avoit apporté de plus rare & de plus galant. Ne donnant rien par elle-même que des bagatelles, & leur laissant le plaisir de beaucoup donner, elle comptoit engager cette jeunesse à l'amour autant qu'à la reconnoissance. Mais ces amans en vouloient à son cœur, & ce qu'elle leur donnoit leur étoit plus précieux que tous les trésors que leur prodiguoient les autres.

Les plaisirs qu'elle goûtoit au milieu de sa famille, quoique beaucoup inférieurs à ceux dont elle jouissoit chez la Bête, l'amusèrent assez pour ne pas s'ennuyer. Cependant la satisfaction de voir son père qu'elle aimoit tendrement, l'agrément d'être avec ses frères, qui par cent façons différentes s'étudioient à lui marquer toute l'étendue de leur amitié, & la joie de s'entretenir avec

ſes ſœurs qu'elle aimoit, quoiqu'elle n'en fût pas aimée, ne purent l'empêcher de regretter ſes agréables rêves. Son inconnu, quel chagrin pour elle ! dans la maiſon de ſon père, ne venoit plus au milieu de ſon ſommeil lui tenir les plus tendres diſcours. L'empreſſement que lui marquoient les amans de ſes ſœurs ne la dédommageoit point de ce plaiſir imaginaire. Quand elle eût été même de caractère à ſe flatter de pareilles conquêtes, elle ſavoit mettre une grande différence entre leurs attentions & celles de la Bête, & de ſon aimable inconnu.

Leurs aſſiduïtés ne furent payées que de la plus grande indifférence ; mais la Belle les voyant malgré ſes froideurs opiniâtrément attachés à vouloir tous à l'envi lui prouver un amour le plus paſſionné, crut devoir leur faire connoître qu'ils perdoient leur temps. Le premier qu'elle eſſaya de détromper, fut l'amant de ſon aînée, à qui elle apprit qu'elle n'étoit venue dans ſa famille que pour aſſiſter au mariage de ſes ſœurs, ſur-tout à celui de ſon aînée, & qu'elle alloit prier ſon père d'en hâter l'exécution. La Belle ne trouva pas un homme épris des appas de ſa ſœur. Il ne ſoupiroit plus que pour elle, & froideurs, dédains, menace

de repartir avant les deux mois expirés, rien ne fut capable de le dégoûter. Fort affligée de n'avoir pas réuſſi dans ſon projet, elle tint le même diſcours aux autres, qu'elle eut le chagrin de trouver dans de pareils ſentimens. Pour comble de triſteſſe, ſes injuſtes ſœurs, qui la regardoient comme une rivale, conçurent contr'elle une averſion qu'elles ne purent diſſimuler, & pendant que la Belle déploroit le trop grand effet de ſes charmes, elle eut encore la douleur d'apprendre que ces nouveaux ſoupirans, dans l'idée qu'ils ſe nuiſoient, & qu'ils étoient cauſe l'un par l'autre qu'aucun ne fût favoriſé, voulurent par la plus grande extravagance, ſe battre. Tous ces déſagrémens lui firent former le deſſein de partir plutôt qu'elle ne l'avoit réſolu.

Son père & ſes frères ne négligèrent rien pour la retenir; mais eſclave de ſa parole, ferme dans ſa réſolution, les larmes de l'un & les prières des autres ne purent la gagner. Tout ce qu'ils obtinrent, c'eſt qu'elle différa ſon départ autant qu'elle put. Les deux mois étoient écoulés, & tous les matins elle formoit la réſolution de dire adieu à ſa famille, ſans avoir la force de prendre congé d'elle le ſoir. Combattue par des ſentimens de ten-

dreſſe & de reconnoiſſance, elle ne pouvoit pancher vers l'une qu'elle ne fît injuſtice à l'autre. Au milieu de ſes embarras, il ne faulut pas moins qu'un rêve pour la déterminer. Elle crut être en dormant au palais de la Bête, & ſe trouvant dans une allée écartée au bout de laquelle étoit un fort rempli de brouſſailles, qui cachoit l'ouverture d'une caverne d'où ſortoient des gémiſſemens effroyables; elle reconnut la voix de la Bête ; elle y courut pour la ſecourir. Ce monſtre, qui lui parut dans ſon rêve étendu par terre & mourant, lui reprocha que c'étoit elle qui l'avoit mis en ce triſte état, & qu'elle n'avoit payé ſon amour que de la plus noire ingratitude. Elle vit enſuite la dame qu'elle avoit déjà vue en dormant, & qui lui dit d'un air ſévère, qu'elle étoit perdue pour peu qu'elle tardât encore à remplir ſes engagemens ; qu'elle avoit donné ſa parole à la Bête de revenir dans deux mois, qu'ils étoient expirés; que tardant un jour de plus, cette Bête alloit mourir; que le déſordre qu'elle cauſoit dans la maiſon de ſon père, que la haine de ſes ſœurs devoit l'engager à partir d'autant plus volontiers, que dans le palais de la Bête tout ſe réuniſſoit pour lui faire plaiſir.

La Belle, effrayée de ce rêve, & craignant d'être la cause de la mort de la Bête, se réveilla tout-d'un-coup, & fut sans tarder déclarer à toute sa famille qu'elle ne vouloit plus différer son départ. Cette nouvelle causa différens mouvemens. Le père laissa parler ses larmes, les fils protestèrent qu'ils ne la laisseroient pas partir, & les amans au désespoir jurèrent de ne point désemparer sa maison. Les filles seules, loin de paroître affligées du départ de leur sœur, ne firent que louer sa bonne foi; se parant même de cette vertu, elles osèrent assurer que si, comme la Belle, elles eussent donné leurs paroles, la figure de la Bête ne les feroit pas balancer sur un si juste devoir, & qu'elles seroient déjà de retour à ce palais merveilleux. C'est ainsi qu'elles vouloient déguiser le cruelle jalousie qu'elles avoient dans le cœur. Cependant la Belle, charmée de leurs sentimens apparens de générosité, ne pensa plus qu'à convaincre ses frères & ses amans de l'obligation dans laquelle elle étoit de s'éloigner d'eux. Mais ses frères l'aimoient trop pour pouvoir consentir à son départ, & les amans trop épris ne pouvoient entendre raison. Les uns & les autres, ignorant par quelle

voie la Belle étoit arrivée chez ſon père, & ne doutant point que le cheval, qui la première fois l'avoit portée au palais de la ſtête, ne vint la chercher, réſolurent tous enſemble d'y mettre obſtacle.

Les ſœurs, qui n'avoient que les apparences d'une prétendue bonne-foi pour cacher la joie qu'elles reſſentoient en elles-mêmes, en voyant le moment du départ de leur ſœur approcher, craignoient plus que la mort qu'ils n'en retardaſſent l'exécution. Mais la Belle, ferme dans ſa réſolution, ſachant où le devoir l'appeloit, & n'ayant plus de temps à perdre pour prolonger les jours de la Bête ſa bienfaitrice, prit, dès que la nuit fut venue, congé de toute ſa famille, & de ceux qui s'intéreſſoient à ſa deſtinée. Elle les aſſura que, quelqu'attention qu'ils euſſent pour empêcher ſon départ, elle ſeroit chez la Bête le lendemain matin avant qu'ils fuſſent éveillés, que toutes leurs meſures ſeroient inutiles, & qu'elle vouloit retourner dans le palais enchanté.

Elle n'oublia pas, en ſe mettant au lit, de tourner ſa bague. Son ſommeil fut long, & elle ne ſe réveilla que lorſque ſa pendule ſonnant douze heures, lui fit entendre ſon

nom en musique. A ce signe elle connut que ses souhaits étoient accomplis. Quand elle eut marqué qu'elle ne vouloit pour dormir, son lit fut environné de ces bêtes qui s'étoient empressées à la servir. Toutes lui témoignèrent la satisfaction qu'elles avoient de son retour, & lui firent connoître la douleur que leur avoit causée sa longue absence.

Cette journée lui parut plus longue que toutes celles qu'elle avoit passées dans ce lieu; non qu'elle regrettât la compagnie qu'elle avoit laissée, mais elle étoit dans l'impatience de revoir la Bête, & de ne rien épargner pour sa justification. Une autre espérance l'animoit encore, c'étoit d'avoir dans son sommeil les doux entretiens de l'inconnu; plaisir dont elle avoit été privée pendant les deux mois qu'elle venoit de passer avec sa famille, & qu'elle ne pouvoit goûter que dans l'enceinte de ce palais.

La Bête enfin & l'inconnu furent tour à tour le sujet de ses rêveries. Dans un moment elle se reprochoit de n'avoir pas du retour pour un amant qui sous une figure monstrueuse faisoit paroître une si belle ame; dans un autre, elle étoit triste d'abandonner son cœur à quelqu'image fantastique, qui n'avoit d'existence que celle que lui prê-

toient ſes ſonges. Elle doutoit ſi ſon cœur devoit préférer une chimère à l'amour réel d'une Bête. Le ſonge qui lui faiſoit voir le bel inconnu, l'avertiſſoit ſans-ceſſe de ne point s'en rapporter à ſes yeux. Elle craignoit que ce ne fût une illuſion vaine que la vapeur du ſommeil enfante, & que le réveil détruit.

Ainſi toujours irréſolue, aimant l'inconnu, ne voulant point déplaire à la Bête, & ne cherchant qu'à s'occuper de ſes plaiſirs, elle fut à la comédie françoiſe, qu'elle trouva d'une fadeur ſans égale. Refermant bruſquement la fenêtre, elle crut ſe dédommager à l'opéra : la muſique lui parut pitoyable. Les italiens n'eurent pas non plus le talent de l'amuſer ; elle trouva leur pièce ſans ſel, ſans eſprit & ſans conduite. L'ennui, le dégoût qui la ſuivoient, ne lui firent trouver de plaiſir nulle part. Elle n'eut dans les jardins nuls agrémens. Sa cour cherchant à lui plaire, les uns perdirent le fruit de leurs gambades, les autres celui de leurs jolis diſcours & de leur gazouillement. Elle étoit impatiente de recevoir la viſite de la Bête dont elle croyoit entendre le bruit à chaque inſtant. Mais cette heure ſi déſirée arriva ſans que la Bête parût. Allarmée, & com-

me en colère de ce retardement, elle ne savoit d'où provenoit son absence. Flotant entre la crainte & l'espérance, l'esprit agité, le cœur en proie à la tristesse, elle descendit dans les jardins, résolue de ne point rentrer dans le palais qu'elle n'eût trouvé la Bête. Dans tous les endroits qu'elle parcourut, elle ne vit aucune de ses traces. Elle l'appela, l'écho seul répéta ses cris. Ayant passé plus de trois heures dans ce désagréable exercice, & accablée de lassitude, elle s'assit sur un banc. Elle s'imaginoit ou que la Bête étoit morte, ou qu'elle avoit abandonné ces lieux. Elle se trouvoit seule dans ce palais, sans espoir d'en sortir. Elle regrettoit l'entretien de la Bête, quoiqu'il ne fût pas divertissant pour elle, & ce qui lui paroissoit extraordinaire, c'étoit de se trouver tant de sensibilité pour ce monstre. Elle se reprochoit de ne l'avoir pas épousé. Se regardant comme l'auteur de sa mort (car elle craignoit que son absence trop longue ne l'eût causée), elle se fit les plus durs & les plus sanglans reproches.

Au milieu de ses tristes réflexions, elle apperçut qu'elle étoit dans cette allée même, où la dernière nuit qu'elle venoit de passer chez son père, elle s'étoit représenté le

monſtre mourant dans une caverne inconnue. Perſuadée qu'elle n'avoit pas été conduite dans ce lieu par le pur hazard, elle porta ſes pas vers le fort, qu'elle ne trouva pas impraticable. Elle y vit un antre creux qui lui paroiſſoit être le même qu'elle avoit cru voir en ſonge. Comme la lune n'y fourniſſoit qu'une foible lumière, les pages ſinges parurent incontinent avec un nombre de flambeaux ſuffiſant pour éclairer cet antre, & lui faire appercevoir la Bête étendue par terre, qu'elle crut endormie. Loin d'être effrayée de ſa vue, la Belle en fut fort contente, & s'en approchant hardiment, elle lui paſſa la main ſur la tête, en l'appelant pluſieurs fois: mais la ſentant froide & ſans mouvement, elle ne douta plus de ſa mort, ce qui lui fit pouſſer des cris douloureux, & dire les choſes du monde les plus touchantes.

La certitude de ſa mort ne l'empêcha cependant pas de faire ſes efforts pour la rappeler à la vie. En lui mettant la main ſur le cœur, elle ſentit avec une joie inexprimable qu'elle reſpiroit encore. Sans s'amuſer à la flater davantage, la Belle ſortit de la caverne, & courut à un baſſin, où puiſant de l'eau dans ſes mains, elle vint lui en

jeter : mais comme elle n'en pouvoit prendre que fort peu à la fois, & qu'elle la répandoit avant que d'être auprès de la Bête, ſon ſecours auroit été tardif ſans le ſecours des courtiſans ſinges qui coururent au palais, & revinrent avec tant de diligence, qu'elle eut dans un moment un vaſe pour puiſer de l'eau & des liqueurs fortifiantes. Elle lui en fit reſpirer & avaler, ce qui produiſant un effet admirable, lui donna quelque mouvement, & peu après lui rendit la connoiſſance. Elle l'anima de la voix, & la flatta tant qu'elle ſe remit. Que vous m'avez cauſé d'inquiétude! dit-elle obligeamment à la Bête, j'ignorois à quel point je vous aimois. La peur de vous perdre m'a fait connoître que j'étois attachée à vous par des liens plus forts que ceux de la reconnoiſſance. Je vous jure que je ne penſois qu'à mourir, ſi je n'avois pu vous ſauver la vie. A ces tendres paroles, la Bête ſe ſentant entièrement ſoulagée, lui répondit d'une voix cependant encore foible : Vous êtes bien bonne, la Belle, d'aimer un monſtre ſi laid, mais vous faites bien : je vous aime plus que ma vie. Je penſois que vous ne reviendriez plus ; j'en ſerois morte. Puiſque vous m'aimez, je veux vivre. Allez vous repoſer, & ſoyez

certaine que vous ſerez auſſi heureuſe que votre bon cœur le mérite.

La Belle n'avoit point encore entendu prononcer un ſi long diſcours à la Bête. Il n'étoit pas éloquent, mais il lui plut par le tour de douceur & de ſincérité qu'elle crut y remarquer. Elle s'étoit attendue d'en être grondée, ou de recevoir du moins des reproches. Elle eut dès-lors meilleure opinion de ſon caractère : ne la trouvant plus ſi ſtupide, elle regarda même comme un trait de prudence ſes courtes réponſes ; & prévenue de plus en plus en ſa faveur, elle ſe retira dans ſon appartement, l'eſprit rempli des plus flatteuſes idées.

La Belle extrêmement fatiguée, y trouva tous les rafraîchiſſemens dont elle avoit beſoin. Ses yeux appeſantis lui promettoient un doux ſommeil ; preſqu'auſſi-tôt endormie que couchée, ſon cher inconnu ne manqua pas de ſe préſenter. Pour exprimer le plaiſir qu'il avoit de la revoir, que de choſes tendres il lui dit ! Il l'aſſura qu'elle ſeroit heureuſe, qu'il ne s'agiſſoit plus que de ſuivre les mouvemens que lui dictoit la bonté de ſon cœur. La Belle lui demanda ſi ce ſeroit en épouſant la Bête. L'inconnu lui répondit qu'il n'y avoit que ce ſeul moyen.

Elle en eut une espèce de dépit, elle trouva même extraordinaire que son amant lui conseillât de rendre son rival heureux. Après ce premier songe, elle croyoit voir la Bête morte à ses pieds. Un instant après l'inconnu paroissoit & disparoissoit en même temps pour laisser prendre sa place à la Bête. Ce qu'elle remarquoit le plus distinctement, étoit la dame, qui sembloit lui dire : Je suis contente de toi : suis toujours le mouvement de ta raison, & ne t'inquiètes de rien, je me charge du soin de te rendre heureuse. La Belle, quoiqu'endormie, paroissoit découvrir son inclination pour l'inconnu, & sa répugnance pour le monstre, qu'elle ne trouvoit pas aimable. La dame sourioit de son scrupule, & l'avertissoit de ne point s'inquiéter de sa tendresse pour l'inconnu, que les mouvemens qu'elle se sentoit, n'avoient rien d'incompatible avec l'intention qu'elle avoit de faire son devoir ; que sans résistance elle pouvoit la suivre, & que son bonheur seroit parfait en épousant la Bête.

Ce songe, qui finit avec son sommeil, fut pour elle une source intarissable de réflexions. Dans ce dernier & dans les autres, elle trouva plus de fondement que

n'en ont communément les ſonges ; c'eſt ce qui la détermina de conſentir à cet étrange hymen. Mais l'image de l'inconnu venoit ſans ceſſe la troubler. C'étoit le ſeul obſtacle, il n'étoit pas médiocre. Toujours incertaine de ce qu'elle avoit à faire, elle fut à l'opéra, ſans que ſes embarras ceſſaſſent. Au ſortir de ce ſpectacle elle ſe mit à table ; l'arrivée de la Bête fut ſeule capable de la déterminer.

Loin de lui faire des reproches ſur ſa longue abſence, le monſtre, comme ſi le plaiſir de la voir lui eut fait oublier ſes ennuis paſſés, parut en entrant chez la Belle n'avoir d'autre empreſſement que celui de ſavoir ſi elle s'étoit bien divertie, ſi on l'avoit bien reçue, & ſi ſa ſanté avoit été bonne. Elle répondit à ces queſtions, & ajouta poliment qu'elle avoit acheté cher tous les agrémens dont elle avoit joui par ſes ſoins, qu'ils avoient été ſuivis de cruelles peines par l'état où elle l'avoit trouvé.

La Bête la remercia laconiquement, après quoi voulant prendre congé d'elle, elle lui demanda à ſon ordinaire, ſi elle vouloit qu'elle couchât avec elle. La belle fut quelque temps ſans répondre ; mais prenant enfin ſon parti, elle lui dit en tremblant :

Oui, la Bête, je le veux bien, pourvû que vous me donniez votre foi, & que vous receviez la mienne. Je vous la donne, reprit la Bête, & vous promets de n'avoir jamais d'autre épouſe.... Et moi, repliqua la Belle, je vous reçois pour mon époux, & vous jure un amour tendre & fidèle.

A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'une décharge d'artillerie ſe fit entendre; & pour qu'elle ne doutât point que ce ne fût en ſigne de réjouiſſance, elle vit de ſes fenêtres l'air tout en feu, par l'illumination de plus de vingt mille fuſées, qui ſe renouvellèrent pendant trois heures. Elles formoient des lacs d'amour: des cartouches galans repréſentoient les chiffres de la Belle, & on liſoit en lettres bien marquées: VIVE LA BELLE ET SON EPOUX. Ce charmant ſpectacle ayant ſuffiſamment duré, la Bête témoigna à ſa nouvelle épouſe qu'il étoit temps de ſe mettre au lit.

Quelque peu d'impatience qu'eut la Belle de ſe trouver auprès de cet époux ſingulier, elle ſe coucha. Les lumières s'éteignirent à l'inſtant. La Bête s'approchant fit appréhender à la Belle que du poids de ſon corps, elle n'écrasât leur couche. Mais elle fut agréablement étonnée en ſentant que ce

monſtre ſe mettoit à ſes côtés auſſi légèrement qu'elle venoit de le faire. Sa ſurpriſe fut bien plus grande, quand elle l'entendit ronfler preſqu'auſſi-tôt, & que par ſa tranquillité elle eut une preuve certaine qu'il dormoit d'un profond ſommeil.

Malgré ſon étonnement, accoutumée qu'elle étoit aux choſes extraordinaires, après avoir donné quelques momens à la réflexion, elle s'endormit auſſi tranquillement que ſon époux, ne doutant point que ce ſommeil ne fût myſtérieux ainſi que tout ce qui ſe paſſoit dans ce palais. A peine fut-elle endormie, que ſon cher inconnu vint à l'ordinaire lui rendre viſite. Il étoit plus gai & plus paré qu'il n'avoit jamais été. Que je vous ſuis obligé, charmante Belle, lui diſoit-il, vous me délivrez de l'affreuſe priſon où je gémiſſois depuis ſi longtemps. Votre mariage avec la Bête va rendre un roi à ſes ſujets, un fils à ſa mère, & la vie à ſon royaume : nous allons tous être heureux.

La Belle à ce diſcours ſentoit un violent dépit, voyant que l'inconnu, loin de lui témoigner le déſeſpoir où devoit le jeter l'engagement qu'elle venoit de prendre, faiſoit briller à ſes yeux une joie exceſſive.

Elle alloit lui témoigner son mécontentement, lorsque la dame à son tour lui parut en songe.

Te voilà victorieuse, lui dit-elle, nous te devons tout, la Belle, tu viens de préférer la reconnoissance à tout autre sentiment; il n'y en a point qui, comme toi, eussent eu la force de tenir parole aux dépens de leur satisfaction, ni d'exposer leur vie pour sauver celle de leur père; en récompense, il n'y en a point qui puisse espérer de jamais jouir d'un bonheur pareil à celui où ta vertu t'a fait parvenir. Tu n'en connois à présent que la moindre partie, le retour du soleil t'en apprendra davantage.

Après la dame, la Belle revoyoit le jeune homme, mais étendu & comme mort. Toute la nuit se passa à faire différens songes. Ces agitations lui étoient devenues familières, elles ne l'empêchèrent point de dormir longtemps. Ce fut le grand jour qui la réveilla. Il brilloit dans sa chambre bien plus qu'à l'ordinaire, ses guenons n'avoient pas fermé les fenêtres: c'est ce qui lui donna occasion de jeter les yeux sur la Bête. Prenant d'abord le spectacle qu'elle voyoit pour une suite ordinaire de ses songes, & croyant rêver encore, sa joie & sa surprise furent extrê-

mes, quand elle n'eut plus lieu de douter que ce qu'elle voyoit ne fût réel.

Le soir, en se couchant, elle s'étoit mise au bord de son lit, ne croyant pas faire trop de place à son affreux époux. Il avoit ronflé d'abord, mais elle avoit cessé de l'entendre avant que de s'endormir. Le silence qu'il gardoit quand elle s'éveilla, lui ayant fait douter qu'il fût auprès d'elle, & s'imaginant qu'il s'étoit levé doucement; pour en savoir la vérité, elle se retourna avec le plus de précaution qu'il lui fut possible, & fut agréablement surprise de trouver au lieu de la Bête son cher inconnu.

Ce charmant dormeur lui paroissant mille fois plus beau qu'il ne l'étoit pendant la nuit, pour être certaine si c'étoit bien le même, elle se leva, & fut prendre sur sa toilette le portrait qu'elle portoit d'ordinaire au bras. Mais elle ne put le méconnoître. Occupée du merveilleux de cet assoupissement, elle lui parla dans l'espérance de le faire cesser. Ne s'éveillant point à sa voix, elle le tira par le bras. Cette seconde tentative lui fut encore inutile, & ne servit qu'à lui faire connoître qu'il y avoit de l'enchantement: ce qui la fit résoudre à laisser passer ce charme, qui vraisemblablement devoit avoir un terme prescrit.

Comme elle étoit seule, elle ne craignoit de scandaliser personne par les libertés qu'elle pouvoit prendre avec lui : de plus il étoit son époux. C'est pourquoi, donnant un libre cours à ses tendres sentimens, elle le baisa mille fois, & prit ensuite le parti d'attendre patiemment la fin de cette espèce de léthargie. Qu'elle étoit charmée d'être unie à l'objet qui seul l'avoit forcée à balancer, & d'avoir fait par devoir ce qu'elle auroit voulu faire par goût ! Elle ne doutoit plus du bonheur qu'on lui avoit promis dans ses songes. Ce fut alors qu'elle connut que la dame lui disoit vrai, en lui représentant qu'il ne seroit point incompatible d'avoir tout à la fois de l'amour pour la Bête & pour son inconnu, puisque les deux n'étoient qu'un.

Cependant, son époux ne s'éveilloit pas. Après un peu de nourriture, elle essaya de se dissiper par ses occupations ordinaires; mais elles lui parurent insipides. Ne pouvant se résoudre à sortir de sa chambre, pour n'y pas rester oisive, elle prit de la musique, & se mit à chanter. Ses oiseaux l'entendant firent avec elle un concert d'autant plus charmant, que la Belle espéroit toujours qu'il seroit interrompu par le réveil de son époux, car elle s'étoit flattée

de détruire l'enchantement par l'harmonie de ſa voix.

Il le fût en effet, mais non de la façon qu'elle avoit eſpéré. La Belle entendit le bruit étranger d'un char qui rouloit ſous les fenêtres de ſon appartement, & la voix de pluſieurs perſonnes qui s'approchoient de ſa chambre. Au même inſtant le ſinge capitaine des gardes, par le bec de ſon perroquet trucheman, lui annonça des dames. La Belle regardant par la fenêtre, vit le char qui les avoit apportées. Il étoit d'une façon toute nouvelle, & d'une beauté ſans égale. Quatre cerfs blancs ayant leurs bois & les pinces d'or, ſuperbement harnachés, tiroient cet équipage, dont la ſingularité augmenta le déſir qu'elle avoit de connoître celles à qui il appartenoit.

Par le bruit qui devenoit plus grand, elle connut que ces dames approchoient, & qu'elles devoient être près de l'antichambre. Elle ſe crut obligée d'aller au-devant. Elle reconnut dans une des deux la dame qu'elle avoit coutume de voir en ſonge. L'autre n'étoit pas moins belle : ſa mine haute & diſtinguée marquoit aſſez qu'elle étoit une perſonne illuſtre. Cette inconnue avoit paſſé ſa première jeuneſſe ; mais elle

avoit l'air si majestueux, que la Belle ne savoit à laquelle adresser son compliment.

Elle étoit dans cet embarras, lorsque celle qu'elle connoissoit déjà, & qui paroissoit avoir quelque supériorité sur l'autre, adressant la parole à sa compagne, lui dit : Eh bien, reine, que pensez-vous de cette belle fille ? vous lui devez le retour de votre fils à la vie, car vous conviendrez que la façon déplorable dont il en jouïssoit ne peut pas s'appeler vivre. Sans elle vous n'auriez jamais revu ce prince, & il seroit resté sous l'horrible figure dans laquelle il avoit été transformé, s'il ne se fût pas trouvé dans le monde une personne unique de qui la vertu & le courage égalent la beauté. Je crois que vous verrez avec plaisir ce fils qu'elle vous rend, devenir son bien. Ils s'aiment, & il ne manque à présent à leur parfait bonheur que votre consentement, le leur refuserez-vous ?

La reine à ces mots embrassant tendrement la Belle, s'écria : Loin de leur refuser mon consentement, j'y mets ma souveraine félicité... Charmante & vertueuse fille, à qui j'ai tant d'obligations, apprenez-moi qui vous êtes, le nom des souverains assez heureux pour avoir donné le jour à une princesse si parfaite.

Madame, répondit modeſtement la Belle, depuis longtemps je n'ai plus de mère. Mon père eſt un marchand plus connu dans le monde par ſa bonne foi & ſes malheurs, que par ſa naiſſance.... A cette ſincère déclaration, la reine étonnée recula deux pas, & dit: Quoi! vous n'êtes que la fille d'un marchand!.. Ah! grande fée, ajouta-t-elle, en la regardant d'un air mortifié. Elle ſe tut après ce peu de paroles: mais ſon air diſoit aſſez ce qu'elle penſoit, & ſon mécontentement s'exprimoit dans ſes yeux.

Il me ſemble, lui dit fièrement la fée, que vous n'êtes pas contente de mon choix. La condition de cette jeune fille excite vos mépris, elle étoit cependant la ſeule dans le monde qui fût capable de remplir mon projet, & de rendre votre fils heureux... Je ſuis très-reconnoiſſante, répondit la reine; mais, puiſſante intelligence, ajouta-t-elle, je ne puis m'empêcher de vous repréſenter le bizarre aſſemblage du plus beau ſang du monde dont mon fils eſt iſſu, avec le ſang obſcur d'où ſort la perſonne à qui vous le voulez unir. Je vous avoue que je ſuis peu flattée du prétendu bonheur de ce prince, s'il le faut acheter par une alliance auſſi honteuſe pour nous & auſſi indigne de

lui. Seroit-il impoſſible qu'il ſe trouvât dans le monde une perſonne de qui la vertu égalât la naiſſance ? Je ſais le nom de tant de princeſſes eſtimables, pourquoi ne me ſera-t-il pas permis de me flatter de le voir poſſeſſeur de l'une d'elles ?

Comme elles en étoient en cet endroit, le bel inconnu parut. L'arrivée de ſa mère & de la fée l'avoit éveillé, & le bruit qu'elles avoient cauſé eut plus de pouvoir que tous les efforts de la Belle, l'ordre du charme le voulant ainſi. La reine le tint longtemps embraſſé ſans proférer une parole. Elle retrouvoit un fils que ſes belles qualités rendoient digne de ſa tendreſſe. Quelle joie pour ce prince de ſe voir délivré d'une figure épouvantable, & d'une ſtupidité d'autant plus douloureuſe, qu'elle étoit affectée, & qu'elle n'avoit point obſcurci ſa raiſon. Il recouvroit la liberté de paroître en ſa forme ordinaire par l'objet de ſon amour, c'eſt ce qui la lui rendoit encore plus précieuſe.

Après les premiers tranſports que le ſang venoit de lui inſpirer pour ſa mère, le prince les interrompit pour ſuivre le devoir & la reconnoiſſance qui le preſſoient de rendre grâce à la fée. Il le fit dans les termes les

plus respectueux & les plus courts, afin d'avoir la liberté de tourner ses empressemens du côté de la Belle.

Il les lui avoit déjà fait connoître par ses tendres regards, & pour confirmer ce qu'avoient dit ses yeux, il alloit y joindre les termes les plus touchans, lorsque la fée le retint, & lui marqua qu'elle le prenoit pour juge entre sa mère & elle. Votre mère, lui dit-elle, condamne l'engagement que vous avez pris avec la Belle : elle trouve que sa naissance est indigne de la vôtre ; pour moi je crois que ses vertus en font disparoître l'inégalité. C'est à vous, prince, à décider qui de nous deux pense selon votre goût. Afin que vous ayez une entière liberté de nous faire connoître vos véritables sentimens, je vous déclare qu'il vous est permis de ne pas vous contraindre. Quoique vous ayez donné votre foi à cette aimable personne, vous pouvez la reprendre. Je suis caution que la Belle vous la rendra sans aucune difficulté, quoique par sa bonté vous ayez repris votre forme naturelle ; je vous assure encore que sa générosité lui fera pousser le désintéressement jusqu'à vous laisser la liberté de disposer de votre main en faveur de la personne à qui la reine vous conseillera

conseillera de la donner.... Qu'en dites-vous, la Belle, poursuivit la fée en se tournant de son côté; me suis-je trompée en expliquant vos sentimens? Voudriez-vous d'un époux qui le seroit à regret?

Non assurément, madame, répondit la Belle, le prince est libre : je renonce à l'honneur d'être son épouse. Quand j'ai accepté sa foi, j'ai cru faire grâce à quelque chose au-dessous de l'homme; je ne me suis engagée avec lui que dans le dessein de lui faire une faveur insigne; l'ambition n'a point eu de part à mes intentions. Ainsi, grande fée, je vous supplie de ne rien exiger de la reine dans une occasion où je ne puis blâmer sa délicatesse.

Eh bien, reine, que dites vous à cela? dit la fée d'un ton dédaigneux & piqué? Trouvez-vous que les princesses qui ne le sont que par le caprice de la fortune, méritent mieux le haut rang où le sort les a placées, que cette jeune personne? Pour moi, je pense qu'elle ne devroit pas être responsable d'une origine que sa vertu relève suffisamment... La reine répondit avec une espèce de confusion : La Belle est incomparable, son mérite est infini, rien n'est au-dessus : mais, madame, ne pouvons-nous

pas trouver d'autres moyens de le récompenſer ? Ne le puis-je pas faire ſans lui ſacrifier la main de mon fils ?

Oui, la Belle, lui dit la reine, je vous dois tant que je ne puis le reconnoître ; je ne mets point de bornes à vos déſirs. Souhaitez hardiment, je vous accorderai tout hors ce ſeul point, mais la différence ne ſera pas grande pour vous. Choiſiſſez un époux dans ma cour. Quelque grand ſeigneur qu'il puiſſe être, il aura lieu de s'eſtimer heureux, & à votre conſidération je le placerai ſi près du trône, qu'il y aura peu de différence.

Je vous rends grâce, madame, lui répondit la Belle, je n'ai point de récompenſe à exiger de vous. Je ſuis trop payée du plaiſir d'avoir fait ceſſer l'enchantement qui déroboit un grand prince à ſa mère & à ſon royaume. Mon bonheur ſeroit parfait, ſi c'étoit à mon ſouverain que j'euſſe rendu ce ſervice. Tout ce que je déſire, eſt que la fée daigne me remettre auprès de mon père.

Le prince, qui par ordre de la fée avoit gardé le ſilence pendant tous ces diſcours, ne fut pas le maître de le garder plus longtemps, & ſon reſpect à des ordres ſi fâcheux ne fut plus capable de le contenir. Il

se jeta aux pieds de la fée & de sa mère; il les pria avec la plus vive instance de ne pas le rendre plus malheureux qu'il n'étoit, en éloignant la Belle, & en le privant du bonheur d'être son époux.

A ces mots, la Belle le regardant d'un air rempli de tendresse, mais accompagné d'une noble fierté, lui dit : Je ne puis, prince, vous cacher les sentimens que j'ai pour vous. Votre désenchantement en est une preuve, & je voudrois envain les déguiser. J'avoue, sans rougir, que je vous aime plus que moi-même. Pourquoi le dissimulerois-je ? on ne doit désavouer que les mouvemens criminels. Les miens sont remplis d'innocence, & sont autorisés par le consentement de la généreuse fée à qui vous & moi sommes si redevables. Mais si j'ai pu me résoudre à y renoncer quand j'ai cru que mon devoir m'ordonnoit de les sacrifier à la Bête, vous devez être persuadé que je ne me démentirai pas en cette occasion, où il ne s'agit plus de l'intérêt d'un monstre, mais du vôtre.

Il me suffit de savoir qui vous êtes, & qui je suis, pour renoncer à la gloire d'être votre épouse. J'ose dire même que quand, vaincue par vos prières, elle vous accorderoit le consentement que vous désirez, elle

ne feroit rien pour vous, puiſque dans ma raiſon & dans mon amour même, vous trouveriez un obſtacle inſurmontable. Je le répète, je ne demande pour toute faveur que de retourner dans le ſein de ma famille, où je conſerverai un ſouvenir éternel de vos bontés & de votre amour.

Généreuſe fée, s'écria le prince en joignant les mains d'une façon ſuppliante, de grâce, empêchez que la Belle ne parte, & rendez-moi plutôt ma monſtrueuſe figure. A cette condition je reſterai ſon époux; elle a donné ſa foi à la Bête, & je préfère cet avantage à tous ceux qu'elle me procure, ſi je n'en puis jouïr ſans les payer ſi chèrement.

La fée ne répondit rien. Elle regardoit fixement la reine qui étoit touchée de tant de vertus, mais dont l'orgueil n'étoit pas ébranlé. La douleur de ſon fils l'affligeoit, ſans pouvoir oublier que la Belle étoit fille d'un marchand, & rien davantage. Cependant, elle appréhendoit le courroux de la fée, dont l'air & le ſilence marquoient aſſez l'indignation. Son embarras étoit extrême. N'ayant pas la force de dire un mot, elle craignoit de voir finir d'une façon funeſte une converſation dont l'intelligence pro-

tectrice étoit offensée. Personne ne parla pendant quelques momens, mais la fée enfin rompit le silence, & jetant un regard affectueux sur les amans, elle leur dit :

Je vous trouve dignes l'un de l'autre. On ne pourroit sans crime songer à séparer tant de mérite. Vous resterez unis, c'est moi qui vous le promets, j'ai assez de pouvoir pour l'exécuter. La reine à ces paroles frémit : elle eut ouvert la bouche pour faire quelques représentations, mais la fée la prévint en lui disant : Pour vous, reine le peu de cas que vous faites d'une vertu dépouillée des vains ornemens que vous estimez seuls, m'autoriseroit à vous faire des reproches amers. Mais je pardonne cette faute à la fierté que vous inspire le rang que vous tenez, & je ne prendrai pas d'autre vengeance, que celle que je tire de la petite violence que je vous fais, de laquelle vous ne serez pas longtemps sans me rendre grâce.

La Belle, à ces paroles, embrassa les genoux de la fée, & s'écria : Ah ! ne m'exposez pas à la douleur de m'entendre reprocher toute ma vie que je suis indigne du rang où votre bonté veut m'élever, songez que le prince, qui croit à présent que

ſon bonheur conſiſte dans le don de ma main, penſera peut-être comme la reine avant qu'il ſoit peu.

Non, non, la Belle, ne craignez rien, reprit la fée. Les malheurs que vous prévoyez ne peuvent arriver. Je ſais un moyen ſûr de vous en préſerver, & quand le prince ſeroit capable de vous mépriſer après vous avoir épouſée, il faudroit qu'il en cherchât un autre ſujet que dans l'inégalité des conditions. Votre naiſſance n'eſt point inférieure à la ſienne : l'avantage même eſt très-conſidérable de votre côté, puiſqu'il eſt vrai, dit-elle fièrement à la reine, que voilà votre nièce; & ce qui doit vous la rendre reſpectable, c'eſt qu'elle eſt la mienne, étant fille de ma ſœur, qui, comme vous, n'étoit pas eſclave d'une dignité dont la vertu fait le principal luſtre.

Cette fée ſachant eſtimer le vrai mérite, fit l'honneur au roi de l'iſle heureuſe, votre frère, de l'épouſer. J'ai garanti le fruit de leurs amours des fureurs d'une fée qui vouloit être ſa belle-mère. Depuis qu'elle eſt née, je l'ai deſtinée pour épouſe à votre fils : je voulois, en vous cachant l'effet de ma bonne volonté, donner à votre confiance le temps d'éclater. J'avois quelque

ſujet de croire que vous en auriez eu davantage pour moi. Vous pouviez vous en rapporter à mes ſoins ſur le deſtin du prince. J'avois témoigné y prendre aſſez d'intérêt, & vous ne deviez pas appréhender que je l'expoſaſſe à rien de honteux pour vous & pour lui. Je ſuis perſuadée, madame, pourſuivit-elle avec un ſourire qui marquoit encore quelque choſe d'aigre, que vous ne pouſſerez pas le dédain plus loin, & que vous voudrez bien nous honorer de votre alliance.

La reine interdite & confuſe ne ſut que répondre. Le ſeul moyen de réparer ſa faute fut d'en faire un aveu ſincère, & d'en témoigner un vrai repentir. Je ſuis coupable, généreuſe fée, lui dit-elle, vos bontés me doivent être de ſûrs garans que vous ne laiſſeriez point faire à mon fils une alliance qui dût le déshonorer : mais, de grâce, pardonnez aux préjugés d'une naiſſance illuſtre ; ils me diſoient que le ſang royal ne pouvoit ſe méſallier ſans honte. Je mériterois, je l'avoue, que pour me punir vous donnaſſiez à la Belle une belle-mère plus digne de la poſſéder : mais vous prenez un intérêt trop généreux à mon fils pour le rendre victime de ma faute.

Quant à vous, chère Belle, continua-t-elle en l'embraſſant tendrement, vous ne devez pas me vouloir du mal de ma réſiſtance. Elle n'étoit cauſée que par le déſir de donner mon fils à ma nièce, que la fée m'avoit aſſurée être vivante, malgré les apparences du contraire. Elle m'en avoit fait une peinture ſi charmante, que ſans vous connoître, je vous aimois aſſez tendrement pour m'expoſer à l'indignation de l'intelligence, afin de vous conſerver le trône & le cœur de mon fils. En diſant cela, elle recommença ſes careſſes, & la Belle les reçut avec reſpect. Le prince de ſon côté, ravi de cette agréable nouvelle, en marqua ſa joie par ſes regards.

Nous voilà tous contens, dit la fée, & pour terminer cette heureuſe aventure, il ne nous manque que le conſentement du roi, père de la princeſſe, mais nous le verrons bientôt lui-même. La Belle la ſupplia de permettre que celui qui l'avoit élevée, & à qui elle avoit cru être redevable de la vie, fût préſent à ſon bonheur. J'aime ces ſoins, dit la fée, ils ſont dignes d'une belle ame; & puiſque vous le ſouhaitez, je me charge de le faire avertir.

Alors prenant la reine par la main, elle

l'emmena sous prétexte de lui faire voir le palais enchanté ; c'étoit pour laisser aux nouveaux époux la liberté de s'entretenir pour la première fois sans contrainte & sans le secours de l'illusion. Ils voulurent les suivre, mais elle le leur défendit. Le bonheur dont ils alloient jouïr les pénétroit d'une joie égale, ils ne pouvoient douter de leur tendresse mutuelle.

La conversation confuse & peu suivie, les protestations renouvelées cent fois, en étoient pour eux un témoignage plus certain que ne l'auroit été un discours plein d'éloquence. Après avoir épuisé ce que l'amour fait dire en semblable occasion à des personnes de qui le cœur est véritablement touché, la Belle demanda à son amant par quel malheur il avoit été si cruellement métamorphosé en Bête. Elle le pria encore de l'instruire de tous les événemens qui avoient précédé sa cruelle métamorphose. Le prince qui, pour avoir changé de figure, n'avoit pas moins d'empressement à lui obéïr, ne voulant pas différer davantage, lui parla dans ces termes :

HISTOIRE

DE LA BÊTE.

LE roi mon père, avant que je vinſſe au monde, étoit mort. La reine ne ſe fut pas conſolée de ſa perte, ſi l'intérêt de l'enfant qu'elle portoit n'eût combattu ſa douleur. Ma naiſſance lui cauſa une joie extrême; ce fut à la douceur d'élever le fruit de l'amour d'un époux ſi chèrement aimé, que le bonheur de diſſiper ſon affliction étoit réſervé.

Les ſoins de mon éducation, & la peur de me perdre l'occupèrent uniquement. Elle fut ſecondée dans ſes vues par une fée de ſa connoiſſance, qui lui marqua n'avoir que de l'empreſſement à me préſerver de toutes ſortes d'accidens. La reine lui en fut un gré infini; mais elle ne fut pas contente quand elle lui demanda de me remettre entre ſes mains. Cette intelligence n'avoit pas

la réputation d'être bonne ; elle paſſoit pour capricieuſe dans ſes faveurs ; on la craignoit plus qu'on ne l'aimoit, & quand ma mère eut été même convaincue de la bonté de ſon caractère, elle ne ſe ſeroit pas déterminée à me perdre de vue.

Cependant, conſeillée par des perſonnes prudentes, de peur d'eſſuyer les funeſtes effets du reſſentiment de cette fée vindicative, elle ne la refuſa pas tout à fait. En me livrant à elle volontairement, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle me fît du mal. L'expérience avoit fait connoître qu'elle ne ſe plaiſoit à nuire qu'à ceux de qui elle ſe croyoit offenſée. La reine en convenoit, & elle n'avoit que la répugnance de ſe voir privée du plaiſir de me regarder continuellement avec des yeux de mère, qui lui faiſoient découvrir en moi des grâces que je ne devois qu'à ſa prévention.

Elle étoit encore irréſolue ſur ce qu'elle avoit à faire, lorſqu'un voiſin puiſſant crut qu'il lui ſeroit facile de s'emparer des états d'un enfant gouvernés par une femme. Il étoit entré dans mon royaume avec une armée formidable. La reine en leva une à la hâte, & avec un courage au-deſſus de ſon ſexe, elle ſe mit à la tête de ſes trou-

pes, & alla défendre nos frontières. Ce fut alors que forcée de me quitter, elle ne put se dispenser de confier à la fée le soin de mon éducation. Je fus remis entre ses mains, après qu'elle eut fait le serment le plus sacré pour elle, que sans aucune difficulté elle me ramèneroit à la cour aussitôt que la guerre seroit finie, que ma mère comptoit être terminée dans un an au plus tard. Mais malgré tous les avantages qu'elle remporta, il ne lui fut pas possible de revoir sitôt notre capitale. Pour profiter de sa victoire, après avoir chassé l'ennemi hors de nos états, elle le poursuivit dans les siens.

Elle prit des provinces entières, gagna des batailles, & réduisit enfin le vaincu à demander une paix honteuse, qu'il n'obtint qu'à des conditions fort dures. Après ces heureux succès, la reine partit triomphante, & goûta d'avance le plaisir de me revoir. Mais ayant appris sur sa route, que contre la foi des traités, l'indigne ennemi avoit fait égorger nos garnisons, & repris presque toutes les places qu'il avoit été obligé de céder, elle fut contrainte de retourner sur ses pas. L'honneur l'emportoit sur l'empressement qui la rappeloit auprès de moi,

& elle forma la résolution de ne point finir la guerre, qu'elle n'eût mis son ennemi hors d'état de lui faire de nouvelles trahisons.

Le temps qu'elle employa à cette seconde expédition fut fort considérable. Elle s'étoit flattée que deux ou trois campagnes suffiroient; mais elle avoit à combattre contre un adversaire aussi habile que fourbe. Il eut l'industrie de faire révolter des provinces, ou de débaucher des bataillons entiers, ce qui força la reine à ne se pas éloigner de son armée pendant quinze ans. Elle ne pensa point à m'appeler auprès d'elle, elle se flattoit toujours d'être à son dernier mois d'absence, & sur le point de venir me revoir.

Cependant la fée, conformément à sa parole, avoit donné tous ses soins pour mon éducation. Depuis le jour qu'elle m'avoit reconduit dans mon royaume, elle étoit restée auprès de moi, & n'avoit cessé de me donner des marques de son attention sur ce qui concernoit ma santé & mes plaisirs. Par mon respect, je lui marquai combien j'étois sensible à ses bontés; j'avois pour elle les mêmes égards & les mêmes empressemens que j'eusse eu pour ma mère & la

reconnoiſſance m'inſpiroit en ſa faveur des ſentimens auſſi tendres.

Pendant quelque temps elle en parut ſatisfaite. Mais elle fit un voyage de quelques années, dont elle ne me communiqua point le ſecret, & à ſon retour, admirant l'effet de ſes ſoins, elle conçut pour moi une tendreſſe différente de celle d'une mère. Elle m'avoit permis de lui donner ce nom, mais alors elle me le défendit. J'obéïs ſans m'informer des raiſons qu'elle pouvoit avoir, ni la ſoupçonner de ce qu'elle exigeoit de moi.

Je voyois bien qu'elle n'étoit pas contente : mais pouvois-je imaginer la raiſon des plaintes qu'elle me faiſoit ſans ceſſe ſur mon ingratitude ? J'étois d'autant plus ſurpris de ſes reproches, que je ne croyois pas les mériter. Ils étoient toujours ſuivis ou précédés des plus tendres careſſes. J'avois trop peu d'expérience pour les entendre. Il fallut qu'elle s'expliquât : elle le fit un jour, que je lui témoignois un chagrin mêlé d'impatience, touchant le retardement de la reine. Elle m'en fit quelques reproches. Et ſur ce que je l'aſſurois que ma tendreſſe pour ma mère n'altèroit en aucune manière celle que je lui devois, elle me répondit qu'elle n'en étoit point jalouſe,

quoiqu'elle eût fait beaucoup pour moi, & qu'elle eût résolu de faire encore davantage. Mais elle ajouta que pour donner un libre cours aux desseins qu'elle formoit en ma faveur, il falloit que je l'épousasse, qu'elle ne vouloit pas être aimée de moi comme une mère, mais comme une amante, qu'elle ne doutoit pas que je ne reçusse sa proposition avec reconnoissance, & que je n'eusse beaucoup de joie à l'accepter ; qu'il n'étoit donc plus question que de m'abandonner au plaisir que devoit me causer la certitude de posséder une si puissante fée, qui me garantiroit de tous les dangers, & me procureroit une vie pleine de charmes, & comblée de gloire.

A cette proposition je fus embarrassé. Elevé dans mon propre pays, je connoissois assez le monde pour avoir observé parmi les personnes mariées qu'il y en avoit d'heureuses par la conformité d'âge & d'humeur, & d'autres très-à-plaindre, parce que des circonstances différentes avoient mis entr'elles une antipathie qui pouvoit faire leur supplice.

La fée vieille, laide & d'un caractère hautain, ne me faisoit pas espérer une destinée aussi agréable qu'elle me la promettoit.

J'étois bien éloigné de sentir pour elle ce qu'il faut sentir pour une personne avec qui l'on veut passer agréablement sa vie. Je ne voulois pas d'ailleurs m'engager dans un âge si peu avancé. Je n'avois d'autre passion que celle de revoir la reine, & de me signaler à la tête de ses armées. Je soupirois après ma liberté, c'étoit la seule chose qui pouvoit me flatter, la seule qu'elle me refusoit.

Je l'avois souvent suppliée de me permettre d'aller partager les périls où je savois que la reine se précipitoit pour mes intérêts, mais mes prières jusqu'à ce jour furent inutiles. Pressé de répondre à l'étonnante déclaration qu'elle me faisoit, je fus embarrassé, je la fis ressouvenir qu'elle m'avoit dit souvent qu'il ne m'étoit pas permis de disposer de moi sans les ordres de ma mère, & pendant son absence. C'est comme je l'entends, reprit-elle : je ne voudrois pas vous obliger d'en user autrement ; il me suffit que vous vous en rapportiez à la reine.

Je vous ai déjà dit, belle princesse, que je n'avois pu obtenir de cette fée la liberté d'aller trouver la reine ma mère. Le désir qu'elle avoit d'avoir son consentement qu'elle s'attendoit d'obtenir, l'obligea de m'accor-

der, ſans même lui demander, ce qu'elle m'avoit toujours refuſé : mais elle y mit une condition qui ne me fut pas agréable ; ce fut de m'accompagner. Je fis mes efforts pour l'en détourner, il me fut impoſſible, & nous partîmes ſuivis d'une nombreuſe eſcorte.

Nous arrivâmes la veille d'une affaire déciſive. La reine avoit mis les choſes ſi bien en état, que le lendemain devoit décider du ſort de l'ennemi, qui n'avoit plus de reſſource s'il perdoit cette bataille. Ma préſence cauſant dans le camp un extrême plaiſir, ne fit qu'augmenter le courage des troupes, qui tirèrent de mon arrivée un augure favorable pour la victoire. La reine en penſa mourir de joie. Mais après ce premier tranſport, le plaiſir qui l'avoit cauſé fit place aux plus vives alarmes. Pendant que je me flattois du doux eſpoir d'acquérir de la gloire, la reine frémiſſoit à la vue du danger où j'allois m'expoſer. Trop généreuſe pour vouloir m'en détourner, elle me pria au nom de toute ſa tendreſſe, de me ménager autant que l'honneur le pourroit permettre. Elle ſupplia la fée de ne me pas abandonner en cette occaſion. Ses ſollicitations n'étoient pas néceſſaires : la trop ſuſceptible

intelligence appréhendoit autant que la reine, parce qu'elle n'avoit point de ſecret pour me préſerver des haſards de la guerre. Au reſte, en m'inſpirant dans un inſtant l'art de commander une armée, & la prudence convenable pour un ſi grand emploi, elle fit beaucoup. Les chefs les plus expérimentés m'admirèrent. Devenu maître du champ de bataille, la victoire fut complette; j'eus le bonheur de ſauver la vie à la reine, & d'empêcher qu'elle ne fût priſonnière de guerre. Les ennemis furent pourſuivis avec tant de vigueur, qu'ils abandonnèrent leur camp, perdirent leur bagage & plus des trois quarts de leur armée, tandis que nous n'avions fait qu'une perte très-médiocre.

Une légère bleſſure que je reçus fut le ſeul avantage dont l'ennemi put ſe vanter. Mais cet événement faiſant craindre à la reine que, ſi la guerre continuoit, il ne m'arrivât de plus grands malheurs, malgré les vœux de toute l'armée, de qui ma préſence avoit redoublé la fierté, elle fit la paix à des conditions même plus avantageuſes que les vaincus n'euſſent oſé l'eſpérer.

Peu de temps après nous reprîmes le chemin de la capitale, où nous entrâmes en triomphe. Les occupations de la guerre,

& la préſence éternelle de ma vieille conquête m'avoient empêché de prévenir la reine ſur cet incident. Elle eut la ſurpriſe entière, lorſque cette mégère lui dit ſans détour qu'elle étoit réſolue de m'épouſer inceſſamment. Cette déclaration ſe fit dans ce même palais, non pas auſſi ſuperbe qu'il l'eſt aujourd'hui. C'étoit la maiſon de plaiſance du feu roi, à l'embelliſſement de laquelle mille occupations n'avoient pu lui permettre de penſer. Ma mère, qui chériſſoit ce qu'il avoit aimé, le choiſit par préférence pour s'y délaſſer des fatigues de la guerre.

A la déclaration de la fée, ne pouvant ſe rendre maîtreſſe de ſon premier mouvement, & ne ſachant pas l'art de feindre, elle s'écria : Songez-vous, madame, au bizarre aſſortiment que vous me propoſez. Il eſt vrai qu'il étoit impoſſible d'en trouver un plus ridicule. Outre la vieilleſſe preſque décrépite de la fée, elle étoit laide à faire peur. Ce n'étoit pas les années qui l'avoient enlaidie, ſi elle eut eu de la beauté dans ſa jeuneſſe, elle auroit pu la conſerver par le ſecours de ſon art; mais laide naturellement, ſa puiſſance ne lui pouvoit donner des beautés artificielles pour plus d'un jour

tous les ans, & ce jour passé elle revenoit dans son premier état.

La fée fut surprise de la déclaration de la reine. Son amour-propre lui cachoit tout ce qu'elle avoit d'affreux, & elle comptoit que sa puissance devoit suppléer aux appas dont elle étoit dépourvue. Qu'entendez-vous, dit-elle à la reine, par ce terme de bizarre assortiment; songez qu'il y a de l'imprudence à m'en faire souvenir lorsque je daigne l'oublier. Vous ne devez penser qu'à vous féliciter d'avoir un fils assez aimable, pour que son mérite me le fasse préférer aux plus puissans génies de tous les élémens; & puisque je daigne m'abaisser jusqu'à lui, recevez avec respect l'honneur que j'ai la bonté de vous faire, sans me donner le temps de m'en dédire.

La reine aussi fière que la fée, n'avoit jamais compris qu'il y eût un rang au-dessus du trône. Elle faisoit peu de cas de l'honneur prétendu qui lui offroit l'intelligence. Ayant toujours commandé à ce qui l'approchoit elle n'ambitionnoit point l'avantage d'avoir une belle-fille, à qui il fallût rendre des respects. Ainsi loin de répondre, elle resta comme immobile, & se contenta d'avoir les yeux fixés sur moi. J'étois aussi

surpris qu'elle, & la regardant du même air qu'elle me regardoit, il ne fut pas difficile à la fée de connoître que notre silence exprimoit naïvement des sentimens fort opposés à la joie qu'elle vouloit nous inspirer.

Que signifie ce que je vois, dit-elle avec aigreur ? d'où vient que la mère & le fils ne disent rien ? Cette agréable surprise vous a-t-elle enlevé l'usage de la voix, ou seriez-vous assez aveugles & assez téméraires pour ne pas accepter mes offres ? Parlez, prince, me dit-elle, serez-vous assez ingrat & assez imprudent pour mépriser ma bonté ? ne consentez-vous pas dès ce moment à me donner la main ?

Non, madame, je vous assure, repris-je avec précipitation. Quoique j'aye une sincère reconnoissance de ce que je vous dois, je ne puis me résoudre à m'en acquitter de cette sorte, & avec la permission de la reine, je ne veux pas sitôt perdre ma liberté. Donnez-moi tout autre moyen de reconnoître vos bontés ; je n'en trouverai point d'impossible. Mais pour celui que vous me proposez, dispensez-moi, s'il vous plaît, de l'employer, car.... Comment ! chétive créature, interrompit-elle avec fureur, tu oses me résister ; & vous, stupide reine,

vous voyez ſans indignation un tel orgueil! Que dis-je? ſans indignation : c'eſt vous-même qui l'autoriſez, puiſque c'eſt dans vos regards inſolens qu'il a puiſé l'audace de ſa réponſe.

La reine, déjà piquée des expreſſions mépriſantes dont la fée s'étoit ſervie, ne fut plus maîtreſſe de ſe contenir, & jetant par haſard les yeux ſur une glace devant laquelle nous étions dans le temps que cette méchante fée la preſſoit encore : Que puis-je vous dire, reprit-elle, que vous n'euſſiez dû vous repréſenter vous-même ? daignez donc conſidérer ſans prévention les objets que cette glace vous préſente, elle vous répondra pour moi. La fée comprit aiſément ce que la reine vouloit dire. C'eſt donc la beauté de ce précieux fils qui vous rend ſi vaine, lui dit-elle, & c'eſt ce qui m'expoſe à un refus honteux; je vous parois indigne de lui : eh bien, pourſuivit-elle, en élevant ſa voix d'un ton furieux, après avoir donné tous mes ſoins à le rendre ſi charmant, il faut que je couronne mon ouvrage, & que je vous donne à tous deux une matière auſſi nouvelle que ſenſible, pour vous faire ſouvenir de ce que vous me devez. Va, malheureux! me dit-elle, vante-toi de m'avoir

refuſé ton cœur & ta main, fais-en le ſacrifice à celle que tu trouveras en être plus digne que moi.

En diſant ces mots, ma terrible amante me donna un coup ſur la tête. Il fut ſi peſant que je tombai la face contre terre, & que je me crus accablé par la chûte d'une montagne. Tout courroucé de cette inſulte, je voulus me relever; mais il me fut impoſſible : le poids de mon corps étoit ſi lourd, qu'il m'en empêcha; tout ce que je pus faire, fut de me ſoutenir ſur mes mains, devenues en un inſtant d'horribles pattes, dont la vue me fit appercevoir de mon changement; c'eſt le même ſous lequel vous m'avez trouvé. Dans l'inſtant je jetai les yeux ſur la fatale glace, & il ne me fut plus permis de douter de ma cruelle & ſubite métamorphoſe.

La douleur que j'en reſſentis me rendit immobile; la reine à ce tragique ſpectacle fut hors d'elle-même. Pour mettre le dernier ſceau à ſa barbarie, cette furieuſe fée me dit encore d'un air moqueur: Va faire des conquêtes illuſtres, & plus dignes de toi qu'une auguſte fée. Et comme on n'a point beſoin d'eſprit, quand on eſt auſſi beau, je t'ordonne de paroître auſſi ſtupide

que tu es affreux, & d'attendre dans cet état, pour reprendre ta première forme, qu'une fille belle & jeune vienne volontairement te trouver, quoiqu'elle ſoit perſuadée que tu la doives dévorer. Il faut auſſi, continua-t-elle, qu'après qu'elle ne craindra plus pour ſa vie, elle prenne une aſſez tendre affection pour te propoſer de l'épouſer. Juſqu'à ce que tu rencontres cette rare perſonne, je veux que tu ſois un ſujet d'horreur pour toi-même & pour tous ceux qui te verront.... Pour vous, trop heureuſe mère d'un ſi aimable enfant, dit-elle à la reine, je vous avertis que ſi vous déclarez à quelqu'un que ce monſtre eſt votre fils, il ne changera jamais de figure. C'eſt ſans le ſecours de l'intérêt, de l'ambition & des charmes de ſon eſprit qu'il la doit quitter. Adieu, ne vous impatientez point, vous n'attendrez pas long-temps. Il eſt aſſez mignon pour rencontrer bientôt un remède à ſes maux.

Ah! cruelle! s'écria la reine, ſi mon refus vous a offenſée, vengez-vous ſur moi. Prenez ma vie, mais ne détruiſez pas votre ouvrage, je vous en conjure.... Vous n'y penſez pas, grande princeſſe, reprit la fée d'un ton ironique, vous vous abaiſſez trop, je

je ne ſuis pas aſſez belle, pour que vous daigniez m'entretenir; mais je ſuis ferme dans mes volontés. Adieu, puiſſante reine; adieu, beau prince, il n'eſt pas juſte que je vous fatigue davantage de mon odieuſe préſence. Je me retire, mais il me reſte encore la charité de t'avertir, en ſe tournant de mon côté, qu'il faut oublier qui tu es. Si tu te laiſſes flatter par des vains reſpects, ou par des titres faſtueux, tu es perdu ſans reſſource, & tu te perds encore, ſi tu oſes faire uſage de ton eſprit pour plaire dans la converſation.

Après ces mots, elle diſparut, & nous laiſſa la reine & moi dans un état qui ne ſe peut ni décrire, ni imaginer. Les plaintes ſont la conſolation des malheureux; c'étoit pour nous un trop foible ſecours: ma mère prit le parti de ſe poignarder, & moi d'aller me précipiter dans le canal voiſin: nous allions l'un & l'autre, ſans nous l'être communiqué, exécuter un ſi funeſte deſſein; mais une perſonne d'une taille majeſtueuſe, & dont l'air inſpiroit un reſpect profond, vint nous faire connoître qu'il y a de la lâcheté à ſuccomber aux plus grands accidens, & qu'avec du temps & du courage il n'eſt point d'infortune qu'on ne puiſſe vain-

cre. Mais la reine étoit inconſolable, ſes yeux verſoient abondamment des larmes, & ne ſachant comment apprendre à ſes ſujets que leur ſouverain étoit changé en une horrible Bête, elle n'avoit pour unique reſſource qu'un déſeſpoir affreux. La fée (car c'en étoit une, & la même que vous voyez ici) ſachant & ſa douleur & ſon embarras, la fit ſouvenir de l'obligation indiſpenſable où elle étoit de cacher à ſes peuples cette effroyable aventure; elle lui remontra que, ſans s'abandonner au déſeſpoir, il valoit mieux chercher un remède à ſes maux.

En eſt-il, s'écria la reine, qui ſoit aſſez puiſſant pour empêcher que les volontés d'une fée n'ayent leur exécution? Oui, madame, répondit la fée, il y a des remèdes à tout. Je ſuis fée, comme celle de qui vous venez d'éprouver la fureur; je n'ai pas moins de pouvoir; il eſt vrai que je ne puis réparer à l'inſtant le mal qu'elle vous a fait, car il ne nous eſt pas permis de nous oppoſer directement à la volonté des unes & des autres. Celle qui cauſe votre infortune a plus vécu que moi; parmi nous l'ancienneté eſt un titre reſpectable. Comme elle n'a pu s'empêcher de mettre une condition qui peut faire ceſſer le charme fu-

neſte, je vous y ſervirai. J'avoue qu'il eſt difficile de terminer cet enchantement, mais la choſe ne me paroît pas impoſſible; en y donnant tous mes ſoins, voyons ce que je puis faire pour vous.

Alors elle tira un livre de ſa robe, & après avoir fait quelques pas myſtérieux, elle s'aſſit devant une table, & lut pendant un temps conſidérable avec une application qui la faiſoit ſuer. Enſuite elle ferma ſon livre, & rêva profondément. Elle avoit un air ſi ſérieux, qu'elle nous donna lieu de croire pendant quelque temps que mon malheur étoit irréparable. Mais revenue de ſon extaſe, & ſa phyſionomie reprenant ſa beauté naturelle, elle nous apprit qu'elle avoit un remède à nos maux. Il ſera lent, me dit-elle, mais il ſera certain. Gardez votre ſecret, qu'il ne tranſpire pas, & qu'aucun ne ſache que vous êtes caché ſous cet horrible déguiſement, car vous m'ôteriez le pouvoir de vous en délivrer. Votre ennemie ſe flatte que vous le divulguerez, c'eſt pour cela qu'elle ne vous a pas ôté l'uſage de la parole.

La reine trouva cette condition impoſſible, parce que deux de ſes femmes avoient été préſentes à cette fatale aventure, & qu'elles

étoient sorties toutes effrayées, ce qui n'auroit pas manqué d'exciter la curiosité des gardes & des courtisans. Elle s'imaginoit que toute sa cour en étoit informée, & que son royaume & même tout l'univers en seroit bientôt instruit; mais la fée savoit un moyen pour empêcher que ce mystère n'éclatât. Elle fit alors quelques tours, tantôt gravement, quelquefois précipités; elle y joignit des mots que nous ne comprîmes pas, & finit par lever la main de l'air d'une personne qui commande avec un pouvoir absolu. Ce geste joint à ce qu'elle avoit prononcé fut si puissant, que tous ceux qui respiroient dans le château, devinrent immobiles, et furent changés en statues. Ils sont encore dans le même état. Ce sont les figures que vous voyez en différens lieux, & dans les mêmes attitudes où les ordres pressans de la fée les ont surpris.

La reine, qui dans ce moment jeta les yeux sur la grande cour, s'apperçut du changement d'un nombre prodigieux de personnes.

Le silence qui succéda tout d'un coup à l'agitation d'un grand peuple, fit naître en son cœur des mouvemens de compassion pour tant d'innocens qui perdoient la vie à

cauſe de moi. Mais la fée la raſſura en lui diſant qu'elle ne laiſſeroit ſes ſujets en cet état, qu'autant que leur diſcrétion ſeroit néceſſaire. C'eſt une précaution dont il falloit uſer : mais elle promit qu'elle les dédommageroit, & que le temps qu'ils paſſeroient ainſi, ne ſeroit pas compté ſur leurs jours. Ils rajeuniront d'autant ; ainſi que votre pitié ceſſe, dit la fée à la reine, laiſſons-les ici avec votre fils. Il y ſera en ſûreté, parce que je viens d'élever des brouillards ſi épais aux environs de ce château, qu'il ſera impoſſible d'y pénétrer, que lorſque nous le jugerons à propos. Je vais vous remettre, continua-t-elle, où votre préſence eſt néceſſaire ; vous avez à craindre des mouvemens de la part de vos ennemis. Ayez ſoin de publier que la fée qui a élevé votre fils, l'a retenu auprès d'elle pour un deſſein important, & qu'elle a gardé toutes les perſonnes qui vous ont ſuivi.

Ce ne fut pas ſans répandre des larmes que ma mère ſe vit obligée de me quitter. La fée lui renouvella les aſſurances de veiller toujours ſur moi, & lui proteſta que je n'avois qu'à ſouhaiter pour voir accomplir mes déſirs. Elle ajouta que mes malheurs finiroient, pourvu qu'elle ou moi n'y miſ-

sions pas d'obstacle par quelque trait d'imprudence. Toutes ces promesses ne furent pas capables de consoler ma mère : elle eût désiré rester auprès de moi, & laisser à la fée, ou à celui qu'elle jugeroit le plus digne, le soin de gouverner son royaume ; mais les fées commandent avec empire, & veulent qu'on leur obéisse. Ma mère craignant par un refus d'augmenter mes infortunes, & de me priver des secours de cette intelligence bienfaisante, consentit à tout ce qu'elle exigea d'elle. Elle vit arriver un beau char ; il étoit tiré par les mêmes cerfs blancs qui l'ont amenée aujourd'hui. La fée fit monter la reine auprès d'elle ; à peine eut-elle le temps de m'embrasser, ses intérêts l'appeloient ailleurs, & elle étoit avertie qu'un plus long séjour dans ces lieux m'auroit nui. Elle fut conduite avec une vîtesse extraordinaire où son armée étoit campée. On n'y fut point étonné de la voir arriver dans cet équipage. Chacun la croyoit avec la vieille fée, parce que celle-ci qui l'accompagnoit ne se fit pas connoître, & repartit aussitôt : ce fut pour se rendre dans ces lieux, que dans un instant elle embellit de tout ce que son art & son imagination lui purent fournir.

Cette obligeante fée me permit d'y ajouter encore tout ce qui me feroit plaisir, & après avoir fait pour moi tout ce qu'elle pouvoit, elle me quitta, en m'exhortant à prendre courage, & en me promettant de venir de temps en temps m'instruire des espérances qu'elle avoit conçues en ma faveur.

Je paroissois être seul dans le palais; cependant, je ne l'étois que par les yeux: on me servoit comme au milieu de ma cour, & mes occupations furent à-peu-près les mêmes que celles que vous eûtes dans la suite. Je lisois, j'allois au spectacle, je cultivois un jardin que j'avois fait en m'amusant, & les agrémens me suivoient dans tout ce que j'entreprenois. Ce que je plantois ne mettoit pas plus d'un jour à acquérir sa perfection. Il n'en a pas fallu davantage au berceau de rose à-qui je dois le bonheur de vous voir ici.

Ma bienfaitrice me venoit voir fort souvent; ses promesses & sa présence adouciſſoient mes peines. La reine par son moyen avoit de mes nouvelles, & j'avois des siennes. Un jour je vis arriver la fée. La joie brilloit dans ses yeux. Elle me dit: Cher prince, le moment de votre bonheur ap-

proche. Alors elle m'apprit que celui que vous croyez votre père, avoit passé la nuit fort mal à son aise dans la forêt. Elle me rendit compte en peu de mots de l'aventure qui l'avoit fait mettre en chemin, sans m'instruire de la vérité de votre naissance. Elle m'apprit que ce bon-homme étoit forcé de venir chercher un asyle contre les maux qu'il avoit endurés depuis vingt-quatre heures.

Je vais, me dit-elle, donner ordre pour sa réception. Il faut qu'elle soit agréable. Il a une fille charmante, je prétends que ce soit elle qui vous délivre. J'ai fait attention aux conditions que ma cruelle compagne a mises à votre désenchantement. C'est un bonheur de ce qu'elle n'a pas ordonné que celle qui doit vous délivrer, vienne ici par amour pour vous. Au contraire elle a dit qu'elle devoit craindre la mort, & même s'y exposer volontairement. J'imagine un moyen pour l'obliger à cette démarche. Ce sera de lui faire croire que la vie de son père est en danger, & qu'elle n'a point d'autre moyen de le sauver. Je sais que pour ne point causer de dépense à ce vieillard, elle ne lui a demandé qu'une rose, tandis que ses sœurs l'ont accablé de com-

missions indiscrètes. Lorsqu'il en trouvera l'occasion favorable, il la satisfera. Cachez-vous sous le berceau, & le saisissant dès qu'il aura commencé à cueillir des roses, faites-lui craindre que la mort ne soit la punition de son audace, à moins qu'il ne vous donne une de ses filles, ou plutôt qu'elle ne se donne elle-même, suivant l'ordre prescrit par notre ennemie. Cet homme, outre celle que je vous destine, a cinq autres filles. Aucune d'elles n'est assez généreuse pour racheter les jours de leur père au prix de la sienne; la seule Belle est capable de cette grande action.

J'exécutai exactement les ordres de la fée. Vous savez, belle princesse, quel en fut le succès. Le marchand pour sauver sa vie me promit ce que je lui demandois. Je le vis partir sans pouvoir me persuader qu'il reviendroit avec vous. Je le désirois, & je n'osois m'en flatter. Que de maux j'ai soufferts pendant tout le mois qu'il me demanda! Je ne désirai d'en voir la fin, que pour être plus certain de mon malheur. Je ne pouvois m'imaginer qu'une jeune personne belle & aimable eût le courage de venir chercher un monstre dont elle croyoit devenir la proie. Quand elle eut eu assez de ferme-

té, il falloit qu'elle demeurât avec moi, ſans qu'il lui fût permis de ſe repentir de ſa démarche, & cela me paroiſſoit un obſtacle invincible. D'ailleurs, comment auroit-elle pu ſupporter ma préſence ſans mourir de frayeur ?

Je paſſois ma miſérable vie au milieu de ces triſtes réflexions, & jamais je ne fus plus à plaindre. Cependant, le mois s'écoula, & ma protectrice m'annonça votre arrivée. Vous vous ſouvenez ſans doute de la pompe avec laquelle vous fûtes reçue; n'oſant par des diſcours vous marquer ma joie, pour vous en donner des marques, j'empruntai le ſecours de la magnificence. La fée pleine d'attention pour moi me défendit de me faire connoître : quelque frayeur que je puſſe vous inſpirer, ou quelque bonté que vous me témoignaſſiez, il ne m'étoit pas permis de chercher à vous plaire, ni de vous marquer de l'amour, & enfin de me découvrir. Je ne pouvois que me retrancher ſur une exceſſive bonté, car par bonheur la maligne fée avoit oublié de me défendre de vous en donner des preuves.

Cette loi me parut dure, mais il m'y fallut ſouſcrire, & je formai la réſolution de ne me préſenter devant vous que quelques

momens par jour, de fuir les converſations liées, pour empêcher que mon cœur ne ſe livrât à la tendreſſe. Vous arrivâtes, charmante princeſſe, & le premier coup-d'œil que je jetai ſur vous produiſit en moi un effet tout oppoſé à celui que ma monſtrueuſe figure devoit faire en vous. Vous voir & vous aimer à l'inſtant fut la même choſe pour moi. N'entrant qu'en tremblant dans votre appartement, ma joie fut exceſſive de voir que vous ſouteniez ma vue d'un air plus intrépide que je ne la ſoutenois moi-même. Vous me fîtes un plaiſir infini, quand vous me déclarâtes que vous vouliez bien demeurer avec moi. Par un effet de l'amour-propre qui me ſuivoit juſques ſous la plus épouvantable forme, je crus m'appercevoir que vous ne me trouviez pas auſſi hideux que vous vous y étiez attendue.

Votre père partit content. Mais ma douleur redoubloit, lorſque je penſois que je ne devois vous plaire que par la ſeule bizarrerie de votre goût. Votre maintien, vos diſcours auſſi ſages que modeſtes, tout en vous me faiſoit connoître que vous n'agiſſiez que par des principes que la raiſon & la vertu vous dictoient : c'eſt ce qui ne me

permettoit pas de me flatter de l'eſpérance d'un heureux caprice. J'étois au déſeſpoir de ne pouvoir employer auprès de vous d'autres termes que ceux que la fée m'avoit dictés, & qu'elle avoit choiſis exprès bas & puérils.

En vain je lui repréſentai qu'il n'étoit pas naturel que vous acceptaſſiez la propoſition de coucher avec moi. A cela elle ne me répondit rien autre choſe que, patience, perſévérance, ou tout eſt perdu. Pour vous dédommager de ma ridicule converſation, elle m'aſſura qu'elle alloit vous donner toutes ſortes de plaiſirs, & à moi l'avantage de vous voir continuellement, ſans vous épouvanter & ſans être forcé de vous dire des impertinences. Elle me rendoit inviſible, & j'avois la ſatisfaction de vous voir ſervir par des eſprits qui l'étoient de même, ou qui ſe montroient à vous ſous diverſes formes d'animaux.

Bien plus, la fée en dirigeant vos ſonges, vous faiſoit voir ma figure la nuit en idée, & le jour par mes portraits, & me faiſoit vous parler par la voie des ſonges, comme je penſois & comme je vous aurois parlé moi-même. Vous sûtes confuſément mon ſecret & mes eſpérances, qu'elle

vous invitoit de remplir ; &, par le moyen d'un miroir conſtellé, j'étois témoin de vos converſations, & j'y voyois ou tout ce que vous vous imaginiez dire, ou tout ce que vous penſiez. Cette ſituation ne ſuffiſoit pas pour me rendre heureux, je ne l'étois qu'en ſonge, & mes infortunes étoient réelles. L'amour extrême que vous m'aviez inſpiré m'obligeoit à me plaindre de la contrainte où je vivois ; mais mon état fut bien plus triſte, quand je m'apperçus que ces beaux lieux n'avoient plus de charmes pour vous. Je vous voyois verſer des larmes qui me perçoient le cœur & penſèrent me perdre. Vous me demandâtes ſi j'étois ſeul ici, peu s'en fallut qu'abandonnant ma feinte ſtupidité, je ne vous fiſſe des ſermens pour vous en aſſurer. Ils euſſent été dans des termes dont vous auriez été étonnée, & ils vous euſſent fait ſoupçonner que je n'étois pas ſi groſſier que je le voulois paroître.

J'allois même vous le faire connoître, lorſque la fée inviſible pour vous s'offrit à mes regards. Par ſon air menaçant qui m'épouvanta, elle trouva le ſecret de me faire taire. De quel moyen, ô ciel, ſe ſervit-elle pour m'impoſer ſilence ! Elle s'approcha de vous le poignard à la main, & me

fit ſigne que le premier mot que je prononcerois vous coûteroit la vie. J'en fus ſi effrayé, que je repris naturellement la ſtupidité qu'elle m'ordonna d'affecter.

Je n'étois pas au bout de mes peines. Vous me témoignâtes avoir envie d'aller chez votre père; je vous le permis ſans balancer. Pouvois-je vous refuſer quelque choſe? Mais je regardai votre départ comme le coup de la mort; & ſans les ſoins de la fée, j'y aurois ſuccombé. Pendant votre abſence, cette généreuſe intelligence ne m'abandonna point. Elle me préſerva de ma propre fureur; je m'y ſerois livré, n'oſant me flatter que vous revinſſiez. Le temps que vous aviez paſſé dans ce palais rendoit mon premier état plus inſupportable qu'il ne l'avoit été d'abord, puiſque je me trouvois le plus malheureux de tous les hommes, ſans eſpérance de pouvoir vous le faire connoître.

La plus douce de mes occupations étoit de parcourir les lieux où vous alliez le plus ſouvent; mais mon chagrin redoubloit en ne vous y voyant plus. Les ſoirs & les heures où j'avois le plaiſir de vous entretenir un moment, redoubloient mon affliction & m'étoient encore plus cruels. Ces

deux mois, les plus longs de ma vie, finirent enfin, & je ne vous vis point revenir. Ce fut alors que mon malheur se trouva à son dernier période, & que la puissance de la fée fut trop foible pour me garantir de succomber à mon désespoir. Les précautions qu'elle prit pour m'empêcher d'attenter à ma vie furent inutiles. J'avois un sûr moyen qui excédoit son pouvoir; c'étoit de ne plus prendre de nourriture. Par la force de son art, elle eut encore la puissance de me soutenir quelque temps; mais ayant épuisé tous ses secrets sur moi, je m'affoiblissois peu à peu: enfin je n'avois plus qu'un moment à vivre, quand vous vîntes m'arracher à la mort.

Vos précieuses larmes, plus efficaces que tous les cordiaux des génies déguisés, retinrent mon ame prête à sortir. En connoissant par vos plaintes que je vous étois cher, je goûtai une félicité parfaite, & elle fut à son comble lorsque vous m'acceptâtes pour époux. Cependant, il ne me fut pas encore permis de vous découvrir mon secret, & la Bête fut obligée de se coucher auprès de vous, sans oser vous faire connoître le prince. Je fus à peine sur votre lit, que mes impatiences cessèrent, vous savez

qu'auſſitôt je tombai dans une léthargie qui n'a fini qu'à l'arrivée de la fée & de la reine. En m'éveillant je me ſuis trouvé tel que me voilà, ſans pouvoir dire de quelle maniére mon changement s'eſt fait.

Vous avez été témoin du reſte, mais vous n'avez pu juger qu'imparfaitement de la douleur que me cauſoit l'opiniâtreté de ma mère, qui s'oppoſoit à un hymen ſi juſte & ſi glorieux pour moi. J'étois réſolu, princeſſe, à redevenir plutôt bête, que de perdre l'eſpoir d'être l'époux d'une perſonne ſi vertueuſe & ſi charmante. Quand le ſecret de votre naiſſance eût toujours été pour moi un myſtère, la reconnoiſſance & l'amour ne m'auroient pas moins fait ſentir qu'en vous poſſédant je ſerois le plus heureux de tous les hommes.

Le prince finit ainſi, & la Belle alloit lui répondre, lorſqu'elle en fut empêchée par un bruit de voix éclatantes & d'inſtrumens guerriers, qui cependant n'annonçoient rien de ſiniſtre. Ils mirent la tête à la fenêtre, & la fée & la reine qui revenoient de leur promenade en firent autant.

Ce bruit procédoit de l'arrivée d'un homme qui, ſelon les apparences, devoit être un roi. L'eſcorte qui l'environnoit avoit

toutes les marques de la dignité royale, & lui-même faisoit voir en sa personne un air de majesté qui ne démentoit point la magnificence dont il étoit accompagné. Ce prince parfaitement bien fait, quoiqu'il ne fût plus dans sa première jeunesse, montroit qu'il avoit eu peu d'égaux dans le printemps de son âge. Il étoit suivi de douze gardes, & de quelques courtisans en habits de chasse, qui paroissoient aussi étonnés que leur maître de se trouver dans un château qui leur étoit inconnu. On lui rendit les mêmes honneurs que s'il eût été dans ses propres états, & le tout par des invisibles, car ils entendoient des cris de joie & de fanfares, & ils ne voyoient personne.

La fée, en le voyant paroître, dit à la reine : Voilà le roi votre frère, & le père de la Belle, il ne s'attend point au plaisir de vous trouver ici. Il en sera d'autant plus satisfait, que comme vous le savez, il croit sa fille morte depuis longtemps. Il la regrète encore aussi bien que sa femme, de qui il conserve un tendre souvenir. Ce discours augmentant l'impatience que la jeune reine & la princesse avoient d'embrasser ce prince, ils arrivèrent promptement dans la cour, au moment que lui-même descendoit

de cheval. Il les apperçut ſans pouvoir les connoître : mais ne doutant point qu'elles ne vinſſent au-devant de lui, il ne ſavoit quel compliment leur faire, ni de quels termes ſe ſervir, lorſque la Belle ſe jetant à ſes genoux, les embraſſa en l'appelant ſon père.

Ce prince la releva, & la ſerrant tendrement entre ſes bras, ne comprenoit point pourquoi elle lui donnoit ce nom. Il s'imagina qu'elle pouvoit être une princeſſe orpheline & opprimée qui venoit implorer ſa protection, & qui ne ſe ſervoit des termes les plus touchans, que pour obtenir l'effet de ſa demande. Il étoit prêt à l'aſſurer qu'il alloit faire en ſa faveur tout ce qui dépendroit de lui, lorſqu'il reconnut la reine ſa ſœur ; qui l'embraſſant à ſon tour, lui préſenta ſon fils. Elle lui fit connoître une partie des obligations qu'elle & lui avoient à la Belle, & ne lui cacha pas l'affreuſe aventure qui venoit de ſe terminer.

Le roi loua cette jeune princeſſe, & vouloit ſavoir ſon nom, quand la fée l'interrompant, lui demanda s'il étoit néceſſaire de nommer ſes parens, & s'il n'avoit jamais connu perſonne à qui elle reſſemblât aſſez pour les lui découvrir... Si je ne m'en

rapportois à ſes traits, dit-il en la regardant fixement, & ne pouvant retenir quelques larmes, le nom qu'elle m'a donné m'eſt légitimement dû, mais malgré ces ſignes, & l'émotion où ſa vue me jette, je n'oſe me flatter que ce ſoit ma fille que j'ai pleurée, puiſque j'ai vu les marques certaines qu'elle a été dévorée par les bêtes ſauvages. Cependant, continua-t-il en la conſidérant de nouveau, elle eſt parfaitement reſſemblante à la tendre & incomparable épouſe que la mort m'a ravie. Que je ſuis flatté agréablement de l'eſpérance de revoir en elle le fruit d'un hymen charmant, dont les chaînes n'ont été que trop-tôt rompues!

Vous le pouvez, ſeigneur, reprit la fée, la Belle eſt votre fille. Sa naiſſance n'eſt plus un ſecret ici. La reine & le prince ſavent qui elle eſt. Je ne vous ai fait venir que pour vous en inſtruire; mais nous ne ſommes point dans un lieu commode pour faire le détail de cette aventure. Entrons dans le palais, vous vous y repoſerez quelques momens, & enſuite je vous raconterai ce que vous déſirez ſavoir. Après la joie que vous aurez reſſentie de retrouver une fille ſi belle & ſi vertueuſe, je vous

ferai part d'une autre nouvelle, à laquelle vous ne ſerez pas moins ſenſible.

Le roi accompagné de ſa fille & du prince, fut conduit par les officiers ſinges dans l'appartement que la fée lui avoit deſtiné.

L'intelligence prit ce temps pour rendre aux ſtatues la liberté de parler de ce qu'elles avoient vu. Comme leur ſort avoit fait compaſſion à la reine, elle voulut que ce fût par ſes mains qu'elles reſſentiſſent la douceur de revoir la lumière. Elle lui donna ſa baguette, avec laquelle la reine ayant décrit par ſon ordre ſept cercles en l'air, elle prononça ces mots d'une voix naturelle : Animez-vous, votre roi eſt ſauvé. Toutes ces figures immobiles ſe remuèrent, commencèrent à marcher & à agir comme ci-devant, ne ſe ſouvenant que confuſément de ce qui leur étoit arrivé.

Après cette cérémonie, la fée & la reine retournèrent auprès du roi qu'ils trouvèrent en converſation avec la Belle & le prince. Tour à tour il leur faiſoit des careſſes, & ſurtout à ſa fille, à laquelle il demanda cent fois comment elle avoit été ſauvée des bêtes féroces qui l'avoient emportée, ſans faire réflexion qu'elle lui avoit répondu dès la première fois qu'elle n'en ſavoit rien,

& qu'elle avoit même ignoré le secret de sa naissance. De son côté le prince parloit sans être entendu, répétant cent fois les obligations qu'il avoit à la princesse Belle. Il auroit aussi désiré prévenir le monarque sur les promesses que la fée lui avoit faites de lui en accorder la possession, & le prier de ne pas refuser un agréable consentement à son alliance. Cet entretien & ces caresses furent interrompus par l'arrivée de la reine & de la fée. Le roi qui retrouvoit sa fille, connoissoit toute l'étendue de son bonheur; mais il ignoroit encore à qui il avoit obligation de ce précieux avantage.

C'est à moi, lui dit la fée, & c'est moi seule qui dois vous expliquer l'aventure. Je ne borne pas mes bienfaits à vous en faire le récit, j'ai encore des nouvelles à vous annoncer qui ne sont pas moins agréables. Ainsi, grand roi, vous pouvez marquer ce jour parmi les jours heureux de votre vie. La compagnie connoissant que la fée se préparoit à parler, fit comprendre par son silence qu'elle lui donneroit une grande attention. Pour répondre à leur attente, voici le discours qu'elle tint au roi:

La Belle, seigneur, & peut-être le prince, sont les seuls ici qui ne savent pas les

loix de l'isle heureuse. C'est pour eux que je vais les expliquer. Il est permis à tous les habitans de cette isle, & même au roi, de ne consulter que leur goût dans la personne qu'un chacun doit épouser, afin que rien ne s'oppose à son bonheur. Ce fut en vertu de ce privilège, que vous choisîtes une jeune bergère que vous rencontrâtes à la chasse. Ses attraits, sa sagesse vous la firent trouver digne de cet honneur.

Toute autre qu'elle, & même des filles élevées en dignité, eussent accepté avec joie & empressement celui de votre maîtresse; mais sa vertu lui fit dédaigner une pareille offre. Vous l'élevâtes sur le trône, & lui donnâtes un rang duquel la bassesse de sa naissance sembloit devoir l'exclure, mais qu'elle méritoit par la noblesse de son caractère, & la beauté de son ame.

Vous pouvez vous souvenir que vous eûtes toujours sujet de vous louer de votre choix. Sa douceur, sa complaisance & sa tendresse pour vous égalèrent les charmes de sa personne. Mais vous ne jouïtes pas longtemps du plaisir de la voir. Après qu'elle vous eût fait père de la Belle, vous vous trouvâtes obligé de faire un voyage sur vos frontières, pour prévenir une apparence de

révolte, dont vous fûtes informé; pendant ce temps, vous fîtes la perte de cette chère épouse, qui vous toucha d'autant plus, que vous joignîtes à la tendresse que ses appas vous avoient inspirée, la plus parfaite estime pour ses rares qualités. Malgré sa grande jeunesse, & le peu d'éducation que sa naissance lui avoit donné, vous lui trouvâtes une prudence consommée, & vos plus habiles courtisans furent étonnés des sages conseils qu'elle vous donnoit, & des expédiens qu'elle trouvoit pour vous faire réussir dans tous vos projets.

Le roi qui avoit toujours conservé sa douleur, & à qui la mort de cette digne épouse étoit toujours présente, ne put entendre ce récit sans donner de nouveaux témoignages de sensibilité, & la fée qui s'apperçut que ce discours l'attendrissoit, lui dit: Votre sensibilité me prouve que vous méritiez ce bonheur; je ne veux pas vous rappeler davantage un souvenir qui ne peut que vous attrister; mais je dois vous apprendre que cette prétendue bergère étoit une fée; & ma sœur informée que l'isle heureuse étoit un charmant pays, sachant ses loix & la douceur de votre gouvernement, elle eut envie de la voir.

L'habit d'une bergère fut le seul déguisement qu'elle emprunta, pour jouïr quelque temps de la vie champêtre. Vous la rencontrâtes dans ce séjour. Ses graces & sa jeunesse vous touchèrent. Elle s'abandonna sans contrainte à l'envie de savoir si vous aviez autant de charmes dans l'esprit qu'elle en trouvoit dans votre personne. Elle se fioit à sa qualité & à son pouvoir de fée, qui la mettroit, quand elle voudroit, à couvert de vos empressemens, supposé qu'ils fussent jusqu'à l'importunité, & que la condition sous laquelle elle paroissoit vous fît présumer que sans conséquence vous pouviez lui manquer de respect. Elle ne redoutoit point les sentimens que vous lui pouviez inspirer, & persuadée que sa vertu suffisoit pour la garantir des piéges de l'amour, elle attribuoit ce qu'elle avoit senti pour vous à la simple curiosité de connoître s'il y avoit encore sur la terre des hommes capables d'aimer la vertu dépourvue des ornemens étrangers, qui la rendent plus brillante & plus respectable au vulgaire, que sa propre qualité, & de qui les secours funestes font souvent donner son nom aux vices les plus abominables.

Abusée par cette idée, loin de se retirer

dans notre asyle général, comme elle l'avoit d'abord projeté, elle voulut habiter une petite cabane qu'elle s'étoit faite dans la solitude où vous la rencontrâtes avec une figure fantastique qui représentoit sa mère. Ces deux personnes sembloient vivre du produit d'un prétendu troupeau qui ne craignoit point les loups, n'étant en effet que des génies déguisés. Ce fut dans ce lieu qu'elle reçut vos soins. Ils produisirent tout l'effet que vous pouviez désirer. Elle n'eut pas la force de refuser l'offre que vous lui fîtes de la couronne.... Vous connoissiez toute l'étendue de l'obligation que vous lui aviez, dans les temps que vous croyez qu'elle vous devoit tout, & que vous vouliez bien la laisser dans cette erreur.

Ce que je vous apprends, vous est une preuve sensible que l'ambition n'eut point de part au consentement qu'elle donnoit à vos desirs. Vous n'ignorez pas que nous regardons les plus grands royaumes comme des biens dont nous faisons présent à qui il nous plaît. Mais elle fit attention à votre généreux procédé, & se croyant heureuse de s'unir à un homme aussi vertueux, elle s'étourdit sur cet engagement, au point qu'elle ne fit aucune réflexion au danger

dans lequel elle alloit se précipiter. Car nos loix défendent directement toute alliance avec ceux qui n'ont pas autant de puissance que nous, sur-tout avant que nous ayons assez d'ancienneté pour avoir de l'autorité sur les autres, & jouir du droit de présider à notre tour.

Avant ce temps, nous sommes subordonnées à nos anciennes, & pour que nous n'abusions pas de notre pouvoir, nous n'avons celui de disposer de nos personnes qu'en faveur d'une intelligence, ou d'un sage, de qui la puissance soit au moins égale à la nôtre. Il est vrai qu'après la vétérance, nous sommes maîtresses de faire quelle alliance il nous plaît; mais il est rare que nous usions de ce droit, & ce n'est jamais qu'au scandale de l'ordre, qui ne reçoit cet affront que rarement, encore est-ce de la part de quelques vieilles fées qui payent presque toujours cher leur extravagance, car elles épousent des jeunes gens qui les méprisent, & quoiqu'on ne les punisse pas directement, elles le sont suffisamment par les mauvaises façons de leurs époux, de qui il ne leur est pas permis de se venger.

C'est la seule peine que nous leur imposons. Les désagrémens qui suivent presque

toujours les folies qu'elles ont faites, leur ôtent l'envie de révéler aux profanes de qui elles eſpéroient des égards & des ſoins nos ſecrets avantageux. Ma ſœur n'étoit dans aucun de ces cas. Douée de toutes les qualités propres à ſe faire aimer, il ne lui manquoit que l'âge; mais elle ne conſulta que ſon amour. Elle ſe flatta de pouvoir tenir ſon hymen ſecret, elle y réuſſit quelque temps. Nous n'avons guère l'uſage de nous informer de ce que font celles qui ſont abſentes. Chacune s'occupe de ſes propres affaires, & nous nous répandons dans le monde pour faire du bien ou du mal, ſelon nos inclinations, ſans être obligées, à notre retour, de rendre compte de nos actions, à moins que nous n'ayons eu une conduite qui faſſe parler de nous, ou que quelque fée bienfaiſante, touchée des malheureux injuſtement perſécutés, n'en porte ſes plaintes. Il faut enfin quelqu'aventure imprévue, pour qu'on viſite le livre général, dans lequel ce que nous faiſons ſe grave de lui-même au moment que la choſe arrive. Excepté ces occaſions, nous ne devons paroître à l'aſſemblée que trois fois l'année, & comme nous voyageons fort commodément, il n'eſt queſtion, pour en être quitte,

que d'une préſence de deux heures.

Ma ſœur étoit obligée d'éclairer le trône (c'eſt ainſi que nous appelons cette corvée) : quand il le falloit, elle vous préparoit de loin une chaſſe ou un voyage de plaiſir, & après votre départ elle affectoit quelqu'incommodité pour reſter ſeule enfermée dans ſon cabinet, ou ſuppoſoit d'avoir beſoin d'écrire ou de ſe repoſer. On ne s'apperçut point dans votre palais, ni parmi nous, de ce qu'elle avoit tant d'intérêt de cacher. Ce myſtère n'en fut pas un pour moi. Les conſéquences en étoient dangereuſes, c'eſt ce que je lui fis connoître, mais elle vous aimoit trop pour ſe repentir de ſa démarche. Voulant même ſe juſtifier dans mon eſprit, elle exigea que je vinſſe vous voir.

Sans vous faire de compliment, j'avoue, ſeigneur, que ſi votre vue ne me fit pas entièrement approuver ſa foibleſſe, du moins elle la diminua conſidérablement, & augmenta le zèle avec lequel je cherchois à la tenir cachée. Sa prévarication fut inconnue pendant deux ans ; mais enfin elle ſe découvrit. Nous ſommes obligées de faire un certain nombre de bienfaits dans l'étendue générale de l'univers, dont nous nous trou-

vons forcées de rendre compte. Quand ma sœur fut obligée de rendre le sien, elle ne put montrer de faveurs que dans l'isle heureuse, & pour l'isle heureuse.

Plusieurs de nos fées de mauvaise humeur blâmèrent son procédé, c'est ce qui fit que notre reine lui demanda par quelle raison elle bornoit son humeur bienfaisante à cette foible partie de la terre, puisqu'il ne lui étoit pas permis d'ignorer qu'une jeune fée devoit beaucoup voyager, pour faire connoître à l'univers quelle est notre puissance & notre volonté.

Comme cette loi n'étoit pas nouvelle, ma sœur n'eut pas de sujet d'en murmurer, ni de prétexte pour refuser d'obéir. Elle promit de s'y conformer. Mais l'impatience de vous revoir, la peur qu'on ne s'apperçût de son absence, l'impossibilité de faire des actions secrètes sur le trône, ne lui permirent pas de s'éloigner assez longtemps & assez souvent pour faire son devoir, & à l'assemblée suivante à peine put-elle prouver qu'elle eût été un quart d'heure hors de l'isle heureuse.

Notre reine, irritée contr'elle, la menaça de détruire cette isle, pour l'empêcher de violer plus longtemps nos loix. Cette me-

nace la troubla si fort, que la moins clairvoyante des fées connut jusqu'à quel point votre épouse portoit la sensibilité pour cette Isle fatale, & la méchante fée, qui a donné au prince que voici la monstrueuse figure qu'il a eue, s'apperçut à son trouble, qu'en ouvrant le grand livre, elle y trouveroit un sujet important & capable d'exercer son inclination malfaisante. C'est-là, s'écria-t-elle, que la vérité se découvrira, & que nous allons apprendre au vrai quelle est sa conduite. A ces mots elle fit voir à toute l'assemblée tout ce qui s'est passé depuis deux ans, & le lut à voix haute & distincte.

Toutes les fées firent un bruit étrange en apprenant cette mésalliance, & accablèrent ma triste sœur des plus cruels reproches. Elle fut dégradée de notre ordre, & condamnée à demeurer prisonnière chez nous. Si la punition de cette faute n'eût consisté que dans la première des peines, elle se fut consolée; mais le second châtiment, plus terrible que le premier, lui fit sentir toute la rigueur de l'un & de l'autre. La perte de sa dignité la touchoit peu; mais vous aimant tendrement, elle demanda les yeux en larmes, qu'on se contentât de la dégrader, sans la priver de la douceur de vivre en

ſimple mortelle avec ſon époux & ſa chère fille.

Ses pleurs & ſes ſupplications touchoient les jeunes vétéranes, & je vis au murmure qu'on fit, que ſi dans l'inſtant on eût recueilli les voix, elle en eut aſſurément été quitte pour une remontrance. Mais une des plus anciennes, que pour ſa grande décrépitude nous appelons la mère des temps, ne donna pas à la reine le loiſir de s'expliquer, & de faire connoître que la pitié s'étoit emparée de ſon cœur comme de celui des autres.

Ce crime ne doit pas ſe tolérer, s'écria d'une voix caſſée cette déteſtable vieille, s'il n'eſt pas puni, nous ſerons tous les jours expoſées aux mêmes affronts. L'honneur de l'ordre y eſt abſolument engagé. Cette miſérable, attachée à la terre, ne regrète point la perte d'une dignité qui l'élevoit cent fois plus au-deſſus des rois, qu'ils ne le ſont au-deſſus de leurs ſujets. Elle nous apprend que ſon affection, ſes craintes & ſes deſirs ſe tournent vers ſon indigne famille. C'eſt par cet endroit qu'il faut la punir. Que ſon époux la regrète; que ſa fille, fruit honteux de ſes lâches amours, épouſe un monſtre, pour lui faire expier la foibleſſe d'une

mère qui a eu celle de se laisser charmer par la beauté fragile & méprisable de son père.

Cette cruelle sentence fit revenir à la rigueur beaucoup de celles qui panchoient vers la clémence. Le petit nombre de celles qui avoient été touchées de pitié, n'étant pas assez considérable pour s'opposer à la délibération générale, elle fut exécutée à la rigueur, & notre reine elle-même, dont la physionomie paroissoit tournée à la compassion, reprit son air sévère, & confirma à la pluralité des voix l'avis de cette mauvaise vieille. Cependant ma sœur, qui cherchoit à faire révoquer un arrêt si cruel, pour toucher les juges & excuser son hymen, fit de vous un portrait si charmant, qu'elle enflamma le cœur de la fée gouvernante du prince (c'étoit celle qui avoit ouvert le livre), mais cet amour naissant n'a servi qu'à redoubler la haine que cette injuste fée avoit déjà pour votre triste épouse.

Ne pouvant résister à l'empressement qu'elle avoit de vous voir, elle colora sa passion du prétexte de connoître si vous méritiez qu'une fée vous fît le sacrifice que ma sœur vous avoit fait. Comme elle étoit chargée du prince, & qu'elle avoit fait ap-

prouver cette tutelle à l'assemblée, elle n'auroit osé l'abandonner, si l'amour ingénieux ne lui eût inspiré de mettre auprès de lui un génie protecteur & deux fées subalternes & invisibles pour en répondre en son absence. Après cette précaution, elle ne songea qu'à suivre ses desirs, qui la portèrent dans l'isle heureuse.

Cependant, les femmes & les officiers de la reine prisonnière, étonnés de ce qu'elle ne sortoit point de son cabinet secret, en furent alarmés. Les défenses expresses qu'elle avoit faites de ne pas l'interrompre, leur fit passer la nuit sans frapper à sa porte; mais l'impatience faisant place à toute autre considération, ils frappèrent vivement, & personne ne leur répondant, ils enfoncèrent les portes, ne doutant plus qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. Quoiqu'ils s'attendissent à tout ce qu'il y a de plus funeste, ils ne furent pas moins consternés de ne la pas trouver. On l'appela, on la chercha vainement; rien ne s'offrit pour soulager le désespoir que son absence causoit. On fit mille raisonnemens tous aussi absurdes les uns que les autres. On ne pouvoit soupçonner que son évasion fût volontaire. Elle étoit toute-puissante dans votre royaume,

le pouvoir souverain que vous lui aviez laissé ne lui étoit contesté par qui que ce fût. Tous lui obéissoient avec joie. La tendresse que vous aviez l'un pour l'autre, celle qu'elle avoit pour sa fille & pour des sujets dont elle faisoit ses délices, empêchoit qu'on ne l'accusât de sa fuite. Où fut-elle allée pour être mieux ? D'ailleurs, quel homme eut osé enlever une reine du milieu de ses gardes & du fond de son palais ? On auroit su la route que les raviſſeurs eussent pu prendre.

Le malheur étoit certain, quoique les circonstances en fussent cachées. Il y en avoit un autre à redouter, c'étoit, seigneur, la façon dont vous recevriez cette fatale nouvelle. L'innocence de ceux qui étoient responsables de la personne de la reine, ne les rassuroit point contre les effets de votre juste courroux. Il falloit se déterminer à fuir de vos états, & par cette fuite se déclarer coupables d'un crime qu'ils n'avoient pas commis, ou il falloit trouver le secret de vous cacher ce malheur.

Après beaucoup de délibérations, on n'en imagina point d'autres, que de vous persuader qu'elle étoit morte, ce qui fut exécuté dans l'instant. On fit partir un courier pour vous apprendre qu'elle étoit tombée malade

Un second qui partit quelques heures après, vous porta la nouvelle de sa mort, c'étoit afin que votre amour ne vous fît pas venir en diligence. Votre présence eut rompu toutes les mesures qui faisoient la sûreté générale, on lui fit des obsèques dignes de son rang, de votre affection & des regrets d'un peuple dont elle étoit adorée, & qui la pleuroit aussi sincèrement que vous-même.

Cette cruelle aventure fut toujours un secret pour vous, quoiqu'il n'y eût personne dans toute l'isle heureuse qui l'ignorât. La première surprise avoit rendu ce malheur public. La douleur que vous sentîtes de cette perte fut proportionnée à votre affection, vous n'y trouvâtes de soulagement qu'à faire venir la princesse votre fille auprès de vous. Les innocentes caresses de cet enfant firent toute votre consolation. Vous ne voulûtes plus vous en séparer; elle étoit charmante, & vous présentoit sans-cesse un portrait vivant de la reine sa mère. La fée ennemie, qui avoit été la première cause de tout le désordre, en ouvrant le grand livre, par lequel elle avoit découvert le mariage de ma sœur, n'étoit pas venue vous voir sans payer sa curiosité, votre présence avoit produit sur son cœur le même

effet que sur celui de votre épouse ; & sans que cette expérience la portât à l'excuser, elle désiroit ardemment de commettre la même faute. Invisible auprès de vous, elle ne pouvoit se résoudre à vous quitter : vous voyant inconsolable, elle ne se flattoit pas d'un heureux succès dans ses amours, & craignant de joindre la honte de vos mépris à l'inutilité de ses desseins, elle n'osoit se faire connoître à vous. D'un autre côté, jugeant qu'il étoit nécessaire de paroître, elle pensoit que par le retour de son esprit elle vous accoutumeroit à la voir, & peut-être à l'aimer. Mais il falloit vous entretenir, & pour en avoir le moyen, elle rêva tant au tour qu'elle donneroit pour se présenter devant vous avec décence, qu'elle le trouva.

Il y avoit une reine voisine qui se voyoit chassée de ses états par un usurpateur assassin de son mari : cette triste princesse couroit le monde pour trouver un asyle & un vengeur. La fée l'enleva, & l'ayant mise dans un endroit sûr, elle l'endormit & prit sa figure. Vous la vîtes, seigneur, cette fée déguisée se jeter à vos pieds, & implorer votre protection, pour punir, disoit-elle, le meurtrier d'un époux qu'elle regrettoit

autant que vous regrettiez la reine. Elle vous protesta que l'amour conjugal étoit l'unique motif qui la faisoit agir, & qu'elle renonçoit de tout son cœur à une couronne qu'elle offroit à celui qui vengeroit son cher époux.

Les malheureux ont pitié les uns des autres. Vous entrâtes dans sa douleur, d'autant plus qu'elle pleuroit un époux chéri, & que mêlant ses larmes avec les vôtres, elle vous parloit sans-cesse de la reine. Vous lui accordâtes votre protection, & vous ne tardâtes pas à la rétablir dans son prétendu royaume, en punissant les rébelles & l'usurpateur, comme elle sembloit le désirer : mais elle n'y voulut pas retourner, ni vous quitter. Elle vous supplia pour sa sûreté, de faire régir son royaume en son nom, puisque vous aviez trop de générosité pour accepter le présent qu'elle vouloit vous en faire, & de lui permettre de vivre à votre cour. Vous ne pûtes lui refuser cette nouvelle grâce. Elle vous parut nécessaire pour élever votre fille, car l'adroite mégère n'ignoroit pas que cet enfant étoit l'unique objet de votre affection. Elle feignoit une extrême tendresse pour elle, & la tenoit continuellement entre ses bras. Vous prévenant sur la prière que vous alliez lui faire,

elle vous demanda avec empreſſement de lui permettre de ſe charger de ſon éducation, diſant qu'elle ne vouloit point d'autres héritiers que cette chère fille, qui ſeroit la ſienne, & l'unique objet de ſon amour, parce que, diſoit-elle, elle lui rappeloit le ſouvenir de celle qu'elle avoit eue de ſon époux, & qui avoit péri avec lui.

Sa propoſition vous parut ſi avantageuſe, que vous ne balançâtes point à lui remettre la princeſſe, & même à l'en rendre maîtreſſe abſolue. Elle s'acquitta parfaitement de ſa charge, & par ſes talens & ſon affection elle eut entièrement votre confiance, & comme à une tendre ſœur, vous lui donnâtes votre amitié. Ce n'étoit pas aſſez pour elle, tous ſes ſoins ne tendoient qu'à devenir votre femme. Pour en venir à bout elle ne négligea rien : mais quand vous n'euſſiez pas été l'époux de la plus belle des fées, elle n'étoit pas faite pour donner de l'amour. La figure qu'elle avoit empruntée ne pouvoit entrer en comparaiſon avec celle dont elle briguoit la place. Extrêmement laide, & l'étant naturellement elle-même, elle n'eut pu emprunter de la beauté pour plus d'un jour par an.

Cette expérience peu flatteuſe lui fit com-

prendre que, pour réussir, il falloit qu'elle eût recours à d'autres moyens qu'à la beauté. Elle cabala secrètement pour obliger les peuples & les grands à vous solliciter de prendre une femme, & pour se faire désigner. Mais certains discours ambigus qu'elle vous avoit tenus pour sonder vos dispositions, vous firent aisément connoître d'où provenoient les vives sollicitations dont vous étiez importuné. Vous témoignâtes nettement que vous ne vouliez pas entendre parler de donner une belle-mère à votre fille, ni vous mettre en état, en la subordonnant à une reine, de lui ravir le premier rang de vos états, avec l'espérance certaine de vous succéder au trône. Vous fîtes aussi entendre à cette fausse princesse, qu'elle vous feroit plaisir de retourner chez elle sans bruit & sans retardement. Lorsqu'elle y seroit de retour, vous promîtes de lui rendre tous les bons offices qu'elle pourroit attendre d'un ami fidèle, & d'un voisin généreux. Mais vous ne lui cachâtes pas que, si elle ne prenoit ce parti de bonne grâce, elle courroit risque d'y être forcée.

L'obstacle invincible que vous opposiez à son amour, la mit dans une colère terrible; cependant elle feignit une si grande

indifférence ſur cela, qu'elle parvint à vous perſuader : cette tentative étoit un effet de ſon ambition, & de la peur que dans la ſuite vous ne vous emparaſſiez de ſes états, aimant mieux, malgré l'empreſſement qu'elle avoit témoigné pour vous les faire accepter, vous laiſſer croire qu'elle ne vous les avoit pas offerts de bonne foi, que de vous donner à connoître ſes véritables ſentimens.

Sa fureur pour être cachée n'en fut pas moins violente. Ne doutant point que ce ne fût la Belle, qui, plus puiſſante dans votre cœur que la politique, vous faiſoit renoncer à l'avantage d'augmenter votre empire d'une façon ſi glorieuſe, elle conçut pour elle une haine auſſi forte que celle qu'elle avoit contre votre épouſe, & prit la réſolution de s'en défaire, ne doutant point que ſi elle étoit morte, vos ſujets renouvelant leurs inſtances ne vous forçaſſent à vous mettre en état de laiſſer des ſucceſſeurs.... La bonne femme n'étoit guère en âge d'en donner, mais cette ſupercherie ne lui faiſoit rien. La reine de qui elle avoit pris la reſſemblance étoit aſſez jeune pour en avoir encore beaucoup, ſa laideur n'étant pas un obſtacle à

un hymen royal & politique.

Malgré la déclaration authentique que vous aviez faite, on penſoit que ſi votre fille mouroit, vous céderiez aux continuelles repréſentations de votre conſeil : on ne doutoit même plus que votre choix ne tombât ſur cette feinte reine, ce qui lui attiroit des créatures ſans nombre. Ainſi, par le ſecours d'un de ſes flateurs, dont la femme avoit l'ame auſſi baſſe que lui, & qui étoit auſſi méchante qu'elle, ſon deſſein fut de ſe défaire de votre fille. Elle l'avoit fait gouvernante de la petite princeſſe. Ils arrêtèrent entr'eux de l'étouffer, & de dire qu'elle étoit morte ſubitement. Mais pour plus grande ſûreté, ils convinrent d'aller commettre ce meurtre dans la forêt voiſine, afin que perſonne ne les pût ſurprendre dans cette barbare exécution ; ils comptoient qu'on n'en auroit pas la moindre connoiſſance, & qu'il ſeroit impoſſible de les blâmer de n'avoir pas demandé du ſecours avant qu'elle fût expirée, ayant pour excuſe légitime qu'ils étoient trop éloignés. Le mari de la gouvernante ſe propoſoit d'en venir chercher, après qu'elle ſeroit morte ; & pour qu'on ne les ſoupçonnât de rien, il devoit pa-

roître ſurpris de les prouver hors d'état d'être ſecourues, quand il ſeroit revenu dans l'endroit où il auroit laiſſé cette tendre victime de leur fureur, & d'ailleurs il étudioit la douleur & l'étonnement qu'il vouloit affecter.

Lorſque ma miſérable ſœur ſe vit dépouillée de ſon pouvoir, & condamnée aux rigueurs d'une cruelle priſon, elle me recommanda de vous conſoler, & de veiller à la sûreté de ſa fille. Il n'étoit pas néceſſaire qu'elle prît cette précaution. L'union qui eſt entre nous, & la pitié qu'elle me faiſoit, auroit ſuffi pour vous attirer ma protection, & ſa recommandation ne me porta pas à remplir ſes deſirs avec plus de zèle.

Je vous voyois le plus ſouvent que je pouvois, & autant que la prudence me le permettoit, ſans courir le riſque de donner des ſoupçons à notre ennemie, qui m'auroit dénoncée comme une fée en qui l'affection fraternelle prévaloit ſur l'honneur de l'ordre, & qui protégeoit une race coupable. Je ne négligeai rien pour convaincre toutes les fées que je l'avois abandonnée à ſon malheureux ſort, & par là je comptois me conſerver plus de facilité de

lui rendre ſervice. Comme j'étois attentive à toutes les démarches de votre perfide amante, tant par moi-même que par les génies qui me ſont ſoumis, ſon affreuſe intention ne me fut pas cachée. Je ne pouvois m'y oppoſer à force ouverte, & quoiqu'il me fût facile d'anéantir ceux entre les mains de qui elle avoit abandonné cette petite créature, la prudence m'en empêcha, car ſi j'euſſe enlevé votre enfant, la maligne fée me l'auroit repriſe, ſans qu'il m'eut été poſſible de la défendre. Il y a parmi nous une loi qui nous oblige d'avoir mille ans d'ancienneté avant que d'entrer en diſpute contre nos anciennes, ou du moins il faut avoir été ſerpent.

Les périls qui nous accompagnent en cet état, nous le fait nommer les Faſtes terribles. Il n'y en a point entre nous qui ne frémiſſent en ſongeant à l'entreprendre. Nous balançons long-temps avant de nous réſoudre à nous y expoſer; & ſans un motif bien preſſant de haine, d'amour, ou de vengeance, il en eſt peu qui n'aiment mieux attendre leur vétérance du ſecours du temps, que de la prévenir par ce dangereux moyen, où la plus grande partie ſuccombe. J'étois dans ce cas. Il s'en falloit de

dix ans que mes mille ans fussent accomplis, & je n'avois de ressource que dans l'artifice. Je l'employai heureusement.

Je pris la forme d'une ourse monstrueuse, & me cachant dans la forêt destinée à cette détestable exécution, lorsque ces misérables vinrent pour accomplir l'ordre barbare qu'ils avoient reçu, je me jetai sur la femme qui avoit la petite entre ses bras, & sur la bouche de laquelle elle mettoit déjà la main. La frayeur qu'elle eut l'obligea de laisser tomber ce précieux fardeau; mais elle n'en fut pas quitte à si bon marché, & l'horreur que me donnoit son mauvais naturel m'inspira la cruauté de l'animal dont j'avois pris la figure. Je l'étranglai, ainsi que le traître qui l'avoit accompagnée, & j'emportai la Belle après l'avoir promptement dépouillée, & teint ses vêtemens dans le sang de ses ennemis. Je les éparpillai dans la forêt, après avoir eu la précaution de les déchirer en plusieurs endroits, afin que l'on ne crût pas que la princesse en fût réchappée, & je me retirai très-contente d'avoir si bien réussi.

La fée se crut servie selon ses desirs. La mort de ses deux complices étoit un avan-

tage pour elle, elle devenoit maîtreſſe de ſon ſecret, & le ſort que je venois de leur faire éprouver étoit celui qu'elle leur avoit deſtiné, pour récompenſer leurs coupables ſervices. Une autre circonſtance qui lui fut encore avantageuſe, c'eſt que des bergers qui virent de loin cette expédition, coururent appeler du ſecours, qui arriva aſſez-tôt pour trouver ces infâmes qui expiroient, & vous ôter tout ſoupçon qu'elle y eût aucune part.

Les mêmes incidens furent auſſi favorables à mon entrepriſe. Ils convainquirent la méchante fée de la même choſe que le vulgaire. Cet événement lui parut ſi naturel, qu'elle n'en douta plus. Elle ne daigna pas même employer ſon pouvoir pour s'en aſſurer. Je fus ravie de ſa ſécurité. Je n'euſſe pas été la plus forte, ſi elle eût voulu reprendre la petite Belle; parce que, outre les raiſons qui la faiſoient ma ſupérieure, & que je vous ai expliquées, elle avoit l'avantage de tenir cet enfant de vous; vous lui aviez confié votre autorité, contre laquelle il n'y avoit que vous ſeul qui euſſiez du pouvoir, & à moins de la retirer vous-même de ſes mains, rien ne pouvoit la ſouſtraire aux loix qu'elle lui vou-

droit imposer jusqu'au temps qu'elle auroit été mariée.

Délivrée de cette inquiétude, je me vis accablée par une autre, en me ressouvenant que la mère des temps avoit condamné ma nièce à épouser un monstre : mais elle n'avoit pas encore trois ans, & je me flattai de trouver par mon étude un expédient, pour que cette malédiction ne s'accomplît pas à la lettre, & que je pusse la faire tourner en équivoque. J'avois tout le temps d'y penser, & je ne m'occupai alors que du soin de trouver un lieu où je pusse mettre ma précieuse proie en sûreté.

Le mystère m'étoit absolument nécessaire. Je n'osai lui donner un château, ni faire pour elle aucune magnificence de l'art, notre ennemie s'en seroit apperçue, elle en eût eu quelqu'inquiétude dont les suites eussent été funestes pour nous. J'aimai donc mieux prendre un habit simple, & la confier au premier particulier que je rencontrerois, qui me paroîtroit homme de bien, & où je pourrois me flatter qu'elle trouveroit les aisances de la vie.

Le hasard favorisa bientôt mes intentions. Je trouvai ce qui me convenoit parfaitement. Ce fut une petite maison dans un ha-

meau, dont la porte étoit ouverte. J'entrai dans cette chaumière, qui me parut celle d'un payſan à ſon aiſe. Je vis à la clarté d'une lampe trois payſanes endormies auprès d'un berceau, que je jugeai être celui d'un nourriſſon. Il n'avoit rien de la ſimplicité du reſte de la chambre. Tout en étoit ſomptueux. Je penſai que cette petite créature étoit malade, & que le ſommeil où ſes gardes étoient plongées, provenoit de la fatigue qu'elles avoient eue auprès d'elle. Je m'en approchai ſans bruit, dans le deſſein de lui donner du ſoulagement, & je me faiſois d'avance un plaiſir de la ſurpriſe que ces femmes auroient eue en s'éveillant, de trouver leur malade guérie, ſans ſavoir à quoi l'attribuer. Je m'empreſſois à tirer cet enfant de ſon berceau, dans l'intention de lui ſouffler de la ſanté, mais ma bonne volonté lui devint inutile, il expiroit au moment où je le touchai.

Cette mort m'inſpira dans l'inſtant le déſir d'en profiter, & de mettre ma nièce à ſa place, ſi la bonne fortune vouloit que ce fût une fille. Je fus aſſez heureuſe pour que mes ſouhaits fuſſent remplis. Ravie de cette occurence, je fis ſans tarder cet échange, & j'emportai la petite morte, que j'enter-

rai. Je revins enſuite à cette maiſon, où je fis du bruit à la porte pour éveiller les dormeuſes.

Je leur dis dans un patois affecté, que j'étois une étrangère qui leur demandoit un aſyle pour cette nuit : elles me l'accordèrent de bonne grâce, & furent regarder leur enfant, qu'elles trouvèrent endormie paiſiblement & avec toutes les apparences d'une parfaite ſanté. Elles en furent joyeuſes & ſurpriſes, parce qu'elles ne connurent pas la tromperie que je leur avois faite en leur faſcinant les yeux.

Elles m'apprirent que cette petite fille étoit celle d'un riche marchand, qu'une d'elles étoit ſa nourrice, qui, après l'avoir ſevrée, l'avoit rendue à ſes parens, mais que l'enfant étoit tombée malade chez ſon père, qui l'avoit renvoyée à la campagne, dans l'eſpérance que le grand air lui feroit du bien. Elles ajoutèrent d'un viſage ſatisfait, en regardant la petite, que cette expérience avoit réuſſi, & qu'elle produiſoit un meilleur effet que tous les remèdes qu'on avoit mis en uſage avant de la leur rendre. Elles réſolurent de la reporter à ſon père auſſitôt qu'il ſeroit jour, pour ne lui point retarder la ſatisfaction qu'il en recevroit

vroit & pour laquelle elles comptoient de recevoir une groſſe récompenſe, parce que cet enfant lui devenoit extrêmement cher, quoique la dernière de onze.

Au lever du ſoleil elles partirent : de mon côté, je feignis de continuer ma route, en m'applaudiſſant d'avoir placé ma nièce ſi avantageuſement. Pour augmenter encore ſa ſûreté, & pour engager ce père ſuppoſé à s'attacher à cette petite fille, je pris la figure d'une de ces femmes qui vont diſant la bonne aventure, & me trouvant à la porte du marchand, lorſque les nourrices la lui rapportèrent, j'entrai avec elles. Il les reçut avec joie, & prenant cette petite fille entre ſes bras, il fut la dupe des préjugés de l'amour paternel, en croyant fermement que ſes entrailles étoient émues à ſon aſpect; ce n'étoit que les mouvemens du bon naturel, qu'il confondoit avec ceux de la nature. Je pris ce moment pour augmenter la tendreſſe qu'il s'imaginoit reſſentir.

Regarde bien cette petite, mon bon ſeigneur, lui dis-je dans ce langage ordinaire aux perſonnes dont j'avois pris l'habit; elle te fera grand honneur dans ta famille, elle te donnera de grands biens, & te ſauvera la vie & à tous tes enfans; elle ſera tant

belle, tant belle, qu'ainſi ſera-t-elle nommée par tous ceux qui la verront. Pour récompenſe de ma prédiction, il me donna une pièce d'or, & je me retirai fort contente.

Il ne reſtoit plus rien qui m'obligeât à réſider avec la race d'Adam. Pour profiter de mon loiſir, je paſſai dans notre empire, réſolue d'y reſter quelque temps. Je demeurai tranquillement à conſoler ma ſœur, en lui apprenant des nouvelles de cette chère fille, & en lui témoignant que loin de l'avoir oubliée, vous chériſſiez ſa mémoire avec la même tendreſſe que vous aviez eue pour ſa perſonne.

Voilà, grand roi, quelle étoit notre ſituation, tandis que vous étiez pénétré du nouveau malheur qui vous avoit privé de votre enfant, & qui renouveloit les douleurs que vous avoit fait reſſentir la perte de ſa mère. Quoique vous ne puſſiez poſitivement accuſer de cet accident celle à qui vous l'aviez confiée, il vous fut cependant impoſſible de vous empêcher de la regarder d'un mauvais œil, parce que s'il ne paroiſſoit pas qu'elle fût coupable, elle ne pouvoit ſe juſtifier ſur le fait de la négligence que l'événement avoit rendue criminelle.

Après les premiers transports de votre affliction, elle se flattoit qu'il n'y auroit plus d'obstacle qui vous empêchât de l'épouser; elle vous en fit renouveler les propositions par ses émissaires; mais elle fut désabusée, & sa mortification fut extrême, quand vous déclarâtes, que non seulement vous n'étiez pas plus que ci-devant dans l'intention de vous remarier, mais que, quand bien même vous changeriez d'idée, ce ne seroit jamais en sa faveur. A cette déclaration vous joignîtes un ordre pressant de sortir incessamment de votre royaume. Sa présence vous rappeloit le souvenir de votre fille, & renouveloit vos douleurs : voilà le prétexte dont vous vous servîtes; mais la principale raison que vous aviez, c'est que vous vouliez faire cesser les cabales qu'elle faisoit continuellement pour venir à son but.

Elle en fut outrée, mais il fallut obéir sans pouvoir se venger. J'avois engagé une de nos anciennes à vous protéger. Son pouvoir étoit considérable, parce qu'elle joignoit à la vétérance l'avantage d'avoir été quatre fois serpent. Comme il y a un danger extrême à le devenir, il y a aussi des honneurs & un redoublement de puissance attachés. Cette fée, à ma considération, vous

prenoit ſous ſa protection, & mit votre amante irritée hors d'état de vous faire aucun mal.

Ce contre-temps fut favorable à la princeſſe dont elle avoit pris la reſſemblance. Elle la fit ſortir de ſon ſommeil, & lui cachant le criminel uſage qu'elle avoit fait de ſes traits, elle ne voulut lui faire voir que le beau de toutes ſes actions. Elle n'oublia pas de faire valoir ſes bons offices & la peine qu'elle lui avoit épargnée; & afin qu'elle continuât elle-même ſon propre perſonnage, elle lui donna des conſeils ſalutaires pour ſe maintenir. Ce fut alors que cherchant à ſe conſoler de votre indifférence, elle retourna auprès du prince, & qu'elle y renouvela ſes ſoins; elle le chérit, elle l'aima trop, & cette fée ne pouvant s'en faire aimer, lui fit reſſentir un terrible effet de ſa fureur.

Cependant, le moment de ma vétérance étoit inſenſiblement venu, & mon pouvoir augmentoit, mais le déſir de ſervir ma ſœur & vous me perſuada que je n'en avois pas encore aſſez. Ma ſincère amitié me déguiſant le péril des faſtes dangereux, je voulus le franchir. Je devins ſerpent, & je m'en tirai heureuſement; c'eſt ce qui me mit en

état d'agir ſans myſtère pour le ſervice de ceux que nos mauvaiſes compagnes oppriment. Si je ne puis pas dans toutes les occaſions détruire entièrement les charmes funeſtes, j'en ai ſouvent le pouvoir, & du moins je ſuis toujours la maîtreſſe de les adoucir par ma puiſſance & par mes conſeils.

Ma nièce étoit du nombre de celles à qui je ne pouvois faire la faveur entière. N'oſant découvrir l'intérêt que j'y prenois, il me parut plus à propos de la laiſſer ſous le nom de la fille du marchand; j'allois ſous différentes formes la voir ſouvent, & j'en revenois toujours ſatisfaite. Sa vertu & ſa beauté égaloient ſon eſprit. Agée de quatorze ans, elle avoit déjà fait voir une conſtance admirable dans la bonne & mauvaiſe fortune que ſon prétendu père avoit éprouvée.

Je fus ravie de connoître que les plus cruels revers n'avoient point été capables d'altérer ſa tranquillité. Au contraire, par ſa gaieté, par la douceur de ſa converſation, elle s'étoit fait un devoir de la ramener à ſon père & à ſes frères, & j'avois le plaiſir de voir qu'elle avoit des ſentimens dignes de ſa naiſſance. Mais cette douceur étoit mêlée de la plus cruelle amertume,

quand je me rappelois que tant de perfections étoient destinées pour un monstre. Je travaillois, je m'occupois vainement nuit & jour à chercher les moyens de la garantir d'un si grand malheur, & j'étois au désespoir de ne pouvoir rien imaginer.

Cette inquiétude ne m'empêchoit pas de faire de fréquens voyages auprès de vous. Votre femme, qui n'en avoit pas la liberté, me sollicitoit sans-cesse de vous aller voir, & malgré la protection de notre amie, sa tendresse alarmée lui persuadoit toujours que les momens où je vous perdois de vue étoient les derniers de votre vie, & ceux que notre ennemie sacrifioit à sa fureur. Cette appréhension la troubloit si fort, qu'à peine me donnoit-elle le temps de me reposer. Quand je venois lui rendre compte de l'état où vous étiez, elle me supplioit avec tant d'instance d'y retourner, qu'il m'étoit impossible de lui refuser.

Touchée de son inquiétude, & voulant plutôt la faire cesser que m'épargner les peines qu'elle me causoit, je me servis contre notre barbare compagne des mêmes armes dont elle s'étoit servie contre nous, & je fus ouvrir le grand livre. Par bonheur ce fut au moment de la conversation

qu'elle eut avec la reine & avec le prince, & la même qui se termina par sa métamorphose. Je n'en perdis pas un mot, & mon raviſſement fut extrême, de ce que, pour mieux assurer sa vengeance, elle détruisoit, sans le savoir, le tort que la mère des temps nous avoit fait, en assujettissant la Belle à l'hymen d'un monstre. Pour comble de bonheur, elle y mettoit des circonstances si avantageuses, qu'il sembloit qu'elle les eût faites exprès & dans l'uniqu'intention de m'obliger, car elle fournissoit à la fille de ma sœur l'occasion de faire connoître qu'elle étoit digne de sortir du plus pur sang des fées.

Un signe, le moindre geste exprime parmi nous tout ce que le vulgaire ne pourroit prononcer en trois jours. Je ne dis qu'un mot d'un air mépriſant, c'en fut assez pour faire connoître à l'assemblée que le procès de notre ennemie avoit été fait par elle-même, dans l'arrêt qu'elle avoit fait rendre dix ans auparavant contre votre épouse. A l'âge de cette dernière il sembloit plus naturel d'avoir des foibleſſes de l'amour, qu'à une fée du premier ordre, & d'un plus grand âge: je parle des baſſeſſes & des mauvaises actions qui avoient accompagné cet amour

ſuranné. Je repréſentai que ſi tant d'infamies reſtoient impunies, on auroit ſujet de dire que les fées n'étoient dans le monde que pour déshonorer la nature & affliger le genre humain. En leur préſentant le livre, je renfermai ma bruſque harangue dans le ſeul mot, voyez : elle n'en fut pas moins puiſſante. J'avois de plus des amies jeunes & vétéranes, qui traitèrent la vieille amoureuſe comme elle le méritoit ; elle n'avoit pu vous épouſer, & l'on ajouta à cette punition le déshonneur d'être dégradée de l'ordre, puis on la traita comme la reine de l'iſle heureuſe.

Ce conſeil ſe tint pendant qu'elle étoit avec vous ; dès qu'elle parut, on lui en ſignifia le réſultat. J'eus le plaiſir d'en être émoin. Après quoi refermant le livre, je deſcendis avec précipitation de la moyenne région de l'air, où réſide notre empire, pour m'oppoſer à l'effet du déſeſpoir où vous étiez prêt à vous abandonner ; je n'employai pas plus de temps à faire ce voyage, que j'en avois mis à ma laconique harangue. J'arrivai auſſitôt pour vous promettre mon ſecours : toutes ſortes de raiſons m'y invitoient. Vos vertus, vos malheurs, dit-elle au prince en ſe tournant de ſon côté, l'a-

vantage que je trouvois pour la Belle, me faiſoient voir en vous le monſtre qui me convenoit. Vous me ſembliez ſeuls dignes l'un de l'autre, & je ne doutois pas que, lorſque vous vous connoîtriez, vos cœurs ne ſe rendiſſent une juſtice mutuelle.

Vous ſavez, dit-elle à la reine, ce que j'ai fait depuis pour y parvenir, & par quelle voie j'ai obligé la Belle à ſe rendre dans ce palais, où la vue du prince, & ſon entretien, dont je la faiſois jouir en ſonge, ont eu l'effet que je pouvois ſouhaiter. Ils ont enflammé ſon cœur ſans ébranler ſa vertu, & ſans que cet amour ait eu le pouvoir d'affoiblir le devoir & la reconnoiſſance qui l'attachoient au monſtre: enfin j'ai conduit heureuſement toutes choſes à leur perfection.

Oui, prince, pourſuivit la fée, vous n'avez plus rien à redouter du côté de votre ennemie. Elle eſt dépouillée de ſa puiſſance, & ne ſera jamais en pouvoir de vous nuire par de nouveaux charmes. Vous avez exactement rempli les conditions qu'elle vous avoit impoſées; car ſi vous ne les aviez pas exécutées, elles ſubſiſteroient toujours malgré ſon éternelle diſgrace. Vous vous êtes fait aimer ſans le ſecours de votre

esprit & de votre naissance ; & vous, la Belle, vous êtes pareillement quitte de la malédiction que la mère des temps vous avoit donnée. Vous avez bien voulu prendre un monstre pour votre époux : elle n'a plus rien à exiger, tout est désormais porté à votre bonheur.

La fée cessa de parler, & le roi se jeta à ses pieds. Grande fée, lui dit-il, comment pourrois-je vous remercier de toutes les graces dont vous avez daigné combler ma famille ? La reconnoissance que j'ai de vos bienfaits est infiniment au-dessus de toute expression. Mais, mon auguste sœur, ajouta-t-il, ce nom m'encourage à vous demander encore de nouvelles graces ; & malgré les obligations que je vous ai, je ne puis m'empêcher de vous dire que je ne serai point heureux, tant que je serai privé de la présence de ma chère fée. Ce qu'elle a fait, ce qu'elle souffre pour moi, augmenteroit mon amour & ma douleur, si l'un & l'autre n'étoit pas à son plus haut point. Ah ! madame, ajouta-t-il, ne pourriez-vous point combler la mesure de vos bienfaits, en me la faisant voir ?

Cette demande étoit inutile. Si la fée avoit pu lui rendre ce bon office, elle étoit trop

zélée pour attendre qu'il le lui demandât : mais elle ne pouvoit détruire ce que le conseil des fées avoit ordonné. La jeune reine étant prisonnière dans la moyenne région de l'air, il n'y avoit pas d'apparence d'user d'industrie pour la lui faire voir, & la fée alloit le lui faire entendre avec douceur, & l'exhorter à prendre patience en attendant quelques événemens imprévus dont elle se promettoit de profiter, lorsqu'une symphonie ravissante se fit entendre & l'interrompit.

Le roi, sa fille, la reine & le prince en furent extasiés : mais la fée eut une autre sorte de surprise. Cette musique indiquoit le triomphe des fées. Elle ne comprenoit point qui pouvoit être la triomphatrice. Son idée se fixa sur la vieille, ou sur la mère des temps, qui dans son absence avoient peut-être obtenu, l'une sa liberté, l'autre la permission de causer de nouvelles traverses à ses amans. Elle étoit dans cette perplexité, lorsqu'elle en fut agréablement tirée par la présence de la fée sa sœur, reine de l'île heureuse, qui parut tout d'un coup au milieu de cette troupe charmante. Elle n'étoit pas moins belle que quand le roi son époux l'avoit

perdue. Le monarque qui ne la méconnut pas, en faisant céder le respect qu'il lui devoit, à l'amour qu'il avoit conservé pour elle, l'embrassa avec des transports & une joie qui surprirent cette reine elle-même.

La fée sa sœur ne pouvoit imaginer à quel heureux prodige elle devoit sa liberté: mais la fée couronnée lui apprit qu'elle ne devoit son bonheur qu'à son propre courage, qui l'avoit portée à exposer ses jours pour une autre. Vous savez, dit-elle à la fée, que la fille de notre reine a été reçue dans l'ordre en naissant, mais qu'elle ne tient pas le jour d'un père sublunaire, l'ayant reçu du sage Amadabak, dont l'alliance honore les fées, & qui est beaucoup plus puissant que nous par sa science sublime; malgré cela il n'est point arbitraire pour sa fille de devenir serpent au bout de ses cent premières années. Ce terme fatal est arrivé, & notre reine, mère aussi tendre pour cette chère enfant, & aussi alarmée de son sort, que le pourroit être une créature ordinaire, n'a pu se résoudre à l'abandonner aux risques des accidens qui pouvoient la faire périr en cet état, & dans sa première jeunesse, les malheurs de celles qui y ont

ſuccombé, n'étant devenus que trop communs pour autoriſer ſes craintes.

La douloureuſe ſituation où j'étois m'ôtoit tout eſpoir de revoir mon tendre époux & mon aimable fille ; j'avois un dégoût parfait pour une vie que je devois paſſer ſéparée d'eux ; ainſi ſans balancer, je pris le parti de m'offrir à ramper pour dégager la jeune fée ; je voyois avec joie un moyen ſûr, prompt & honorable pour me délivrer de tous les malheurs dont j'étois accablée, par la mort, ou par une liberté glorieuſe, qui me rendant maîtreſſe de mon ſort, me permettroit de me rejoindre à mon époux.

Notre reine ne balança pas plus à accepter cette offre ſi flatteuſe à l'amour maternel, que je n'avois balancé à la lui faire. Elle m'embraſſa cent fois, & me promit de me rétablir dans tous mes privilèges, de me rendre la liberté ſans condition, ſi j'étois aſſez heureuſe pour échapper à ce danger. Je m'en ſuis tirée ſans accident ; le fruit de mes peines a été attribué à la jeune fée, au nom de qui je m'expoſois ; j'ai tout de ſuite recommencé à mon profit. L'heureux ſuccès de mon premier faſte m'a encouragée pour le ſecond, où j'ai également réuſſi.

Cette action m'a rendue vétérane, & par conséquent indépendante. Je n'ai pas tardé à profiter de ma liberté pour me rendre ici, & rejoindre une famille si chère.

Quand la reine fée eut achevé d'instruire son tendre auditoire, les caresses recommencèrent. C'étoit une confusion charmante : on se les faisoit & on se rendoit sans presque s'entendre, sur-tout de la part de la Belle, enchantée d'appartenir à de si illustres parens, & de n'avoir plus à craindre de déshonorer le prince son cousin, en lui faisant faire une alliance indigne de lui.

Mais quoique transportée de l'excés de son bonheur, elle n'oublia pas le bon homme qu'elle avoit cru son père. Elle rappela à la fée sa tante la promesse qu'elle lui avoit faite de permettre qu'il eût avec ses enfans l'honneur d'assister à la fête de son hymen. Elle lui en parloit encore, lorsque de la fenêtre elles virent paroître seize personnes à cheval, dont la plûpart avoient des cors de chasse, & paroissoient fort embarrassés. Le désordre de cette troupe marquoit assez que les chevaux les avoient emportés par force. La Belle les reconnut aisément pour les six fils du bon-homme, leurs sœurs, & leurs cinq amans.

Tout le monde, excepté la fée, fut surpris de cette brusque entrée. Ceux qui la faisoient ne le furent pas moins de se trouver transportés par la fougue de leurs chevaux dans un palais qui leur étoit inconnue. Voici comment cet accident leur étoit arrivé. Ils étoient tous à la chasse, lorsque leurs chevaux, se réunissant en un escadron, avoient couru avec rapidité jusqu'au palais, sans qu'il leur eût été possible de les retenir, malgré tous les efforts qu'ils avoient pu faire.

La Belle, oubliant sa dignité présente, se hâta d'aller au-devant d'eux pour les rassurer. Elle les embrassa tous avec bonté. Le bon-homme père parut aussi, mais ce fut sans désordre. Le cheval étoit venu hennir & grater à sa porte. Il n'avoit pas douté qu'il ne vint le chercher de la part de cette chère fille. Il s'en servit sans crainte, & jugeant bien où sa monture le portoit, il ne fut point étonné de se trouver dans la cour d'un palais qu'il revoyoit pour la troisième fois, & où il se doutoit qu'il étoit conduit pour assister au mariage de la Belle & de la Bête.

Dès qu'il put l'appercevoir, il courut à elle les bras ouverts, en bénissant l'heureux moment qui la présentoit à ses yeux,

& comblant de bénédictions la Bête généreuse qui permettoit son retour, il promena ses regards de tous côtés, dans le dessein de lui rendre de très-humbles grâces pour les bontés dont elle combloit sa famille, & sur-tout la dernière de ses filles. Il fut fâché de ne la point appercevoir, & appréhenda que ses conjectures ne fussent fausses. Cependant la présence de ses enfans lui donnoit lieu de croire qu'il avoit pensé juste, & qu'ils n'auroient pas été attirés dans ce lieu, s'il n'avoit pas été question d'une fête solemnelle, telle que devoit l'être cet hymen.

Cette réflexion se faisoit dans l'intérieur du bon-homme, & ne l'empêchoit pas de serrer tendrement la Belle entre ses bras, en lui mouillant le visage des larmes que sa joie lui faisoit répandre.

Après la lui avoir laissé goûter à son aise: C'est assez, bon-homme, lui dit enfin la fée, vous avez suffisamment prodigué vos caresses à cette princesse, il est temps que cessant de la regarder comme un père, vous appreniez que ce titre ne vous appartient pas, & que vous devez à présent lui rendre hommage comme à votre souveraine.

Elle eſt princeſſe de l'île heureuſe, fille du roi & de la reine que vous voyez ; elle va devenir l'épouſe de ce prince. Voilà la reine ſa mère, ſœur du roi. Je ſuis une fée ſon amie, & tante de la Belle. Quant au prince, ajouta-t-elle, en voyant que le bon homme le regardoit fixément, il vous eſt plus connu que vous le penſez, mais il eſt différent de ce que vous l'avez vu ; en un mot c'eſt la Bête elle-même.

Apprenant de ſi ſurprenantes nouvelles, le père & les frères en furent ravis, tandis que les ſœurs en ſentirent une douloureuſe jalouſie : mais elles la déguisèrent ſous les apparences d'une feinte ſatisfaction dont perſonne ne fut la dupe ; cependant on feignit de les croire ſincères. Pour les amans, que l'eſpérance de poſſéder la Belle avoit rendus inconſtans, & qui n'étoient rentrés dans leurs premières chaînes qu'en déſeſpérant de l'obtenir, ils ne ſavoient qu'imaginer.

Le marchand ne put s'empêcher de pleurer, ſans pouvoir décider ſi ſes larmes provenoient du plaiſir de voir le bonheur de la Belle, ou de la douleur de perdre une fille ſi parfaite. Ses fils étoient agités par les mêmes ſentimens. La Belle, extrêmement ſenſible au témoignage de leur tendreſſe,

ſupplia ceux de qui elle dépendoit alors, ainſi que le prince ſon futur époux, de lui permettre de reconnoître une ſi tendre affection. Sa prière témoignoit trop la bonté de ſon cœur, pour qu'elle ne fût pas écoutée. Ils furent comblés de biens, & ſous le bon plaiſir du roi, du prince & de la reine, la Belle leur conſerva les noms affectueux de père, de frères, & même de ſœurs, quoiqu'elle n'ignoroit pas que ces dernières n'en avoient pas plus le cœur que le ſang.

Elle voulut que tous continuaſſent à ſe ſervir du même nom dont ils l'apeloient, quand ils la croyoient de leur famille. Le vieillard & ſes enfans eurent des emplois à la cour de la Belle & jouirent continuellement du bonheur de vivre auprès d'elle dans un rang aſſez illuſtre pour être généralement conſidérés : pour les amans des ſœurs, dont la paſſion ſe ſeroit aiſément rallumée s'ils n'en avoient connu l'inutilité, ils ſe trouvèrent trop heureux de s'unir aux filles du bon-homme, & d'épouſer des perſonnes pour qui la Belle conſervoit tant de bonté.

Tous ceux qu'elle déſiroit qui fuſſent préſens à ſon mariage étoient arrivés. On ne

différa pas plus longtemps, & pendant la nuit qui suivit cet heureux jour, le prince ne fut point frappé du charme assoupissant sous lequel il avoit succombé dans celle des nôces de la Bête. Pour célébrer cette auguste fête, plusieurs jours s'écoulèrent dans les plaisirs. Ils ne finirent que parce que la fée, tante de la jeune épouse, les avertit qu'ils ne devoient plus tarder à quitter cette belle solitude, & qu'il falloit retourner dans leurs états, pour se montrer à leurs sujets.

Il fut à propos qu'elle les fît souvenir de leur royaume, & des devoirs indispensables qui les y rappeloient. Enchantés du séjour qu'ils habitoient, charmés du plaisir qu'ils avoient de s'aimer & de se le dire, ils avoient entièrement oublié la grandeur souveraine, ainsi que l'embarras qui la suit. Les nouveaux époux proposèrent même à la fée d'y renoncer, & de consentir qu'elle disposât de leur place en faveur de qui elle jugeroit à propos : mais cette sage intelligence leur représenta vivement, qu'ils étoient autant obligés à remplir la destinée qui les avoit chargés du gouvernement de leurs peuples, que ces mêmes peuples l'étoient à conserver pour eux un respect éternel.

Ils cédèrent à de si justes remontrances ; mais le prince & la Belle obtinrent qu'il leur seroit permis de venir quelquefois en ce lieu se délasser des peines inséparables de leurs conditions, & qu'ils y seroient servis par les génies invisibles, ou les animaux qui leur avoient tenu compagnie les années précédentes : ils profitèrent le plus qu'il leur fut possible de cette liberté. Leur présence paroissoit embellir ces lieux : tout s'empressoit à leur plaire. Les génies les y attendoient avec impatience, & les recevant avec joie, leur témoignoient de cent façons celle qu'ils ressentoient de leur retour.

La fée, de qui la prévoyance étoit attentive à tout, leur donna un char tiré par douze cerfs blancs à cornes & à pinces d'or, comme étoient les siens. La vîtesse de ces animaux surpassoit presque celle de la pensée, & par leur moyen l'on pouvoit aisément faire le tour du monde en deux heures. De cette sorte ils ne perdoient point de temps à leur voyage : ils profitoient de tous les instans qu'ils pouvoient donner à leur plaisir. Ils se servoient aussi de ce galant équipage pour aller souvent voir le roi de l'isle heureuse, leur père, que le retour de

la reine fée avoit si prodigieusement rajeuni, qu'il ne le cédoit pas en beauté & en bonne mine au prince son gendre. Il se trouvoit aussi heureux, n'étant ni moins amoureux ni moins empressé que lui à donner à son épouse des témoignages continuels de ses sentimens, laquelle de son côté y répondoit avec tout l'amour qui avoit si longtemps causé ses infortunes.

Elle avoit été reçue de ses sujets avec des transports de joie aussi grands qu'elle leur en avoit causé de douloureux par la perte sensible de son affection, & les aima toujours chèrement; elle rien ne s'opposa alors à sa puissance: elle la leur témoigna pendant plusieurs siècles par toutes les marques de bonne volonté qu'ils purent désirer. Son pouvoir, joint à l'amitié de la reine des fées, conserva la vie, la santé & la jeunesse au roi son époux. Ils cessèrent de vivre l'un & l'autre, parce que l'homme ne peut pas toujours durer.

Elle & la fée sa sœur eurent la même intention pour la Belle, pour son époux, la reine sa mère, le vieillard & sa famille, ensorte qu'on n'a jamais vu tant vivre. La reine, mère du prince, n'oublia pas de faire

inſcrire cette hiſtoire merveilleuſe dans les archives de cet empire, & dans celui de l'isle heureuſe, pour la tranſmettre à la poſtérité. On en envoya des relations par tout l'univers, afin qu'il y fût éternellement parlé des aventures prodigieuſes de la Belle & de la Bête.

LES VEILLÉES DE THESSALIE,

Par Mademoiſelle DE LUSSAN.

LES VEILLÉES DE THESSALIE.

PREMIERE VEILLÉE.

DANS la belle vallée de Tempé, ſi célèbre chez les anciens, étoit un hameau, ſitué ſur le bord du fleuve Penée. Tous ſes habitans étoient heureux: leur induſtrie, leur amour pour le travail & la fertilité du terrein faiſoient leur fortune. On voyoit dans l'extrêmité du hameau trois maiſons jointes l'une à l'autre; elles étoient habitées par trois familles unies par le ſang, & plus en-

core par la conformité de leurs mœurs, ſimples, pures, gaies, & animées par le déſir d'être toujours utiles à la patrie.

La ſaiſon où les plus beaux climats, dépouillés de la verdure paroiſſent triſtes, étoit arrivée : déjà les montagnes de Theſſalie, qui environnent la fameuſe vallée de Tempé, étoient couvertes de neige ; déjà les troupeaux ne ſe montroient plus dans les campagnes, lorſque les trois chefs de famille partirent pour aller à Larriſſe, capitale de la Theſſalie. Les mères, pour s'amuſer & pour amuſer leurs filles, s'aſſembloient tous les jours, tantôt chez l'un & tantôt chez l'autre.

Les mères & leurs filles ſe rangeoient en rond pour mieux ſe voir & s'entendre, ſans qu'on fût détourné du travail ; les mères donnoient l'exemple, & les filles le ſuivoient avec ardeur. Avant de ſe mettre à l'ouvrage, on chantoit une hymne à la louange des dieux, enſuite on faiſoit une collation ſimple, avec des fruits ſecs, & des petits gateaux faits avec un millet exquis, dont cette terre abonde.

La converſation des mères rouloit ſouvent ſur des inſtructions ſages, faites avec dou-

ceur & ménagement : quelquefois auſſi des ſujets plus gais & plus amuſans faiſoient la matière de leurs entretiens. Un jour elles ſe rappelèrent le ſouvenir de quelqu'époque marquée par un de ces prodiges ſi ordinaires en Theſſalie, & toujours attribués à la magie. Nos jeunes perſonnes en avoient ſouvent entendu parler, mais elles n'en avoient jamais ouï faire aucun récit de ſuite ; elles ſaiſirent avec vivacité cette occaſion ; elles prièrent leurs mères d'avoir pour elles la complaiſance de leur raconter quelques-uns de ces faits ſinguliers & ſurprenans. La maîtreſſe de la maiſon, moins pour ſatisfaire la curioſité de ſa fille & de ſes compagnes, que pour inſtruire par de ſages réflexions une jeuneſſe ignorante, prit la parole, & parla ainſi :

Votre âge, mes enfans, vous permet d'avouer ſans honte que vous ſavez bien peu de choſe, & l'amour-propre doit exciter en vous le louable déſir d'acquérir ce que vous enviez dans les autres ; mais ſi vous voulez vous inſtruire, queſtionnez ſans rougir, & écoutez avec attention. Vous ignorez donc que la Theſſalie eſt le pays des prodiges, & que mille choſes y arrivent contre l'ordre naturel. Vous allez le ſavoir

par le récit des aventures qui me ſont arrivées dans ma jeuneſſe. Mes deux amies, vos chères mères, vous raconteront un autre jour les leurs; elles vous paroîtront, ainſi que les miennes, bien ſurprenantes. Par elles inſtruites vous vous défendrez de la crainte, mouvement contre lequel il faut ſe précautionner.

Mélanie fut interrompue par l'arrivée de Sophronie, vieille fille eſtimée, & même reſpectée de toute la contrée. On fut charmé de la voir, on le lui témoigna par les plus tendres embraſſemens. Sophronie étoit ſi vieille, qu'elle avoit vu deux fois renouveler d'habitans toute la Theſſalie, elle jouïſſoit d'une ſanté ferme, ſon eſprit n'avoit point ſouffert par les infirmités du corps; il étoit vif & gai : aucuns remords ne troubloient la tranquillité de l'ame de cette vertueuſe fille. Je ne veux, dit-elle, interrompre, ni le travail, ni la converſation : Mélanie parloit quand je ſuis entrée, cette jeuneſſe l'écoutoit avec attention, je la vois regarder; elle regrette ſans doute un entretien qui l'amuſoit, ou qui l'inſtruiſoit. Il eſt vrai, dit vivement la fille de Mélanie; ma mère alloit nous raconter des choſes ſingulières qui lui ſont arrivées autre-

fois. Leur curioſité eſt pardonnable, reprit Mélanie, il s'agiſſoit de leur apprendre que la Theſſalie n'a été que trop ſouvent le théâtre des prodiges. Eh bien, repartit Sophronie, reprenez votre diſcours, je l'écouterai avec plaiſir. Sophronie ordonne, repliqua Mélanie, j'obéïs.

Mon père Alémon joignoit à une belle figure la ſolidité de l'eſprit, la droiture & la bonté du cœur; ces qualités réunies en faiſoient un homme véritablement vertueux & d'un commerce charmant. La nature n'avoit pas ſeule favoriſé mon père, la fortune alloit au-devant de ſes déſirs; tout lui réuſſiſſoit. Ses troupeaux toujours ſains multiplioient d'une manière ſingulière, il ſembloit que les loups n'oſaſſent en approcher; les pâturages où on les conduiſoit étoient toujours gras; l'eau dont on les abreuvoit étoit toujours pure, & les fruits de nos vergers parvenoient toujours à leur juſte maturité. Mon père eut ſix garçons & ſix filles de ſa chère Lidamie, épouſe digne de lui comme il étoit digne d'elle. Charmé de ſa nombreuſe famille, il nous éleva tous avec le même ſoin & la même tendreſſe. Il étoit trop prudent pour marquer de la prédilection en faveur d'aucun de ſes

enfans ; il en connoiſſoit l'injuſtice & le danger. Notre attention à l'écouter, à ſuivre ſes conſeils, & à l'imiter, étoit la douce récompenſe qu'il en recevoit. Tant de proſpérités ne rendoient pas mon père plus orgueilleux ; il entroit dans les peines de ſes voiſins moins heureux que lui, il les aidoit de ſes conſeils & de ſes biens d'une manière ſi prévenante & ſi tendre, qu'il auroit dû en être adoré. Il en fut néanmoins haï ; l'envie étouffa la reconnoiſſance.

Mon père connut ce mouvement injuſte, il en fut affligé. Mais ſa douleur fut bien ſenſible, lorſqu'il découvrit que ces ingrats attribuoient la réuſſite de toutes ſes entrepriſes aux ſecrets d'un art criminel. S'il n'eut pas aſſez de force pour oppoſer l'indifférence à cette injure, il en eut aſſez pour diſſimuler, & pour prendre le parti de la retraite. Après avoir partagé preſque tous ſes biens entre ſes enfans, après avoir marié ceux qui ne l'étoient pas (je fus de ce nombre), il quitta le hameau avec ſa chère Lidamie, & ſe retira aux pieds du mont Olimpe.

Cette retraite nous affligea mortellement ; nous ne pouvions en pénétrer la cauſe. La propriété de ce que ce bon père nous laiſſoit, ne nous dédommageoit point de la

douceur de le voir; ne plus lui obéïr étoit un plaisir qui nous manquoit. Comme il ne vouloit pas que nous menassions une vie oisive, que de plus il ne vouloit pas être distrait dans les occupations où il méditoit de se livrer, il nous déclara en nous embrassant avec tendresse, qu'il ne nous permettoit de le voir qu'une fois la semaine, & il ajouta, que tour-à-tour nous nous acquitterions de ce devoir. Cette résolution (que nous n'osâmes combattre) nous toucha sensiblement. Nous adorions ce père aussi bon que sage : par cet ordre nous ne devions le voir que successivement; ainsi rarement. Nos larmes l'attendrirent, nous vîmes couler les siennes, mais ni sa douleur, ni la nôtre ne gagnèrent rien sur lui.

La seconde fois que j'allai au mont Olimpe, je pressai mon père de me dire ce qui l'avoit déterminé à la retraite : j'ajoutai que nous craignions tous, & chacun en particulier, de lui avoir déplu; que cette idée nous tourmentoit. Rassure-toi, ma chere Mélanie, me dit-il avec bonté, rassure aussi tes frères & tes sœurs : je remercie tous les jours les dieux de m'avoir donné des enfans vertueux. Non, ma fille, je ne crains point que ma vieillesse soit malheureuse, de quel-

qu'infirmité qu'elle ſoit accompagnée ; votre attention à remplir vos devoirs, & la tendre amitié que vous avez tous pour moi, me donneront des jours ſereins juſqu'à mon dernier terme. Il m'avoua enſuite les raiſons qui l'avoient obligé de quitter notre hameau. Je le priai de me dire en quoi conſiſtoit cet art criminel qu'on lui avoit ſi fauſſement attribué. Mon père ne put trop ſatisfaire ma curioſité, il me raconta ſeulement quelques faits extraordinaires, opérés par cet art qu'on lui avoit attribué ; ainſi je le quittai ſans être trop inſtruite, mais informée de l'injuſtice & de l'ingratitude de ſes compatriotes à ſon égard.

Je n'avois que dix-huit ans, lorſque mon père me maria à Polémon, qui en avoit quarante. La bonne conduite & la ſageſſe de ce paſteur déterminèrent mon père, ſans trop me conſulter, à le choiſir pour gendre ; il ſe contenta de l'aſſurance que je lui donnai que je n'étois prévenue en faveur d'aucun autre, quoique ſans y penſer j'euſſe plu à pluſieurs jeunes paſteurs, dont l'un ſurtout ſe flattoit d'obtenir la préférence ; il vit avec un chagrin ſenſible que mon père la donnoit à Polémon ; il s'en plaignit à moi. Ma réponſe froide, & la ſoumiſſion que je

parus avoir pour les volontés de mon père, furent les seuls secours que je lui donnai pour le consoler, & m'oublier.

J'épousai donc Polémon, & je l'épousai sans amour, mais sans répugnance, sa tendresse & l'attachement que mon devoir m'ordonnoit d'avoir pour un mari me rendoient heureuse. La seconde année de mon mariage, les Athéniens nous déclarèrent la guerre ; Polémon courageux & zèlé pour sa patrie, ne balança point : son devoir prévalut sur sa tendresse ; il partit. L'habitude où j'étois de le voir tous les jours, me fit sentir son absence ; je m'ennuyois sans être absolument triste. Pour me dissiper, j'allois souvent me promener dans le petit bois d'oliviers vis-à-vis le mont Olimpe.

J'avois affectionné dans ce bois un arbre d'une beauté admirable; sa verdure étoit vive, & ses fruits étoient excellens ; c'étoit toujours au pied de cet arbre que je m'asseyois, & j'y travaillois à quelqu'ouvrage pour m'amuser. En me promenant un jour dans les routes du bois, je vis venir rapidement un char dans les airs : à mesure qu'il avançoit vers moi, il s'abaissoit, & sa course se rallentissoit : il passa doucement sur ma tête : un homme dont je ne pus distinguer le visage

(un petit nuage le lui cachant) étoit dans ce char. Cette vue ne me causa qu'un léger effroi; je pensois que ce que je voyois étoit l'effet de cet art criminel, dont mon père m'avoit parlé, je pris néanmoins le parti de regagner le hameau. Celui qui étoit dans le char, au lieu de suivre son chemin, me conduisit jusque hors du bois; il alloit & venoit autour de moi, & même à peu de distance. Je crus que ce magicien vouloit se divertir de la peur qu'une telle aventure devoit causer à une jeune personne.

Je restai quelques jours sans retourner au petit bois; mais le charme que je trouvois dans cette solitude, triompha de l'espèce de frayeur que m'avoit causé ce que j'avois vu. J'allai chercher mon arbre favori, je le regardai avec plaisir, jamais je ne l'avois trouvé si beau; je cueillis de ses fruits; pour en manger plus à mon aise, je m'assis, & je m'appuyai nonchalamment contre l'arbre. Je m'étois à peine assise, que je le sentis s'ébranler; je me relevai promptement, mais quelle fut ma surprise! je le vis entièrement déraciné, & même presque sec. Je ne pouvois revenir de mon étonnement; il augmenta encore, lorsque voulant en couper une petite branche, il en sortit du

sang ; je jetai la branche en frémissant d'horreur & de crainte, je pris la fuite, & revins au hameau très-effrayée pour cette seconde fois de ce qui venoit de m'arriver.

La mère de Polémon se nommoit Mirtelle ; je demeurois avec elle, & elle m'aimoit tendrement. Le trouble où elle me vit l'alarma ; je lui racontai toute émue le sujet de mon effroi ; elle soupiroit en m'écoutant, mais quand je lui dis la circonstance de la branche, elle se mit à pleurer. Hélas ! ma fille, me dit-elle, que nous sommes à plaindre, si les dieux n'ont pitié de nous ! Je la pressai en vain de s'expliquer, jamais elle ne voulut m'en dire davantage ; je passai une nuit inquiette, je cherchois inutilement la cause de ce qui m'étoit arrivé. Dès qu'il fut jour, ma belle-mère voulut aller au bois d'oliviers ; nous y allâmes, nous vîmes l'arbre, tombé de la veille, déjà réduit en cendre. Cette nouvelle circonstance redoubla les pleurs de Mirtelle ; je ne pouvois rien comprendre à la cause de son affliction, & j'étois véritablement impatientée de son obstination à me la cacher.

Dès que nous fûmes de retour au hameau, Mirtelle me dit : Vous voyez de nos fenêtres une roche blanche presqu'à la hau-

teur & à la droite du mont Olimpe ; au pied de cette roche demeure une femme qu'on dit avoir plus de cent ans ; elle eſt de toutes les theſſaliennes la plus ſavante dans les ſciences ſecrettes ; elle a de plus cette heureuſe & ſi rare réputation d'aimer à faire plaiſir : toute la contrée la reſpecte, elle le mérite ; jamais elle n'a refuſé ſon ſecours pour faire le bien, ou pour prévenir le mal ; elle eſt enfin l'ennemie déclarée du crime. Je la connois ; allez, ma fille, allez la trouver ; elle vous inſtruira du myſtère que renferme le prodige que vous avez vu.

Je partis ſur le champ ; il y a près de deux lieues de ce hameau à cette roche, je les fis d'une vîteſſe égale à mon impatience ; la curioſité prête des aîles. J'arrive, je vois une petite maiſon très-propre ; une femme très-vieille étoit aſſiſe ſur le ſeuil de la porte. Ma bonne mère, lui dis-je, ne pourrez-vous point m'enſeigner la demeure de l'illuſtre Micalé ? C'eſt moi-même, répondit la bonne femme, que puis-je pour vous, ma chère enfant ? Ma belle-mère Mirtelle, lui répliquai-je, m'envoie à vous ; elle vous conjure de nous tirer de l'inquiétude où nous ſommes. Micalé ſe leva, elle me fit entrer dans une chambre

de figure ronde, voûtée, & où le jour ne venoit de nulle part. Je vis une petite table; quelques livres & plusieurs paquets de simples étoient dessus; deux petits siéges de bois de cèdre faisoient tout l'ornement de cette demeure, éclairée seulement par une lampe suspendue au haut de la voûte. Micalé s'assit sur un de ces siéges, & me fit asseoir sur l'autre. Alors elle me dit de lui raconter le sujet de notre inquiétude; je le lui appris : quand j'eus cessé de parler, elle alla consulter ses livres, puis revint à moi, & me dit :

Avez-vous du courage, mon enfant ? ne serez-vous point effrayée si je vous fais voir des choses extraordinaires ? Je l'assurai de ma fermeté. Micalé, sans me répondre, s'approcha de la petite table, elle fit avec quelques cérémonies du feu nouveau, à la faveur d'un caillou & d'un petit morceau d'acier; elle alluma ensuite des charbons, elle y jeta une poignée de simples, qui firent une fumée assez épaisse : elle fit autour plusieurs cercles avec une baguette noire, & proféra quelques paroles. Aussitôt je vis paroître une grande figure enveloppée dans une draperie blanche : cette figure paroissoit sortir de la terre : Micalé

lui commanda de se découvrir ; Micalé fut obéïe.

Juste ciel ! m'écriai-je épouvantée, & en reculant en arrière, c'est mon mari ! C'étoit lui-même, les traits de son visage n'étoient point changés : il tenoit de la main droite une branche de laurier, & de la gauche un bracelet que j'avois fait de mes cheveux ; il avoit une large blessure au côté droit ; il me regarda avec douceur, & sembloit exprimer, par ses regards languissans, le tendre regret de ce que la mort nous séparoit.

Cette triste & effrayante apparition me troubla moins encore qu'elle ne me toucha. Quoi ! m'écriai-je, mon mari est mort ! Oui, mon enfant, me repliqua Micalé ; il a été frappé d'un coup mortel en combattant pour la patrie. Ce ne sont pas cependant les Athéniens qui ont tranché la trame de ses jours ; une main meurtrière & invisible en a coupé le fil. En a coupé le fil ! repris-je : Eh ! pourquoi ? Pour lui enlever le bien qu'il possédoit, me répondit Micalé. Vos charmes, mon enfant, ont causé le malheur de Polémon. Un méchant homme, dont le pouvoir surnaturel est redoutable, vous aime ; il veut devenir votre époux ; le désir de vous posséder lui a fait

Juste ciel ! c'est mon mari !

immoler Polémon. Les prodiges qui vous ont étonnée dans le bois d'oliviers ſont l'ouvrage de la puiſſance criminelle de cet homme. Tandis que Micalé me tenoit ce diſcours, l'ombre de mon mari diſparut. L'eſtime & le ſincère attachement que j'avois pour le vertueux Polémon, rempli d'attention pour moi, m'avoient d'abord fait ſentir vivement ſa perte, mais ma douleur devint inexprimable, en apprenant que mes foibles appas lui coûtoient la vie. Je me reprochois ſon malheur, & mon déſeſpoir augmentoit encore, ne ſachant quel étoit celui à qui je devois une haine implacable.

Quoi! dis-je à Micalé, je ſuis aſſez infortunée pour être cauſe de la mort de Polémon? Quoi! ſans y ſonger, je lui ai ſuſcité un ennemi aſſez redoutable, ou plutôt aſſez méchant pour lui arracher la vie? & ce cruel croit que je ſerai la récompenſe de ſon crime? Non, je ne la ſerai pas... Il dépend de moi de me garantir de ce malheur... Oui, Polémon, je te le jure, jamais mon ſort ne ſera uni à celui d'aucun homme. Mélanie, me dit Micalé, gardez-vous de réïtérer de ſang froid un ſerment que la douleur vous dicte dans ce moment:

vous êtes trop jeune pour le tenir. Un mari vous a rendu heureuſe; ſa douceur & ſa tendreſſe vous ont fait goûter tout le charme d'une union aſſortie; ce charme vous manquera bientôt, & vous fera déſirer de faire le bonheur d'un paſteur que vous en croirez digne. Eh! comment oſerois-je jamais faire un choix? repris-je, comment démêlerois-je parmi ceux qui pourront penſer à moi, le monſtre furieux.... l'aſſaſſin de Polémon?.... Il ſe cache, ſans doute, ſous de belles apparences. Peut-être ſeroit-ce ſa main meurtrière qui recevroit la mienne... je friſſonne d'y penſer. Ne craignez rien, mon enfant, me dit Micalé, l'aſſaſſin de votre mari ne ſera jamais votre époux: les dieux ne le permettront pas; raſſurez-vous, reprenez vos eſprits, j'ai encore quelque choſe à vous faire voir.

Micalé fit de nouvelles figures avec ſa baguette: auſſitôt je vis paroître un jeune homme d'environ vingt-ſept ans; il étoit bien fait, ſon teint étoit animé, la douceur & la nobleſſe de ſa phyſionomie intéreſſoient pour lui; ſon habillement étoit celui d'un ſoldat: de la main droite il tenoit une branche d'olivier, & de la gauche le même bracelet que je venois de voir dans la main

de mon mari. Je fus émue à cet objet. Le soldat parut s'avancer pour me le présenter, je tendis le bras pour le recevoir, mais tout disparut. Micalé voyant ma surprise, me dit que les ombres n'étoient pas palpables. Ce que je viens de voir, lui repartis-je, n'est donc que l'ombre d'un vaillant soldat, victime de sa patrie? Que je le plains! Cessez de le plaindre, me repliqua Micalé; il n'est pas mort: J'en suis ravie, répondis-je. Mais pourquoi s'est il présenté à mes yeux? Je vais vous le dire, reprit Micalé.

Ce soldat étoit le meilleur ami de votre mari, il méritoit de l'être: c'est un thessalien aussi zélé pour la gloire de sa patrie, & aussi vertueux que l'étoit Polémon: il a reçu de lui votre bracelet pour vous le remettre. La branche d'olivier que vous avez vue dans la main de ce soldat, annonce la paix entre les athéniens & nous. Vous reverrez cet ami de Polémon, il vous instruira des dernières volontés de votre mari; respectez-les, & gardez toujours un tendre souvenir du malheureux Polémon.

Tandis que Micalé parloit, je pleurois amèrement. Mon enfant, continua-t-elle, cessez de vous affliger; ne vous reprochez

plus la mort de Polémon ; je vous loue d'y être sensible, votre douleur m'assure de votre bon cœur : j'aime les personnes qui pensent bien, je les protège, je les mets en état de ne pas craindre les méchans. Vous en avez un à redouter ; je vais vous faire un présent précieux ; il vous sera utile, je le prévois. Micalé me donna une boîte, elle renfermoit des petits grains blancs comme neige. Avec ces petits grains, me dit-elle, vous détruirez tout prodige & toute illusion ; ne craignez rien de l'enchanteur qui vous aime, vous le connoîtrez un jour ; peut-être même vengerez-vous la mort de Polémon. Ah ! ma bonne mère, repartis-je en embrassant Micalé, puissent les dieux vous entendre. Allez, mon enfant, reprit-elle en me serrant dans ses bras, allez, consolez-vous, votre perte ne sera pas irréparable. Mirtelle sera mortellement affligée de la mort de son fils ; épargnez à sa juste douleur, la cruelle circonstance dont je viens de vous instruire. Gardez-en même un secret inviolable. Micalé ensuite m'enseigna la manière de me servir dans l'occasion de mes petits grains.

Je repris le chemin du hameau, étonnée de ce que je venois de voir, & pénétrée

d'un regret violent ; je me regardois comme l'auteur de la mort de Polémon. J'arrivai chez Mirtelle, je lui appris la triſte deſtinée de ſon fils. Le caractère de Mirtelle étoit ferme & courageux ; elle trouva dans le genre de mort de mon mari (car je lui cachai ce que Micalé m'avoit ordonné de taire), de quoi ſe conſoler ; & l'honneur qui en rejailliſſoit ſur ſes deux autres fils tarit la ſource de ſes pleurs.

Pour moi, il eſt aiſé de comprendre quels pouvoient être ma douleur & le trouble de mon ame. A mon affection ſe joignoit une vive inquiétude. De la jeuneſſe dont j'étois, je ne pouvois me flatter que mon père me laiſsât libre, & je tremblois qu'il ne me livrât lui-même à un homme adonné à des ſciences criminelles, & de plus meurtrier de mon mari. La nuit, quand le ſommeil me procuroit quelques inſtans de repos, je croyois voir Polémon & ce ſoldat, je m'imaginois que l'un me reprochoit ſa mort, & que l'autre ſembloit vouloir m'en conſoler. Enfin la vue de tous les deux me troubloit également. Mon inquiétude m'étoit d'un poids d'autant plus peſant, que je n'oſois ouvrir mon cœur à Mirtelle ; j'avois néanmoins beſoin de conſolation; mon ſilence

renfermoit ma douleur trop cruellement au-dedans de moi-même : l'eſpoir de la ſoulager, & une entière confiance en mon père me déterminerent à ne lui plus rien cacher ; je penſai que Micalé ne pourroit déſapprouver cet épanchement dans le ſein d'un père prudent & ſage. J'allai le trouver, je lui contai l'aventure du bois d'oliviers, je lui dis ce que j'avois vu chez Micalé, & je lui rendis les diſcours de cette ſavante femme. Mon père ne douta point de la mort de Polémon ; le prodige étonnant de l'arbre, & la ſcience de Micalé l'en aſſurèrent. Egalement ſurpris & touché, il crut devoir étouffer ſa douleur pour ſoulager la mienne. Son premier ſoin fut celui de vaincre les inutiles reproches que je me faiſois de la mort de mon mari ; il y réuſſit, il remit quelque calme dans mon eſprit agité ; enfin je le quittai plus tranquille.

Dans le moment que je diſois adieu à mon père, nous entendîmes du bruit devant la maiſon ; je fus à la porte, mon père me ſuivit. Nous vîmes un paſteur, beau & bien fait, attaqué par deux hommes ; ils prirent la fuite dès qu'ils virent venir du monde. Mais nous trouvâmes le paſteur renverſé, bleſſé, & preſque ſans ſentiment. Nous le

secourûmes, mon père le fit porter chez lui. Après nous avoir témoigné sa reconnoissance, il nous apprit qu'il étoit du hameau de Pemphile, éloigné seulement de deux lieues du nôtre, & il nous dit qu'il se nommoit Photis. Au nom de Photis, mon père le connut pour être un des plus riches pasteurs de toute la contrée. Sa physionomie, sa douceur, ses manières, son esprit, tout enfin prévint mon père en sa faveur. Il lui dit qu'il ne sortiroit point de chez lui qu'il ne fût bien remis : effectivement, Photis y resta plus de quinze jours. Mon père me dit en le quittant, d'attendre avec tranquillité des nouvelles certaines du destin de Polémon, il m'ordonna de venir souvent chercher auprès de lui de la consolation.

A peine fus-je partie, que Photis félicita mon père & ma mère d'avoir une fille si aimable ; il loua avec chaleur ma taille, ma physionomie, enfin toute ma personne : il s'informa si j'étois établie, & il parut touché en apprenant que j'étois mariée. A tous les momens du jour il parloit de moi ; mon père & ma mère étoient charmés de l'esprit & des manières de ce pasteur. Quand j'allois les voir, ils me vantoient son mérite, & ne m'entretenoient que de Photis, &

Photis, malgré ma retenue & mon air triſte, ne pouvoit en me voyant modérer ſa joie.

Après avoir reſté quinze jours chez mon père, Photis bien rétabli le remercia de ſes bontés, lui demanda ſon amitié, & lui témoigna un chagrin ſenſible de ne pouvoir s'unir à ſa famille. Il conjura mon père de venir paſſer chez lui, du moins un jour entier, avec tous ceux de ſes enfans qu'il voudroit bien y amener. Mon père y conſentit, il fit dire à mon frère aîné de ſe rendre le lendemain chez Photis, & de me mener avec lui. Nous y allâmes; nous ne pûmes tous voir ſans être ſurpris, l'étendue & la beauté des biens de ce jeune paſteur; car Photis n'avoit encore que vingt-cinq ans. Lui ſeul avoit autant de troupeaux que dix autres paſteurs. Mon père ne put s'empêcher de former le deſſein de faire ſon gendre de Photis, ſi véritablement Polémon étoit mort; deux jours après il en fut aſſuré.

J'étois aſſiſe avec Mirtelle ſur la porte de la maiſon, je vis d'aſſez loin ce ſoldat, dont l'idée m'étoit toujours préſente; je le reconnus, ſa vue me troubla. Ah! ma mère, m'écriai-je éperdue, Polémon eſt mort! voilà le ſoldat de Micalé! il vient

à nous. Juſtes dieux, ayez pitié de moi ! Le ſoldat nous aborda avec civilité ; il me remit mon bracelet & un papier fermé ; je l'ouvris en tremblant : Polémon me prioit de regarder ce cher camarade comme un autre lui-même : il me conjuroit d'approuver le partage de ſes biens acquis, ou par ſes travaux, ou à la guerre, entre ce ſoldat & moi. Le ſoldat me parla avec déſintéreſſement ; il me pria de remettre tout détail d'affaire à un temps où je pourrois m'en occuper avec plus de tranquillité. Juſqu'à ce moment, ajouta-t-il en me préſentant ce qu'il tenoit déjà de Polémon, ſoyez la maîtreſſe de tout. Je le regardois, je l'écoutois avec une attention infinie ; je trouvois ſon procédé généreux, je le trouvois digne enfin de l'amitié que mon mari avoit eue pour lui, & je ne ſentois aucun regret de ce qu'il avoit fait en ſa faveur. Lindor, cet ami de Polémon, ſe fit connoître à nous ; il étoit du hameau vis-à-vis du nôtre, au-delà du fleuve Penée. J'appris avec plaiſir que ſi peu de diſtance nous ſéparoit. Il nous demanda d'une manière aſſez empreſſée la permiſſion de cultiver une connoiſſance bien chère pour lui, ajouta-t-il, puiſqu'elle lui coûtoit la perte de ſon plus cher ami. Mirtelle ne la

lui refusa pas, & moi je la lui accordai avec plaisir.

Je courus d'abord chercher dans les embrassemens de mon père de la consolation: ma douleur & mes larmes l'instruisirent du funeste sort d'un gendre qui lui étoit cher. Il me garda quelques jours chez lui pour remettre le calme dans mon esprit agité. La nouvelle de la mort de Polémon fut à peine répandue, que plusieurs pasteurs formèrent le dessein de me demander à mon père. Liphitas, qui vit encore, que vous connoissez toutes, & que tout le monde estime, m'avoit recherchée. Je crois vous avoir dit combien il parut touché de la préférence que Polémon avoit obtenue sur lui; il n'avoit pris aucun engagement, & l'on disoit dans le hameau qu'il m'aimoit toujours. On ne se trompoit pas; il fut d'abord trouver mon père, mais mon père, qui lui faisoit l'injustice de le soupçonner, lui dit assez froidement que son choix étoit déjà fait: il disoit vrai. Photis, insinuant & riche, étoit celui qu'il désiroit pour son gendre.

Le lendemain que je fus de retour de chez mon père, Lindor vint chez Mirtelle; sa vue me causa quelqu'émotion; il resta cette première fois peu de temps avec nous; mais

dans

dans la ſuite, ſes viſites fréquentes étoient plus longues. Je lui ſavois gré de ſes attentions & de ſes complaiſances; ſon entretien me tiroit inſenſiblement de la triſteſſe où j'étois: je trouvois qu'il penſoit en galant homme, & qu'il rendoit avec eſprit ce qu'il penſoit. Lindor près de moi, le temps me paroiſſoit court, & quand il me quittoit, je retombois dans la triſteſſe & l'ennui dont il m'avoit tirée.

Lindor m'avoit déjà rendu pluſieurs viſites, lorſqu'un jour j'allai au mont Olimpe; je fis le chemin doucement, l'eſprit préoccupé de Lindor. Il me paroît doux, diſois-je; il a l'air ſage, il a de l'eſprit, ſa phyſionomie eſt prévenante; Polémon avoit raiſon de l'aimer. Ce fut avec ces idées que je gagnai, ſans preſque m'en appercevoir, la retraite de mon père: Photis étoit avec lui. Il faut, ma fille, me dit-il, voyant mon air triſte & abattu, il faut vous faire une raiſon ſur la perte que vous avez faite; Photis reſſent vivement votre douleur, & les ſentimens où il eſt pour vous lui font déſirer de pouvoir un jour vous conſoler. Ce diſcours m'embarraſſa; je rougis, & ſans rien répondre à mon père, je lui parlai des diſpoſitions de Polémon en faveur de Lin-

dor; je lui exagérai la façon noble & désintéressée dont il en usoit avec moi. J'ajoutai que ce pasteur étoit bien digne de l'amitié de Polémon. Mon père m'écouta louer Lindor avec peine, & je crois que Photis, ainsi que lui, craignit que ce pasteur ne m'eût fait une impression trop avantageuse.

Avant de quitter mon père, il me prit dans ses bras, & me dit: J'espère, ma fille, qu'en personne bien née, vous ne ferez point de choix sans mon aveu. Remettez à mon amitié pour vous, & à ma prudence, le soin de vous donner un époux. Puis, en s'adressant à Photis, il ajouta: Mon cher Photis, reconduisez Mélanie chez sa belle-mère; voyez-là souvent, je vous le permets; & vous, ma fille, recevez Photis comme je puis le souhaiter.

Photis me ramena au hameau. Je ne puis vous rendre ses discours, car quoiqu'il marchât à côté de moi, je fis le chemin seule, tant j'étois occupée de mes idées. Je me rappelois le discours de mon père, & sa prédilection pour Photis m'affligeoit sensiblement. Sa défense sur-tout de faire un choix sans son aveu me fit sentir qu'il l'avoit déjà fait. Mon juste respect pour lui, & la crainte de lui déplaire me firent avec

confusion découvrir à moi-même que Lindor ne m'étoit pas indifférent : ce fut cependant sans en sentir ni honte, ni regret ; je le trouvois digne de posséder mon cœur ; j'étois seulement étonnée de m'être prévenue en sa faveur si promptement. La crainte que Lindor ne fût sensible pour une autre commença à m'inquiéter : de cette crainte je passai à celle de ne pouvoir le rendre heureux, s'il me trouvoit digne de faire son bonheur. Enfin j'arrivai au hameau sans avoir parlé à Photis.

Le lendemain, Lindor vint chez ma belle-mère ; après avoir resté un moment avec elle, il passa dans ma chambre. S'il m'aborda d'un air timide, le mien ne fut pas bien assuré ; son compliment fut embarrassé ; ce que je lui répondis fut assez mal rangé ; le silence succéda. Nous nous regardions, nous rougissions, nous baissions les yeux sans trop savoir ce que nous devions nous dire : Lindor rompit enfin le silence. La plus tendre amitié, me dit-il, m'a fait donner des larmes au malheureux Polémon ; mais que je le plains aujourd'hui ! Quelle douleur ! quels regrets n'a-t-il pas dû sentir en quittant la vie ! Quel étoit son bonheur ! il vous possédoit ! Photis entra

dans ce moment ; ſi ſa préſence me tira d'un grand embarras, elle me cauſa un violent dépit, & ſes regards inquiets achevèrent de me déconcerter. Mais de combien mon dépit n'augmenta-t-il pas, quand je vis Lindor ſortir, & laiſſer Photis ſeul avec moi ?

Photis me tint pluſieurs diſcours obligeans, je n'y répondis que froidement. Que je ſerois heureux, me dit-il, ſi vos ſentimens ſecondoient les deſirs d'Alémon! Que n'avez-vous pour moi les mêmes yeux que lui ! Je ne donnai pas le temps à Photis de m'en dire davantage, je paſſai dans la chambre de ma belle-mère, où je trouvai une ſœur de Liphitas.

Je vous ai dit l'injuſtice de mon père à l'égard de Liphitas ; ſa tendreſſe pour moi le lui avoit rendu ſuſpect ; il m'avoit confié ſes ſoupçons, & mon imagination vive les avoit convertis preſqu'en certitude. Un jour que je revenois du mont Olimpe, je trouvai Liphitas dans la chambre de Mirtelle ; ſa vue me troubla, je le regardai avec indignation. Je vois peut-être devant mes yeux, dis-je en moi-même, le meurtrier de Polémon. Puis-je en douter ? la haine que je reſſens pour Liphitas m'en aſſure. Il

s'approcha de moi, me fit un compliment, mais je ne puis vous le rendre; j'étois trop troublée pour l'écouter; je me souviens seulement que ma réponse brusque l'étonna, & dut lui persuader que j'approuvois le refus qu'il avoit essuyé de mon père. Cependant Liphitas ne se rebuta point; il me cherchoit avec empressement, il cultivoit mes frères, & souvent il venoit me joindre à mes troupeaux: plus je le voyois, plus je le haïssois; & si mon père ne m'avoit pas défendu de m'échapper avec lui, dans la juste crainte que je n'insultasse peut-être un innocent, je l'aurois accablé d'outrages. Mais enfin la recherche de Photis approuvée de mon père, lui apprit qu'il étoit sans espérance, & me délivra de ses importunités.

Liphitas n'avoit pas aspiré seul à me posséder, avant que j'eusse épousé Polémon. Thanestros, qui fait encore aujourd'hui le charme de nos sociétés, m'avoit aussi recherchée, & avoit marqué une véritable douleur de n'avoir pu m'obtenir. Pour se consoler plus sûrement, il jeta les yeux sur une compagne que j'avois, jeune, aimable, vertueuse, & que j'aimais beaucoup. Thanestros me pria de parler en sa

faveur : je le fis sans chagrin & sans envie ; je rendis justice à son mérite, je l'exaltai ; enfin, il fut écouté, aimé, heureux ; & moi, charmée de voir ma compagne établie au gré de ses désirs. Notre amitié en devint encore plus étroite, & Thanestros, sans paroître envier le bonheur de Polémon, en lia une intime avec lui ; de sorte que les maris & leurs femmes passoient presque leur vie ensemble.

Cette liaison si douce & si aimable ne fut pas de longue durée ; Polémon partit pour aller à la guerre ; & peu de jours après, Thanestros nous fit ses adieux pour aller recueillir, au-delà de Larisse, une succession. Thanestros & Polémon étoient absens depuis plus de six mois, lorsque mon amie fut attaquée d'une maladie aussi violente que singulière : mes soins furent inutiles, elle mourut dans mes bras. Je pleurois sa perte, quand l'aventure du bois d'oliviers m'annonça la mort de Polémon. Peu de temps après Thanestros revint : son retour lui apprit qu'il étoit veuf, & que j'étois libre.

Ni la recherche déclarée de Photis, avouée de mon père, ni celle de Lindor que je paroissois recevoir avec prédilection,

n'arrêtèrent point Thaneſtros. Il fut trouver mon père, & me demanda avec tout l'empreſſement d'un homme amoureux. Cette démarche précipitée donna lieu à mon père de penſer que Thaneſtros perdoit ſa femme ſans regret : de ce moment il partagea ſes ſoupçons entre Liphitas & Thaneſtros. Je partageai auſſi les miens entr'eux, dès que je fus inſtruite des ſentimens de Thaneſtros. L'un des deux, me diſois-je, eſt un homme méchant, criminel & redoutable ; ſi c'eſt Thaneſtros, il peut encore ajouter Lindor aux victimes qu'il a déjà immolées à ſon funeſte amour. Car en le ſoupçonnant, je ne doutois pas que la mort de ſa femme ne fût ſon ouvrage. Mais, m'écriai-je, à qui fais-je injuſtice ? A qui dois-je ma haine ? Duquel enfin dois-je me défier ?

Le refus de mon père n'étouffa pas entièrement l'eſpérance chez Thaneſtros ; il étoit jeune, bien fait de ſa perſonne, & il avoit l'eſprit agréable. Depuis ſon mariage avec mon amie, je lui avois témoigné beaucoup d'amitié : il ſe flatta de pouvoir par ſes ſoins l'emporter ſur ſes rivaux ; je le fuyois, je le rebutois, mais vainement ; il me cherchoit & me ſuivoit en tous lieux :

il vint me joindre un jour à mes troupeaux. Ah! Mélanie, me dit-il, tant de cruauté devroit-elle être le prix de tant d'amour? Je vous adorois quand Polémon vous obtint; que n'ai-je pas souffert depuis ce jour fatal! Cacher ma tendresse étoit le moindre de mes maux. Le lien où je m'étois engagé, le bonheur de Polémon, mes efforts pour paroître répondre à la passion d'une femme toujours attentive à me plaire; tout enfin étoit pour le malheureux Thanestros un martyre continuel. Cet aveu me confirma dans mes soupçons; je frémis de crainte & d'horreur. Juste ciel! dis-je en moi-même, ce cruel est l'homicide de sa femme & de mon mari! Puisse Lindor être préservé de sa fureur! Thanestros s'appercevant du trouble que me causoit son discours, me dit: écoutez-moi.

Vous ayant perdue, je cherchai à vous retrouver dans une autre vous-même; je vous demandai de m'unir à votre amie; c'étoit le seul moyen de me conserver, sous le voile de l'amitié, la liberté & le plaisir de vous voir tous les jours. Ce moyen me réussit, & ma tendresse toujours nourrie par votre présence, prenoit à tous les instans de nouvelles forces. Elle est telle aujourd'hui, que je ne pourrai survivre au

malheur de vous voir encore posséder par un autre. Ce sera, lui repartis-je, la punition que les justes dieux vous réserveront. Mon père vous a refusé pour gendre, je l'en ai remercié; & moi je vous déclare que mon choix est fait. Vous aimez, s'écria Thanestros! Oui, j'aime, repris-je, & j'aime un pasteur vertueux; son amour est innocent, & le bonheur qu'il trouvera dans notre union ne lui aura point coûté de crime. Je vis l'étonnement & le trouble de Thanestros à ce discours. Dans ce moment Photis me joignit; sa présence empêcha Thanestros de me répondre: il me quitta. Sur le champ je me reprochai d'avoir trop expliqué mes sentimens; mes craintes & mes inquiétudes en redoublèrent; je tremblois pour Lindor; Thanestros sans espérance, & offensé grièvement de mes discours, cessa de me chercher. Je vis ce changement avec plaisir, je me flattai de n'avoir plus à redouter & à vaincre que mon père. Que je me trompois!

Photis & Lindor me voyoient souvent; tout ce que le premier me disoit me révoltoit contre lui, & le plus léger discours du dernier me touchoit vivement. Ces deux mouvemens si opposés produisoient en moi

cependant le même effet. Je restois embarrassée, & ne répondois rien : il n'y avoit, je crois, que mes yeux qui, sans que j'y pensasse, donnoient autant d'espérance à l'un, qu'ils en donnoient peu à l'autre. Je n'osois néanmoins maltraiter Photis, mon père favorisoit sa recherche, il ne s'en étoit que trop expliqué avec moi : ainsi j'étois véritablement à plaindre ; car je ne me sentois ni la force de lui résister, ni celle de lui obéir ; je n'avois d'espérance que dans sa bonté pour ses enfans.

Lindor vint me chercher un matin à mes troupeaux ; sa vue me causa de l'émotion. L'empressé & l'incommode Photis, me dit-il, me permet aujourd'hui de vous entretenir. Mais que je suis infortuné, si vous lui savez mauvais gré de ce moment heureux qu'il me laisse ! Je voudrois, lui repartis-je, ne le voir jamais. Se pourroit-il, reprit vivement Lindor, que je n'eusse à combattre dans votre cœur que le souvenir de Polémon ? Helas ! repartis-je d'un air animé, vous avez mon père à combattre & à vaincre ! Ah ! Mélanie, s'écria Lindor, en me prenant les mains, permettez que je vous exprime ma joie ! Vous m'apprenez que je ne vous suis pas indifférent. Si

vous adorer peut me rendre digne de vos bontés, je mérite votre cœur tout entier. Ce que je venois de dire m'étoit échappé ſans en ſentir toute la force ; le tranſport de Lindor m'y fit réfléchir ; je rougis, je voulus même échapper à Lindor. Mais lui, en ſe ſaiſiſſant d'une de mes mains, reprit : Quoi ! vous voulez me fuir ? Me ſerois-je flatté trop-tôt ? Parlez, Mélanie. Voyez mon père, repliquai-je, s'il ſe déclare pour vous, j'obéirai avec plaiſir. J'ai votre aveu, repartit Lindor, je ſuis trop heureux. Je vais trouver Alémon, je vais lui remettre un écrit de Polémon ; il verra par cet écrit, que ce tendre ami le conjure de diſpoſer de vous en ma faveur, ſi vous y donnez votre aveu. Polémon mourant demande à votre père cette précieuſe & derniere marque de ſon eſtime. Ma ſurpriſe fut extrême à ce diſcours ; une joie vive y ſuccéda. Je regardai cette diſpoſition écrite de la main de Polémon expirant, comme des armes triomphantes pour attaquer & vaincre mon père. Eh ! pourquoi, dis-je à Lindor, ne m'avez-vous pas encore parlé de cet écrit ? Je voulois auparavant, me répondit-il, découvrir les ſentimens de votre cœur. Oui, cette dernière volonté de Polémon auroit

toujours été ignorée, ſi votre cœur, prévenu pour un autre, m'eût refuſé ſon aveu pour en faire uſage. Partez, repris-je, allez trouver mon père. Puiſſent les dieux lui inſpirer de répondre à vos vœux, aux miens, & à ceux de Polémon.

Je revins au hameau le cœur rempli de ma tendreſſe & de celle de Lindor, mais inquiète. Il m'avoit inſtruite de l'état de ſa fortune, elle étoit médiocre alors, je ſavois comme mon père penſoit ſur les établiſſemens ; il étoit perſuadé que l'indigence, mère de l'aigreur, du dégoût & du mépris, chaſſoit l'amour le plus fort, & lui faiſoit ſuccéder le divorce ; de même qu'il penſoit que l'abondance ſoutenoit l'union, & fortifioit la vertu. Photis me faiſoit trembler ; il étoit un rival dangereux pour Lindor : j'avois toujours préſens à l'eſprit ſes troupeaux nombreux, ſes pâturages gras & étendus dont mon père n'avoit été que trop frappé. Pourquoi, diſois-je, Photis eſt-il plus riche que Lindor ?

Après avoir quitté mon père, Lindor revint au hameau. Photis étoit à côté de moi quand il entra dans la chambre de Mirtelle ; ſa triſteſſe ne m'inſtruiſit que trop du refus de mon père ; je ne pus réſiſter à mon im-

patience ; je me levai, & je dis à Linord de me ſuivre. J'allai dans le verger de Mirtelle. Ah ! Mélanie, que je ſuis à plaindre, me dit Lindor d'un ton qui me perça le cœur ! Alémon vient de me condamner au cruel tourment de n'être jamais à vous. Quoi ! Mélanie, un autre vous poſſédera ! Pourrez-vous y conſentir ? J'eſpère, lui répondis-je, pouvoir me ſouſtraire à un malheur que je crains autant que vous le redoutez ; mais, mon cher Lindor, n'eſpérez pas que je vous rende jamais heureux, ſi je ne puis fléchir mon père. Vous ne fléchirez point Alémon, reprit Lindor ; je ſuis ſans eſpérance. Que dis-je, s'écria-t-il ! vous lui obéirez ! Photis triomphera ! vous céderez à ſes empreſſemens & à la volonté d'un père ! Non, repliquai-je, non, raſſurez-vous : je vous aime, Lindor, jamais je n'aimerai que vous ; c'eſt vous promettre que jamais un autre que vous ne me poſſédera. Eh quoi, reprit-il, ne voyez-vous aucun moyen pour vous affranchir d'une autorité ? .... Non, dis-je, en l'interrompant ; les dieux, la nature, les bontés de mon père, le devoir, le reſpect, tout me ſoumet à ſon autorité. Ce ſera déjà trop prendre ſur moi, d'oſer réſiſter à ſa volonté,

ſans ajouter à cette audace la hardieſſe de vouloir ce qu'il ne veut pas.

Lindor alloit me répondre, quand nous vîmes du feu en l'air, & un oiſeau monſtrueux par ſa groſſeur & par ſa ſingulière figure ; il pouſſoit des ſifflemens épouvantables ; il tenoit une pierre dans chacune de ſes griffes ; il en laiſſa tomber une. Je fis un cri perçant à la vue de Lindor frappé & renverſé par terre, je courus à lui. Ah ! mon cher Lindor, lui dis-je, renoncez à moi ! il y va de votre vie ! Je renonce à tous les hommes. Je parlois en vain, Lindor ne m'entendoit point. Mirtelle & Photis vinrent à mes cris : le terrible oiſeau étoit toujours ſur nos têtes, il jetoit du feu & de la flamme par le bec & par les yeux ; il ſe débattoit en plongeant ſur nous ; il ſembloit toujours vouloir fondre ſur Lindor ; ſon péril, mon effroi m'avoient d'abord empêchée de penſer que je tenois de Micalé de quoi détruire ce prodige ; car je ne doutai point que ce ne fût le cruel meurtrier de Polémon, qui vouloit encore ajouter à ce crime celui de ſe défaire de Lindor.

J'ouvris, ſans la ſortir de ma poche, la boîte de Micalé, je pris quelques grains, & ſans être vue, je les ſemai ſur Lindor, tou-

jours renverſé & ſans aucun ſentiment. Auſſitôt l'effroyable oiſeau diſparut, & Lindor reprit ſes eſprits. Mais l'oiſeau, en diſparoiſſant, laiſſa aller la pierre qui étoit reſtée dans une de ſes griffes, elle tomba ſur la tête de Photis; ſon ſang coula d'abord. Lindor plus heureux, car ſon coup ne l'avoit qu'étourdi, courut à Photis, j'en fis autant, & tous deux nous le ſecourûmes d'une manière empreſſée. Je me reprochois à moi-même cet accident, en aſſurant Photis de la peine que j'en reſſentois. Un malheur dont on eſt le témoin, quoiqu'il arrive à une perſonne qui nous déplaît, fait ſentir à une ame bien née les tendres mouvemens de la pitié. Je les exprimois à Photis d'un ton obligeant; mais il me répondit: Ce n'eſt pas dans ce moment, ni dans cette occaſion que je voudrois vous voir ſenſible; votre pitié n'eſt qu'une pitié accidentelle; votre indifférence pour moi en aura bientôt triomphé. Ce prodige, ajouta-t-il, menace ceux qui aſpirent au bonheur de vous poſſéder; Lindor ſera le ſeul objet de vos craintes. Que ſon ſort ſera différent du mien, ſi le rival inviſible qui nous pourſuit tous deux nous fait tomber ſous ſes coups! Vos regrets & vos larmes payeront aſſez la vie que lui

aura coûté le bonheur d'être aimé. Photis s'apperçut de la vive impreſſion que me faiſoit ſon diſcours.

Un de mes frères arriva dans ce moment; il apprit, avec une extrême ſurpriſe, le ſujet de l'effroi où nous étions encore; il ne pouvoit rien comprendre à cette aventure; Photis en paroiſſoit auſſi ſurpris qu'interdit; Lindor regardoit ſans ceſſe en l'air avec inquiétude, & Mirtelle ne pouvoit raſſurer ſes eſprits. Mon frère emmena Photis chez lui, où il reſta huit jours. Vous aurez tous raiſon dans un moment de penſer que ce prodige avoit dû étonner Photis. Pour moi, je tremblois pour Lindor. Saiſie de crainte & d'effroi, j'imaginai que je pouvois le garantir des pièges que pourroit lui tendre ſon ennemi; je partageai avec lui le préſent de Micalé, & je l'inſtruiſis de la manière de ſe ſervir des petits grains dans l'occaſion. L'oiſeau en a voulu à Photis comme à vous, dis-je à Lindor, je l'ai vu intimidé; il eſt ſans défenſe contre votre commun ennemi; puiſſe la crainte de ſuccomber le faire renoncer à moi. Que nous ſerions heureux s'il s'y trouvoit forcé!

Un de mes frères alla le lendemain, dès le point du jour, chez mon père: il lui

raconta l'aventure de la veille. Ce prodige ne l'étonna pas, mais il ne pouvoit comprendre ce qui avoit pu le détruire ; car j'avois oublié de lui parler du préſent de Micalé, & dès le moment du prodige, je réſolus de le tenir ſecret, dans la crainte de me voir obligée, pour obéir à mon père, de partager ma boîte avec Photis. Mon père, ainſi que moi, penſa que le magicien dont j'étois aimée vouloit ajouter à ſon premier crime, celui de ſe défaire encore de Photis & de Lindor. Il me fit dire de venir lui parler. Cet ordre m'inquiéta ; je partis en tremblant ; mais ce bon père me raſſura. Vous le ſavez ſans doute, ma fille, me dit-il ; j'ai vu Lindor hier ; ce paſteur me paroît avoir tous les ſentimens d'un homme d'honneur ; ſa manière déſintéreſſée au ſujet du legs de Polémon m'a inſpiré de l'eſtime pour lui, & cette eſtime m'a fait ſentir du regret de ne pouvoir l'accepter pour gendre. Mais, ma fille, j'ai pris des engagemens pour vous avec Photis. Vous ne devez pas trouver ce paſteur indigne de vous plaire ; il eſt aimable, il a de l'eſprit ; ſon caractère eſt doux & complaiſant ; il eſt ſage ; il eſt riche, laborieux, attentif à conſerver ce qu'il a, ſoigneux de l'augmen-

ter ; il vous aime ; sa passion pour vous ne peut le confondre avec les pasteurs qui me sont suspects : votre mari étoit déjà mort, quand le hasard nous a fait connoître Photis. En vous donnant à lui, ma fille, je ne crains point d'unir la vertu avec le vice. Voilà, ma chère Mélanie, les raisons qui m'ont déterminé en faveur de Photis, persuadé que vous ne me donnerez pas le chagrin de vous opposer à votre bonheur, unique objet de mon attention & de mes vœux.

Mon père me parloit avec tant de bonté & tant de prudence, que je ne savois que lui répondre. J'étois cependant dans une situation violente ; je sentois l'éloignement extrême que me donnoit pour Photis ma tendresse pour Lindor : agitée de ces mouvemens, je ne pus retenir mes larmes ; elles confirmèrent mon père dans le soupçon que Lindor ne m'étoit pas indifférent. Eh quoi ! ma fille, vous pleurez, me dit-il ? Qu'avez-vous ? me craindriez-vous plus que vous ne m'aimeriez ? Ne suis-je pas votre ami aussi bien que votre père ? parlez-moi avec confiance.

Je vous aime trop tendrement, dis-je à mon père, pour ne pas vous craindre, c'est-à-dire, pour ne pas trembler de vous

déplaire. Il eſt vrai, je l'avoue, je me ſens pour Photis un éloignement que je ne puis vaincre. Je conviens qu'il eſt riche ; mais, mon père, le bien ſuffit-il pour être heureux ? On peut dans les bras même de la fortune envier l'indigence de ſon voiſin. On peut, il eſt vrai, me répondit mon père, n'être pas parfaitement heureux avec du bien, il peut nous manquer quelque choſe, & ce quelque choſe n'eſt ordinairement qu'un beſoin de l'imagination. Mais, ma fille, ſans bien on eſt certainement malheureux ; les beſoins ſont alors des beſoins réels, ils cauſent bientôt la déſunion des cœurs & des eſprits. Quand on s'aime bien en s'épouſant, on s'épouſe ivre ; l'amour s'affoiblit, l'ivreſſe ceſſe, il ne reſte que la misère. Ainſi, ma chère Mélanie, plus je vous aime, plus je ſuis occupé pour vous de l'avenir : votre jeuneſſe & votre peu d'expérience vous empêchent de le prévoir. C'eſt donc à moi d'y penſer : je vous le dis avec l'amitié d'un bon père : non, jamais je ne ſouffrirai que vous épouſiez un homme qui n'aura pas un établiſſement convenable.

Mon père, ſans nommer Lindor, prononçoit ſa condamnation, & me perçoit le cœur d'un trait mortel ; je me faiſois un

terrible effort pour dévorer mes larmes ; je voulois, & je n'osois me jeter aux genoux de mon père ; je craignois de l'irriter contre moi, en lui faisant l'aveu de ma foiblesse. Je ne veux cependant pas vous contraindre, continua-t-il, mais j'attends des soins de Photis & de votre tendresse pour moi, un plein succès à mes désirs. Tout ce que j'exige pour le présent, ma fille, c'est de recevoir Photis avec honnêteté, il mérite de vous des égards : quittez Mirtelle, son fils mort, elle n'a plus de pouvoir sur vous ; vous êtes trop jeune, & même trop aimable pour répondre de vous-même à tout le hameau. Allez, ma chère Mélanie, allez chez votre frère aîné, je l'ai prévenu : ne recevez plus les visites de Lindor ; ne devant pas être votre mari, n'étant ni du hameau, ni ami d'aucun de vos frères, ses assiduités pourroient vous faire du tort : à l'égard du partage que vous avez à faire avec ce pasteur, je m'en charge. Adieu, ma fille, poursuivit mon père en me prenant dans ses bras, respectez ma vieillesse ; il me reste peu de jours à vivre, ne les empoisonnez pas.

Je quittai mon père pénétrée de la plus vive douleur. Dès que je fus dans la cam-

pagne, je ne contraignis plus mes larmes : je leur donnois un libre cours, quand je vis paroître Lindor. Vous sortez de chez Alémon, me dit-il, & vous pleurez. Ah ! je suis perdu ! nous sommes sans espérance, répliquai-je, je ne puis opposer de raisons à celles que mon père vient de me donner pour me rendre malheureuse. Vous en auriez trouvé, me dit-il, si vous m'aimiez autant que je vous aime. De grace, Lindor, repris-je, n'ajoutez point à ma douleur par un reproche aussi injuste : je suis encore plus affligée que vous : j'aurai plus à souffrir : une autre peut vous consoler de ma perte, & jamais je ne me consolerai de la vôtre. Une autre me consoleroit, s'écria Lindor ! Ah ! Mélanie, pouvez-vous le penser ? Je le crains, répliquai-je, & vous devez me pardonner cette crainte. Vous ne me verrez plus ; mon père m'a défendu de vous recevoir ; je vais demeurer chez mon frère aîné ; Photis, le seul Photis pourra m'y voir : tel est l'ordre de mon père ; il veut plus, il veut que je le reçoive avec honnêteté. Ah ! Lindor, plaignez-moi.

Nous gardâmes un moment le silence ; nos seules larmes exprimoient l'état souffrant de nos cœurs. Cependant, repris-je,

eſpérons encore : mon père toujours rempli de bonté pour ſes enfans, veut bien me donner du temps, car je lui ai fait l'aveu de ma répugnance pour Photis. Armons-nous donc de conſtance, mon cher Lindor : attendons du temps quelque ſecours imprévu. Foible eſpoir, s'écria Lindor ! Quoi ! Mélanie, je ne vous verrai plus ? N'oſerez-vous rien en ma faveur ? N'adoucirez-vous point mes peines par un regard, par un mot, enfin par un moment d'entretien ? Je reſterai encore deux jours chez Mirtelle, répliquai-je; elle m'aime, notre ſéparation lui coûtera, ce ſera mon excuſe. Venez demain, l'envie & le beſoin d'adoucir mes peines me rendront ingénieuſe, & me donneront de la hardieſſe.

L'affliction où je vous ai vue en vous abordant, me dit Lindor, celle où m'a jeté notre commun malheur, m'ont fait oublier de vous remercier. Oui, Mélanie, je vous dois la vie une ſeconde fois. Je demandai à Lindor comment & pourquoi. Mais quelle fut ma ſurpriſe en l'écoutant ! Il venoit d'être expoſé par une illuſion à la cruelle rage de notre ennemi. Vous ſavez que Lindor étoit du hameau de Titire ; pour venir dans le nôtre, il faut paſſer le Penée ; le fleuve eſt

toujours couvert de petits bateaux. Lindor en arrivant au bord, fut étonné de n'y voir qu'une seule barque ; elle étoit même à plus de deux cent pas de lui ; il fit signe au passager d'avancer, & lui marchoit toujours le long du rivage. Encore intimidé de l'aventure de la veille, il fut effrayé de voir dans les airs un gros oiseau d'une espèce singulière, il craignit que ce ne fût un nouveau prodige ; cette crainte lui fit avoir recours aux grains de Micalé; mais l'oiseau, sans songer à lui, continua son chemin, & se perdit dans les airs. Aussi-tôt Lindor rassuré entra dans la barque, où il laissa aller les grains qu'il tenoit. A peine ont-ils touché la barque, que la barque & le passager disparoissent. Lindor étonné se trouve dans l'eau ; il gagne le bord, sur le champ il voit le fleuve couvert à son ordinaire des bateaux destinés pour le traverser.

J'écoutai Lindor avec quelqu'effroi ; ma tendresse me faisoit trembler pour l'avenir, à mes craintes succéda la confiance. Pouvois-je, après ces expériences, la refuser au don précieux de Micalé ? Notre entretien nous conduisit jusqu'à l'entrée du hameau, où Lindor me quitta. Je fus d'abord chez mon frère, je voulois voir ma cham-

bre, & comment elle étoit ſituée ; j'avois mes raiſons. Je revins chez ma belle-mère ; la nouvelle de notre ſéparation la toucha véritablement ; nous pleurâmes enſemble, mais mes larmes n'étoient pas toutes données à l'amitié. Lindor, que je ne pourrois plus voir avec la même liberté, faiſoit couler les plus amères. Le lendemain il vint chez Mirtelle. Je ſavois ſon amour pour les fleurs, je les aimois auſſi ; il en cultivoit avec ſoin de très-rares. J'ai beſoin, lui dis-je, d'un vaſe rempli de fleurs ; mais, Lindor, je veux le tenir de vous ; faites-le moi porter ici, Mirtelle me l'enverra chez mon frère. La fenêtre de ma chambre donne dans la campagne du côté du Penée ; le vaſe dans le milieu vous inſtruira que je ne puis vous voir de tout le jour. Lorſque j'irai chez mon père, il ſera à gauche ; & vous ſaurez que c'eſt au bois d'olivier où je vous attends, en le voyant placé à droite. Lindor me quitta, auſſi content de ce que je faiſois pour lui qu'affligé d'en avoir beſoin.

Deux jours après j'allai loger chez mon frère, & j'y allai avec une triſteſſe mortelle. Photis maître d'y venir à tous les inſtans, la néceſſité de me trouver vis-à vis de lui, l'effort qu'il alloit m'en coûter, recevoir

cevoir ſes ſoins ſans oſer les rebuter, la crainte de ne pouvoir jamais rendre Lindor heureux, tout me déſeſpéroit, & me donnoit malgré moi, un bruſque dans l'humeur dont Photis ſe reſſentoit ſouvent. Lindor m'envoya un vaſe de fleurs très-rares, je le plaçai ſur ma fenêtre avec un plaiſir extrême, j'en examinois toutes les fleurs ; je les arroſois avec complaiſance, quand je vis entrer Photis. Ces fleurs ſont d'un grand prix pour vous, me dit-il : vous les tenez d'une main chère. Mirtelle vient de me les envoyer, repliquai-je : elle ne les a pas gardées longtems, me répondit-il. Je laiſſai tomber ce diſcours, & d'un ton aſſez obligeant, je lui demandai comment alloit ſa bleſſure ; il me parut ſenſible aux queſtions que je lui fis, & aux aſſurances que je lui donnai de la peine que m'avoit cauſée ſon accident. Il me dit : je voudrois bien, au prix d'un plus grand malheur, vous voir paſſer en ma faveur de la pitié à un ſentiment plus vif. Comme je n'avois rien à répondre à ce diſcours, je ſortis de ma chambre, j'allai dans celle de ma ſœur, Photis me ſuivit, & tout le reſte du jour il demeura avec nous.

Je me levai le lendemain avec la réſolution d'aller l'après-dîner au bois d'oliviers :

depuis quatre jours je n'avois vu Lindor ; je le plaignois, je jugeois de son impatience par la mienne. Que les jours, me disois-je, doivent lui paroître longs ! Qu'il est cruel de les passer sans voir ce qu'on aime ! je regardai mes fleurs, je les arrosai, ensuite je les plaçai à la droite de ma fenêtre, & je partis. Mais quelle fut ma surprise ! J'attendis vainement Lindor ; je restai plus de quatre heures dans le bois ; je le parcourois avec une inquiétude extrême ; je tremblois pour Lindor. Pourquoi, disois-je, ne vient-il point ? Qui peut le retenir ? il m'aime ; cependant il ne se présente point à mes yeux. Que je suis alarmée ? Il est en butte à la haine d'un ennemi redoutable. Ce cruel ennemi est Thanestros ; je ne puis m'y méprendre ; c'est lui, c'est ce détestable pasteur. Après avoir sacrifié sa femme & mon mari à sa passion criminelle, il veut encore immoler Lindor à sa jalouse rage. Ah ! Liphitas, je le vois, je t'ai fait une mortelle injure ; je te rends mon estime, je te la témoignerai dans toutes les occasions. Le perfide Thanestros est seul à redouter pour Lindor. Helas ! peut-être que dans ce moment même il a porté sur lui les coups dont il veut m'assassiner ! Juste ciel !

m'écriai-je, protégez la vertu. Je revins au hameau agitée de crainte, d'inquiétude, & déplorant mon triſte ſort.

Pendant dix ou douze jours, je plaçai vainement mon vaſe de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite. J'allois en vain chez mon pere ; en vain j'allois au bois d'oliviers, Lindor ne paroiſſoit point. Chaque jour, chaque heure, chaque moment ajoutoit à mon inquiétude : elle étoit de tous les genres. Trop foible pour la ſoutenir plus long-temps, dévorée ſans-ceſſe de l'impatient deſir d'être éclaircie, je me confiai à mon frère le cadet ; je l'aimois tendrement, & j'étois sûre de ſa diſcrétion ; je le priai d'aller à Titire, il revint. Quelle fut mon affliction ! il n'étoit rien arrivé à Lindor ; il jouiſſoit d'une pleine ſanté. Je ne doutai plus de mon malheur. Je ſuis trahie ! m'écriai-je, Lindor me trompoit ! il ne m'aimoit point ! il ne cherchoit en moi qu'un établiſſement avantageux ; mais les obſtacles & les périls l'ont effrayé. L'ingrat ! avec quelle facilité il renonce à moi ! L'ingrat à qui je ſacrifiois le jeune & riche Photis ! Photis, que ni mon indifférence, ni aucuns dangers ne ſauroient rebuter ! Tu triomphes, Thaneſtros ! Lindor m'aban-

donne ! mais tu n'en ſeras pas plus heureux. Ton pouvoir criminel n'épouvante point Photis, il y oppoſe la tranquillité d'une ame courageuſe. Eh bien ! Photis me vengera & de toi & de Lindor. C'en eſt fait, je récompenſerai ſon amour & ſa conſtance. Sa fermeté me force à l'eſtimer, cette eſtime fera peut-être naître l'amour. Ces réflexions me coûtoient toujours des larmes, que j'étois indignée de répandre pour un ingrat. Je croyois mon malheur certain, néanmoins mon vaſe de fleurs changeoit tous les jours de place ; je ne voyois point Lindor, en vain je voulois l'arracher de mon cœur.

Un jour que j'allois au bois d'oliviers, je plaçai mes fleurs à la gauche de ma fenêtre. Pourquoi, dis-je en les poſant, changeai-je ce vaſe de place ? Lindor viendra-t-il le regarder ? ſonge-t-il à venir me chercher où je vais ? non, le perfide ne ſe ſouvient ſeulement plus de moi. Peut-être même en aime-t-il une autre ? que ne puis-je le ſavoir ! Ce ſeroit encore de nouvelles armes pour combattre ma foibleſſe, & pour me venger de l'ingrat.

J'allai au bois d'oliviers; j'y étois à peine, que je vis venir une grande fille d'environ vingt-deux ans, je la reconnus pour être

du hameau de Titire. Je fus charmée de cette rencontre. Je l'abordai. Une fête dans notre hameau, lui dis-je, a été embellie par votre préſence, & votre beauté ne permet pas qu'on vous oublie quand on vous a vue une fois. Par la même raiſon, me répondit-elle, je devrois vous reconnoître. Je ſuis du hameau de Cantelme, lui repartis-je, & vous êtes, je crois, de celui de Titire. Il eſt vrai, me repliqua-t-elle, & je me nomme Silvanire. Mais, repris-je, quel heureux haſard vous amène dans notre bois d'oliviers ? Je le traverſe, me dit-elle, pour retourner à notre hameau, d'où je ſuis partie ce matin, je ne croyois pas même le paſſer ſeule; un paſteur à qui je dois être bientôt unie devoit y venir au-devant de moi. Quel eſt cet heureux paſteur, demandai-je à Silvanire ? Il ſe nomme Lindor, me repliqua-t-elle : au nom de Lindor je fus frappée comme d'un coup de foudre. Lindor ! m'écriai-je. Je vois, reprit Silvanire, votre ſurpriſe. Lindor a donné quelques ſoins dans votre hameau à la veuve de Polémon; on le croyoit ſans engagement ; il trompoit Mélanie. Nous nous aimons dès notre enfance : il eſt vrai qu'ayant tous deux peu de fortune, il vouloit n'écouter que l'intérêt ; un établiſſement

avantageux le tentoit ; il me cachoit son dessein, je l'ai découvert. Les charmes de Mélanie, qu'on dit être belle, m'ont fait trembler, mais ma tendresse, mes larmes, ma douleur, la flamme de Lindor qui n'étoit pas éteinte, m'ont fait reprendre tous mes droits sur son cœur, & dans peu de jours nous serons unis.

J'aimois véritablement Lindor ; jugez, mes enfans, de l'état où me jeta ce discours, je ne pus le soutenir ; les larmes & les sanglots me gagnèrent. Le perfide ! m'écriai-je. Silvanire paroissant étonnée, me dit : Seriez-vous la fille d'Alémon ? car Lindor m'a avoué qu'il en étoit aimé. Que j'ai de regret, continua-t-elle, de vous avoir porté un coup si sensible ? Mais, belle Mélanie, méprisez qui vous trompoit, vengez-vous ; le riche Photis vous adore, il mérite votre tendresse, faites son bonheur. Oui, répondis-je, je vais l'épouser ; je ferai plus, je l'aimerai ; sa passion pour moi mérite cette récompense. Comme j'achevois ces mots, nous quittions le bois ; je vis de loin Lindor, il avançoit vers nous ; sa vue ajouta encore au trouble dont j'étois agitée : mais que devins-je ! Quelle fut ma honte ! Quel fut mon désespoir ! Lindor rebroussa chemin ; je l'avoue

avec confusion, j'oubliai dans ce moment ce qu'une personne bien née se doit à elle-même. J'entrai en fureur, je m'emportai contre Lindor qui ne m'entendoit point, & ne pouvant soutenir le visage satisfait d'une rivale heureuse, j'outrageai Silvanire, je lui souhaitai tous les dégoûts, tous les chagrins & toutes les peines que l'amour peut entraîner après lui. Je vais dire à Lindor, me répondit froidement ma rivale, qu'il doit remercier les dieux & ma tendresse de lui avoir inspiré de renoncer à une aussi méchante femme. Silvanire me quitta en disant ces mots ; & moi, le cœur plein de douleur, de rage & de confusion, je regagnai ce hameau.

En rentrant chez ma belle-sœur, j'y trouvai Photis, il badinoit avec des enfans, j'avois de l'altération sur le visage. Photis affecta de me regarder avec attention; ce désir de chercher à me pénétrer me déplut. Peut-on s'amuser à jouer avec des enfans, dis-je d'un ton brusque & de mauvaise humeur ! Ce sont vos neveux, me répondit Photis ; voilà mon excuse. Ils n'ont pu cependant, malgré leurs petites gentillesses racourcir les momens que j'ai passés à vous attendre; mais je vous vois, ce plaisir....

Vous ne me verrez pas longtemps, dis-je en lui coupant la parole. Je ſuis malade ; on m'obligera de me laiſſer en repos ; je ſortis & je me retirai dans ma chambre.

Dans mon premier mouvement, je jetai mon vaſe de fleurs dans la campagne, où il tomba ſans ſe briſer. Va, dis-je, apprends à celui de qui je te tenois, combien je le déteſte. Je paſſai le reſte du jour & toute la nuit dans une ſituation violente. J'accablois Lindor d'injures, je m'en accablois moi-même ; je ne pouvois me pardonner la douleur où j'étois ; mon déſeſpoir m'irritoit encore contre ma foibleſſe, mais je me la reprochois en vain.

Je me levai avec le jour, j'ouvris d'abord ma fenêtre, je regardai dans la campagne ; je vis avec quelque ſurpriſe le ſoin qu'on avoit pris de briſer le vaſe que j'avois jeté la veille. On en avoit haché & ſemé par-tout les fleurs. Je dois de même, dis-je, rompre & briſer la chaîne qui m'uniſſoit au perfide Lindor. Etouffons le feu qui malgré moi veut ſubſiſter dans mon cœur. Malheureuſe Mélanie, m'écriai-je, qu'eſpères-tu de tes forces ? Tu aurois beſoin des conſeils d'un ami ſage, expérimenté, capable enfin de rappeler ta raiſon égarée.

Mon père, le prudent Alémon seroit bien propre à remettre le calme dans ton ame agitée ; mais comment oser lui avouer ton égarement ? Il en seroit trop touché. Pourroit-il ne pas te reprocher de t'être, sans son aveu, trop légèrement engagée !

Je restai quelques jours accablée sous le poids de ma douleur ; je n'avois de faculté ni pour penser, ni pour agir, ni pour écouter, ni pour répondre ; la seule idée de Lindor trouvoit place dans mon esprit abattu. J'étois enfin dans cette langueur où une passion malheureuse peut seule jeter. Ma santé souffroit de mon état intérieur. Photis redoubloit de soins & d'empressemens ; rien ne le rebutoit, toujours tendre, toujours soumis, il attendoit du temps & de sa passion, me disoit-il, un sort moins malheureux. Je voulois quelquefois lui paroître moins indifférente : dans des momens je formois la résolution d'obéir à mon père ; dans d'autres instans cette pensée me faisoit trembler. Quoi ! disois-je, j'épouserois Photis ? Non, attendons pour disposer de moi que le temps & ma raison m'ayent rendue à moi-même : si en épousant Photis je suis condamnée à ne pas l'aimer, du moins, n'aimons rien ; nous serions tous deux trop

à plaindre. Mais, reprenois-je, si Photis pouvoit me plaire ? Etudions en lui ce qui peut me le montrer aimable, ma prévention étoit le seul mérite de Lindor. Photis dit avec agrément tout ce qu'il dit, il est bien fait, sa physionomie est ouverte & spirituelle, souvenons-nous sans-cesse qu'il m'aime : il résultoit de tous ces différens mouvemens beaucoup d'inégalité : tantôt j'écoutois Photis favorablement ; tantôt je le fuyois ; le moment où je l'écoutois avec quelque sorte de complaisance le transportoit de joie, & celui où je le rebutois étoit l'instant où il paroissoit le plus tendre. Tant de patience m'étonnoit ; si elle me faisoit connoître l'excès de son amour pour moi, elle me faisoit en même-temps rougir de ma foiblesse pour un ingrat.

Je n'avois pas été chez mon père depuis la cruelle rencontre de Silvanire au bois d'oliviers ; je partis pour aller au mont Olimpe. Quand je fus dans la campagne, je vis Lindor qui avançoit vers moi : tout mon sang se glaça dans mes veines, je devins pâle & tremblante ; je restai immobile ; le voilà, m'écriai-je, il vient à moi, que me veut l'ingrat ? Lindor m'aborda. Vous ne devez pas, me dit-il, me savoir mauvais

gré d'avoir renoncé à votre recherche. Celui qu'un père ne trouve pas digne d'être son gendre, ne doit plus songer à le devenir. Si mon père ne t'avoit pas refusé, repliquai-je, tu aurois ajouté à l'affront que tu me fais la hardiesse de l'insulter, en sacrifiant sa fille à Silvanire. Ton cœur est à elle, je ne le sais que trop bien.

Je voudrois en vain le nier, me répondit Lindor, le hasard vous a instruite. Perfide, m'écriai je, tu m'avoues ton crime sans regret & sans honte! Tu ne me cherches que pour me faire ce nouvel outrage? Silvanire a exigé de toi ce triomphe, elle a voulu que j'appriſſe de ta bouche même sa victoire sur moi. Puisse-t-elle n'en jamais jouïr tranquillement! Puissent les justes dieux témoins de ma bonne foi & de ma douleur, me venger & te punir! Je ne pus dans ce moment retenir mes larmes; Lindor les vit couler sans s'émouvoir; il me demanda avec un sang froid capable de me faire mourir de confusion, quand je voulois faire avec lui le partage des biens de Polémon. Perfide ami, lui dis-je, rougis de ton ingratitude à l'égard de la veuve de Polémon. Ce seul titre devoit du moins me faire respecter de toi. Lindor, sans

répondre à mes reproches, me demanda encore quand je voulois finir nos affaires. Ce n'eſt pas à moi, lui répondis-je, que tu dois t'adreſſer, c'eſt à mon père : ingrat, va le trouver. A peine eus-je achevé ces mots, que Lindor s'éloigna de moi ; j'avançai quelques pas pour gagner un arbre ; je me laiſſai aller ſous ſon feuillage épais, alors je me livrai à toute ma douleur.

J'étois au pied de cet arbre, j'y pleurois amèrement, quand j'apperçus Photis encore aſſez éloigné de moi. Je vois Photis, m'écriai-je ! Dans quel état va-t-il me trouver ? Que lui dirai-je pour ſauver ma honte ? il me croit déjà de retour de chez mon père, que va-t-il penſer ? Mais ſi je ſuis malheureuſe, eſt-il moins à plaindre ? Ma cruelle ſituation me fait ſentir combien la ſienne eſt affreuſe. Eh bien, ne le maltraitons plus. Oui, c'en eſt fait, il faut que Photis me faſſe oublier le perfide Lindor ; je le veux, la reconnoiſſance l'exige ; ma raiſon l'ordonne. Eh ! comptai-je pour rien le reſpect que je dois aux volontés de mon père. Obéiſſons-lui & à la raiſon.

A meſure que je faiſois ces raiſonnemens, Photis approchoit. Dans quel état vous trouvai-je, me dit-il ? Seroit-il arrivé

quelqu'accident, ou à Alémon, ou à Lidamie? Non, lui répondis-je. Qui peut donc cauſer l'affliction où je vous vois, reprit vivement Photis? ne puis-je le ſavoir?... Ah! trop cruelle Mélanie, pourſuivit-il, voyant que je ne lui répondois rien, je lis dans vos yeux le dépit que vous cauſe dans ce moment ma préſence! Vous ſerai-je toujours un objet déſagréable? Du moins, n'ayez pas la dureté de me laiſſer ignorer le ſujet de la douleur que je vois peinte ſur votre viſage. Ne me le demandez plus, repartis-je en verſant quelques larmes; je ne puis vous le dire. Vous voir dans cette affliction, reprit-il, ſans pouvoir ni la partager, ni l'adoucir, eſt une ſituation bien douloureuſe pour un homme qui vous adore. Du moins rendez-moi la juſtice de penſer qu'aucun autre paſteur ne vous aime auſſi tendrement que moi. Ce diſcours me perça le cœur; je ne pus l'écouter ſans un dépit, ou un attendriſſement (car je ne pouvois me connoître moi-même) qui excita de nouveau mes larmes. Je crois votre tendreſſe ſincère, répondis-je à Photis en ſoupirant; je ſens que vous mériteriez d'être heureux. Je ſouhaite que vous le ſoyez: peut-être le ſerez-vous. Je le ſerai, belle

Mélanie, me repartit-il, si je puis vaincre un jour votre indifférence ; mon sort est en vos mains. De pareils sentimens, repris-je, méritent du moins de la reconnoissance, je me reprocherois de vous la refuser. Mais regagnons le hameau, continuai-je en me relevant. Je m'étois fait une violence extrême pour dire à Photis des choses aussi obligeantes, & je m'en étois fait encore davantage pour dévorer l'excès de ma douleur ; je voulois la vaincre, je voulois haïr Lindor, je voulois aimer Photis, je voulois enfin tout ce qui n'étoit pas en mon pouvoir.

L'impatience que j'avois d'arriver au hameau pour me trouver en liberté, me faisoit aller assez vîte, il falloit passer à côté d'un bois : nous en étions encore éloignés environ de trois cent pas, lorsque j'en vis sortir un lion furieux, & d'une prodigieuse grandeur. Mais quel fut mon effroi en le voyant venir à nous ? Sa vue me fit oublier que j'avois mille fois depuis mon malheur souhaité de mourir. Je suis perdue, m'écriai-je ! Juste ciel ! ayez pitié de moi ! Je ne savois où fuir, nous étions en pleine campagne : Photis n'avoit que sa houlette, foibles armes à opposer à un animal aussi re-

doutable. Fuyez, me dit-il d'un ton épouvanté ; fuyez, tandis que je vais assouvir la rage de ce monstre furieux : fuyez, Mélanie, je ne crains que pour vous. Ma mort puisse-t-elle conserver vos jours ! Je pris la fuite, Photis attendit le lion ; il le combattit assez longtemps, il en triompha enfin. Alors il courut après moi. Rassurez-vous, me cria-t-il, cessez de fuir : vous n'avez plus rien à redouter, le monstre est sans vie. Je m'arrêtai, & tremblante d'effroi je me laissai aller sur la terre.

Reprenez vos esprits, me dit Photis, en se jetant à mes pieds ; regardez le plus fortuné pasteur qui fût jamais... Photis ! Photis vient de sauver vos jours. Dussent-ils être la récompense de la tendresse d'un autre, je mourai satisfait. Je fus longtemps à revenir de ma frayeur ; j'écoutois Photis sans lui répondre. Son courage, sa générosité, le péril où il venoit de s'exposer pour conserver mes jours, tout m'inspiroit pour lui dans ce moment la plus vive reconnoissance. Je comparois sa tendresse à la perfidie de Lindor : je me disois, que l'ingrat m'auroit vu dévorer sans en être attendri, sans peut-être entreprendre de me secourir.

Pendant que ces réflexions m'occupoient,

Photis m'exprimoit sa passion ; il me conjuroit dans les termes les plus vifs de me laisser toucher en sa faveur. Le cœur plein de dépit contre Lindor, pénétrée de ce que Photis venoit d'oser pour moi, je lui dis : Eh bien, j'irai demain trouver mon père; je lui dirai qu'il est le maître d'unir nos destinées. Puissent les justes immortels les rendre heureuses ! A ce discours Photis s'abandonna à des transports de joie que je ne puis vous exprimer ; il me dit tout ce que l'amour le plus tendre peut inspirer ; il me ramena chez mon frère, où il demeura tout le reste du jour.

Malgré les mouvemens de reconnoissance qui me parloient en faveur de Photis ; malgré la parole où je m'étois engagée ; malgré le plaisir que je trouvois à penser que j'allois me venger du perfide Lindor, je ne pouvois sans trembler, songer que j'allois être à un autre qu'à lui. Je passai la nuit dans une agitation terrible ; je vis arriver le jour, sans avoir pu goûter un instant de repos. Je me levai, & entraînée par mon inquiétude, je sortis pour aller rêver au bois d'olivier. J'y arrivai avant le soleil. Le calme, l'ombre, la solitude & le chant des oiseaux me causèrent une douce langueur ;

mes larmes couloient ſans que je m'en apperçuſſe, une triſteſſe mortelle tenoit mes ſens comme aſſoupis, je parcourois les routes du bois ſans ſavoir ni où j'étois, ni à quoi je penſois. Après avoir reſté aſſez longtemps dans cette ſorte d'anéantiſſement, je m'écriai : Qu'ai-je fait ! J'ai promis à Photis de le rendre heureux. Oſai-je l'eſpérer ! Le perfide Lindor ne m'aime point, il m'a trahie, mais l'aimai-je moins ! De ces diſcours répétés, je tombai dans une profonde rêverie. En quittant une route pour entrer dans une autre, j'entendis parler aſſez près de moi, je m'arrête, j'écoute. Quelle eſt ma ſurpriſe ! Je crois reconnoître la voix de Lindor. Je porte mes regards de tous côtés; mon étonnement redouble ; je ne vois perſonne. J'écoute encore, je n'entends plus rien. Préoccupée de Lindor, je crois être ſéduite par mon imagination. Mais un moment après j'entends encore la même voix. Je prête l'oreille avec une émotion extrême. C'étoit effectivement Lindor. Voici ce qu'il diſoit:

Quel ſubit changement ! Aurois-je dû m'y attendre ? Que vous ai-je fait, cruelle ? Me ſuis-je attiré votre haine ? Vous ne m'aimez plus, une autre a ſu vous toucher ! un

moment a suffi pour vous rendre inconstante ; mais au moins deviez-vous m'épargner les marques de mépris que je reçois de vous tous les jours. Non, perfide, vous ne m'avez jamais aimé, vous m'aimeriez encore ; je n'aurois pas éprouvé un si prompt changement. Lindor se tut.

Ma surprise étoit extrême d'entendre Lindor sans le voir, & ce que j'entendois excitoit dans mon cœur mille mouvemens opposés. Silvanire est volage, disois-je en moi-même, elle venge mon injure ; quelle satisfaction pour moi ! Que ne puis-je comme elle... Que vous êtes injuste, reprit Lindor ! que vous êtes inhumaine ! vous ajoutez à l'inconstance la cruauté de voir sans pitié ma douleur & mon désespoir. Que dis-je, vous osez m'avouer que vous aimez mon rival. Mais il n'est pas encore heureux, ce jour décidera de notre sort. Ma mort vous laissera tranquille, ou la sienne, perfide Mélanie, me vengera des larmes que je vous verrai répandre.

Que devins-je au nom de Mélanie ! C'est de moi, dis-je, dont Lindor se plaint. Il m'aime toujours, il me croit infidèle, quand je le crois parjure. Je le vois, nous sommes tous les jours abusés par des illusions. Dans

ce moment même nous ſommes inviſibles l'un pour l'autre. Rompons le charme. Lindor, m'écriai-je avec tranſport ! Mon cher Lindor !.. Rêvai-je, dit Lindor ? Seroit-ce Mélanie que j'entends ? Oui, c'eſt Mélanie, repris-je : hâtons-nous de détruire le funeſte enchantement dont nous ſommes ſi cruellement les victimes ; jetez autour de vous, ainſi que je fais, des grains de Micalé ; nous aurons ſur le champ la conſolation de nous voir.

Nous nous vîmes en effet. Lindor étoit à quatre pas de moi. Ah, Mélanie ! Ah, Lindor ! nous écriâmes-nous en même temps. Quel bonheur ! Un inſtant nous déſabuſe, un inſtant nous rend heureux ! Nos cœurs ſont toujours tendres & fidèles. A quel danger m'expoſoit mon erreur, m'écriai-je ! Je frémis quand j'y ſonge ! J'allois rendre Photis maître de ma deſtinée. L'amour au déſeſpoir me donnoit à lui. Alors j'appris à Lindor toutes mes aventures, il me raconta les ſiennes. Trompé par des illuſions continuelles, il m'avoit vue preſque tous les jours avec Photis, tantôt au bois d'oliviers, tantôt ſur le chemin du mont Olimpe. Il m'avoit, à ce qu'il croyoit, vingt fois abordée, & toujours je l'avois aſſuré que Photis

choisi par mon père, étoit enfin devenu l'objet de ma tendresse. Tout, jusqu'à mon vase de fleurs, me dit Lindor, m'avoit confirmé mon infortune, je l'ai trouvé dans la campagne. C'est moi, repartis-je, qui l'y avois jeté, & c'est moi, reprit Lindor, qui de dépit & de rage le brisai. Nous nous dîmes enfin tout ce que nous avions pensé, tout ce que nous avions souffert, & nous remerciâmes les dieux de nous avoir inspiré de venir au bois d'oliviers.

Nous avions d'abord été trop sensibles au plaisir de nous voir & de nous entretenir, pour faire aucune réflexion. Après nos premiers transports, l'inquiétude, la crainte & les soupçons vinrent s'emparer de moi. Pourquoi, dis-je à Lindor, Photis a-t-il joui tranquillement du plaisir de me voir, tandis que j'ai été invisible pour vous, ou que ce n'a été que des phantômes qui sous ma ressemblance vous ont trompé? D'où vient enfin trouvez-vous tant d'obstacles, quand Photis n'est traversé par aucun? Si vous avez tous deux un rival magicien, Photis doit lui paroître plus redoutable que vous. Je le reçois de l'aveu de mon père, il alloit recueillir le fruit des erreurs mises en usage pour nous désunir.

Non, je ne puis m'empêcher de soupçonner ce pasteur. Ce lion furieux vaincu par son courage, n'étoit peut-être qu'un monstre créé par son art. Il vouloit m'inspirer de la reconnoissance au moment même où il venoit de vous montrer à mes yeux le plus ingrat de tous les hommes. Cependant Photis n'est pas le meurtrier de Polémon ; il ne m'avoit jamais vue. Mais, continuai-je, je vais trouver Micalé, demain au jour naissant trouvons-nous ici. Adieu, Lindor, espérons un secours salutaire de la bienfaisante Micalé. Je vous aime trop tendrement, me répondit Lindor, pour ne pas craindre. Mais les dieux ont trop fait aujourd'hui en ma faveur pour ne me pas flatter de leur protection. Allez, Mélanie, allez chez Micalé : sur le champ je partis.

Quel sujet vous amène, mon cher enfant, me dit Micalé ? Sans les bontés que vous avez eues pour moi, répliquai-je, je serois à présent bien malheureuse, & sans le secours que je viens vous demander, je serai bien à plaindre. Parlez, mon enfant, me repartit Micalé. Elle écouta avec attention ce que je lui contai avec rapidité ; puis sans me répondre elle alla consulter ses livres ; elle revint à moi, & me dit : Je ne saurois,

mon cher enfant, vous donner d'éclairciſſement ſur vos doutes, mais l'inſtant fatal approche où ce myſtère ſe dévoilera : ne craignez point d'être la proie de l'aſſaſſin de Polémon ; un événement qu'il ne peut prévoir vous vengera de lui, & le fera connoître à toute la contrée. Je ſuis née bienfaiſante, mais je crois pouvoir, ſans altérer mon caractère, me déclarer l'ennemie de ceux qui le ſont des hommes & des dieux. A l'égard de Photis, je vais vous donner le moyen de découvrir s'il eſt innocent ou coupable. Micalé me quitta un moment, elle revint avec un petit bouquet de fleurs à la main. Ce ſera à vos troupeaux, me dit-elle, ou à ceux de vos frères que vous ferez uſage de ce bouquet. Quand Photis ira vous y joindre, préſentez vos fleurs aux chiens qui gardent les troupeaux, ils les mangeront avec avidité, & ce qui arrivera vous fera connoître Photis. Allez, mon enfant, eſpérez un heureux changement, il n'eſt peut-être pas loin ; peut-être ſerez-vous bientôt au comble de vos vœux.

Je revins au hameau remplie d'eſpérance, & néanmoins inquiète ; je ne ſavois que penſer de Photis, Micalé ne l'avoit ni accuſé, ni juſtifié, je ne pouvois compren-

dre comment ce bouquet m'inſtruiroit de ce qu'elle avoit refuſé de me dire ; mais la confiance que j'avois en elle me faiſoit tout eſpérer de ſes bontés & de ſa ſcience. En arrivant, je trouvai deux de mes frères avec mon aîné ; après avoir dîné tous enſemble, mon aîné partit pour aller à ſes troupeaux, les deux autres le ſuivirent, & moi pour donner à Photis l'occaſion de venir m'y chercher, j'allai avec eux.

Il y avoit peu de temps que nous étions aux troupeaux de mon frère, quand je vis Photis, mais encore très-éloigné de nous. Je fus émue ; je badinois avec mon bouquet myſtérieux. Quel effet vas-tu produire, dis-je en le regardant ? Comment pourras-tu forcer Photis à renoncer à moi ? Si ce paſteur eſt véritablement vertueux, tu ſeras ſans effet. Mais ſortons de l'inquiétude où je ſuis : exécutons l'ordre de Micalé. Je me lève, j'avance vers les chiens, je leur préſente le bouquet, ils en approchent, ils le ſentent, auſſi-tôt il ſe jettent deſſus, & le dévorent. Je reviens m'aſſeoir auprès de mes frères l'eſprit extrêmement agité. Les chiens reſtèrent un moment tranquilles, je les examinois avec attention ; je vis qu'ils s'agitoient à meſure que Photis

approchoit. Lorſqu'il fut à deux cent pas de nous, ils ſe mirent à faire des hurlemens affreux. Photis s'arrêta, les hurlemens augmentoient toujours. Ces animaux avoient l'air furieux, ils écumoient, le feu ſembloit ſortir de leurs yeux. Ce ſpectacle me troubla, je tremblai pour mes frères & pour moi. Que va-t-il arriver, me dis-je effrayée & tremblante? Micalé m'auroit-elle abuſée? Mes frères, ſaiſis de crainte, ſe levèrent pour aller calmer la fureur des chiens, mais ils n'osèrent en approcher.

Photis connoiſſant apparemment le péril où il étoit, prit la fuite en rebrouſſant chemin. Les chiens partent avec vîteſſe, ils courent après Photis. Notre étonnement & notre effroi redoublent. Nous voyons tout-d'un-coup ſortir de la terre pluſieurs monſtres de différentes formes, & des feux voltigeans. Ce prodige n'arrête point les chiens; ils avancent, leur approche détruit les monſtres & les feux. Mes frères, effrayés pour Photis, courent pour le garantir de la rage de ces animaux furieux; leur zèle eſt inutile, les chiens avoient pris les devans. Ils atteignent Photis, ils ſe jettent ſur lui, & en un moment ils déchirent ce malheureux paſteur.

Mes

Mes frères arrivèrent dans l'instant que les chiens reprenoient le chemin de leurs troupeaux avec leur tranquillité ordinaire. Rassurée par le calme où je les vis, je courus de toute vîtesse sur les pas de mes frères. Quel spectacle pour une jeune personne timide! Je frémis encore en m'en rappelant le souvenir; je vois Photis déchiré & mourant. Il porte sur moi ses yeux déjà presqu'éteints, & avec une voix foible, il me dit: Je meurs, & je meurs en vous adorant. Mon amour & mes projets ont pris naissance dans le bois d'oliviers. C'est où je vous ai vue pour la première fois. Les dieux vous vengent, & me punissent; le meurtrier de Polémon étoit indigne de vous posséder. Mais j'emporte le regret de n'avoir pu immoler à ma jalouse rage le trop heureux Lindor. Une puissance supérieure l'a garanti de mes fureurs, & va le mettre au comble de ses vœux. Que ne puis-je l'entraîner avec moi dans le tombeau! Le désespoir de Photis lui fit prononcer ces dernières paroles avec force; il expira à nos yeux.

Quelle surprise succéda à mon effroi! Un instant m'instruisoit, & me vengeoit de l'assassin de mon mari. Un instant délivroit

Lindor d'un rival redoutable : je me reprochois cependant la mort funeſte de Photis. Ah ! Micalé, m'écriai-je, pour venger un crime ne venez-vous point de m'en faire commettre un autre ! Ne pouvois-je être heureuſe qu'à ce prix ! Mes frères, ſaiſis d'horreur de ce qu'ils venoient d'apprendre, me raſſurèrent. L'aîné me dit en m'embraſſant, les dieux récompenſent votre vertu, ils vous ont réſervé l'honneur de venger Polémon ; & toute la contrée doit rendre grace à Micalé de l'avoir délivrée d'un homme tel que Photis. Nous ne pouvions le regretter, il méritoit ce cruel châtiment. Mais nous plaignîmes les hommes aſſez malheureux, pour ne pas combattre le penchant qui les porte au crime. Après quelques diſcours ſur un événement auſſi terrible que ſalutaire pour le repos de la Theſſalie, nous reprîmes le chemin du hameau.

Nous en étions à peu de diſtance, lorſque j'apperçus Thaneſtros. Sa vue me cauſa de la confuſion ; la certitude de ſon innocence me rappela dans un inſtant toutes les bonnes qualités qui lui avoient attiré l'amitié de Polémon, la mienne, la tendreſſe de ſa femme, & l'eſtime de tout le monde. Mon premier mouvement fut de l'éviter,

On n'aime point à voir les perſonnes avec qui on eſt en faute ; leur préſence cauſe une honte, dont on a l'injuſtice de les rendre reſponſables. Je me reprochai ce ſentiment : quoi ! dis-je en moi-même, j'ajouterois à l'injure que j'ai faite à Thaneſtros l'inſulte de paroître encore le dédaigner ? Non, je veux qu'il apprenne mon tort à ſon égard, & le regret que j'en reſſens : alors je courus à Thaneſtros.

J'avois encore l'air effrayé ; je lui appris tous les crimes & la mort de Photis ; mais ſon étonnement redoubla encore, quand je lui avouai les ſoupçons offenſans que j'avois eus ſur lui. Voilà donc, s'écria-t-il, le myſtère affreux & (pour moi impénétrable) que renfermoit votre réponſe la dernière fois que je vous ai parlé ? Ah ! Thaneſtros, repris-je, mon aveu exige de vous le généreux effort de me pardonner. Rendez-moi votre amitié, ajoutai-je en lui tendant la main, comme je vous rends toute mon eſtime. Je voudrois pour réparer une telle injure pouvoir vous donner davantage. Il me ſera moins difficile d'oublier cette injure, me répondit Thaneſtros, que de vous voir ſans envie poſſédée par un autre ; mais j'aurois été trop heureux ſi votre choix fût

tombé sur moi. Ce fut en nous entretenant de Photis que nous regagnâmes le hameau.

Nous convînmes le soir, mon frère & moi, qu'au jour naissant nous partirions pour aller instruire mon père du terrible événement de la veille. Le jour parut, je me levai sans avoir pu goûter un instant de repos. Lindor devoit se rendre, comme je vous l'ai dit, au bois d'oliviers : j'aurois voulu aller d'abord l'y joindre, mais le desir de savoir si mon père lui seroit ou contraire ou favorable, prévalut sur l'impatience de le voir.

Avant de partir, j'embrassai tendrement mon frère, & je lui dis : Je vous ai avoué ma foiblesse pour Lindor ; ne la déguisez point à mon père, & en même-temps excusez-la : obtenez le pardon que j'espère de sa bonté. Que votre amitié pour moi fasse plus encore, faites qu'Alémon consente au bonheur de Lindor & au mien. Allez, mon frère, je vais vous suivre pour me jeter aux genoux de mon père, quand votre récit l'aura prévenu, & peut-être ébranlé. Mon frère partit, je le suivis, accompagnée de deux de ses cadets. Je fis le chemin avec une vive inquiétude ; je craignois que la

bonté même de mon père ne fît mon malheur. Il n'eſt plus, diſois-je, dans l'âge où nos propres foibleſſes nous font excuſer celles des autres, s'il a oublié qu'il en a eu, que je crains ſa ſévérité! Que dis-je! Toujours heureux, jamais traverſé, il ignore qu'on fait de vains efforts pour vaincre un penchant qui nous entraîne malgré nous. En faiſant ces réflexions nous arrivâmes au pied du mont Olimpe. Sa vue me fit trembler.

Lorſque j'entrai, mon père n'étoit pas encore revenu de ſon étonnement, ſes ſens en étoient encore émus. Ah! ma fille, me dit-il en me prenant dans ſes bras. Ah! ma chère Mélanie! Quel bonheur! Vous avez vengé Polémon, & vous délivrez la Theſſalie d'un monſtre d'autant plus redoutable, que ſon venin étoit caché ſous un extérieur doux & inſinuant. Je frémis encore d'horreur. Photis magicien! Photis l'homicide de votre mari! Photis que j'aimois! Photis enfin que je croyois vertueux! Que voulois-je faire! Je voulois avoir Photis pour gendre! Avec quelle adreſſe le perfide m'avoit ſéduit! C'étoit à la faveur d'un faux combat qu'il s'étoit ouvert ma maiſon: ſans ta réſiſtance, ma fille, j'allois te donner à ce déteſtable paſteur.

Les dieux t'ont protégée, leurs bontés pour toi me prescrivent de ne plus m'opposer à ce que tu désires. Polémon en mourant a souhaité que tu fis le bonheur de Lindor, comme tu faisois le sien ; Lindor m'en paroît digne, vous vous aimez, soyez heureux, j'y consens.

Je me jetai aux genoux de mon père, je les arrosai des larmes que la joie me faisoit répandre. Que je suis heureuse, m'écriai-je ! quand je craignois de trouver un père irrité, je trouve un père plein de bonté : il me pardonne d'avoir osé faire un choix sans son aveu. Il résulte un trop grand avantage de votre faute, me répondit mon père, pour ne pas vous la pardonner; je l'oublie : Lindor peut venir recevoir les embrassemens d'un père qui l'accepte avec plaisir pour son gendre. Lindor, repliquai-je, peut dans un moment vous remercier de tant de bontés ; il est au bois d'oliviers, permettez que j'aille le chercher. Mon père y consentit ; sur le champ je partis avec un de mes frères.

J'étois à peine dans le bois, que j'aperçus Lindor assez loin de moi. Sa démarche étoit celle d'un homme enseveli dans la plus profonde rêverie, la tristesse étoit peinte

sur son visage. Ah ! Lindor, m'écriai-je en avançant légèrement vers lui, quel changement ! Vous n'avez plus de rival, & mon père consent à notre bonheur. Ne suis-je point trompé par une nouvelle illusion, dit Lindor ? Puis-je croire ce que j'entends ? Quoi ! Mélanie, je vous posséderois. Oui, mon cher Lindor. Oui, grace à Micalé, tous les obstacles sont surmontés. Eh ! comment, reprit Lindor ? Alémon.... Un rival magicien & invisible.... Photis.... Photis n'est plus, repartis-je. Qu'entends-je ! s'écria Lindor, expliquez-vous. Mon père nous attend, repliquai-je, marchons ; ce que vous avez de plus pressé est de recevoir ses embrassemens.

Chemin faisant j'appris à Lindor tout ce que j'avois fait, & tout ce qui étoit arrivé depuis l'instant où je l'avois quitté la veille. Son étonnement & sa joie ne lui permettoient pas de parler, ses regards satisfaits & passionnés exprimoient seuls les mouvemens de son cœur. Revenu de sa surprise, il voulut me témoigner jusqu'à quel point il ressentoit son bonheur. Mais je l'interrompis. Nous aurons, lui dis-je, tout le temps de nous assurer d'une tendresse réciproque, & de nous jurer qu'elle ne finira jamais ; hâtons-

nous d'arriver chez mon père, je brûle d'impatience de l'entendre vous appeler son gendre.

Nous fîmes le chemin très-vîte ; mon père reçut Lindor avec amitié. Je remplis, lui dit-il, avec plaisir les derniers souhaits de Polémon. Rendez heureux le reste des jours que j'ai à vivre, par l'union de vos cœurs, & par votre amour pour le travail. Mon père garda Lindor tout le jour chez lui ; j'avois la satisfaction secrette de voir ceux à qui je devois la naissance, ainsi que mes frères, être charmés de la douceur, des manières, de l'entretien & du caractère de Lindor.

Qu'il est flatteur, mes enfans, de voir une personne qu'on aime, être du goût de tout le monde : les applaudissemens qu'elle reçoit nous justifient à nous-mêmes notre foiblesse ; le bien qu'on en pense, & qu'on en dit, est une louange continuelle qu'on donne même sans y songer à notre choix. Enfin, huit jours après, je fus unie à Lindor ; il vint ici s'établir pour me laisser dans ma famille. Son application & ses travaux ont augmenté notre fortune assez considérablement pour devoir en être contens.

Mélanie ayant cessé de parler, les jeunes

filles la remercièrent de ſa complaiſance ; elles l'aſſurèrent du plaiſir que leur avoit fait ſon hiſtoire. Sophronie, charmée de l'attention de cette jeuneſſe à écouter un récit rempli de leçons ſages & inſtructives, ſatisfaite du déſir qu'elle montroit pour en entendre encore de ſemblables, pria toute la ſociété de venir le lendemain chez elle. On fut d'autant plus ſatisfait de la propoſition de Sophronie, qu'elle promit de raconter des choſes qui pourroient amuſer.

Fin de la première Veillée.

SECONDE VEILLÉE.

MELANIE, Sophilette, Théane & leurs filles, virent arriver avec plaisir le moment de se rendre chez Sophronie. Elles se faisoient toutes une idée agréable, de la soirée qu'elles alloient passer avec cette respectable fille. Le charme répandu dans ses conversations, les instructions sages qui se trouvoient dans ses discours, & l'exemple vertueux qui résultoit de sa conduite, la rendoient chère à toute la contrée, & la faisoient rechercher avec empressement.

Au plaisir qu'on ressentoit d'être chez Sophronie, se joignit celui d'y voir arriver Sidonie & ses deux filles. Les embrassemens furent réciproques & sincères. Sidonie, ainsi que Sophronie, logeoit à l'extrémité du hameau. Ces deux personnes, illustres par leur vertu, s'aimoient & se voyoient tous les jours. Sophronie avoit

invité son amie à augmenter avec ses filles l'aimable compagnie qu'elle recevoit ce jour-là.

Quoique l'habitation de Sophronie fût très-connue de toute cette petite société, elle en admira encore la propreté. On ne venoit point chez elle, sans y trouver quelque changement dans la manière variée dont elle disposoit des meubles simples, mais de goût, & faits par une main habile. Les mères, ainsi que les filles, visitoient d'un air empressé toute la maison de Sophronie, qui rioit de voir chez elle cette espèce de petit désordre. Chacune des mères ou des filles remarquoit quelque chose de singulier, sujet à louer, ou à questionner Sophronie. La bonne fille étoit charmée. Il paroît, mes enfans, leur dit-elle, par votre empressement, que vous voulez que rien ne vous échappe. Vous voulez tout visiter & tout voir; cependant vous ne trouveriez pas ce que j'aime le mieux chez moi. Je vois votre curiosité excitée: eh bien, je vais la satisfaire, suivez-moi.

Sophronie ouvrit une porte dont elle avoit toujours la clef attachée à sa ceinture. On fut étonné de voir une espèce de petit oratoire, où tout marquoit la piété. La statue

de Diane en marbre blanc sur un autel faisoit voir que ce lieu lui étoit consacré : mais à la place d'un lévrier qu'on met ordinairement, ou à coté, ou aux pieds de la déesse, on y remarqua un mouton de marbre noir. Toutes les bouches s'ouvrirent en même temps pour demander à Sophronie l'explication de cette singularité. Ne vous impatientez pas, répondit-elle, vous saurez bientôt ce que vous désirez d'apprendre ; mais l'histoire de ce mouton, dont le souvenir m'est cher, est si enclavée avec la mienne, qu'elle en est inséparable : vous verrez que les circonstances de nos vies se prêtent tour-à-tour un intérêt auquel vous serez peut-être sensibles. Sophronie mena sa compagnie dans un sallon, d'où on voyoit couler les eaux du fleuve Pénée ; on y trouva une collation, elle se ressentoit de la simplicité & du goût de Sophronie. A peine eut-on fini le repas, qu'on forma un cercle : le silence règna d'abord ; tous les yeux furent attachés sur Sophronie. Vos regards, dit-elle en souriant, me somment de ma parole. Eh bien, je vais vous raconter avec naïveté des choses assez extraordinaires.

Je suis thessalienne, mais mon père étoit arcadien ; cette transplantation & un voyage

que j'ai fait dans ma jeuneſſe en Arcadie avec mon père & ma mère, m'obligent à vous raconter d'abord le ſujet qui força mon père à quitter ſa patrie, & à venir s'établir en Theſſalie. Je crois même (comme il n'eſt queſtion, mes enfans, que de vous amuſer) que cette première partie de mon récit vous intéreſſera aſſez pour attendre, ſans impatience, le moment où vous apprendrez comment l'hiſtoire de ce mouton noir tient ſi intimément à la mienne.

Mon père étoit né dans un hameau éloigné ſeulement d'une petite lieue de Mégalopolis, ville capitale de l'Arcadie. Les arcadiens font un tel cas de l'exiſtence de l'homme, que pour quelques crimes que ce puiſſe être, ils ne condamnent jamais à la mort. Leurs loix cependant ſont plus terribles que celles qui font expier, ou le vol, ou le meurtre, par la perte de la vie: elles ſont les premières inſtructions qu'on donne aux enfans de tout état. Par cette prudente conduite, on grave dans le cœur des arcadiens dès leur plus tendre jeuneſſe, l'amour de la vertu qu'impriment des loix & des coutumes ſi ſages; auſſi ne voit-on preſque jamais commettre de crimes en Arcadie. La valeur y eſt recommandable, mais on ne doit l'exer-

cer que contre les ennemis de la patrie. Celui qui ôte la vie à son compatriote, même en défendant la sienne, est puni par un exil de quinze années; ni emplois, ni naissance, ni crédit ne peuvent le soustraire aux loix; mais il ne perd rien de l'estime qu'il s'étoit acquise, soit dans les armes, soit dans les arts, soit dans les affaires du gouvernement: ses biens sont conservés, sa famille protégée; & le terme prescrit par la loi étant expiré, il est reçu avec joie & avec distinction; il est admis aux charges & aux honneurs, dont les arcadiens pensent que l'adversité l'a rendu plus digne que ceux que la fortune n'a jamais persécutés.

L'amour rendit mon père la victime de cette sévère loi. A vingt-six ans il devint passionnément épris des charmes d'une jeune personne, que vous trouverez dans la suite de mon récit digne de la passion qu'elle inspira à mon père. Elle n'étoit pas du même hameau; près de deux lieues les séparoient. Elle avoit un frère; Theophilacte (c'étoit le nom de ce pasteur) étoit d'un caractère dur & violent, avare & absolu; plus âgé qu'Hionique sa sœur, il lui avoit été aisé de prendre sur elle un souverain empire. Hionique n'avoit encore que quatorze ans,

& Theophilacte en avoit vingt-quatre, lorſqu'ils perdirent ceux à qui ils devoient le jour. Ils étoient reſtés avec une fortune conſidérable, elle devoit leur être commune : néanmoins Theophilacte s'en étoit rendu le maître.

Mon père avoit été inſtruit, dès ſa plus tendre jeuneſſe, dans la connoiſſance particulière des ſimples. Un frère de ſa mère, dont il étoit tendrement aimé, avoit pris ce ſoin. Il vouloit, en bon citoyen, laiſſer un ſucceſſeur auſſi utile que lui à ſa patrie. Les recherches de cet oncle ſur l'uſage des ſimples, ſon application, ſon zèle & ſes connoiſſances lui procuroient l'avantage de guérir toutes les bleſſures, pourvû qu'on eût le temps de l'appeler au ſecours du bleſſé. La réputation que lui avoit acquiſe ſa ſcience & des ſuccès journaliers, le faiſoient révérer dans Mégalopolis, & à plus de vingt lieues aux environs ; mais une mort accidentelle l'enleva de ce monde, & le fit univerſellement regretter.

Mon père déjà très-ſavant, & d'un caractère auſſi ſecourable que ſon oncle, ſe livra tout entier à ce genre d'étude, & au plaiſir d'être comme lui utile à ſes compatriotes ; il ne tarda pas à jouir de la même réputa-

tion que ſon oncle. Mon père ſoutenoit une belle figure & une phyſionomie ouverte par un eſprit aimable & cultivé ; ſon éducation avoit été fort au-deſſus de celle des paſteurs ordinaires. Avec tant d'avantages, il étoit chéri & recherché de tout le monde. Les plus grands de l'état ne dédaignoient pas de venir le viſiter dans l'agréable ſolitude que lui avoit laiſſée ſon oncle, à l'extrémité du hameau. Dès l'enfance, il avoit perdu père & mère ; ainſi, par la mort de ſon oncle, il étoit reſté maître de lui ; & d'autant plus maître, qu'aucunes paſſions n'avoient encore attaqué ſon cœur. Mais voici l'inſtant où l'amour va triompher d'une ſageſſe & d'une raiſon qu'on admiroit dans un homme de vingt-ſix ans.

Theophilacte étoit du même âge que mon père. Un tempérament fort, un caractère ardent le rendoient courageux & téméraire : il aimoit à meſurer ſes forces & à exercer ſon adreſſe contre les animaux les plus féroces : un cerf qu'il attaqua dans une forêt voiſine, lui porta un coup de ſon bois, qui lui ouvrit & lui déchira preſque la poitrine, en telle ſorte qu'on le crut perdu. La réputation de mon père, méritée par mille ſuccès, étoit connue de Theophilacte, il ſavoit

que ce pasteur ne refusoit son secours désintéressé à personne, il le fit prier de venir à son secours; c'en étoit assez pour mon père, il y courut.

En entrant dans la maison de Theophilacte, mon père fut frappé d'un objet à qui il causa la même émotion qu'il ressentit : c'étoit Hionique. A leur aspect ils éprouvèrent des mouvemens inconnus ; l'amour prit dans leurs cœurs, presque sur le champ, la place de l'indifférence qui y avoit toujours regné. Cette subite & réciproque impression les retint tous deux à la place où ils étoient : Hionique oublia qu'elle ne pouvoit trop-tôt mener à son frère celui dont il attendoit du secours; & mon père, sans songer que c'étoit Theophilacte qu'il devoit voir, laissa faire à Hionique le récit embarrassé de la blessure de son frère. La présence d'un domestique les fit appercevoir de leur trouble intérieur; ils rougirent tous deux, & tous deux sans parler entrèrent dans la chambre de Theophilacte, qui sembloit toucher à son dernier moment.

La vive impression que venoit de faire Hionique sur le cœur de mon père, redoubla encore son zèle pour conserver dans la personne de Theophilacte, un citoyen utile

à la patrie. Il demeura plusieurs heures auprès du blessé ; lorsqu'il crut y avoir resté assez longtemps, il voulut se retirer ; mais il fut retenu par le plaisir qu'il trouvoit à contempler Hionique. Hionique de son côté n'avoit pu s'écarter un moment du lit de son frère : Pénestrés employa ce temps si heureusement pour Theophilacte, qu'il conçut de l'espérance. Il sortit occupé tout entier d'Hionique, & laissa Hionique pensive & rêveuse. Mon père livré à lui-même, repassa dans son esprit ce qui venoit de lui arriver : il n'étoit point surpris d'avoir été ébloui de la beauté d'Hionique ; mais il étoit étonné de l'impression qu'il en avoit reçue. Toujours attentif à ne se laisser surprendre par aucun mouvement de foiblesse, il se promit d'en réprimer un qui portoit déjà le désordre dans son ame, & il pensa que c'étoit assez que de le vouloir.

Hionique, au contraire, se laissa aller avec complaisance à ce que son cœur lui disoit en faveur d'un pasteur aimable, & estimé de tout le monde ; elle ne tarda pas à penser combien elle seroit heureuse, si elle pouvoit avoir son sort uni au sien. L'amour fit naître ce sentiment chez Hionique, & l'amour en même-temps ouvrit son esprit & déve-

loppa ſon caractère, il étoit doux & ferme, droit & noble ; ſon eſprit étoit fin & pénétrant, ſon imagination étoit vive & brillante, & ſon cœur étoit fait pour être tendre. Il le fut dès le premier moment pour mon père ; ce moment lui fit connoître auſſi l'eſclavage & la contrainte où l'avoit toujours retenue ſon frère ; elle ſe rappela avec quelle adreſſe il avoit juſqu'à cet inſtant, éloigné tous les paſteurs qui pouvoient penſer à elle : irritée pour la première fois contre Theophilacte, elle jura de s'affranchir de la crainte qu'il lui avoit toujours inſpirée, ſi Péneſtrés (c'étoit le nom de mon père) la trouvoit digne de faire ſon bonheur. Après avoir été longtemps partagée entre l'incertitude & l'eſpérance d'avoir inſpiré à mon père les mêmes ſentimens qu'elle ſe ſentoit pour lui, elle ſe flatta que leurs cœurs avoient reçu la même impreſſion. Car l'amour fit un ſi rapide progrès ſur l'eſprit d'Hionique, qu'elle ſut s'expliquer à elle-même ce que vouloient dire l'embarras, l'air déconcerté, & l'attention de Péneſtrés à la regarder.

Le lendemain il alla chez Theophilacte ; Hionique l'attendoit avec impatience ſur la porte de la maiſon ; ils ſentirent en ſe voyant

un plaisir secret : Hionique s'apperçut que la contenance de mon père étoit en l'abordant, mal assurée ; elle s'en applaudit, & son émotion en augmenta de sorte, qu'elle ne put, sans baisser les yeux, recevoir le compliment de Pénestrés, sur ce qu'elle venoit de lui dire que son frère avoit passé une nuit assez tranquille. Pendant plusieurs jours, mon père alloit chez Theophilacte dans la ferme résolution de n'y rester qu'un moment, néanmoins il y passoit toujours des heures entières. Ce peu de pouvoir sur lui-même, ne lui permit plus de se déguiser le charme qu'il trouvoit à voir Hionique. Comme il ne vouloit point céder au penchant qui l'entraînoit vers elle, il s'imposa la loi de ne plus aller chez Theophilacte. Il ne pouvoit cependant abandonner ce pasteur, sans être accusé, ou de caprice, ou de dureté. Déterminé toutefois à fuir une occasion si périlleuse pour son repos, il trouva un expédient.

Mon père avoit pris une tendre amitié pour un nommé Guanias, un de ses parens, jeune homme aimable & sans fortune ; il se faisoit un plaisir de lui communiquer ses connoissances. Il prit donc le parti d'envoyer tous les jours ce parent chez le frère d'Hionique.

Tandis que Péneſtrés prenoit de ſi ſages meſures pour étouffer un amour naiſſant, Hionique n'étoit occupée que de Péneſtrés ; elle avoit lu dans ſes regards timides ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, & le plaiſir qu'elle reſſentoit à ſe donner à elle-même l'aſſurance d'être aimée, augmentoit à chaque inſtant ſa tendreſſe. Mais d'où lui fallut-il revenir, lorſqu'à la place de mon père elle vit Guanias ? Péneſtrés, lui dit-il, trop occupé pour donner tous ſes ſoins à Theophilacte, s'en remet à moi : mais je verrai votre frère tous les jours juſqu'à ſon entière guériſon. Hionique, le cœur plein de dépit, penſa qu'elle s'étoit trop flattée d'avoir inſpiré à Péneſtrés les mêmes ſentimens qu'elle avoit pour lui.

Plus il en coûtoit à mon père pour ſe tenir parole, plus il ſe promettoit de ne pas la fauſſer ; il ſe ſavoit gré de pouvoir maîtriſer les mouvemens, qui vouloient à tous les inſtans l'entraîner chez Theophilacte ; mais il ne pouvoit s'empêcher de faire à ſon parent toutes les fois qu'il en revenoit, mille queſtions, dont Hionique étoit le ſeul objet. Guanias trouvoit Hionique d'une beauté admirable ; ſes réponſes n'étoient pas propres à procurer à Péneſtrés la tranquillité

qu'il désiroit retrouver. Guanias exaltoit les charmes d'Hionique, il parloit des graces attachées à toute sa personne, avec une force qui les rendoit présentes à l'imagination préoccupée de mon père.

Quoique je n'aye encore que vingt ans, lui dit un jour Guanias, l'amour s'est déjà rendu le maître de mon cœur; il m'a appris à connoître les mouvemens qu'il inspire. Hionique aime. Que dis-tu, reprit Pénestrés vivement? Je dis qu'Hionique aime, & j'ajoute, que ce pourroit bien être Pénestrés. Si je voulois, continua Guanias en souriant, je dirois quelque chose de plus; mais je n'ose..... Ces mots, dits d'un air malin, excitèrent la curiosité de mon père; il exigea de Guanias de s'expliquer. Et bien! reprit-il, vous vous aimez tous deux: voici mes raisons pour le croire.

Depuis le moment où vous avez été appelé au secours de Théophilacte, je vous vois triste, rêveur, distrait, moins appliqué, & cherchant toujours la solitude; vous ne me parlez plus que pour m'entretenir d'Hionique, & vous écoutez avec complaisance & avidité tout ce que je vous dis de cette charmante fille. Hionique, de son côté, me voit arriver chez son frère, quelquefois

avec chagrin, quelquefois avec une joie qu'elle ne peut déguiſer; elle cherche avec empreſſement les momens favorables pour me parler ſans témoins : alors elle ne peut me quitter. Tantôt elle ſe plaint de ce que vous avez abandonné ſon frère, & cela avec une triſteſſe qui me donne lieu de penſer qu'Hionique gémit de ne plus vous voir; ſouvent auſſi un ton animé me fait connoître combien elle eſt bleſſée de l'indifférence qu'elle vous croit pour elle. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que j'eſſuye (moi qui n'ai ni mérité, ni démérité d'elle) cette inégalité qu'un amant aimé éprouve, quand on s'imagine avoir à ſe plaindre de lui. Hionique me bruſque, m'accueille, me fuit, me cherche, on diroit enfin, que je ſuis l'objet qui l'a rendue ſenſible.

Ces diſcours déconcertèrent mon père, ils renverſèrent en un moment toutes ſes réſolutions. Tant qu'il n'avoit point penſé qu'il pouvoit avoir plu, il s'étoit trouvé aſſez de fermeté pour ſoutenir le parti qu'il avoit pris; mais l'idée d'être aimé troubla ſon ame. Il ſe rappela mille petits riens, qui donnèrent dans ſon eſprit de la force aux ſoupçons de Guanias; l'amour auſſitôt lui montra tout le charme d'une tendre union,

Le désir d'aller chez Theophilacte se fit d'abord sentir à son cœur, & si vivement, qu'il y céda. Il falloit passer devant un petit sallon, pour arriver dans la chambre de Theophilacte; Hionique étoit seule dans ce sallon qui étoit ouvert; mon père apperçut Hionique assise : elle étoit comme immobile, & plongée dans la plus profonde rêverie. Mon père resta sur le seuil de la porte, sans faire aucun bruit, il contemploit Hionique.

Seroit-ce moi, qui jetterois Hionique dans cette situation, se demandoit-il à lui-même? Il en fut bientôt certain. Hionique sans revenir de sa rêverie, & sans lever les yeux, dit languissamment : S'il m'eût aimée, mon frère, qui devra la vie à ses soins, n'auroit osé s'opposer à notre bonheur. Mon père ne pouvant douter qu'il ne fût l'objet de cette tendre plainte, tomba tout d'un coup aux genoux d'Hionique, & lui dit : Connoissez Pénestrés, belle Hionique, il vous adore. C'est à vos pieds qu'il vient expier la criminelle audace d'avoir voulu échapper à vos charmes. C'est à vos pieds qu'il vous conjure de lui pardonner, & qu'il demande votre aveu, pour vous obtenir de Theophilacte. Que vois-je! s'écria Hionique.... Qu'entends-je!....

Qu'entens-je !.... C'eſt vous !..... C'eſt Péneſtrés !.... Vous m'aimez !.... Ah ! que vous êtes cruel de m'avoir donné le temps de penſer que mon cœur étoit prévenu pour un ingrat !

Il eſt aiſé de comprendre le charme que pouvoit avoir pour mon père & pour Hionique, l'inſtant qui les inſtruiſoit tous deux de leur commune tendreſſe. Ils ne s'occupèrent d'abord que du bonheur préſent. Mais après leurs premiers tranſports, Hionique dit à Péneſtrés : Puiſſe la reconnoiſſance forcer Theophilacte à vous accepter pour ſon beau-frère ! Cependant, malgré cet avantage, je l'avouerai, je crains que nous n'ayons à combattre la plus obſtinée réſiſtance. Je voyois notre union facile quand je croyois la déſirer ſeule, je vois tout dans ce moment d'un autre œil. Alors Hionique fit trembler mon père, en l'inſtruiſant du caractère de Theophilacte, & de l'eſclavage où il l'avoit toujours retenue.

Raſſurez-vous, Péneſtrés, continua Hionique, voyant la peine extrême que cauſoit à mon père ſon diſcours, mon indifférence me faiſoit ſupporter (ſans preſque m'en appercevoir) les procédés de Theophilacte ; aujourd'hui l'amour me les fait ſentir, il

m'en fait connoître l'injuſtice, il m'inſpirera les moyens & la hardieſſe de m'y ſouſtraire. Ni la nature, ni le devoir ne lui donnent ſur moi les droits d'une domination tyrannique, contre laquelle je ſaurai me révolter; mais eſpérons que la reconnoiſſance agira ſur ſon cœur: cachons néanmoins nos ſentimens; attendons, en nous jurant tous les jours de nous aimer juſqu'au tombeau, que Theophilacte ait recouvré ſa ſanté.

La convaleſcence de Theophilacte lui permit de réfléchir ſur les ſoins empreſſés de Péneſtrés; il en conçut de l'inquiétude: en effet, Péneſtrés le voyoit encore plus fréquemment que dans le temps où ſa bleſſure paroiſſoit dangereuſe. Les témoignages d'amitié que Theophilacte recevoit de lui, commencèrent à le gêner: il lui devoit une viſite de remerciement; malgré la foibleſſe où il étoit encore, il ne voulut pas la différer, moins pour remplir le devoir que la reconnoiſſance lui preſcrivoit, que pour arrêter des aſſiduités dont il ſoupçonnoit qu'Hionique étoit l'objet.

Après pluſieurs embraſſemens, & mille aſſurances d'amitié ſincère de la part de mon père, Theophilacte lui dit: Votre bonté pour moi va trop loin; ceſſez de me don-

ner des momens que je me reproche de voler, ſans néceſſité, à ceux qui par de funeſtes accidens ont beſoin de votre ſecours. Heureux ſi je pouvois trouver les occaſions de vous marquer toute ma reconnoiſſance ! Vous le pouvez, répondit mon père : j'aime Hionique ; le bonheur de la poſſéder eſt le ſeul bien où j'aſpire. Acceptez-moi pour frère, continua-t-il en lui tendant la main. Theophilacte étonné de ce diſcours, reſta interdit. Eh quoi ! reprit mon père, vous balancez à me répondre ? Vous trouverois-je contraire à mes déſirs, quand rien ne doit s'y oppoſer ? parlez ſans feinte.

Péneſtrés eſtimé & chéri de toute la contrée, recherché des grands, utile à tous ſes compatriotes, répondit Theophilacte, fait honneur à Hionique ; mais par des raiſons dont vous me diſpenſerez de vous rendre compte, je ne puis de deux ans ſonger à l'établir. Sa jeuneſſe, qui me donne ſur elle tous les droits de père, lui donne auſſi le temps d'attendre.

Cette réponſe toucha & ſurprit également mon père ; elle lui fit ſentir combien il lui ſeroit difficile de ſurmonter les obſtacles, ſi pour en triompher Hionique ne le ſecondoit ; mais il trembloit, que trop timide,

elle n'ôsât faire tête à un frère d'un caractère si absolu. Cet entretien long & animé se termina comme Theophilacte pouvoit le désirer. Mon père ne put dissimuler son mécontentement, il le témoigna en termes un peu vifs. Theophilacte prompt à les relever, repartit à Pénestrés : Je ne veux, ni pour ami, ni pour beau-frère, un homme si peu mesuré dans ses discours. Theophilacte sortit en finissant ces paroles : il reprit le chemin de son hameau, plein de satisfaction de s'être brouillé avec Pénestrés, & le laissa mortellement affligé de trouver dans le frère d'Hionique un ennemi déclaré.

Hionique attendoit le retour de son frère avec inquiétude & impatience ; elle l'avoit vu partir pour aller chez Pénestrés, & elle ne doutoit pas que ce pasteur ne saisît cette occasion pour lui déclarer ses sentimens. Mais quel fut son trouble, lorsque Theophilacte lui apprit comment s'étoit terminée sa visite ! Quoi ! mon frère, lui dit Hionique, avez-vous pu, sans rougir, paroître injuste & ingrat à l'égard de Pénestrés ? Je ne voulois, reprit Theophilacte, que démêler, par une sage épreuve, l'humeur & le caractère de Pénestrés : il n'a pas senti ma feinte, il s'est montré à découvert de-

vant moi ; il eſt bizarre & emporté. Oui, ma ſœur, je remercie les dieux de m'avoir inſpiré le deſſein de ſonder ce paſteur inſolent & orgueilleux. Unis comme nous le ſommes, faiſant ma principale affaire de vous rendre heureuſe, quel eût été dans la ſuite mon repentir, ſi j'euſſe d'abord ſouſcrit aux déſirs de Péneſtrés ! Non, il ne vous poſſédera jamais ; car je me flatte que vous laiſſerez à mon diſcernement, & à mon amitié pour vous, le ſoin de vous choiſir un mari ; vous me devez même cette déférence, ſongez que je vous tiens lieu de père.

Hionique ſentit tout l'artifice de ce diſcours, elle oppoſa la diſſimulation à la diſſimulation ; mais ſur le champ, elle ſe détermina à exécuter ce que ſa juſte défiance lui avoit déjà fait projeter. L'état ſouffrant de ſon cœur lui étoit un garant du coup terrible que l'ingrat Theophilacte venoit de porter à celui de Péneſtrés ; ſa tendreſſe pour lui exigeoit d'elle de le tranquilliſer, elle le fit. Theophilacte étoit trop dur frère pour être bon maître ; il étoit ſervi par intérêt, & obéï par crainte. Hionique le ſavoit, ainſi elle chargea avec confiance un berger de Theophilacte, d'aller porter à

Péneſtrés un papier où étoient ces mots :

Ne faites aucunes démarches auprès de mon frère, elles ſeroient inutiles. Cependant, & je vous le jure, nous ſerons bientôt unis. L'amour m'a inſpiré ce que je devois faire pour notre commun bonheur, & il me donne aſſez de hardieſſe pour l'exécuter. Soyez tranquille juſqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles, je ne vous ferai pas longtemps attendre. Adieu, Péneſtrés, je vous aime autant que vous aimez Hionique.

Péneſtrés reçut ces preuves de la tendreſſe d'Hionique, avec autant d'inquiétude que de ſatisfaction. Elle lui promettoit d'être à lui, quelle flatteuſe eſpérance ! Mais elle lui laiſſoit ignorer les moyens qu'elle vouloit employer pour y parvenir malgré ſon frère. Il trembloit que ſon peu d'expérience ne la trompât. Croyant agir pour la réuſſite de nos deſſeins, diſoit-il, Hionique va peut-être mettre à notre bonheur un obſtacle inſurmontable.

Tandis que mon père étoit agité de mille craintes, Hionique épioit le moment favorable pour exécuter ſon projet. Theophilacte ne tarda pas à le lui fournir. Il partit un matin pour aller à un hameau éloigné du ſien de trois lieues. A peine Theophi-

lacte étoit-il dans la campagne, qu'Hionique sortit. Elle prend le chemin de Mégalopolis : elle apperçoit le temple de Jupiter, placé sur une éminence au milieu de la ville. Je vois, s'écria-t-elle avec transport, je vois le lieu sacré où je vais implorer la protection de la divinité qu'on y adore, & celle du souverain & redoutable organe de ses loix ! Pleine de confiance, Hionique y porte ses pas avec vîtesse. Elle arrive, elle demande à parler au grand-prêtre. Le pontife l'écoute. Elle l'instruit de sa naissance, de la mort de son père & de sa mère, de la tendresse de Pénestrés, de la sienne pour lui, de l'empire tyrannique qu'exerce un frère sur elle ; enfin, de l'ingratitude de ce frère, qui, redevable de la vie aux soins de Pénestrés, la refuse à son amour.

Le discours, la douleur, les larmes, & la naïveté d'Hionique, disposoient le pontife à mesure qu'elle parloit, à lui être favorable ; mais le nom de Pénestrés le détermina d'abord à épouser les intérêts de ces deux amans. Quoi, dit-il, Theophilacte refuse sa sœur à Pénestrés, dans le moment même qu'il lui doit la vie ? De quelles couleurs peut-il pallier son refus ? Tout parle en faveur de Pénestrés ! Quelle in-

gratitude! Eh bien! il en ſera puni. Dès demain, mon enfant, il ſera forcé à faire le partage des biens, qui ſelon les loix vous ſont communs. Dès cet inſtant, vous n'êtes plus ſous ſon injuſte puiſſance; vous êtes ſous ma protection, c'eſt-à-dire, ſous la protection des dieux. Je le jure par la divinité que je ſers & que j'adore; Péneſtrés ſera votre époux avant que le ſoleil ait encore fait ſix fois ſon tour. Ah! ma fille, ajouta le pontife, que le ciel vous veut de bien, de vous avoir choiſie pour être la compagne d'un paſteur ſi eſtimable, & auſſi univerſellement eſtimé!

Hionique écoutoit avec avidité le bien que le pontife lui diſoit de Péneſtrés; & l'aſſurance qu'il lui donnoit d'unir ſa deſtinée à celle de mon père, faiſoit briller dans ſes yeux toute la joie dont ſon ame étoit comme enyvrée. Ah! Seigneur, s'écria-t-elle en ſe proſternant aux pieds du grand-prêtre, que ne vous dois-je pas! Mettez le comble à vos bienfaits; tirez Péneſtrés des mortelles inquiétudes où il eſt livré; faites-le informer de ma démarche & de vos bontés. J'y conſens, répondit le pontife. Auſſitôt il dépêcha vers Péneſtrés, qui preſſé d'obéir aux ordres du grand-prê-

tre, se rendit avec diligence au temple de Jupiter.

Les services que tu as rendus à tes compatriotes, lui dit ce ministre respectable, l'estime que ta vertu t'a acquise, la reconnoissance que les arcadiens te doivent, & la justice que je ne puis refuser aux personnes qui ont recours à moi, m'engagent à te protéger, & à faire en ta faveur ce qu'exige mon ministère. Tu vois Hionique, elle implore ma protection, je vous l'accorde à tous deux. Les plaintes qu'Hionique fait contre Theophilacte sont justifiées par le choix qu'elle a fait. C'est vouloir rester maître de sa personne & de ses biens, que de te la refuser.

La présence du grand-prêtre mettoit un frein aux transports d'Hionique & à ceux de mon père ; mais leurs regards les instruisoient des mouvemens de leurs ames. Sois tranquille, Pénestrés, ajouta le pontife, attends mes ordres pour reparoître au temple : demain Theophilacte sera informé par ma propre bouche que les dieux & moi disposons d'Hionique en ta faveur. Mon père s'inclina respectueusement, baisa le bas de la robe du grand-prêtre, jeta en se rele-

vant un regard plein de tendreſſe ſur Hionique, & ſortit.

Hionique, ſaiſie de joie du ſuccès de ſa démarche, ne put d'abord que répandre des larmes, & embraſſer les genoux du pontife; il la fit relever avec bonté. Seigneur, lui dit-elle alors, mes pleurs & mon embarras ſont les preuves de ma reconnoiſſance; j'en ſuis trop pénétrée pour l'exprimer autrement. Vous m'intéreſſez pour vous, ma fille, repartit le pontife, je veux ſur votre deſtinée interroger le dieu: ſuivez-moi; je vais lui offrir un ſacrifice. Hionique craintive & tremblante, mais empreſſée de ſavoir quel avenir elle avoit, ou à redouter, ou à eſpérer, ſuivit le grand-prêtre. A peine eut-il fini le ſacrifice, que l'obſcurité ſe répandit dans le temple: un moment après Hionique entendit ces paroles ſortir du fond du ſanctuaire:

Que cette vierge tremble;
Le deſtin contr'elle raſſemble
Ses plus terribles coups.
Mais je vois la nature & la reconnoiſſance
Qui réuniſſent leur puiſſance
Pour appaiſer du ciel le funeſte courroux.

Quel oracle pour la jeune & timide Hio-

nique! La crainte & l'effroi s'emparèrent de ſon ame; le temple retentit de ſes gémiſſemens; les ſanglots & les larmes la ſuffoquent; elle ſuccombe enfin. Chacun s'empreſſe autour d'elle, ou pour la ſecourir, ou pour la raſſurer. Hionique, lui dit le pontife, ſois moins alarmée, tu as plus à eſpérer que tu n'as à craindre de l'oracle. Hionique par reſpect parut ſe calmer; mais que ſon cœur & ſon eſprit étoient agités! Flattée de l'eſpérance de déſarmer la colère céleſte par un ſacrifice, elle ſe proſterna aux pieds de la ſtatue de Jupiter, & promit à ce dieu de lui immoler une geniſſe, s'il lui accordoit la faveur d'être unie à Péneſtrés.

Le lendemain, dès le point du jour, le grand-prêtre envoya dire à Theophilacte qu'il eût à ſe rendre ſur le champ au temple de Jupiter. Theophilacte frémit à cet ordre. Cet ordre ſi près de la fuite de ſa ſœur, l'inſtruiſit qu'elle avoit réclamé contre lui la protection du pontife. Tranſporté de colère & de rage, il part.

Theophilacte, lui dit le grand-prêtre, écoute-moi. Ne me réponds rien, & obéïs. Le ciel m'a fait le père des orphelins & des opprimés; je leur dois mon ſecours.

A titre de père je disposé d'Hionique assez avantageusement pour que tu n'ayes rien à opposer à ma volonté. Le vertueux Pénestrés la croit digne de lui, tu la lui as refusée, je la lui accorde, & je vais les unir. Il me reste à t'ordonner de faire le partage de tes biens dans l'espace de trois jours ; la moitié est à toi, l'autre est à Hionique. Des personnes éclairées veilleront pour elle à ses intérêts ; tu n'as point d'injustice à craindre, mais tremble si tu oses en commettre ; tu m'as entendu ; retire-toi.

Honteux & désespéré, Theophilacte sortit du temple sans oser seulement lever les yeux. Mais à peine fut-il dans la campagne, qu'il s'abandonna à toute sa fureur. Elle étoit au dernier excès, quand de loin il vit mon père. Arrête, Pénestrés, lui cria-t-il, & fais-moi raison de ta perfidie.

Theophilacte & Pénestrés étoient tous deux armés d'une houlette garnie par les deux bouts d'une longue pointe de fer. Les pasteurs d'Arcadie, ainsi que ceux de Thessalie, savent se servir de cette arme avec une adresse singulière. Theophilacte vint sur mon père avec tant d'impétuosité, qu'à peine lui donna-t-il le temps de se mettre en dé-

fenſe. Le combat fut d'autant plus long, que mon père ne vouloit que parer les coups que ſon ennemi cherchoit à lui porter. Theophilacte, lui diſoit-il, voulez-vous me forcer à couper la trame des jours que je vous ai ſauvés; j'en ai déjà été le maître; votre injuſte fureur me donne trop d'avantage ſur vous : finiſſons un combat dont je tremble de ſortir vainqueur. Ce diſcours généreux anima encore la fureur de Theophilacte; il redoubla ſes efforts pour percer mon père, qui fut enfin contraint à ſe défendre de même qu'il étoit attaqué.

Le combat devint opiniâtre, mais mon père eut enfin le funeſte avantage d'enfoncer ſa houlette dans le cœur de Theophilacte. Je meurs ſatisfait, dit-il en tombant à ſes pieds, ma mort te condamne à fuir, & défend à Hionique d'être jamais à toi. Ces terribles paroles & la mort de Theophilacte rappelèrent à mon père la cruelle loi d'Arcadie, & l'accablèrent de la plus mortelle douleur. Qu'ai-je fait! s'écria-t-il en fuyant. Malheureux Péneſtrés! infortunée Hionique! c'en eſt fait; il n'eſt plus d'eſpoir pour nous.

Les pas égarés de mon père le conduiſirent dans Mégalopolis. Il voit le temple,

il frissonne à son aspect ; les yeux attachés sur ce lieu sacré, il reste immobile. Après quelques instans d'incertitude, il dit : Eh bien ! allons au temple, allons instruire le pontife que je viens d'enfreindre la loi.

Le grand-prêtre lut d'abord dans les regards & dans l'air troublé de mon père, qu'il venoit de lui arriver quelque grand malheur. Qu'as-tu à m'apprendre, lui dit-il ? La mort de Theophilacte, répondit Pénestrés. Cette houlette vient malgré moi de lui arracher la vie. Alors mon père raconta fidèlement au grand-prêtre la rencontre de Theophilacte, sa fureur & son opiniâtreté au combat. Malheureux, qu'as-tu fait, reprit le pontife ! Le meurtre que tu viens de commettre, met des bornes à mon immense pouvoir. Non, je ne puis te sauver de la rigueur des loix. Mon père abattu, consterné, & les yeux baissés, écoutoit le pontife sans avoir la force de parler ; il ne sentoit que trop la cruelle nécessité d'abandonner Hionique & de fuir. Je le vois, continua le grand-prêtre, tu n'oses prononcer le nom d'Hionique. L'infortunée ! Quelle nouvelle pour elle ! Pourra-t-elle soutenir ta vue & ce malheur ! il faut néanmoins qu'elle en soit instruite : je vais la faire venir ;

tu vas être témoin de toute sa douleur.

L'oracle est accompli, dit le pontife à Hionique, en la voyant paroître. Les coups dont te menaçoit le destin, sont portés. Prépare ton cœur à se voir cruellement déchiré par la nature & par l'amour. Theophilacte n'est plus : regarde ; tu vois son malheureux homicide. Qu'entens-je, s'écria Hionique en reculant d'effroi ! Quoi ! Theophilacte a pu trouver dans Pénestrés un ennemi assez furieux pour lui arracher la vie ? Quoi ! l'amour n'a pu arrêter son bras ? Fuis, ingrat Pénestrés, fuis ; laisse-moi en proie aux cruels regrets de ne pouvoir jamais..... Hionique, dit le pontife en l'interrompant, écoute-moi.

Lorsqu'Hionique fut instruite par le grand-prêtre des circonstances du combat de Pénestrés & de Theophilacte, elle reprit d'un ton de désespoir : C'est moi qui assassine mon frère, j'ai trop osé, j'ai trop entrepris. Le temps auroit fait ce que je n'ai pas voulu attendre de lui. Malheureux Theophilacte ! mais hélas ! Il me laisse plus à plaindre que lui ! J'aurois toujours à me reprocher sa mort, & je ne puis jamais être à Pénestrés. Oui, ma tendresse tue mon frère, & proscrit mon amant..., Ah !

Péneſtrés, qu'avez-vous fait ?... Fuyez... L'honneur & le devoir m'ordonnent de vous éviter pour jamais... Adieu, lui dit-elle, éperdue... Souvenez-vous toujours d'une infortunée qui gémira le reſte de ſa vie de n'avoir pu être à vous. Je vais au pied des autels d'Iſis ſacrifier ma tendreſſe & mes jours. En achevant ces mots, Hionique ſortit; elle courut au temple d'Iſis qui touchoit à celui de Jupiter, & dans lequel le pontife l'avoit miſe depuis l'inſtant où elle étoit ſous ſa protection.

Que viens-je d'entendre, s'écria mon père! Hionique va ſe conſacrer au culte des immortels! puiſſante Iſis, refuſez ſes vœux; elle ne peut vous donner ſon cœur, il eſt à moi, il y ſera toujours, malgré la cruelle loi qui me défend d'être uni à elle, & qui va m'éloigner de ſes yeux. Le pontife touché de l'état déplorable où il voyoit mon père, lui parla en ces termes:

Mon enfant, que ton courage & l'eſpérance te ſoutiennent. Je prends d'abord ſur moi de te faire reſter encore quinze jours dans ta patrie; tu mérites d'elle cette indulgence. Employons ce temps à calmer la douleur d'Hionique, & donne-moi celui de trouver les moyens d'exécuter ce que dans

ce moment je projette en ta faveur. A l'égard d'Hionique, ne crains rien du terrible deſſein qu'elle vient de former ; il ne dépendra pas d'elle de le conſommer. Va, Péneſtrés, je t'aime, ce ne ſera pas inutilement pour toi. Mets ordre à tes affaires, mets-toi en état de quitter ton pays, & ne reviens ici qu'au moment où je te le ferai dire.

Je ne vous dépeindrai point la cruelle ſituation où fut livré mon père juſqu'au jour où le grand-prêtre lui manda de venir au temple : il y fut. Il avoit beſoin, pour ne pas ſuccomber, des témoignages d'amitié & des preuves de bonté qu'il reçut du pontife. Cet homme vénérable lui demanda s'il n'avoit point de ſœur. Mon père n'en avoit pas, mais il reſpectoit & chériſſoit une tante dont il étoit tendrement aimé. Il inſtruiſit le pontife de la vertu & du mérite de Siane, alors âgée de quarante-cinq ans ; elle étoit veuve, ſans enfans & très-riche. Eh bien ! dit le grand-prêtre ; amène moi Siane, elle t'aime, elle pourra te procurer le bonheur, où la mort de Theophilacte ſembloit mettre un obſtacle invincible.

Mon père n'avoit encore oſé ſe préſenter aux yeux de Siane ; mais le cœur rempli

d'eſpérance, il alla chez elle. Elle étoit informée du malheur de ſon neveu, l'affliction où elle étoit l'aſſura de ſa tendreſſe pour lui. Mon père lui avoua ſa paſſion, lui demanda ſon ſecours, & obtint qu'elle accorderoit au pontife tout ce qu'il exigeroit d'elle. Enſuite il lui peignit avec force la beauté d'Hionique, il lui exalta ſon eſprit & l'entretint de ſa vertu. Mon père eut la ſatisfaction de recevoir de Siane les plus tendres témoignages de ſon attachement pour lui, par mille aſſurances de ne trouver rien d'impoſſible pour concourir au bonheur de ſa vie.

Péneſtrés étoit ſeul héritier de Siane; ſa probité, ſa droiture, ſa ſageſſe, ſon application, ſon zèle pour ſecourir de ſes ſoins & de ſes biens ſes compatriotes, l'eſtime enfin que tant de bonnes qualités lui avoient acquiſe, tout le lui rendoit cher. Mais Péneſtrés étoit redevable de ces avantages à l'éducation qu'il avoit reçue de ſon oncle, frère unique de Siane. Sa mémoire étoit ſi précieuſe à Siane, que jamais elle n'entendoit parler de ce frère ſans un attendriſſement qui lui coûtoit des larmes.

Le grand-prêtre n'avoit point communiqué ſon deſſein à mon père, il lui avoit ſeu-

lement dit : La moitié de l'oracle eſt éclaircie, j'ai pénétré le ſens de l'autre. C'eſt à moi & à Siane à l'accomplir. Siane fut conduite au temple par mon père. Le pontife les accueillit avec bonté. J'aime Péneſtrés, dit-il à Siane, les arcadiens lui doivent de la reconnoiſſance; vous, Siane, vous lui devez la plus tendre amitié, le ſang & ſa vertu reconnue l'exigent. Eh bien! uniſſons-nous pour terminer ſes maux. Je ferai ce que me permet mon miniſtère, & vous, vous ferez ce que demandent les bienſéances & les plus ſages précautions. Les loix que rien ne peut ſeulement altérer, preſcrivent à Péneſtrés de s'éloigner de ſa patrie; elles lui défendent auſſi d'épouſer la ſœur de celui à qui il a arraché la vie. Une terre étrangère peut ſeule lui procurer l'avantage d'être uni à Hionique, il faut donc qu'ils aillent tous deux la chercher; mais la jeuneſſe d'Hionique demande qu'elle marche ſous la conduite d'une perſonne prudente, vertueuſe & expérimentée, telle enfin que Siane.

Siane aſſura le pontife qu'elle étoit prête à tout faire pour Péneſtrés. Le grand-prêtre ſatisfait, envoya chercher Hionique; un moment après elle parut. Hionique, lui dit le pontife, tu te ſouviens de l'oracle. Eh

bien ! il eſt expliqué tout entier. L'amitié & la reconnoiſſance t'offrent le ſecours qu'ils te promettent. Plains ton frère, donne des larmes à ſa mort, mais pardonne à Péneſtrés; il eſt malheureux ſans être criminel. J'ai conſulté les dieux, ils conſentent à votre union. Tu vois la tante de Péneſtrés; cette vertueuſe femme veut bien guider tes pas juſqu'à la première ville de la Theſſalie; le ſacrificateur du temple de Pan, ſur la foi d'un écrit de ma main que je vais remettre à Siane, unira ta deſtinée à celle de Péneſtrès.

Hionique ſans parler ſe jeta dans les bras de Siane. Péneſtrés, qui ſentit toute la tendreſſe de cette action muette, tombant aux pieds du pontife, lui dit: Achevez, Seigneur, de me marquer juſqu'où vos bontés vont pour moi. Permettez qu'en votre préſence je remercie Hionique de la preuve qu'elle me donne dans ce moment d'un amour dont je ſens tout le prix. Ah! charmante Hionique, continua-t-il en ſe relevant & en s'avançant vers elle, liſez, s'il ſe peut, tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur. Hionique retenue par le reſpect, ne répondit à Péneſtrés qu'en embraſſant Siane, qu'elle appela ſa chère tante. Allez, mes

enfans, leur dit le pontife, je vous rends heureux, je suis content.

Peu de jours après, Hionique & Siane partirent pour se rendre au lieu marqué. Hionique, que je vais avoir le plaisir de nommer ma mère, fut bientôt par sa douceur & le charme de son esprit estimée & chérie de Siane. A chaque instant elle découvroit dans Hionique les heureuses qualités auxquelles mon père a été redevable du bonheur de sa vie. Enfin Siane & Hionique sortirent des terres de l'Arcadie & entrèrent dans celles de la Thessalie, où elles attendirent mon père. Il parut, & au gré de leurs désirs le sacrificateur du temple de Pan les unit. Siane alors, avec une douleur & une satisfaction dont le mélange lui causoit des mouvemens qui seroient difficiles à exprimer, s'arracha des bras de mon père & de ma mère, pour retourner en Arcadie veiller à la conservation de leurs biens.

Mon père choisit cette belle partie de la Thessalie que le fleuve Penée arrose de ses eaux; il s'y établit. Il devint bientôt l'objet de l'estime & de l'adoration de tous les habitans. Ses connoissances & son bon esprit le mettoient en état de les secourir ou de ses conseils ou de ses soins. Six enfans,

quatre garçons & deux filles, furent le fruit d'un mariage très-heureux. Je n'avois encore que huit ans, lorsque ma mère me mena au temple de Diane. La principale prêtresse avoit de la bonté pour ma famille; ma physionomie lui plut, elle engagea ma mère à lui laisser le soin de mon éducation: elle y consentit avec plaisir. La prêtresse prit pour moi, en très-peu de temps, la plus tendre amitié, mais jamais je ne m'en prévalus. Quoique je fusse très-jeune, & extrêmement gaie, je ne m'ennuyois point de la longueur des cérémonies graves célébrées dans cet auguste lieu.

J'avois atteint dix-sept ans; j'attendois avec impatience d'en avoir dix-huit, pour qu'il me fût permis de me consacrer au culte de Diane, quand ma sœur âgée de quinze ans, mourut; ma mère vint aussitôt prier la prêtresse de me remettre entre ses mains. Quelque tendresse que j'eusse pour ma mère, je vis avec douleur son empressement pour me ramener dans la maison paternelle. La prêtresse n'en avoit pas moins pour me garder, néanmoins elle me dit d'un ton d'autorité, & cependant avec un air d'amitié : Ma fille, c'est honorer les dieux, & leur obéir que d'être soumise aux

volontés de ceux qui nous ont donné le jour. Allez, ſouvenez-vous des bons exemples qu'on vous a donnés ici; aimez toujours la vertu, & ſoyez ſans-ceſſe occupée de vos devoirs. Adieu, ma chère Sophronie, ajouta-t-elle en m'embraſſant avec tendreſſe; adieu, ma fille; venez ſouvent me conſoler de ne vous avoir pas pour compagne; venez m'aſſurer que je vous ſuis toujours chère, & croyez que vous me le ſerez juſqu'au tombeau.

Je ne répondis à ces touchantes preuves de l'amitié de la prêtreſſe que par des larmes: je trouvai le moment de m'échapper, j'entrai par la petite porte des prêtreſſes dans le ſanctuaire; je me proſternai aux pieds de la ſtatue de Diane; là, je vouai mon cœur & toutes mes affections à la chaſte déeſſe: je crus voir que la ſtatue s'animoit, que Diane laiſſoit tomber ſur moi un regard favorable; fortifiée par ce ſecours divin, je fus avec un viſage content embraſſer la prêtreſſe: j'allai enſuite rejoindre ma mère. Elle me reçut dans ſes bras, & tranſportée de joie, elle me ramena au hameau, où j'eus la ſatisfaction de voir que je conſolois mon père de la perte de ma ſœur.

Toutes les jeunes perſonnes de mon âge vinrent me rendre viſite. Notre éducation avoit été différente ; cet avantage me donnoit une ſorte de ſupériorité ſur elles ; mais je m'étudiois ſans-ceſſe pour leur ſauver la mortification de la ſentir. Cette attention & mes careſſes empêchèrent les mouvemens de jalouſie de naître dans leurs cœurs. Je prenois toutefois la liberté ou de les inſtruire, ou de leur faire des repréſentations, mais avec douceur. J'avois pris cet heureux caractère dans une maiſon où il règnoit, & j'ai fait ce que j'ai pu pour le conſerver.

Le plaiſir que je reſſentois de recevoir ſans-ceſſe des marques de la tendreſſe de mon père & de ma mère fut bientôt troublé. L'ainé de mes frères mourut, un autre le ſuivit de près. Tant de malheurs, arrivés dans une famille vertueuſe, firent ſouvenir ma mère de la promeſſe qu'elle avoit faite au temple de Jupiter, de ſacrifier à ce dieu une geniſſe, quand elle ſeroit unie à Péneſtrés. Elle penſa donc que les dieux irrités lui faiſoient ſentir leur courroux par des pertes ſi chères. De ce moment elle ne fut plus occupée que du déſir de retourner en Arcadie, non pour y reſter, le ſouvenir de

de la mort d'un frère que les arcadiens si ennemis de l'homicide pouvoient intérieurement lui reprocher, étouffoit en elle l'amour de la patrie. Le terme de la proscription de mon père étant expiré, il goûta les raisons de ma mère, & se détermina enfin à partir pour l'Arcadie. Notre voyage fut pénible, mais nous arrivâmes heureusement.

Mon père fut reçu avec tendresse & avec distinction de ses compatriotes; ma mère, mes frères & moi fûmes charmés des attentions qu'on avoit pour nous. Siane, cette bonne-tante, embrassa mon père & toute sa famille avec une satisfaction inexprimable. Nous trouvâmes par ses soins nos pâturages & nos troupeaux si considérablement augmentés, qu'on regardoit mon père comme le plus riche pasteur de la contrée. Il alla d'abord au temple du Jupiter, où il eut la douleur d'apprendre la mort du grand-prêtre. Peu de jours après notre arrivée, ma mère offrit un sacrifice à Jupiter.

L'estime particulière que tous les arcadiens témoignoient à mon père, & le plaisir de se revoir dans sa patrie lui faisoient désirer de ne plus la quitter. Sa tante l'en pressoit, & ma mère trembloit qu'il ne cè-

dât aux inſtances réitérées de Siane. Pour moi, jeune & vive, je ne ſongeois qu'à m'amuſer, & ſans le ſouvenir du temple de Diane & celui de la prêtreſſe, j'aurois entièrement oublié la Theſſalie. Dans le grand âge où il a plu aux dieux de me laiſſer venir, je puis dire, ſans qu'on me ſoupçonne de vanité, que ma jeuneſſe étoit brillante : j'entendois vanter ma beauté ſans en être plus vaine. Cette beauté, diſois-je, ſera de bien peu de durée, mais acquérons les qualités du cœur & de l'eſprit, capables de me procurer des avantages plus précieux que n'eſt celui de la beauté.

Les arcadiens avoient d'abord cru que mon père & ma mère étoient revenus dans les lieux de leur naiſſance pour ne les plus quitter. Cette idée avoit fait naître des deſſeins ſur moi. Deux jeunes paſteurs riches, tous deux aſſez aimables, venoient chez mon père ; l'un s'appeloit Battus, l'autre Agathon. J'allois ſouvent à nos troupeaux, les deux paſteurs prenoient ce temps pour me faire leur cour. J'aimois extrêmement un jeune mouton noir.... Il me ſemble qu'à ce mot de mouton noir l'attention de notre jeuneſſe redouble, dit en ſouriant Sophronie : elle ſuſpend ſon ouvrage, elle fixe ſes

regards sur moi, elle dit : Le voilà donc ce mouton que l'histoire d'Hionique nous a fait attendre assez long-temps. Oui, mes enfans, & vous allez savoir ses aventures.

Par une bizarrerie de la nature ce mouton avoit les pieds couleur de feu. Cet animal, dès qu'il me voyoit, quittoit le troupeau & venoit à moi ; cette connoissance peu commune, sa douceur, sa familiarité & ses caresses m'inspirèrent pour lui une véritable amitié. Battus & Agathon passoient tour-à-tour des guirlandes de fleurs (faites avec soin & adresse) au col de mon mouton ; ils en paroient aussi ses cornes. Je leur savois gré de ces galanteries, je les en remerciois avec une sorte de vivacité, dont ils étoient redevables à mon amitié pour ce petit animal. Ils se flattoient tous deux que je les regardois avec prédilection ; ils se trompoient, car en vérité je ne songeois qu'à mon cher mouton. Leurs attentions pour moi étoient pareilles, les miennes pour eux l'étoient aussi ; cette égalité dans la suite les choqua, & leur inspira le désir de se nuire réciproquement.

Battus me dit un jour : Croyez-moi : belle Sophronie, ne donnez pas votre confiance à Agathon ; c'est un caractère dangereux,

il ne dit jamais ce qu'il penſe, & il a raiſon ; s'il ſe développoit avec vous, il perdroit beaucoup dans votre eſprit : mais il a beau ſe déguiſer, je vous en dis aſſez pour vous obliger à porter ſur ſes actions & ſur ſes diſcours l'attention néceſſaire, pour vous faire connoître ce paſteur. Je pris le parti d'Agathon, Battus en parut mortifié. Agathon dès le lendemain trouva l'occaſion de m'entretenir, il en profita ; il voulut me donner de Battus la même défiance que Battus avoit prétendu me donner de lui ; il fut mortifié à ſon tour, je parus penſer avantageuſement de Battus.

La conduite de ces deux paſteurs me fit réfléchir ſur leur caractère ; il réſulta de mes réflexions le repentir de leur avoir trop légérement accordé de l'eſtime : je pris néanmoins le parti de leur paroître toujours la même. Je ne crus pas devoir inſtruire ma mère de ce qui ſe paſſoit ; mais elle, voulant ſavoir mes ſentimens pour favoriſer auprès de mon père, celui que je voudrois préférer, me dit les vues de ces deux paſteurs. Je la priai avec cette tendreſſe que j'ai toujours eue pour elle, de rejeter adroitement leur demande, s'ils lui parloient. Ma mère charmée, de mon indifférence,

m'avoua combien elle désiroit de se revoir sur les bords du fleuve Penée, & l'espoir de satisfaire ce desir lui faisoit ardemment souhaiter que je ne prisse aucun engagement en Arcadie.

Je devins un peu plus attentive, je résolus de pénétrer à fond le caractère de ces deux concurrens, dans le dessein d'avoir des armes contr'eux, si mon père se laissoit prévenir en faveur de l'un ou de l'autre. Je faisois chaque jour quelque découverte. Ces deux rivaux se développoient sans le vouloir; je voyois leur haine réciproque, leur vanité, leur humeur altière, leur artifice, leur attention enfin à se déguiser. Il arriva dans ce temps une aventure bien extraordinaire; c'est depuis cette aventure que le récit de ma jeunesse commence à devenir curieux & intéressant.

J'étois aux troupeaux de mon père, ils paissoient dans de gras pâturages, le jour étoit extrêmement beau, je m'étois assise sur un gazon, où l'ombrage d'un vieux tilleul me garantissoit des ardeurs du soleil, mon cher mouton noir étoit couché à côté de moi. Battus arriva; après m'avoir dit des choses assez galantes à l'occasion de mon amitié pour mon mouton, il ajouta: Votre

tendreſſe pour cet animal me fait deſirer de vous le rendre encore plus cher; je veux du moins par ce petit avantage m'aſſurer de ne jamais ſortir de votre ſouvenir, en le liant à votre attachement pour l'heureux mouton. Il me pria enſuite de tourner la tête, & de ne pas le regarder de quelques momens: je lui obéis en riant. Un inſtant après il me dit: Belle Sophronie, regardez votre mouton: je me retourne; mais quelle eſt ma ſurpriſe! je venois d'entendre Battus, je le cherche des yeux, & je ne le vois plus.

Nous étions dans un endroit où l'on ne pouvoit ſe cacher, il n'y avoit d'arbres à plus de deux cent pas à la ronde, que celui ſous lequel j'étois; je ne réfléchis pas beaucoup d'abord ſur la diſparition de Battus, je fus plus empreſſée à regarder mon mouton. Quel fut mon étonnement! Sa corne gauche avoit changé de nature. Je regarde avec attention, je la vois blanche & luiſante; je l'examine, je la touche avec crainte, enſuite avec plus d'hardieſſe, je crois voir enfin qu'elle eſt d'argent; je croyois vrai. Née en Theſſalie, j'avois entendu parler de magie; je décidai donc que Battus s'étoit adonné à cet art criminel; prévenue

de cette idée, je n'osois presque plus caresser mon mouton.

Nous étions au plus haut du jour, malgré l'ombrage du tilleul les rayons du soleil perçoient ; cette chaleur invite au sommeil, je sentis de l'assoupissement, je voulus le vaincre, mais ma résistance fut vaine ; il y a même apparence qu'il y eut quelque chose d'extraordinaire dans cet assoupissement : je crus voir la prêtresse de Diane, & je crus l'entendre me dire : Ma fille, ma chère Sophronie, ne t'étonne de rien. Que ton mouton te soit toujours cher. Il arrivera encore d'autres changemens en lui, mais garde-toi de les révéler. Sois fidelle à la Déesse, compte sur ses bontés ; & ne crains ni Battus, ni Agathon. Tu tiens déjà des armes contre Agathon, Agathon t'en donnera bientôt contre Battus ; tu seras avertie de la manière dont tu dois te conduire, soutiens seulement ton caractère gai, c'est le moyen qu'on ne te pénètre jamais.

Je me réveillai avec une sorte d'effroi, Agathon étoit assis auprès de moi ; il tenoit mon mouton dans ses bras. Je crus voir la corne droite de cet animal entourée d'une fine écorce d'arbre, où il y avoit de l'écriture dont les caractères m'étoient inconnus.

On vous a fait, belle Sophronie, me dit Agathon, une galanterie; on a embelli votre mouton d'une corne d'argent; Battus n'en fait pas davantage; ses connoissances sont bornées; voyez si les miennes ne sont pas plus étendues. Mon mouton étoit revenu à moi; rassurée par mon songe, je développe la corne, elle se trouve d'une couleur jaune & luisante: je regarde, j'examine, je parois surprise. Elle est d'or, me dit Agathon. Cette corne, poursuivit-il, ainsi que l'autre qui est d'argent, sera toujours telle qu'elle est aujourd'hui. Prévenue par mon songe, je ne montrai ni étonnement ni frayeur de ces prodiges, je remerciai même Agathon d'une manière vive & gaie de sa galanterie. Elle est, lui dis-je, plus considérable que celle de Battus, mais la sienne a l'avantage d'être la première; ainsi vous êtes au pair, & je ne crois pas faire une injustice, en partageant également ma reconnoissance entre vous deux. Je remerciai aussi Battus, sans lui laisser rien entrevoir de désobligeant pour lui.

Battus & Agathon firent sans doute des réflexions sur leur pouvoir réciproque; elles les confirmèrent dans leurs soupçons; de ce moment ils furent sur leur garde l'un contre

l'autre. Le premier ſoin de ces deux paſteurs fut de juſtifier dans mon eſprit ce qu'ils avoient fait. Ils tâchèrent de m'inſinuer que de la connoiſſance des ſimples, des métaux, & de l'art d'en extraire les principes, il réſultoit des ſecrets admirables, dont les effets incompréhenſibles paroiſſoient des prodiges aux hommes peu accoutumés à penſer. Je paroiſſois les croire, & ils étoient charmés de ma feinte crédulité. Il y avoit néanmoins du vrai dans leurs raiſonnemens, mais je n'en tirois aucunes conſéquences avantageuſes pour eux.

Ces deux rivaux cherchoient à mettre ma mère dans leur parti, ils ſavoient ſon pouvoir ſur l'eſprit de mon père. Ma mère n'étoit pas diſpoſée à leur être favorable; elle craignoit autant de me voir établie en Arcadie, qu'elle déſiroit de revenir dans ce beau climat; elle m'en parla encore. Sans lui découvrir qu'un ſerment inviolable me mettoit hors d'état de diſpoſer de mon cœur & de ma main, je l'aſſurai que je me conſerverois l'heureuſe liberté de la ſuivre en Theſſalie. Mon air libre & enjoué nourriſſoit ſans que je le vouluſſe l'eſpoir des deux paſteurs; ils me cherchoient toujours avec le même empreſſement; ils ne me par-

loient jamais de leur tendreſſe que d'une manière enveloppée, je leur en ſavois gré, leur retenue m'épargnoit le ſoin de les fuir.

Les arcadiens ſont de tous les peuples de la terre ceux qui aiment le plus la muſique; elle eſt un des premiers objets de leur éducation, l'harmonie les charme; la nature ſemble même les avoir favoriſés au-deſſus du reſte des hommes, d'une voix dont les ſons flatteurs & ſenſibles portent au cœur. Agathon & Battus jouoient parfaitement bien de la flûte; ils étoient auſſi rivaux dans ce genre de mérite. Je les entendois avec plaiſir, ils vouloient me forcer à décider entr'eux: mais c'étoit vainement, je n'aurois pu même le faire; car ils étoient deux hommes rares, & peut-être uniques pour cet inſtrument; ils le ſavoient bien.

Nous étions un jour, ma mère & moi, aſſiſes ſur le bord d'un ruiſſeau, dont l'eau claire & pure couloit ſur un ſable doré; des arbres touffus & élevés ſur deux lignes droites n'étoient partagés que par ce ruiſſeau. C'étoit toujours ſur le bord aimable de ce canal ombragé que nous faiſions nos promenades. Agathon nous y joignit un jour. Ma mère le pria de jouer de la flûte. Je n'oſe devant Sophronie, répondit-il. Eh!

pourquoi, lui demanda ma mère? Sophronie, reprit-il, me rend timide; Sophronie si éclairée & si judicieuse me refuse son suffrage. Cette injustice n'est cependant pas celle où je suis le plus sensible. Mais je ferois trop heureux, si elle étoit persuadée qu'aucun pasteur ne sent si vivement que moi la supériorité que lui donnent sur toutes nos bergères sa beauté, ses grâces & son esprit; elle auroit toutefois encore moins de peine à m'accorder la préférence sur Battus dans l'art que nous tenons du dieu Pan; peut-être me refuseroit-elle aussi ce petit avantage: vous serez plus équitable, dit-il à ma mère, & votre suffrage pourra forcer Sophronie à avouer naturellement ce qu'elle pense. Ma mère sourit à ce discours, & en sentit la finesse.

Agathon satisfait d'avoir, quoique d'une manière enveloppée, rompu le silence, prend sa flûte, il prélude; soudain nous voyons une espèce de nuage sur nos têtes, il descend à la hauteur des arbres; alors nous reconnoissons que c'est une immense quantité d'oiseaux; tous se branchèrent, ils écoutoient Agathon qui joua assez longtemps. Quand il eut cessé, nous voulûmes le louer, mais nous fûmes interrompues

dans nos complimens par les voix mélodieuſes de tous ces différens oiſeaux : ils formoient un concert charmant. Ma ſurpriſe fut extrême de les entendre chanter tous les airs qu'Agathon venoit de jouer. Ces oiſeaux, me dit-il, vous font, belle Sophronie, un petit reproche de me refuſer la préſéance ſur tous les muſiciens, & mes ſoins aſſidus vous en feront toujours un plus vif de ne pas me diſtinguer parmi tous les paſteurs dont vous triomphez. Agathon, dis-je, eſt aujourd'hui bien galant : mais, ajoutai-je, d'où viennent tous ces oiſeaux de différentes eſpèces qui nous ſont inconnues? Depuis ſix mois que nous venons ſouvent nous promener ſur le bord de ce charmant ruiſſeau, nous ne les avions ni vus, ni entendus. Qui les a inſtruits? Si c'eſt vous, dans quel temps reçoivent-ils vos leçons? Comment pouvez-vous faire tant d'excellens écoliers? Car décider lequel de ces oiſeaux chante le mieux, ſeroit encore plus difficile que de prononcer entre vous & Battus.

Ma queſtion embarraſſa un moment Agathon; ma mère ne pénétra point ma penſée, & je ne la développai pas aſſez pour confondre ce criminel paſteur; je voulus

bien lui laiſſer le plaiſir de croire que je ne ſoupçonnois point la véritable cauſe de tous ces prodiges. La corne d'or & la corne d'argent m'avoient inſtruite de ce qu'étoient ces deux rivaux, & mon ſonge en affermiſſant mes idées, m'affranchiſſoit de toute crainte, rien ne m'alarmoit.

Battus & Agathon connurent enfin mon caractère, ils n'osèrent plus ſe flater d'obtenir par leurs ſoins une préférence dont ils ſe voyoient ſi éloignés. Ils prirent le parti de s'adreſſer à mon père; ils lui parlèrent tous deux dans le même jour. Mon père reçut leur demande d'une manière obligeante; mais il ſe réſerva de communiquer leur deſſein à ſa femme, & de conſulter mon inclination; ainſi il les remit à quelques jours pour leur donner ſa réponſe : il parla à ma mère. Depuis la mort de Siane que les dieux venoient de retirer de ce monde, elle preſſoit mon père de quitter l'Arcadie. Charmée de cette occaſion, ma mère la ſaiſit. Elle dit à mon père, que ce ſeroit pour le reſte de ſes jours un égal tourment, ou de ſe ſéparer de moi, ou d'être condamnée à ne plus revoir l'heureuſe vallée de Tempé; elle le conjura enfin de ſe prêter à ce qui pouvoit faire le bonheur de

sa vie ; elle ajouta que ma tendresse pour la Thessalie égaloit la sienne. J'ai sondé Sophronie, lui dit-elle, son indifférence est extrême pour Agathon & pour Battus. Vous aimez Sophronie, ne la contraignez pas dans une occasion d'où dépend le bonheur ou le malheur de sa vie.

Mon père fut attendri du discours de ma mère, il goûta ses raisons; une estime fondée sur la parfaite connoissance de sa vertu avoit donné à son amour pour elle des forces invincibles; il céda : il lui promit enfin de ne rester en Arcadie que le temps nécessaire pour convertir tous leurs biens en effets transportables. Mon père pressé par les deux pasteurs, leur dit que sa femme avoit d'autres vues, auxquelles il ne pouvoit raisonnablement refuser de se prêter. Quelqu'adoucissement qu'on mette à une semblable réponse, celui qui la reçoit se croit toujours offensé. Battus & Agathon en furent indignés, ils dissimulèrent leur chagrin, mais je compris par leurs discours froids & étudiés, & par leur conduite réservée, que nous devions les redouter.

Chez les jeunes personnes les idées de crainte pour l'avenir s'effacent en peu de temps; la solide & mûre raison peut à

peine ne pas perdre de vue les dangers qu'elle prévoit. Je partageois la joie de ma mère, & la mienne étoit extrême au tendre ſouvenir du temple de Diane & à celui de la prêtreſſe. Mille petits ſoins m'occupoient; Battus & Agathon ne me cherchoient plus, ils furent bientôt oubliés; j'oubliai de même ce que j'avois à craindre de leur dangereux pouvoir.

Le jour enfin arriva, nous partîmes après avoir reſté près d'une année en Arcadie. Nous étions au commencement de l'automne; à la ſeconde journée, ſur le midi, mon père fut étonné de trouver dans une vaſte plaine une inondation à perte de vue. Nous fûmes arrêtés tout court. Quelle nouveauté, dit mon père! il n'y a dans cette contrée ni lac, ni rivière; la ſaiſon n'eſt pas celle où la fonte des néiges des montagnes voiſines puiſſe produire un tel effet! D'où peut donc venir cette inondation? Je me ſouvins alors de Battus & d'Agathon; je dis à mon père tout ce que j'avois tenu ſecret juſqu'à ce moment.

Le conducteur de notre chariot étoit auſſi étonné que nous, il ne ſavoit quel parti prendre; nous parlions tous à la fois. Mon père embarraſſé ne voyant pas de moyen

pour avancer, proposa de retourner sur nos pas. Que voulez-vous faire, m'écriai-je! Quel est votre dessein! Voulez-vous mettre Battus & Agathon à la portée de nous nuire & de me persécuter. Implorons le secours de la puissante Diane, & cherchons un passage. J'avois à peine achevé ces mots, que nous vîmes venir à force de rames un grand bateau; quand il fut au bord de l'inondation, le principal marinier nous dit que nous pouvions sans danger passer à l'autre bord. Mon père le questionna, il répondit qu'un gros rocher à une demi-lieue du chemin s'étant ouvert, il en étoit sorti cette quantité d'eau, & il ajouta que le torrent ne couloit plus. Ce que disoit cet homme paroissoit assez probable : mon père pensa le croire & s'embarquer sur la foi de ce trompeur; je m'y opposai respectueusement, & tandis que j'en donnois des raisons aussi foibles que mal rangées, je vis auprès du chariot une grande biche qui n'avoit rien de farouche. Mes vœux sont exaucés, m'écriai-je, transportée de joie! Cet animal chéri de Diane nous est envoyé par la déesse; je le sens par un mouvement auquel je ne puis résister.

Ma famille savoit combien le culte de

Diane m'étoit cher & reſpectable ; tous les yeux étoient attachés ſur la divine biche. Cet animal alla à la tête des chevaux, & commença à marcher lentement : à peine eut-elle fait quelques pas, que le bateau & les mariniers diſparurent. Marchez, dis-je à notre conducteur, ſuivez ce guide. Mon père, ſaiſi d'admiration, lui ordonna de m'obéïr par un ſigne de la main.

La biche côtoya deux cent pas l'inondation, puis elle y entra ; j'aſſurai mon père qu'il n'y avoit aucun péril à ſuivre ſes pas, mais nouveau prodige ! Le ciel s'obſcurcit, nous ne pouvions nous diſcerner que par la voix. La crainte fut extrême & de peu de durée ; la confiance prit ſa place, lorſque nous vîmes la divine biche jeter une lumière plus que ſuffiſante pour nous conduire. Nous remercions la fille de Latone ; nous marchons, les eaux ſe retirent devant nous : enfin l'obſcurité ſe diſſipe, les eaux diſparoiſſent, l'aſtre du jour brille, & nous fait découvrir le hameau où nous devions paſſer la nuit. La biche ſe perd de vîteſſe dans un boſquet à notre gauche, & nous arrivons heureuſement.

Nous paſsâmes ſans dormir une nuit agréable, nous nous rappelions avec admiration

toutes les particularités de cette journée, & la protection visible des dieux, en réhaussant notre courage, augmentoit encore notre piété. Dès le jour naissant nous nous remîmes en chemin, nous avions une grande forêt à traverser : quand nous en fûmes à peu de distance, nous la vîmes toute embrasée. Nouvel obstacle ! Nouveau miracle ! La biche paroît. Voilà notre divin guide, m'écriai-je, le cœur plein de confiance. Marchons, ne craignons rien. La biche entra dans le bois, les côtés des routes par où elle nous menoit étoient tous en feu, sans que nous en fussions incommodés ; nous marchions sans nulle peine ; l'idée que nous avions du pouvoir donné à notre conductrice, nous faisoit regarder avec tranquillité & même avec une sorte de plaisir cet embrasement ; il devenoit un spectacle qui n'avoit rien d'effrayant pour nous.

Nous étions prêts à quitter la forêt, lorsqu'un léopard d'une taille monstrueuse sortit d'un buisson enflammé ; le léopard vint droit à la biche : cet animal naturellement timide, attendit néanmoins ce rédoutable ennemi, le terrassa, le foula aux pieds, & sans paroître ému, continua de nous mener son pas ordinaire. Le léopard fit des hurlemens

affreux, nous le vîmes se relever avec beaucoup de peine, & se traîner vers l'endroit d'où il étoit sorti. Quand nous fûmes dans la campagne, nous regardâmes la forêt, tous les arbres nous en parurent dans leur état naturel. De ce moment la divine biche ne nous quitta plus, c'est-à-dire, jusqu'à l'instant de notre arrivée dans ce hameau.

Pour m'éviter des embarras, & pour en épargner à ma famille, dès le lendemain je lui parlai avec franchise. Je déclarai donc à mon père & à ma mère l'obstacle que j'avois mis à leur dessein s'ils vouloient m'établir : Le serment que j'ai fait, leur dis-je, au pied des autels de Diane, & le renouvellement que j'en fais tous les jours de ma vie, m'ont attiré la protection de la déesse ; cette protection s'est étendue sur vous ; notre voyage est un voyage de miracles, opérés par le pouvoir de la divinité que je sers de cœur & d'esprit ; respectez mon serment : c'est à votre prudence à éloigner tous les partis qui pourront se présenter. Mon discours arracha des larmes à mon père & à ma mère ; ils étoient aussi étonnés que touchés de la résolution que j'avois prise dans un âge si tendre. Comme ils pensoient favorablement de mon caractère, ils

la crurent inébranlable, & ils la reſpectèrent.

Le jour d'après j'allai au temple de Diane, pour remercier la déeſſe d'une protection qui nous avoit garantis d'un danger évident; je vis ma chère prêtreſſe. Que je fus ſenſible aux témoignages des tendreſſes que je reçus d'elle! Je lui fis un récit exact de toutes mes aventures depuis l'inſtant où je l'avois quittée. Vous me charmez, Sophronie, me dit-elle; que je m'applaudis d'avoir cultivé un auſſi heureux naturel! Oui, ma chère Sophronie, vous avez mis à profit toutes les leçons de conduite & de vertu que je vous ai données; je ne puis vous exprimer ma joie, vous la nourrirez tous les jours par vos actions. Non, elles ne ſe démentiront jamais! La première que vous allez faire vous attirera une nouvelle protection de la divinité à qui vous avez voué toutes vos affections; vous allez par mes conſeils lui ſacrifier ce mouton ſi chéri : c'eſt une offrande digne de vous & digne de Diane; elle ne veut pas vous voir partager les mouvemens d'un cœur où elle doit règner ſeule. Mais, continua la prêtreſſe, votre viſage change! Pourquoi cette triſteſſe! Je vois vos larmes prêtes à couler. Ah! je me ſuis trop preſſée de louer la pureté de vos affections.

Il eſt vrai, dis-je à la prêtreſſe, votre propoſition m'a troublée; je n'ai pu réſiſter à un premier mouvement de foibleſſe : cet animal m'eſt cher, je l'avoue; mais votre préſence & vos diſcours triomphent dans ce moment; c'en eſt fait, demain ſans aucun délai je m'acquitterai d'un devoir que vous me faites ſentir indiſpenſable. Croyez... Ah, ma chère Sophronie, s'écria cette vertueuſe fille, je vous admire! Ce ſacrifice ſera d'autant plus précieux qu'il vous coûte. Non, repartis-je, il ne me coûtera plus rien.

Je quitte la prêtreſſe : je reviens au hameau, j'apprens à mon père & à ma mère le triſte ſort de mon mouton, il s'approche de nous, je n'oſe le regarder, jamais il ne fut ſi careſſant. Sa deſtinée m'arrache des ſoupirs, ma mère le careſſe, mon père le plaint, mes frères s'oppoſent à mon deſſein, mais rien ne peut le changer.

Nous partons le lendemain au jour naiſſant; nous arrivons au temple, tout s'apprête pour la cérémonie : je préſente la victime ornée de fleurs. La principale prêtreſſe a déjà le bras levé, le feu qui doit conſumer l'offrande brille, lorſqu'un tourbillon enflammé tombe du haut de la voûte du temple ſur la victime. Prêtreſſe, ſpectateurs,

tout eſt ſaiſi d'une ſainte horreur. Le mouton n'eſt plus qu'un monceau de cendres; nous voyons alors qu'une main inviſible a placé les deux cornes du mouton au pied de la ſtatue de Diane. La principale prêtreſſe d'un ton ferme prononce ces mots :

Sophronie, ton ſacrifice eſt agréable à la déeſſe.

Nous ſortons du temple, nous prenons ſans parler le chemin du hameau, nous nous regardions, la joie & l'admiration qui éclatoient dans nos yeux, furent, ſans le ſecours de la parole, les interprètes des mouvemens de nos cœurs. Nous arrivâmes tard : après avoir pris un léger repas nous fûmes tous chercher le repos dont nous avions beſoin.

Enſevelie dans un profond ſommeil, je crus voir Diane reſplendiſſante de lumière. Sophronie, me dit-elle, tu m'es chère, ſois-moi toujours fidèle; ma protection ne te manquera jamais : Battus & Agathon te pourſuivront encore, les cornes de ton mouton te ſeront néceſſaires, je te les rapporte. La corne d'or d'Agathon détruira en la préſentant, tous les prodiges de Battus; la corne d'argent de Battus, tous les prodiges

d'Agathon. Porte toujours sur toi ces armes que tes ennemis t'ont données l'un contre l'autre, & ne crains rien. Ce songe fit un si terrible effet sur moi, que je m'éveillai. Je ne vis point la déesse, mais ma chambre étoit plus éclairée qu'elle ne l'eut été par les rayons du soleil. A la faveur de cette lumière j'apperçus sur une petite table les deux cornes de mon mouton. Je les prens, je les examine, je les reconnois. Dès que je fus certaine du fait, la clarté merveilleuse s'évanouit.

J'attendis le jour avec une impatience inexprimable : il parut. Je cours chercher mon père & ma mère ; je leur raconte avec vivacité ce qui m'étoit arrivé : je leur montre les témoins irréprochables de la réalité de mon songe. Ils m'embrassent, ils sont saisis de joie, & les marques de bonté que je reçois de Diane ajoutent pour moi à leur tendresse une sorte de respect. Après nos premiers transports, je les priai de garder le secret de toutes ces merveilles ; je leur dis que les hommes naturellement enclins à former de mauvais jugemens, pourroient nous accuser d'imposture, ou attribuer à la magie tout ce que la divinité opéroit pour en détruire les effets. Ce bon père

& cette tendre mère auroient, je crois, par un attachement qui a peu d'exemples, approuvé un avis moins ſage.

Je vous ai déjà dit qu'à notre retour d'Arcadie nous fûmes accueillis de tous les theſſaliens ; ils nous regardoient en effet comme leurs compatriotes. Quoique Philoclès, frère du grand-père de Mélanie, eût donné dès ſon enfance d'heureuſes eſpérances, nous le trouvâmes à notre retour bien différent de ce que nous l'avions laiſſé ; c'étoit le plus beau, le plus ſpirituel, le plus adroit, & le plus ſage paſteur de toute la contrée. Nous étions à peu près de même âge. Philoclès me voyoit ſouvent, chaque jour je découvrois en lui des qualités qui me le rendoient toujours plus eſtimable ; enfin je l'aimois autant que j'aimois mes frères.

Dans toutes les occaſions Philoclès me témoignoit une eſtime particulière ; j'en étois charmé ; ſes petits ſoins ne m'étoient pas ſuſpects, jamais il ne fut du nombre des paſteurs empreſſés à faire connoître à mon père leurs ſentimens pour moi. Mon père eut bientôt écarté tous ces concurrens : il leur dit de ce ton ferme & ſérieux, ſi propre à perſuader, que j'avois un éloignement infini.

fini pour un engagement, que ce seroit vainement qu'on chercheroit par des soins à vaincre ma répugnance. Ce discours tenu à plusieurs pasteurs, rendit publique la résolution où j'étois de ne jamais me marier. On me railloit sur mon indifférence, le seul Philoclès paroissoit la respecter; je riois de toutes les plaisanteries qu'on me faisoit, j'avois l'air plus libre que toutes mes compagnes, personne n'y trouvoit à redire; ma conduite justifioit ma gaieté & la liberté que mes parens me laissoient. Les femmes du hameau me donnoient pour exemple à leurs filles, & me traitoient avec plus d'égards que les autres jeunes personnes de mon âge; je ne m'en prévalois pas; je rendois à leur expérience & à leur mérite l'hommage que je croyois leur devoir, en fille qui vouloit s'instruire, même dans le temps qu'on me faisoit l'honneur de me demander mes avis.

J'étois tranquille, sans désirs, sans inquiétude, lorsque me promenant seule un jour assez loin de la maison, je vis une partie de la prairie où je me trouvai, émaillée de mille fleurs; je les aimois; sans faire réflexion que la veille cette prairie en étoit dénuée, je me baissai pour en cueillir. Dans ce moment je vois tomber du ciel un tour-

billon enflammé qui s'ouvre, il en sort un homme, il avance vers moi, je recule, il veut me saisir; j'ai recours à la corne d'Agathon, elle ne fait aucun effet. L'homme redouble ses efforts pour m'enlever; tranquille & sans effroi, je juge que c'est à la corne d'argent à triompher; je la prens: à l'instant le char, le tourbillon, les fleurs, tout disparoît. Je ne doutai point que cette entreprise n'eut été imaginée par Agathon. Voilà, dis-je, ce pasteur bien récompensé de la peine qu'il a prise de venir d'Arcadie en Thessalie, il s'en retourne, je crois, bien honteux, & sûrement instruit que son art ne peut rien contre moi.

Je m'étois flattée que les arcadiens m'avoient oubliée; cette tentative me persuada le contraire. J'y rêvois en regagnant doucement le hameau, quand tout-à-coup je sentis une force extraordinaire & invisible qui m'enlevoit de terre; j'ai d'abord recours à ma défense, je lève le bras tenant dans ma main la corne d'argent, on me fait violence pour me la ravir; alors l'effroi s'empare de moi, j'implore l'assistance de Diane. Aussitôt j'entens un bruit semblable aux éclats du tonnerre; je sens que l'on quitte mon bras, on me laisse aller, je tombe d'assez

haut, mais ſans me faire aucun mal. Mon trouble ceſſe entièrement en reconnoiſſant dans ma main la corne d'argent.

Dans ce même temps, des nouvelles d'Arcadie nous apprirent que Battus, trois ou quatre jours après notre départ, avoit été moulu de coups ſans qu'on ſût avec qui il s'étoit battu. Je n'ai jamais été méchante, cependant je ne pus m'empêcher de rire à cette nouvelle. Je trouvai plaiſant qu'un enchanteur eût été la victime d'un pouvoir ſupérieur au ſien; car je ne doutai point que Battus, caché ſous la peau du léopard, n'eût reçu dans la forêt embraſée tous les coups de la divine biche.

Les deux arcadiens ayant échoué dans leurs entrepriſes d'une manière ſi humiliante pour eux, je penſai que j'allois vivre tranquille, je me livrai donc aux douceurs que je goûtois auprès d'un tendre père, d'une mère careſſante, & de deux frères aimables. L'amitié de mes compatriotes, le commerce journalier de Philoclès, & celui d'une jeune bergère nommée Thémire, que j'aimois pour ſon caractère doux & inſinuant, ne me laiſſoient rien à ſouhaiter. Philoclès & Thémire m'étoient ſi chers, que je crus ma famille augmentée d'un frère & d'une ſœur.

Tous deux tenoient un rang presqu'égal dans mon cœur ; mais dans la suite de notre amitié, une circonstance me fit sentir que cette égalité n'étoit pas parfaite. Philoclès avoit trop de discernement pour ne pas connoître tout ce que valoit Thémire ; néanmoins Philoclès n'avoit pour elle qu'une politesse froide ; j'en étois fâchée, je savois que leurs parens les destinoient l'un à l'autre, & je les trouvois tous deux bien dignes d'être unis.

Quand j'étois seule avec Philoclès, je lui parlois de Thémire ; quand j'étois seule avec Thémire, je l'entretenois de Philoclès. Les réponses de Thémire avoient un air embarrassé ; celles de Philoclès étoient plus libres : ils disoient du bien l'un de l'autre, mais la différence que je trouvois dans la manière de se louer, dans leurs regards & dans le ton de la voix, me fit soupçonner qu'ils n'avoient pas reçu une égale impression de leur mérite.

Il fut bientôt question de ce mariage dans le hameau ; les deux familles liées de tout temps par la plus solide amitié le souhaitoient ardemment. Le père de Philoclès lui en parla comme d'une chose résolue, & prête à se conclure ; il croyoit porter par

cette nouvelle une joie vive dans le cœur de son fils ; mais Philoclès, quoique soumis & respectueux, le conjura de ne pas songer encore à l'établir ; il rendit justice au mérite & à la vertu de Thémire, & il ajouta, qu'il redoutoit, sans en trop savoir la raison, un lien que la mort seule pouvoit rompre. Enfin il osa dire à son père, qu'il étoit dans la ferme résolution de conserver longe temps une liberté qui lui étoit infiniment chère. Son père fut étonné d'une réponse si positive, il conféra avec les parens de Thémire, car l'amitié véritable ne permet ni prétexte, ni détours pour éluder ou pour déguiser la vérité. Ils convinrent de s'adresser à moi ; ils savoient combien Philoclès m'estimoit, & ils connoissoient mon attachement pour Thémire. Ils espérèrent donc que je vaincrois sa résistance. Enfin je me chargeai de ce qu'on exigeoit.

Philoclès ne passoit pas un jour sans me voir : quand il ne me trouvoit pas chez mon père, il venoit me chercher à nos troupeaux ; il vint m'y joindre, il m'aborda d'un air triste & abattu. D'où peut naître cette tristesse, lui dis-je ? Quoi ! Philoclès, quand pour vous rendre heureux on songe à vous unir à Thémire, vous ne faites pas éclater

votre joie ! Quoi ! vous ne venez pas la répandre dans le sein d'une amie aussi sincère que Sophronie ! J'avoue, me répliqua-t-il, que je ne suis pas tranquille ; je sais les sentimens de mes parens, je sais aussi ceux de la famille de Thémire, mais je sais les miens. Thémire, poursuivit-il, est aimable, elle est remplie de bonnes qualités, elle est vertueuse, elle est digne enfin de votre amitié. Je crois qu'elle m'estime ; cependant je ne puis me prêter à ce qu'on veut de moi. Quelle raison, repartis-je, peut vous faire penser aussi bizarrement ? Tout doit vous porter à une union propre à faire votre félicité. Moi, la meilleure amie que vous ayez, je vous y exhorte ; je vois avec des yeux qu'aucune passion ne trouble, toutes les convenances nécessaires pour rendre cet établissement aussi aimable que solide. Quelle raison avez-vous, Sophronie, me dit-il, pour me presser de prendre une chaine que vous paroissez avoir en horreur ? Cessez de la haïr, ajouta-t-il d'un ton animé, je l'aimerai.

Je puis avoir des raisons, lui répliquai-je, pour ne pas songer à m'établir ; mais ces raisons ne sont que pour moi. Le mariage est le plus fort lien de la société ; bien loin de

l'avoir en horreur, je le reſpecte : celui qu'on vous propoſe a tous les avantages propres à vous le faire déſirer ; & j'avoue que mon amitié pour Philoclès murmure de le voir ſi peu raiſonnable. C'eſt l'être, me répondit-il, que de ſuivre l'exemple de Sophronie. Je vais, mon cher Philoclès, repartis je, vous faire comprendre & vous faire convenir combien peu mon exemple en eſt un pour vous ; & par le ſecret que je vais vous confier, vous prouver juſqu'à quel point je vous eſtime.

Vous le ſavez, continuai-je, j'ai été élevée dans le temple de Diane ; la mort de ma ſœur détermina ma mère à m'arracher de ce ſaint aſyle, j'étois à la veille de m'y conſacrer. Le ſerment que je ne pus faire publiquement, je le fis en ſecret au pied de la ſtatue de Diane. Mon ſacrifice fut agréé de la déeſſe ; ſa bonté me l'a prouvé, elle m'accorde ſa protection, ainſi qu'à toute ma famille. Je ne ſuis donc plus à moi, & par conſéquent je ne puis être à perſonne. En achevant ces mots, je m'apperçus que Philoclès avoit le viſage couvert de larmes. Qu'avez-vous, Philoclès, lui dis-je ? Que venez-vous de m'apprendre, me répondit-il ? Sophronie, m'en dût-il coûter la vie,

dussé-je m'attirer votre haine, je ne puis dissimuler. Parlez, repris-je toute émue, parlez. Hélas! me dit-il, la cruelle confidence que vous venez de me faire, ne me permet plus de tenir renfermés dans mon cœur les sentimens que le respect & sans doute une espérance éloignée me donnoient la force de vous cacher. Vous ne pouvez être à personne, n'étant plus à vous par un serment terrible; & moi je sens que je ne pourrai jamais me donner à une autre, parce que je suis entièrement à vous. Oui, Sophronie, j'ai pour vous la tendresse la plus forte & la plus délicate; je lui serai aussi fidèle que vous le serez à votre serment. Il se lève, il me quitte, & me laisse dans un étonnement qui ne me permit ni de lui répondre ni de l'arrêter.

Livrée seule à moi-même, je m'interrogeai sur les mouvemens qui se passoient dans mon ame, mais je ne pus démêler de quelle nature ils étoient. J'estimois Philoclès; cette estime me forçoit à lui pardonner, je le trouvois à plaindre; l'agitation où je l'avois vu, ses larmes, sa douleur, tout l'excusoit, & me le montroit digne de ma pitié. Je me rappelai des sermens faits dans un âge bien tendre, j'eus honte de m'en souvenir dans

un instant où mon ame troublée pouvoit y joindre quelque sorte de regret. Ce que je devois à Diane, la protection qu'elle m'avoit accordée, la crainte de sa colère, toutes ces diverses réflexions se confondoient dans mon esprit agité, je parlois haut quoique je fusse seule, je me promenois, je m'arrêtois, je ne savois enfin où je portois mes pas.

Le temple de Diane étoit assez près de l'endroit où j'étois. Allons, dis-je, aux pieds de la déesse renouveller mon serment, allons implorer contre moi-même son assistance. Qui veut véritablement triompher, triomphe; je le veux, & je le puis avec le secours que je vais chercher. J'allai au temple d'une vîtesse extrême, je me prosterne devant la statue de la sœur du dieu du jour, je lui voue de nouveau mon cœur, & je lui demande de le défendre contre toute foiblesse, comme un bien qui lui appartient. Je me relève avec un courage qui m'enchante & m'étonne en même-temps; je sens enfin que je suis ferme dans mes résolutions. Je plaignis Thémire que j'aimois, je plaignis Philoclès que j'estimois, & je me déterminai avec un esprit libre à lui faire connoître la nécessité de triompher de sa passion. Il doit l'étouffer,

me dis-je, puisqu'elle ne peut jamais être heureuse ; apprenons-lui combien, s'il me la montroit encore, j'en serois offensée, de quelque respect & de quelque désintéressement qu'elle fût accompagnée.

Je revins tranquille aux troupeaux de mon père : j'y étois à peine que je vis venir Thémire. Une joie douce étoit ordinairement répandue sur son visage ; un air sérieux, étranger à mes yeux, altéroit sa physionomie ; je lui en demandai la raison, elle soupira, & me dit : Tout le hameau croit que nous allons être unis, Philoclès & moi, & tout le monde se trompe. Oui, ma chère Sophronie, l'ingrat a conjuré son père de ne pas le presser sur un établissement pour lequel sans doute il ne se sent aucun penchant. Non, Philoclès ne m'aime pas ! Vous estimez ce pasteur, le bien que vous m'en avez toujours dit, m'a ouvert les yeux sur son mérite, il a disposé mon cœur à être sensible. Que je suis à plaindre ! Quelle a été mon erreur ! Je prenois pour des marques de passion, ce qui ne partoit que de la douceur naturelle du caractère de Philoclès. Non, Sophronie, non, il ne m'aime pas ; il en aime une autre. Quel peut-être cet objet ? Ah ! ma chère amie, j'ai recours

à vous ; vous savez son secret, parlez. Ne me refusez pas d'aussi fortes armes pour arracher un ingrat de mon cœur.... Vous gardez le silence.... Votre amitié pour moi craint de m'affliger.... Donnez-moi au moins vos conseils ; je vous demande ceux qui peuvent garantir une ame de ces mouvemens, suite d'un amour malheureux ; mouvemens dont vous ne connoissez pas le désordre. Ayez, ma chère Sophronie, cette bonté pour une jeune personne qui vous est si tendrement attachée, & qui n'a d'autre ambition que celle, non de vous imiter parfaitement, mais d'approcher de vous s'il est possible.

J'avoue que le discours & la situation de Thémire me troublèrent ; j'en fus attendrie : je voyois avec douleur sa tendresse pour Philoclès ; je me reprochois la cause de l'indifférence de ce pasteur, & j'avois honte du mystère que j'en faisois à mon amie. Cependant, je ne crus pas devoir lui confier la véritable raison de son malheur ; je ne voulois pas par cet aveu donner de nouvelles forces à sa passion. En faisant naître chez elle des mouvemens de jalousie, ils lui auroient appris d'une manière trop douloureuse quel étoit l'excès de sa

tendreſſe ; ils auroient auſſi, & malgré elle, altéré ſon amitié pour moi.

Je me contentai donc de lui dire, que la beauté & le mérite ne faiſoient pas toujours impreſſion ſur les cœurs ; j'ajoutai que Philoclès la voyant un jour faire la félicité d'un autre, regretteroit le bien qu'il avoit refuſé. Je lui conſeillai enſuite de tenir renfermé dans ſon cœur ce juſte mouvement d'amour-propre, qui avec raiſon lui faiſoit regarder comme une offenſe le procédé de Philoclès. Ce paſteur eſt plus à plaindre que vous, ma chère Thémire, pourſuivis-je ; il vous perd, il refuſe ce qui pouvoit faire ſon bonheur, une fatale prévention fera peut-être le malheur du reſte de ſes jours, tandis que les ſoins & les embraſſemens des paſteurs les plus aimables de cette contrée, vous mettront en état de faire un choix capable d'effacer de votre ſouvenir l'injuſte caprice de Philoclès.

Que vous me parlez bien en véritable amie, me dit Thémire en m'embraſſant avec tendreſſe ! Vous ne flattez d'aucun eſpoir ma foibleſſe pour cet ingrat. Oui, ma chère Sophronie, oui, j'en triompherai, & ſans le ſecours d'une autre foibleſſe. Votre commerce, votre amitié, vos exemples,

votre conduite, & votre ſageſſe me rendront ma tranquillité, & m'affermiront dans une indifférence à qui je devrai le vrai bonheur de ma vie. J'embraſſai Thémire, je lui témoignai combien j'étois charmée de ſa réſolution, je louai ſa fermeté, quoique je n'y comptaſſe pas abſolument. Je venois de ſentir que les impreſſions que le cœur a reçues ſans s'en appercevoir, n'étoient pas auſſi aiſées à détruire que la raiſon veut le perſuader.

J'allai le lendemain chez le père de Philoclès, je trouvai l'occaſion de dire à ce paſteur d'un ton bas, mais ferme, parce que je l'étois moi-même : Votre repentir, que je crois lire dans vos yeux, exige de mon amitié le pardon d'un imprudent aveu, & je juge de vous aſſez favorablement pour être perſuadée que vous ferez uſage de votre raiſon; elle vous ordonne d'étouffer des ſentimens qui me forceroient ou à vous éviter, ou à vous prier de ne me voir jamais. Philoclès, ſans me répondre, ſe retira & ſortit. Sa mère, ſenſiblement touchée de l'indifférence de ſon fils pour Thémire, me demanda ſi je n'en ſavois pas la cauſe; comme j'aurois voulu me la cacher à moi-même, je me gardai bien de l'en inſtruire.

Il y avoit quelques jours que je n'avois vu Philoclès, lorsque j'appris qu'il avoit disparu de la maison paternelle. Je crus n'en être affligée que par rapport à Thémire, car je ne pouvois douter que cette fuite ne lui portât le poignard dans le sein. J'avois senti qu'un rayon d'espérance modéroit seul son affliction; je courus la chercher, ma présence fit couler ses larmes, elle en eut honte. Non, lui dis-je, Thémire, non, n'en rougissez point; vos larmes sont innocentes, & ne sont que trop justifiées: vous saviez l'intention de vos parens, vous vous êtes livrée à un penchant autorisé par eux; vous vous êtes trompée dans des idées justement conçues. Eh bien, Thémire, vous devez triompher de votre tendresse, & vous en triompherez; je vous connois: oui, Thémire, votre raison fortifiée par le secours de notre amitié & par l'absence de Philoclès vous rendra votre tranquillité. Au moment même que je tenois ces discours à Thémire, j'avois besoin de rappeler toute ma fermeté pour jouïr de cette tranquille indifférence que je conseillois à mon amie.

Quatre mois s'étoient déjà écoulés depuis le départ de Philoclès; j'allai un jour me promener avec Thémire dans ce terrein

uni, mais ſerré par le petit bois que vous connoiſſez, vous ſavez combien ce lieu eſt agréable; nous nous aſsîmes auprès de la fontaine; comme je trouvois Thémire accablée de triſteſſe, je m'occupois ſans-ceſſe du déſir de la remettre dans ſa ſituation naturelle; je lui diſois tout ce que je croyois propre à y concourir. Dans ce deſſein je crus devoir lui faire un récit ſincère de ce qui m'étoit arrivé en Arcadie. Vous voyez, continuai-je, après avoir fini mon récit, vous voyez, ma chère Thémire, combien les avantages accordés par une nature quelquefois prodigue pour nous, peuvent nous attirer de malheurs. Trop heureuſes celles que ces avantages ne conduiſent pas à des égaremens qui entraînent après eux la honte & le repentir! Ainſi, quelle erreur de ſe glorifier de la ſupériorité que donne ſur les autres ce qu'on appelle beauté & agrément! C'eſt la droiture du cœur, c'eſt l'attention à ſes devoirs, c'eſt la raiſon dont nous devons faire cas, c'eſt par-là que nous devons ſonger à nous diſtinguer. Etre en garde ſur nos premiers mouvemens, y réſiſter s'ils ſont contraires ou à notre repos ou à notre gloire, s'y livrer s'ils ſont louables, voilà quel doit être l'effet de nos réflexions. Quel-

ques années de plus que vous, ma chère Thémire, mon enfance cultivée par la sagesse même, & mon expérience me permettent de vous faire faire des observations, que votre bon esprit & votre bon naturel mettront à profit.

Thémire alloit me répondre, quand nous vîmes sortir en même-temps des bosquets que nous avions à nos deux côtés, deux hommes montés, l'un sur un lion, & l'autre sur un tigre. C'étoit Battus & Agathon; leur présence me causa plus d'étonnement que d'effroi. Thémire à cette vue saisie de crainte & d'horreur, perdit d'abord tout sentiment, ainsi elle ne vit rien de tout ce qui se passa.

Ces deux méchans, après s'être regardés un moment avec des yeux étincelans de colère, s'approchèrent de moi pour me saisir. Je leur présente avec assurance les armes qu'ils m'avoient données contr'eux. Ils s'arrêtent, ils reculent, ils s'accablent d'injures, ils font de vains efforts pour me joindre. Enfin voyant l'impossibilité de m'enlever, ils entrent en fureur. Le combat commença & devint terrible; cependant, la victoire étoit encore incertaine, lorsqu'un nuage enflammé les enveloppa, & les fit dis-

paroître à mes yeux. Je courus d'abord au ſecours de Thémire; revenue à elle, ma tranquillité ne put même la raſſurer, & ce fut avec peine que je la ramenai au hameau.

Je paſſai la nuit qui ſuivit cet événement ſans nulle inquiétude; mais qu'elle fut violente au jour naiſſant! Je me levai dans le deſſein d'aller au temple de Diane; je plaçois toujours ſous mon chevet les cornes de mon cher mouton; je vais pour les prendre, je ne les trouve plus; je cherche, je renverſe tout dans ma chambre, mais inutilement. Ciel! m'écriai-je ſaiſie de crainte & d'effroi, je ſuis perdue! Malheureuſe Sophronie, tu as déplu à Diane! Elle te punit d'avoir révélé à Philoclès & à Thémire les circonſtances de ta vie. Mais cette indiſcrétion, qu'une amitié pure t'a fait commettre, eſt-elle un crime? Hélas! cette amitié peut-être trop tendre a offenſé la déeſſe. Je m'habille avec précipitation, je cours au temple, j'y entre en tremblant, je me proſterne au pied de la ſtatue de Diane; auſſitôt je vois ſortir de derrière l'autel une prêtreſſe les cheveux épars, le feu dans les yeux & le viſage menaçant; ma crainte redouble, je crois lire dans les

regards de la prêtreſſe la colère de Diane. Mais quel eſt mon trouble ! Quelle eſt ma ſurpriſe ! J'entends ce miniſtre du temple prononcer d'une voix formidable ces mots :

Contre l'infernale puiſſance
Tu n'as plus beſoin de ſecours ;
Le ciel te promet de longs jours ;
C'eſt de ta piété la juſte récompenſe.

La prêtreſſe rentre dans le fond du ſanctuaire. Une joie douce s'empare de mon ame. J'oſe alors lever les yeux vers la ſtatue de Diane ; je vois à ſes pieds les deux cornes de mon mouton. Je revins au hameau dans une ſituation bien différente de celle où j'étois en le quittant. Je trouvai Thémire avec mon père & ma mère, je penſai que je ne devois plus faire un myſtère de ce qui m'étoit arrivé depuis la veille ; ainſi, ſans attendre qu'on me demandât le ſujet de la joie qui ſe liſoit ſur mon viſage, je racontai ce qui la cauſoit. La ſatisfaction que je reſſentois ſe communiqua à tous ceux qui m'écoutoient. Thémire m'embraſſa tendrement, en me diſant à pluſieurs repriſes : Ah ! Sophronie, que vous êtes heureuſe ! Diane vous protége ! Elle vous ſou-

tient! Elle fait plus; elle vous défend contre toute foibleſſe. Vous êtes & ſerez toujours tranquille. Ah! Sophronie, que vous êtes heureuſe!

Nous étions dans cette agréable ſituation, lorſque nous vîmes entrer le père de Philoclès, les yeux baignés de larmes; il ſe laiſſa aller ſur un ſiège, il y reſta un moment ſans parler: des ſoupirs & des ſanglots annonçoient ſeuls l'excès de ſa douleur. Mon fils, s'écria-t-il, en redoublant ſes pleurs... mon cher Philoclès!... C'en eſt donc fait... Dieux! Prenez le père, puiſque vous avez pris le fils! Quoi! Philoclès, dîmes-nous tous en même temps.... Oui, Philoclès eſt mort, répondit-il, & ſon malheureux père ne verra plus le jour que pour pleurer une perte irréparable. Quel changement ſubit! Quelle morne triſteſſe ſuccède à la plus vive joie! On interroge ce père affligé, il ſe fait effort pour parler; il nous apprend la triſte deſtinée de ſon fils.

Un chagrin dont j'ignore la cauſe, nous dit-il, a fait quitter la Theſſalie à Philoclès, l'a conduit dans l'Attique, l'a fait languir chez un de nos parens, & l'a enfin mis au tombeau. Nous pleurions tous avec le bon vieillard, la ſeule Thémire ne mar-

qua aucun attendriſſement, elle ne proféra pas une ſeule parole, & ſortit ſans que perſonne s'en apperçût. J'avois remarqué cette tranquillité, elle m'avoit bleſſée, mais une prompte réflexion m'avoit fait ſentir mon injuſtice; je me reprochai d'avoir ſoupçonné Thémire d'une inſenſibilité que j'aurois blâmée, ſi je l'avois crue véritable.

Mon amitié pour cette amie malheureuſe ne me permettoit pas de la laiſſer livrée à elle-même, je voulois porter quelque calme dans ſon ame. J'allai ſur la fin du jour chez ſon père; Thémire n'étoit pas rentrée, je quittai ſa mère ſans inquiétude, mais ma peine fut extrême, quand le lendemain on me dit que Thémire n'étoit pas revenue chez ſon père. Où eſt Thémire, me dis-je à moi-même? Le calme feint qu'elle a montré en apprenant la mort de l'infortuné Philoclès, auroit-il caché un véritable déſeſpoir? Je fis divers jugemens ſans en adopter un. Enfin ces dernières paroles dites & redites au moment que j'arrivois du temple de Diane revinrent à ma mémoire: *Ah! Sophronie, que vous êtes heureuſe!* Vous êtes tranquille & ſerez toujours tranquille.

Thémire, me demandai-je, ſe ſeroit-elle jetée dans l'aſyle d'où mes parens m'ont

retirée? Il faut m'en éclaircir : je cours au temple de Diane ; j'y trouve Thémire. Que venez-vous faire ici, lui dis-je ? Y chercher, me répondit-elle, cette fermeté d'ame que j'admire en vous, & que vous y avez trouvée. Oui, Sophronie, continua Thémire, je ſuis dans ce temple pour n'en jamais ſortir. Prenez garde, repartis-je, à ce que vous dites ; vous vous faites, ma chère Thémire, illuſion à vous-même. J'étois jeune, il eſt vrai ; mais j'étois tranquille, quand j'ai voué mon cœur & mes affections à la déeſſe; vous n'êtes pas dans la même ſituation ; la douleur vous fait prendre un parti bien difficile à ſoutenir, elle ſe diſſipera ; vous ne voudrez pas vous démentir, alors vous vous repentirez d'une démarche faite avec trop de précipitation. Ah ! ma chère Thémire, vous me faites trembler.

Eſpérons mieux de l'avenir, repliqua Thémire avec douceur, & ſouffrez, ma chère Sophronie, que je conſomme dans ce moment ce qui me reſte de foibleſſe. Oui, j'aimois Philoclès ; ſon refus me l'a appris, & ſa fuite a mis le comble à ma douleur. Depuis ſon départ je n'ai pas joui d'un inſtant de repos ; ſa mort que je pleure

dans ce moment, me le rendra, puiſqu'elle me détermine à finir mes jours dans cet aſyle ! Mais, continua-t-elle, vous pleurez auſſi. Ah! Sophronie, que nos larmes partent d'une différente ſource! Je pleure un paſteur dont je n'ai pu toucher le cœur. Vous, Sophronie, vous vous reprochez de lui avoir inſpiré malgré vous une paſſion qui l'a éloigné de moi, de ſa patrie, & qui l'a fait mourir de langueur dans une terre étrangère.

Il ſeroit inutile de vous rapporter tout ce que nous nous dîmes; un plus long détail de nos ſentimens pourroit vous ennuyer: il vous ſuffira de ſavoir que pendant trois mois je vis tous les jours Thémire, mais ſans pouvoir la détourner de ſa réſolution; elle devenoit au contraire toujours plus ferme. J'en jugeois par la tranquillité où elle paroiſſoit être; le nom de Philoclès ne ſortoit plus de ſa bouche; & ſes yeux en me voyant, ne répandoient plus de larmes. Thémire enfin ſe conſacra publiquement dans l'auguſte temple de Diane: elle y a vécu l'âge ordinaire des hommes. Je l'ai vue mourir avec douleur; je lui étois ſi tendrement attachée, que je puis dire qu'après mon père & ma mère, Thémire a

été ce que j'ai eu de plus cher ; auſſi ſa mémoire m'eſt & me ſera toujours infiniment précieuſe.

Quand Sophronie eut ceſſé de parler, chacun s'empreſſa pour lui témoigner combien on lui étoit obligé de ſa complaiſance, & pour l'aſſurer du plaiſir qu'on avoit eu à écouter l'hiſtoire d'Hionique & la ſienne. Soyez moins empreſſées à me remercier, répondit Sophronie : la ſecrette ſatisfaction que j'ai eue en me rappelant ce qui regardoit une mère ſi tendrement aimée, & ce qui m'eſt arrivé dans le cours d'une jeuneſſe dont le ſouvenir ne me cauſe aucun reproche, me paye aſſez de l'amuſement que vous avez trouvé dans mon récit. De plus je ſuis charmée d'avoir vu l'attention des filles de Sidonie. Si leur mère vouloit, ajouta Sophronie, elle auroit une hiſtoire à vous faire plus intéreſſante encore que la mienne. La réponſe de Sidonie fut de prier toute la ſociété de venir le lendemain paſſer la ſoirée chez elle. Un nous le voulons bien, dit par tout le monde, aſſura Sidonie qu'on ſe rendroit au rendez-vous avec plaiſir.

Fin de la ſeconde Veillée.

TROISIEME VEILLÉE.

LEs mères ainſi que leurs filles ſe plaiſoient trop à entendre raconter des choſes qui, en amuſant, renfermoient des leçons de conduite, pour ne pas ſe trouver chez Sidonie. Après les careſſes qu'accompagnoit cet air ſimple & ouvert, enfant de la ſincérité, Sidonie en ſouriant dit à la compagnie : Suis-je obligée à vous remercier du plaiſir que vous me procurez aujourd'hui ? Vous en devrai-je beaucoup de reconnoiſſance ? Je ne le crois pas; car, avouez-le de bonne foi, la curioſité a bien au moins autant de part à cette viſite que l'amitié. Je vous le pardonne, & je conſens à vous apprendre ce que vous avez envie de ſavoir. Le tendre ſouvenir d'un époux me rend & me rendra préſent juſqu'au tombeau tout ce qui a du rapport à lui.

Tout devient inſtruction, mes enfans, continua Sidonie : il s'agit d'en faire un bon uſage : le merveilleux pique la curioſité ;

sité ; ce n'eſt pas cependant pour ſatisfaire la vôtre que je vais vous réciter des aventures extraordinaires & intéreſſantes ; c'eſt principalement pour vous inſpirer ce courage que la vertu donne, & dont elle a beſoin pour ſe ſoutenir dans de grands revers ; pour vous convaincre enfin qu'il faut ſe confier en la protection des immortels. Un cœur pur peut & doit toujours y compter.

La collation fut à peine finie, que toutes nos jeunes perſonnes, ainſi que leurs mères & Sophronie, chantèrent une hymne à la louange des dieux. Enſuite on ſe mit à l'ouvrage. Le rouët tourne, la navette coule, l'aiguille parcourt le deſſin, mais les yeux ſecondent mal les mains adroites de cette jeuneſſe, ils ſont attachés ſur Sidonie, qui rit en elle-même de l'impatience des compagnes de ſes filles ; Sophronie la pénètre auſſi. Eh bien ! dit-elle, Sidonie va faire un récit ardemment ſouhaité, je le vois.

On ne peut aimer un mari plus tendrement que j'ai aimé Menocrate, dit Sidonie : notre amour avoit commencé dès notre enfance, & fut traverſé juſqu'aux pieds des autels. Qui le croiroit ! La perfidie, l'illuſion, la fureur, la jalouſie & le meurtre,

ſans qu'il en coûtât rien à notre innocence, concoururent à nous rendre heureux.

Le père de Menocrate & le mien étoient du même âge, ils avoient été élevés enſemble, & avoient contracté la plus tendre amitié : pendant plus de trente ans ils s'aimèrent comme deux véritables frères. Cette fraternité, refuſée par la nature, leur fut accordée par l'amour; ils épousèrent les deux ſœurs : Pemania porta la douceur & la paix chez Timante, & Permiſtis s'unit avec Licidas mon père pour faire le bonheur de ſa vie.

Timante, Licidas, Pemania & Permiſtis furent unis au pied du même autel : ils en étoient à peine relevés, que pour cimenter encore leur amitié, ils ſe jurèrent que s'il naiſſoit de leur mariage une fille & un fils, ils les joindroient par un ſemblable lien; de ſorte que nous étions promis l'un à l'autre, Menocrate & moi, avant même d'être nés.

Pemania & Permiſtis donnèrent à leurs maris, avant l'année finie de leur mariage, chacune un fils; l'année ſuivante ma mère me donna le jour; dès ce moment j'appartenois à Menocrate ſelon les engagemens

de nos pères : ils les confirmèrent de nouveau. Nous fumes élevés enſemble Menocrate & moi; notre inclination l'un pour l'autre ſe déclaroit dans les plus petites choſes, & ſe fortifioit à meſure que nous prenions des années. L'union de nos pères étoit toujours la même. Attentions réciproques, empreſſement à ſe chercher, confiance mutuelle, tout les faiſoit regarder comme l'exemple & le triomphe de l'amitié. Cette amitié, cependant, nourrie & ſoutenue depuis leur enfance & par les liens du ſang, trouva un écueil. Ce fut l'intérêt. Ce monſtre cruel ſouffla ſon venin dans le cœur de Timante & de Pemania.

Permiſtis & Pemania avoient un frère; c'étoit le paſteur le plus accompli que jamais la contrée eût vu naître. La nature, pour rendre ſes dons parfaits, y avoit joint une modeſtie qui ſembloit laiſſer ignorer à Eumolpe tous les avantages qu'il tenoit de cette nature prodigue pour lui. Un air ſérieux étoit l'unique ſujet des plaintes de ſes camarades; il reſſembloit trop-tôt, lui diſoient-ils, à un homme penſant & réfléchiſſant. Il montroit peu de goût pour les occupations paſtorales; ſon père voyoit avec peine ſon indolence; il la lui repro-

cha avec douceur. Eumolpe saisit cette occasion, il avoua naturellement à son père, qu'il sentoit un désir ardent d'aller chercher dans des climats lointains, des connoissances qu'il ne pouvoit acquérir sur les bords tranquilles du Pénée. Il conjura si tendrement son père de souffrir qu'il quittât pour quelque temps la Thessalie, qu'enfin il y consentit.

Eumolpe partit; deux ans s'écoulèrent sans qu'on reçut aucune nouvelle de lui. L'Egypte fut d'abord l'objet de sa curiosité. Après l'avoir parcourue, il alla en Phénicie; alors il écrivit à son père, & lui laissa entrevoir la résolution où il étoit de fixer son séjour à Tyr. Cette ville, la plus commerçante du monde connu, lui plut; il s'attacha à un riche négociant, il lui fut utile, & lui devint cher en très-peu de temps. Il l'instruisit des principes de sa profession. Eumolpe, né avec cet esprit, en tira un si grand parti, qu'il devint bientôt l'agent de confiance de ce négociant qui, pour l'attacher plus intimément à ses intérêts, lui offrit & lui donna une de ses filles en mariage.

Pemania & Permistis apprirent par les nouvelles qu'elles reçurent de leur frère, qu'il

venoit de prendre cet établiſſement avantageux à Tyr, & il ajoutoit que ſans ſonger à lui, elles pouvoient partager les biens de leur père, dont elles lui avoient mandé la mort. Dans l'eſpace de ſix ou ſept ans, Eumolpe perdit ſa femme & ſon beau-père. Riche & ſans enfans, l'amour de la patrie & du repos le détermina à revenir ici : il prit les meſures convenables pour faire paſſer en Theſſalie les biens qu'il avoit acquis à Tyr ; & ſans en être avertis, nous le vîmes arriver.

J'avois treize ans, & Menocrate n'en avoit pas encore quinze, lorſqu'Eumolpe revint au hameau. Content de ſon ſort, riche & déſintéreſſé, d'ailleurs ſa ſanté affoiblie & altérée par ſes travaux, il ne voulut tenir à aucun ſoin. Il avoit toujours eu de la prédilection pour ma mère, il ſe logea chez elle. Timante vit avec chagrin cette préférence, mais dans la crainte d'indiſpoſer Eumolpe contre lui, il crut devoir diſſimuler : cependant ſon mécontentement perçoit ; Eumolpe le ſentit, & en fut peu ſatisfait.

Mon frère, âgé de quatorze ans, étoit le portrait de ſon oncle, c'eſt-à-dire, un jeune paſteur charmant. Eumolpe ſe reconnut en lui avec complaiſance, il prit pour

ce neveu une tendreſſe extrême, ſon amitié pour lui alloit juſqu'à la foibleſſe. Geniade montroit un tempérament fougueux, & un eſprit volontaire : la prudence ordonnoit de réprimer de bonne heure un caractère menaçant pour l'avenir ; mais mon père n'en étoit plus le maître. Eumolpe ou juſtifioit, ou approuvoit toujours Geniade, qui ſe ſentant fort de la tendreſſe de ſon oncle, ne craignoit plus ſon père. Eumolpe n'eut pas le temps de ſe repentir de l'excès de ſa complaiſance pour ſon neveu. Sa ſanté étoit toujours languiſſante ; ſa douceur naturelle le ſoutenoit, cependant il ſuccomba, & mourut âgé de trente-neuf ans.

Tout le hameau pleura la perte d'Eumolpe : prévenant, humain, ſecourable & riche, il alloit au-devant de tous les beſoins des habitans oubliés de la fortune. Voici l'inſtant de la déſunion de Timante & de mon père. Eumolpe en mourant laiſſa tous ſes biens à Geniade ſans en diſtraire rien. Ils étoient conſidérables : le mécontentement de Timante & de Pemania y fut proportionné.

Pemania avoit ſix garçons vivans, ma mère n'avoit que Geniade & moi. Timante, père d'une auſſi groſſe famille, ne put voir

tranquillement Geniade seul héritier de toute la fortune d'Eumolpe ; il ne fut pas le maître dans ce premier mouvement de mesurer ses discours ; ils forcèrent mon père à sortir de sa douceur ordinaire. Son juste ressentiment le porta jusqu'à jurer, ainsi que Timante avoit juré, que jamais Menocrate & moi ne serions l'un à l'autre. Nous fumes donc les victimes sacrifiées à la désunion de nos deux familles.

Mon père dont vous verrez la modération ne jamais se démentir, pour adoucir le chagrin de Timante, avoit d'abord offert, ne pouvant changer en rien les dispositions d'Eumolpe, de m'avantager sur ses propres biens ; mais Timante aveuglé par sa passion refusa les offres de Licidas : il défendit au contraire à son fils de me parler, & il répéta encore, que nous ne serions jamais unis. Mon père instruit de ce discours, presque sur le champ, me défendit aussi de parler à Menocrate ; mais en me disant, ma fille, les choses peuvent changer ; espérons ; le temps & un juste retour sur soi-même adouciront l'esprit de Timante ; un jour il sentira son tort, & il se souviendra de l'amitié qui a été entre nous.

Nos pères, dès notre plus tendre enfance,

nous avoient ordonné de nous aimer ; leurs rigoureuſes défenſes nous firent ſentir que nous ne leur avions que trop bien obéi. La liberté de paſſer nos jours enſemble & notre jeuneſſe n'avoient donné à l'amour ni le temps, ni l'occaſion de ſe faire connoître ; notre affliction nous le montra.

Le même jour que nos pères nous déclarèrent leur cruelle réſolution, Menocrate vint me trouver à nos troupeaux ; j'étois au pied d'un arbre où je pleurois ; Menocrate, le viſage couvert de larmes & ſans parler, s'aſſit à côté de moi. Qu'avez-vous, Menocrate, lui dis-je ? Qu'avez-vous, Sidonie, me demanda-t-il ? Mon père, repris-je toute éplorée, ne veut plus.... Le mien, s'écria-t-il en m'interrompant, vient de me déclarer que jamais je ne ſerai à vous. Mon père, repartis-je, moins cruel que le vôtre, s'eſt contenté de me défendre de vous voir. Ne plus nous voir, dit Menocrate ! Ah ! Sidonie, nous en mourrons de douleur ! Ne plus nous voir !.... Que nos pères ſont injuſtes & cruels ! N'eſt-ce pas eux qui nous ont ordonné de nous aimer ? N'eſt-ce pas eux, repris-je, qui ont nourri & fortifié notre tendreſſe, en nous répétant tous les jours que nous étions deſtinés l'un à l'autre ?

Nos pleurs & nos ſanglots interrompoient à tous les inſtans des diſcours auſſi tendres qu'ils étoient innocens. Nous nous ſéparâmes après nous être mille fois juré que nous nous aimerions toujours ; nous convînmes que nous nous chercherions ſouvent dans la campagne, & que jamais nous ne laiſſerions échapper le moment de nous entretenir.

Notre tendreſſe ſe nourriſſoit, je crois, de la haine de Timante ; il épioit ſans ceſſe Menocrate pour l'empêcher de me chercher : ſouvent il le retenoit dans ſa maiſon ; nous ne pouvions nous parler que des inſtans, rarement fournis par le haſard, néanmoins nous nous aimions toujours davantage. A meſure que notre raiſon ſe développoit, elle nous faiſoit connoître nos devoirs, & nous commandoit de les reſpecter ; mais auſſi elle nous diſoit, qu'ayant été promis l'un à l'autre par nos pères, qu'ayant reçu l'ordre de nous aimer, cet ordre & leur engagement juſtifioient notre perſévérance.

Plus de trois années s'étoient écoulées depuis la mort d'Eumolpe ; nous n'étions plus des enfans, j'avois près de dix-neuf ans, Menocrate en avoit plus de vingt. Il étoit devenu un des plus aimables paſteurs du hameau. Timante ſongea à le marier, il jeta

les yeux sur une bergère nommée Steviane, elle étoit du même âge que Menocrate; son père venoit de mourir, il l'avoit laissée unique héritière d'une fortune considérable; elle étoit le plus riche parti du hameau. Menocrate pressentit le dessein de son père, il en forma un autre. Aussi-tôt il sentit une vive impatience de me le communiquer, il se flatta que sa tendresse obtiendroit ce qu'il vouloit exiger de la mienne.

La dissipation où vivoit mon frère, je dis plus, ses égaremens lui faisoient mépriser tous les soins domestiques; ainsi mon père étoit forcé de s'en remettre à mon activité; j'en avois plus de liberté : & Menocrate adroitement s'étoit presque soustrait à l'esclavage où son père l'avoit longtemps retenu. Comme j'étois aussi empressée à lui fournir les occasions de me parler, qu'il pouvoit l'être à les chercher, il me fit en passant à côté de moi dans le hameau un signe convenu; je l'entendis, & l'après-dîner j'allai au rendez-vous.

Mon père, me dit-il, attire Steviane dans sa maison; ma mère la caresse, ils ont de la complaisance & des attentions pour elle. Steviane me fait des avances d'amitié, dont je ne me rends pas digne; elle a de la gaieté

avec moi, ſes manières ſont prévenantes. Mon père loue ſans-ceſſe ſa beauté & les agrémens de ſa perſonne; il me parle de ſes biens, & me vante les avantages de jouïr d'une fortune ſans l'avoir achetée par de longs & pénibles travaux. Ma mère me laiſſe ſouvent ſeul avec elle.

Steviane alors avec un air léger me plaiſante ſur mon inutile conſtance à vous aimer, elle exalte la haine de mon père pour le vôtre, elle appuie avec force que jamais nous ne la vaincrons. Hier après de ſemblables diſcours, elle ajouta : Croyez-moi, Menocrate, cherchez à vous diſtraire, ou plutôt à vous guérir d'une paſſion qui ne ſera jamais heureuſe; c'eſt moi qui vous le prédis. Ayez ſeulement la volonté d'en aimer une autre que Sidonie, & celle que vous choiſirez pour combattre Sidonie dans votre cœur ſera sûre de la victoire. Voulez-vous, mon cher Menocrate, a-t-elle pourſuivi en ſouriant, que je me charge de ce triomphe? Timante & Pemania m'en remercieroient, & je les aime aſſez pour vous prêter ce ſecours. Je pourrai, lui ai-je répondu, ne jamais poſſéder Sidonie, mais je l'aimerai toujours.

Je le vois, Sidonie, continua Menocrate,

mon père & ma mère me deſtinent Steviane, Licidas a de même envie de vous établir, vous le ſavez ; j'ai eu la conſolation de vous en voir alarmée. Eh bien ! il faut prévenir nos pères, il faut qu'ils connoiſſent notre fermeté. Oſons leur reprocher de manquer à leurs engagemens ; oſons leur dire que c'eſt aſſez d'être les victimes de leur déſunion ; qu'ils peuvent ne pas conſentir à notre bonheur, mais qu'ils ne pourront jamais nous faire conſentir à nous manquer de foi. Aſſurons-les en même temps de notre ſoumiſſion dans tout ce qui ne portera pas ſur notre liberté. Je goûtai le raiſonnement de Menocrate, & je me ſentis aſſez de courage pour lui donner cette preuve de ma tendreſſe.

Nous nous vîmes quelques jours après cet entretien ; nous nous rendîmes compte de tout ce que nous avions dit à Timante & à Licidas. Si nous n'avions pas obtenu ce que nous déſirions, au moins n'avoient-ils pas combattu notre réſolution. Le ſilence & un regard étonné avoient été la réponſe de Timante, & mon père attendri m'avoit dit : Ma fille, ſi Timante ſe ſouvenoit comme moi de notre ancienne amitié ; s'il en reſtoit encore des traces dans ſon cœur

ainſi que dans le mien, ſi le ſang parloit chez Pemania, Menocrate que j'eſtime, que j'aime, que je plains, & vous, ma fille, ſeriez heureux. Blâmer votre tendreſſe réciproque, ce ſeroit être injuſte, elle eſt l'ouvrage de cette amitié qui fut autrefois ſi tendre entre Timante & moi. Les yeux de mon père ſe mouillèrent de quelques larmes, en prononçant ces dernières paroles. Mais, ma chère Sidonie, continua-t-il, attendons du temps ce qu'il peut opérer; s'il ne peut rien, j'eſpère de votre raiſon & de votre tendreſſe pour moi, que vous vous prêterez à ce qu'un père judicieux exigera de vous.

La joie éclatoit dans les yeux de Menocrate en m'écoutant, il redoutoit bien plus pour moi mon père, qu'il ne craignoit le ſien. La ſoumiſſion que je devois avoir, & que j'avois pour un père qui n'employoit jamais pour être obéï que la raiſon & la douceur, le faiſoit trembler. J'ai au moins, me dit-il, ſi mon père vouloit uſer de ſon autorité avec trop de rigueur, la triſte reſſource de la fuite. Sûr de votre cœur, j'attendrois ſous un autre ciel que mon père, pour retrouver un fils, conſentît à notre union. Ah! Sidonie, s'écria Menocrate,

que je crains d'être forcé d'employer ce cruel expédient! Je ne vous verrois plus! Vous m'aimez, je le sais; mais que le plaisir que je sens à m'en entendre donner l'assurance à tous les instans, seroit empoisonné par les rigueurs d'une cruelle absence!

Quelques jours après, mon père rencontra Timante dans la campagne : Timante, lui dit-il, les dieux nous puniront de manquer à nos engagemens; c'est au pied de leurs autels que nous les avons pris. Nos enfans sont vertueux, que leur tendresse nous reconcilie; rendez-moi votre amitié, la mienne pour vous est dans ce moment celle d'un tendre frère. Mon père voyant l'insensibilité de Timante, ajouta : Eh quoi! plus de trois ans écoulés depuis la mort d'Eumolpe n'ont-ils pu éteindre votre animosité! quelle est votre obstination! quelle est votre injustice! quelle est enfin votre dureté pour un fils aussi estimé que vous le rendez misérable! Ne savez-vous être qu'ennemi? ne sauriez-vous être père?

Le caractère de Timante étoit dur & véhément : blessé des dernières paroles de mon père, il s'emporta contre lui. Il sied mal, lui dit-il, à un homme capable de porter un mourant à commettre une injustice

criante, de faire des remontrances sur les procédés, encore moins sur l'équité. Timante s'éloigna, & laissa mon père pénétré de douleur, non de ce qu'il venoit de faire, cette action généreuse étoit digne de lui, mais de penser que nous restions, Menocrate & moi, les tristes victimes de la haine de Timante.

Je sentis le prix de la démarche de mon père, je l'en remerciai, en l'assurant que sa tendresse pour moi me consoleroit toujours de ne pouvoir être à Menocrate. Tout le hameau fut touché de la démarche de mon père; les applaudissemens qu'on y donnoit étoient à la honte de Timante. Ce dernier tort, dont il se chargeoit encore envers Licidas, donna à sa haine de nouvelles forces. Il défendit à Menocrate de prononcer devant lui le nom de Licidas, celui de Permistis & le mien. Oui, il faut, ajouta-t-il en présence de Steviane, que Pemania & moi soyons au tombeau avant que cet amour qui nous est odieux soit satisfait. Il vous rend peut-être assez dénaturé pour vous faire attendre avec impatience l'instant de notre mort. Timante lut dans les yeux de Menocrate la douleur que lui causoit ce discours. Si je vous fais injustice,

continua-t-il, si votre amour n'a pas étouffé dans votre cœur celui de vos devoirs, obéïssez-moi. Je vous demande de renoncer à la fille de mon ennemi; une autre plus aimable qu'elle, & que nous chérissons, peut bien vous consoler de cette perte. Je vous laisse avec Steviane, je saurai d'elle votre réponse.

J'avois raison, Menocrate, lui dit alors Steviane, non, il n'y aura jamais de réconciliation entre Timante & Licidas; vous êtes sans espérance. Mais pouvez-vous être insensible au chagrin que vous donnez à un père & à une mère? Leurs volontés ne devroient-elles pas régler la vôtre? Faites-vous un généreux effort, obéïssez. La douceur, les attentions, le désir continuel de vous plaire, le charme enfin d'être aimé & prévenu en tout, vous rendront bientôt heureux dans un autre engagement. Mon père, répondit Menocrate, a pris celui qui me lie à Sidonie en présence des dieux: ils justifient ma résistance, & ils me défendent de trahir les sermens que j'ai faits à Sidonie de n'être jamais qu'à elle. C'est de l'aveu de mon père que je les ai faits ces sermens, je les tiendrai, dit-il vivement, en sortant de la chambre où étoit Steviane.

Dans ſon premier mouvement, Menocrate alla chercher Timante. Par pitié, mon père, lui dit-il, en ſe jetant à ſes pieds, ne me forcez pas à fuir pour m'épargner une réſiſtance que je me reprocherois en vain. Non, jamais je ne donnerai ma foi qu'à Sidonie. Quoi! dit Timante, tu oſes ajouter à la rébellion la menace? Eh bien! fuis, échappe à l'autorité paternelle; va, fils ingrat, va chercher dans un autre climat le juſte châtiment que méritent ton égarement & ta déſobéïſſance.

L'affliction de Menocrate & la mienne étoient égales à notre tendreſſe. Quoi! diſions-nous, ce qui devoit opérer notre bonheur, vient de l'éloigner pour jamais! Nous ſommes ſans eſpérance. Des ſermens réïtérés de ne jamais nous démentir finiſſoient toujours nos entretiens.

Menocrate dans ſon déſeſpoir prit la réſolution de quitter la Theſſalie, je m'oppoſai à ſon deſſein. Gardez-vous, lui dis-je, de vous éloigner; votre perſévérance peut ſeule me donner la force de réſiſter à mon père. Aimons-nous toujours, ſoyons fermes, & remettons au temps l'avantage de triompher. Steviane vous aime, continuai-je, mais je ne la crains pas; je vous connois,

Menocrate, je suis sûre de votre cœur, il ne me trahira jamais.

Instruite des discours que Steviane avoit tenus à Menocrate, il ne falloit pas beaucoup de pénétration pour deviner qu'il avoit su lui plaire; elle prit pour lui une passion extrême, on en jugera par tout ce qu'elle lui fit faire dans la suite. Steviane réunissoit en elle les grâces du corps & celles de l'esprit, l'air le plus simple & le caractère le plus artificieux. Toujours maîtresse d'elle-même, elle savoit à son gré se plier aux circonstances; une douceur qui sembloit n'avoir rien d'affecté, n'étoit que le masque qui cachoit une ame aussi impie que perfide. Les coups les plus terribles ne lui coûtoient rien à porter quand ses passions les guidoient. Son ambition l'avoit conduite jusqu'à vouloir être initiée dans les affreux mystères de la magie; avec ce secours tout devenoit possible à Steviane. Elle étoit aimée d'un pasteur nommé Thevalès. Un voyage en Egypte, où il avoit demeuré cinq ans, l'avoit rendu studieux & savant; on le regardoit déjà comme un sage dans toute la contrée. A ce titre il étoit, ainsi qu'il l'est aujourd'hui, révéré, & son caractère aussi doux que bienfaisant le faisoit chérir

de tout le monde. Thevalès ne tarda pas à pénétrer le ſecret de Steviane : de ce moment ſa jalouſie fut égale à ſa paſſion. Steviane cultivoit toujours l'amitié de Pemania & celle de Timante, elle les intéreſſoit pour elle en leur avouant ſon penchant pour Menocrate. Le même jour que Timante s'étoit emporté contre Menocrate, & que Menocrate avoit oſé lui faire preſſentir qu'il ſauroit par la fuite ſe conſerver la liberté de m'aimer toujours, Steviane dit tendrement à Timante : Je me reproche les diſcours durs que vous avez tenus à un fils qui gémit au fond du cœur de vous déplaire ; j'en réponds pour lui. Dites-vous à vous-même qu'une puiſſance au-deſſus de ſes forces l'entraîne, malgré les remords que lui cauſe ſa déſobéïſſance. Prenez la voie de la douceur, ces mêmes remords triompheront un jour : attendez-le ce jour. Mais je tremble que Menocrate ne vous en donne pas le temps. Je crains qu'il n'exécute la menace, que dans ſon déſeſpoir il a oſé vous faire. Avec quelle douleur ne verrois-je pas la vôtre ! Non, je ne pourrois ſoutenir celle de Pemania ! Je m'en regarderois comme la cauſe : ſans moi peut-être vous ſeriez moins animé contre Meno-

crate & contre Licidas. Je crains que l'amitié que vous m'avez accordée n'ait encore ajouté à votre reſſentiment. Je l'avoue, j'aime Menocrate; ſauvez-moi la peine cruelle de le voir s'éloigner; ſoyez père, montrez à votre fils moins de ſévérité, pardonnez-lui, ne le preſſez ſur rien, & laiſſez-moi le ſoin de le ramener inſenſiblement à ſon devoir: je le vois tous les jours, ainſi je pourrai travailler tous les jours à affoiblir ſon amour pour Sidonie. Enfin laiſſez-moi le ſoin de le rendre raiſonnable en le rendant volage. Croyez-en Steviane, elle emportera la victoire ſur Sidonie.

Timante, charmé des diſcours de Steviane, lui promit en l'embraſſant tout ce qu'elle exigeoit de lui. Le lendemain il dit à Menocrate: Si la nature parloit dans le cœur d'un fils comme elle parle dans celui d'un père, je vous verrois ſoumis à mes volontés, me demander le pardon que je vous accorde. J'eſpère que la raiſon vous éclairera un jour. Ah! mon fils, que ce jour auroit pour moi de charmes!

Menocrate ſurpris & attendri de la bonté de ſon père, ſe jeta à ſes genoux. Ce n'eſt pas moi que vous devez remercier, lui dit-il, c'eſt Steviane. C'eſt cette généreuſe

fille qui m'a demandé grâce pour vos égaremens; preſſez-vous, mon fils, de lui en témoigner votre reconnoiſſance; pour la lui prouver mieux, épargnez-lui la douleur de vous entendre dire que vous adorez ſa rivale.

Sur le champ Menocrate chercha Steviane. Il lui exprima vivement combien il étoit ſenſible au ſervice qu'elle lui avoit rendu auprès d'un père irrité. Je voudrois bien, lui répondit-elle, vous inſpirer un ſentiment plus tendre que celui qui vous fait me chercher dans ce moment; je le mériterois, car ne feignons plus, Menocrate, vous connoiſſez ma tendreſſe pour vous. Elle eſt telle que je mourrois de regret, ſi je vous voyois faire le bonheur d'une autre. Par pitié au moins laiſſez-moi quelqu'eſpérance. Je ne vous demande aujourd'hui, mon cher Menocrate, que de ne me point haïr, de ne pas éviter ma préſence, & de ne jamais rejeter la penſée que je vous aime lorſqu'elle ſe préſentera à votre eſprit. Si le temps, ſi ma paſſion ne peuvent rien ſur vous, je vous promets, dût-il m'en coûter la vie, de travailler à vous unir avec Sidonie.

Steviane passoit les jours entiers chez Timante : les discours tendres qu'elle tenoit à Menocrate, les avances qu'elle lui faisoit, l'embarrassoient & le fatiguoient également. Pemania l'appeloit sa fille, & souvent elle disoit à Menocrate, qu'elle méritoit trop de l'être pour ne pas la devenir. Impatienté un jour de ces propos, il répondit à Pemania : Vous avez d'autres fils que moi pour donner ce titre à Steviane ; alors je la verrai ici avec bien plus de plaisir.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'un songe porta le trouble & l'effroi dans l'ame de ma mère. Troublée, elle s'éveille & fait passer dans l'esprit de mon père la crainte dont le sien étoit frappé. Ah ! Licidas, lui dit-elle, quel malheur nous menace ! Menocrate ! Sidonie ! Je tremble pour nous ! Juste ciel, ayez pitié d'une famille vertueuse ! Ecoutez, Licidas ; écoutez ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre. Une voix m'a crié : Les plus terribles coups sont prêts à tomber sur toi. Frémis, Permistis ! Sidonie périra si elle n'est bientôt à un autre qu'à Menocrate. Le destin a prononcé. Jamais ils ne seront unis. Menocrate a le même sort à craindre, s'il n'étouffe dans son cœur un amour proscrit par ceux

à qui il doit le jour, & par les dieux. En même temps j'ai vu un bras armé d'un poignard prêt à tomber sur ma fille. Timante, attentif à ce funeste spectacle, & les yeux étincelans de colère, m'a dit : Malheureuse Permistis, tu me coûtes mon fils, mais je suis vengé, Sidonie va le suivre au tombeau, où la mort seule pouvoit les unir. Dans le moment Timante, ma fille, le bras, tout disparoît, & je m'éveille.

Mon père, frappé de terreur, regarda ce songe comme un avis des dieux, ainsi que ma mère. Ils délibérèrent ensemble que pour détourner les malheurs qui leur étoient annoncés, il falloit promptement me marier. Plusieurs pasteurs prévenus que jamais il ne pourroit y avoir de réconciliation entre la famille de Timante & celle de Licidas, vu la cause de leur désunion, s'empressoient pour m'obtenir. Mon père se détermina donc à accepter pour gendre le frère aîné de Mélanie ici présente. Il étoit jeune, aimable, appliqué, vertueux, digne fils enfin d'Alémon, ancien ami de mon père. Ce pasteur avoit dans la maison une entrée familière ; elle lui permettoit de me rendre mille petits soins, mais toujours

d'une manière si réservée, que je ne pouvois le trouver mauvais : j'avois même pour lui l'amitié qu'exigeoient sa sagesse & sa retenue.

Ma mère, cette même nuit, ne fut pas la seule effrayée par un songe; presqu'au même moment j'en fis un terrible. Sidonie, me dit une voix qui sembloit partir des entrailles de la terre, Sidonie, si tu aimes Menocrate, renonce à lui. Obéis à tes parens, épargne-toi des tourmens plus cruels que la mort funeste qui les terminera. Regarde, soutiens, si tu l'oses, la vue de l'objet de ton amour. Tu le verras en cet état, si tu n'es bientôt à un autre. Je vois à l'instant Menocrate, le visage défiguré, & le corps percé de coups. Je m'éveille & je m'écrie : Ah ! Menocrate, la mort enfin nous sépare donc ! mais non, la cruelle va nous unir.

Ma chambre étoit à côté de celle de ma mère; elle m'entend : Juste ciel ! ma fille, ainsi que moi, dit-elle, est frappée dans ce moment d'un songe qui lui montre Menocrate mort, elle m'appelle. Je vois le jour naissant, je me lève. Eperdue, tremblante, & sans savoir où je vais, je cours à ma mère & me jettes entre ses bras; j'y reste

sans

ſans aucun ſentiment. Mon état en alarmant mon père & ma mère, ranime leur courage ; ils me ſecourent ; je ſuis longtemps à revenir : enfin je reprens mes eſprits, & ſans donner le temps à ma mère de me demander le ſujet de mon trouble, je le lui apprends. Mais quels furent mes regrets d'avoir raconté mon ſonge, quand ma mère ſaiſie de crainte & d'effroi me dit le ſien. C'en eſt donc fait, m'écriai-je, je ne ſerai jamais à Menocrate ! Non, ma fille, me répondit mon père ; vous avez de la raiſon, vous connoiſſez mon amitié pour vous, vous devez vous louer de ma douceur & de ma bonté. Vous le ſavez, Sidonie ; depuis plus de cinq ans, touché de votre tendreſſe pour Menocrate, plein de reſpect pour mes premiers engagemens, je ne vous ai point preſſé d'en prendre un. Mais, ma fille, le moment eſt arrivé où il faut vous déterminer. Oui, Sidonie, il faut que votre foi engagée au vertueux fils d'Alémon, laiſſe Menocrate ſans eſpérance : les dieux l'ordonnent.

Ma mère dans ce moment me prit dans ſes bras, & me dit en m'embraſſant avec tendreſſe : Ma fille, ma chère Sidonie, épargne-moi les horreurs dont nos ſonges vien-

nent de nous menacer. Ne t'aurois-je donné le jour que pour me donner la mort ! Pourrois-je te ſurvivre ! Non, ma juſte douleur m'entraîneroit avec toi dans le tombeau. Ma fille, continua-t-elle, en ſe laiſſant tomber ſur un ſiége, ſois attendrie de mes craintes. Que dis-je ! Ne te joins point à ton malheureux frère pour faire le tourment de notre vie. Toi ſeule nous conſoles des égaremens d'un fils qui ſemble avoir oublié qu'il nous doit le jour.

Ma mère me touchoit par l'endroit le plus ſenſible. Adorée d'un mari chéri, au milieu de la fortune, mère d'un fils puiſſamment riche, elle paſſoit ſes jours dans l'amertume & dans la douleur ; l'injuſte haine de Timante & de Pemania la déchiroit, & Geniade mon frère, vain de ſon opulence, mépriſant tous ſes devoirs, devenu impérieux avec ceux de ſes compatriotes qui refuſoient d'être de moitié de ſes égaremens, ne reconnoiſſoit plus la voix paternelle. A dix-ſept ans toutes les paſſions l'attaquèrent en même-temps, & il s'y livra ſans honte & ſans meſure.

Repréſentez-vous, mes enfans, l'état déplorable où je pouvois être. Ma mère, ſaiſie de crainte, me conjuroit toute en larmes

de renoncer à Menocrate. Je voyois mon père frappé & intimidé me ſupplier de lui ſauver des malheurs ſous leſquels il ſuccomberoit. A la place enfin de ce ton d'autorité de père & de mère, j'étois attaquée par leur tendreſſe. Comment pouvois-je me défendre ? J'accordai, cependant, l'amour & la nature, qui tous deux gémiſſoient dans mon cœur preſqu'également ; j'étois effrayée de la ſeule penſée que j'allois être à un autre qu'à Menocrate, & la douleur & les bontés de mon père & de ma mère me pénétroient juſqu'au fond de l'ame.

Ma ſoumiſſion, leur dis-je, ne démentira point votre eſpérance: Ordonnez, j'obéirai. Mais croyez que la crainte de voir Menocrate la victime d'un amour vertueux, agit bien moins ſur moi, que le juſte déſir de remettre le calme dans vos cœurs. Si toutefois je puis vous attendrir, je vous demande au nom même de mon obéiſſance, & pour dernière grace, de me laiſſer offrir un ſacrifice à la puiſſante Diane. Laiſſez-moi immoler ſur ſes autels une geniſſe, que je lui voue dans ce moment. Souffrez enfin que ce ſoit dans les entrailles fumantes de la victime, que le miniſtre de la déeſſe liſe

ma deſtinée Mon père & ma mère touchés de mon zèle & de ma promeſſe, y donnèrent leur aveu, & ſur le champ ils partirent pour aller au temple. La grande prêtreſſe agréa que je préſentaſſe le lendemain mon offrande.

Agitée de mille mouvemens divers, partagée entre la crainte & l'eſpérance, je cherche Menocrate qui me cherchoit. Nous nous trouvons. Nous ſommes perdus, lui dis-je, nous n'avons peut-être que ce jour pour nous dire que nous nous aimons. Le trouble, l'effroi, la terreur ſe ſont emparés du cœur & de l'eſprit..... Mais écoutez-moi, Menocrate. Alors je lui raconte le ſonge de ma mère, je lui dis le mien, je lui apprends enfin tout ce que vous venez d'entendre. Nous n'avons plus pour nous, lui dis-je, que la réponſe des dieux. Puiſſe-t-elle ne nous être pas contraire! Eh quoi! ajoutai-je, ne voyant nulle altération ſur le viſage de Menocrate, quoi! vous n'êtes point alarmé. Je vous vois tranquille, quand vous touchez peut-être au moment de me perdre pour jamais! Apprenez, Sidonie, me repliqua-t-il, la cauſe de cette tranquillité. Ecoutez-moi à votre tour.

Cette nuit eſt la nuit des prodiges. Un homme vêtu d'une robe longue m'a apparu : Menocrate, m'a-t-il dit, tu as beſoin de ſecours, je viens te le donner. On veut te forcer à renoncer à ton amour pour Sidonie, une puiſſance pour toi inconnue & inviſible va te tourmenter, & voudra peut-être pour jeter l'effroi dans ton ame, te tranſporter au bout de l'univers. A tout ce que tu croiras voir d'extraordinaire, oppoſe ce petit rameau que je te laiſſe, il détruira tous les prodiges. Ne crains rien, ſois ferme, Sidonie ſera à toi. Tous deux vous triompherez. Je vous protège. L'homme diſparoît, je m'éveille, le jour frappe mes yeux, je regarde & reconnois ſur mon lit le rameau que je viens de voir dans la main de celui qui m'avoit parlé. Le voilà ce précieux don, continua Menocrate en le tirant de ſa poitrine, & en me le préſentant. Donnez-le-moi ce témoin de la réalité de cette apparition, dis-je avec vivacité. Que mon père, que ma mère le voyent; je vais le leur porter; ce qui vous eſt arrivé détruit le ſonge de ma mère, détruit le mien, je cours les en inſtruire. Puiſſent-ils m'écouter avec confiance! Puiſſe la crainte s'éloigner de leurs eſprits alarmés! Puiſſe

enfin Diane répondre demain à mes espérances ? Adieu ; mon cher Menocrate.

Je reviens au hameau d'une vîteſſe extrême, je trouve mon père & ma mère ; la joye qu'ils voyent éclater dans mes yeux les ſurprend ; je leur raconte ce que vous venez d'entendre, je leur montre le rameau ; leur étonnement ne peut s'exprimer. Quelle contradiction, diſoit mon père ! Dans une même nuit Menocrate, Sidonie, Permiſtis reçoivent des avis tout contraires ! Menocrate a tout à eſpérer ſelon ſon apparition. Et ! comment douter de ſa réalité, il en tient un gage ! Dans le ſonge de Permiſtis, dans celui de Sidonie, elle & Menocrate ont tout à craindre. Que penſer ! Mais c'eſt à Diane à éclaircir un myſtère impénétrable pour nous. Demain il ſera peut-être développé.

Mon père me donna la plus belle geniſſe de ſes troupeaux ; elle étoit blanche, ſans aucune tache : je la parai, je la couronnai de fleurs avec confiance. Innocente victime, lui dis-je, ſois agréable à la déeſſe. Puiſſe la prêtreſſe m'annoncer un ſort heureux. Nous arrivons au temple, je préſente la victime, on l'immole, on ouvre ſes entrailles. A peine la prêtreſſe les a-t-elle con-

ſultées, que ſon viſage s'enflamme, tout ſon corps eſt dans l'agitation, nous ne pouvons ſoutenir l'éclat qui l'environne. Frappés de crainte & de reſpect, nous baiſſons les yeux. La prêtreſſe avec une voix qui porte l'effroi dans nos cœurs, prononce ces mots :

Quelle confuſion! Quels tranſports furieux!
Je vois le ſang de plus d'une victime.
Suſpendez vos deſſeins. Attendez que le crime
Armé du déſeſpoir ſe puniſſe à vos yeux.

Après avoir dit ces paroles, la prêtreſſe ſe retire dans le ſanctuaire.

Nous reprîmes lentement le chemin du hameau, nous n'oſions nous communiquer nos idées ſur le ſens de l'oracle. Mais un rayon d'eſpérance donnoit à ma phyſionomie un air de ſatisfaction; mon père s'en apperçut. Sidonie, me dit-il, attendons avec patience que le ciel éclairciſſe ce miſtère. Un déſir curieux pour pénétrer les décrets des dieux ſeroit peut-être criminel. Notre ſoumiſſion eſt un nouvel hommage.

Arrivée au hameau, je courus où je ſavois de trouver Menocrate; je ſentois ſon impatience pour ſavoir la réponſe des dieux; elle redoubloit alors la mienne pour la lui

apprendre. Je le joins, je lui raconte avec autant de précipitation que de désordre, tout ce qui venoit de se passer au temple. Sidonie, me dit-il, modérez un transport dont toutefois j'augure heureusement pour nous. Calmez vos esprits, & répétez-moi encore l'oracle, & tout ce que vous venez de me dire. Menocrate m'écoutoit avec avidité, la joie éclatoit dans ses yeux à mesure que je parlois; les miens lui marquoient aussi l'espérance dont mon cœur étoit rempli. Enfin nous nous séparâmes avec la flatteuse certitude que mon père, arrêté dans ses projets par l'oracle, ne penseroit plus à m'établir.

Comme je regagnois le hameau, je rencontrai Thevalès. J'aime Steviane, me dit-il, vous le savez. Je voudrois bien n'avoir pas à rougir de cette foiblesse, elle est bien peu d'accord avec ma raison; j'en ai honte, mais en vain; ma passion pour Steviane n'en est pas moins violente. Mon amour pour elle, & le sien pour Menocrate me mettent dans vos intérêts: votre union avec ce pasteur peut seule me permettre l'espérance de posséder un jour Steviane. J'ai plus d'une victoire à remporter sur elle pour arriver au comble de mes vœux; celle qui

doit me mener aux autres eſt de la forcer malgré elle à arracher Menocrate de ſon cœur. Votre bonheur aſſuré peut ſeul avec le ſecours de ſa vanité & de ma paſſion lui rendre Menocrate indifférent.

Vous venez du temple de Diane, continua Thevalès ; confiez-moi les raiſons que vous avez eues pour offrir un ſacrifice, & dites-moi naturellement ce que la déeſſe a répondu par la bouche de ſon interprète. N'ayez point de défiance, c'eſt pour vous ſervir que je vous demande votre ſecret. Vous ne connoiſſez pas Steviane ; vous avez dans elle une rivale dangereuſe ; je puis arrêter ſes projets, mais il faut que je ſois inſtruit. Parlez, ne craignez rien. Je ne pouvois douter de l'amour & de la jalouſie de Thevalès, ainſi je ne pouvois me défier de ſa bonne foi. Je lui racontai le ſonge de ma mère, le mien, celui de Menocrate, le rameau ; enfin je lui dis l'oracle. Je voyois la ſurpriſe de Thevalès en m'écoutant, ſes yeux étinceloient de colère. La perfide, dit-il..... Son amour jaloux pourroit exécuter.... Non, j'oppoſerai tout mon pouvoir.... Sidonie, reprit-il d'un ton ferme & animé, croyez-en Thevalès, vous & Menocrate ſerez heureux.

Le sacrifice que je venois d'offrir à Diane n'avoit pu être secret. On nous avoit vu partir avec la victime, on nous avoit vu revenir : la tranquillité de mon père & de ma mère, de plus, la satisfaction qu'on voyoit sur mon visage, firent penser que la réponse des dieux avoit été favorable. J'ai oublié de vous dire, qu'en sortant du temple nous avions trouvé Steviane ; elle nous avoit examinés avec attention ; la joie qui brilloit dans mes yeux la fit trembler ; ses craintes redoublérent, elle forma des projets terribles ; & elle en précipita l'exécution par les raisons que vous allez apprendre.

Sans le savoir je venois de donner à Thevalès la certitude de l'amour violent de Steviane pour Menocrate : en me quittant il alla la chercher. Poussé par sa jalousie il l'accabla de reproches. Mais la surprise de Steviane fut extrême de voir Thevalès instruit de ce que sa passion lui avoit fait imaginer & exécuter. Steviane confondue de voir son amour & ses projets à découvert, vis-à-vis d'un amant armé contr'elle d'une puissance qui sans avoir rien de criminel, étoit bien supérieure à la sienne, essaya de tirer avantage de la foiblesse de Thevalès ; elle em-

ployа la douceur, car la voie de la fauſſeté lui étoit fermée.

La feinte douceur de Stéviane irrita encore Thevalès. Vous connoiſſez mon pouvoir, lui dit-il; il n'offenſe point les dieux que je revère. Ils ont le vôtre en horreur; vous ſavez combien il eſt inférieur au mien: tremblez ſi vous oſez l'exercer contre Sidonie; tremblez auſſi que je ne vous faſſe connoître à toute la contrée. Cette Sidonie votre rivale, que vous voulez ou intimider, ou faire périr, je la prends ſous ma protection, & je vais la mettre en état de ne plus vous craindre. Thevalès quitta Steviane ſans lui donner le temps de lui répondre.

Steviane troublée des menaces de Thevalès reſta comme immobile; mais elle trouva bientôt dans la noirceur de ſon caractère des reſſources pour n'être pas arrêtée dans ſes deſſeins. Elle connut peu d'heures après le prix de ſavoir délibérer & exécuter ſur le champ; elle fit l'un & l'autre en même temps. Il n'y avoit pas une heure que Thevalès m'avoit parlé; j'étois ſeule dans le verger de mon père, lorſqu'un tourbillon enflammé tombe ſur moi, m'enveloppe & m'enlève.

Mon effroi fut mortel; mais que devins-

je, quand je vis Steviane avec moi dans un nuage ! Ne crains pas de mourir, me dit-elle, je te hais trop pour t'arracher la vie ; tes malheurs seroient finis, je veux qu'ils durent. Je veux qu'abandonnée à ton désespoir dans un affreux désert, tu souffres, tu gémisses, que mon bonheur enfin y fasse ton tourment. Je vais m'emparer de tous tes droits ; je vais jouir sous ta propre figure de l'erreur de Licidas, de celle de Permistis, & de la douceur d'entendre Menocrate me jurer qu'il m'adore. Je t'en haïrai davantage ; c'est à toi, cruelle, qu'il croira le dire, mais les maux où je te livre me vengeront à tous les instans. Timante & Licidas seront bientôt réunis, j'en fais le sûr moyen. Alors ma foi donnée à Menocrate sera le premier gage qu'ils recevront de leur amitié. Voilà, poursuivit-elle en me laissant au milieu d'une forêt, la seule nourriture que je te laisse dans ce désert.

Steviane en effet eut été moins cruelle & moins vengée, si elle m'eût donné la mort, qu'en me laissant la vie. Oubliez-moi, mes enfans, pour quelques momens, où Steviane m'a transportée : revenons à ce qui se passe dans le hameau, tandis que les dieux, touchés de mon état déplorable, me font

trouver un asyle contre la fureur des bêtes sauvages.

Steviane m'avoit à peine enlevée, que mon père, allant à ses troupeaux, vit un nuage qui descendoit à travers les airs. Le nuage s'arrêta à peu de distance de lui, il s'ouvrit; un homme assis dans ce nuage lui dit: Licidas, connois le péril où Sidonie est exposée. Steviane sa rivale est magicienne; Sidonie est l'objet de sa fureur, bientôt elle éprouveroit jusqu'où peut aller sa vengeance, si elle n'étoit armée contr'elle de ce petit rameau. Que ta fille le porte dans son sein; sa vertu est au-dessus du pouvoir criminel de Steviane; j'ai fait le même don à Menocrate la nuit que Steviane a porté la terreur dans l'ame de Permistis & dans celle de Sidonie: ne crains rien pour ta fille ni pour son amant, ils sont tous deux en sûreté; espère que leur constance sera récompensée. Ne confie qu'à ta famille, ce que les dieux approuvent que je fasse pour elle. Mon père avoit à peine entendu ces dernières paroles, que le nuage en se refermant se dissipa dans les airs.

Vous pensez bien que cet homme déguisé sous d'autres traits, étoit Thevalès, mais sa précaution étoit tardive, Steviane l'avoit

prévenu. A la faveur de ma reſſemblance, elle étoit déjà Sidonie chez Licidas & aux yeux de Permiſtis. Mon père auſſi peu étonné de ce qu'il venoit de voir, que tranſporté de joie de cette apparition, & d'être poſſeſſeur du rameau, revint ſur ſes pas: en rentrant dans la maiſon il voit Steviane. Ah! ma chère Sidonie, lui dit-il, quels malheurs nous menaçoient! Suis-moi dans la chambre de ta mère, il faut qu'elle entende ce que j'ai à te dire.

Lorſque mon père fut en préſence de ma mère, il reprit: Steviane eſt magicienne, cette criminelle & méchante fille, armée de ſon funeſte pouvoir, t'auroit, ma fille, fait tomber ſous les coups portés par ſa jalouſe rage, ſans le ſecours que je viens de recevoir. Regarde, ma chère Sidonie, ajouta-t-il, en préſentant à Steviane le rameau; regarde, reconnois-le; c'eſt le pareil de celui qu'a reçu Menocrate. Alors mon père raconte ce qui venoit de lui arriver. Steviane, avec la maligne joie dans le cœur de voir qu'il ne lui importoit plus qu'on connût ſon ame criminelle & ſes perfides deſſeins, jouiſſoit de l'erreur & de toute la tendreſſe de Licidas & de Permiſtis; elle ſe louoit de cette activité, qui ayant prévenu

Thevalès, le laiſſoit dans la confiance que par ſon pouvoir & ſes menaces il venoit de mettre Menocrate & moi à l'abri de ſes entrepriſes.

Je crois néanmoins que Steviane n'étoit pas tranquille ; le plus léger ſoupçon, la moindre défiance auroient fait découvrir à Thevalès tous les crimes de Steviane. Je ne vous montrerai point cette odieuſe fille vis-à-vis de Menocrate, je vous dirai ſeulement qu'empreſſée à le chercher, elle lui paroiſſoit plus tendre que je ne lui avois jamais paru, & qu'elle goûtoit le plaiſir de le voir le plus paſſionné des hommes ; mais ce plaiſir étoit mêlé avec le poiſon le plus amer. C'étoit à Sidonie à qui Menocrate croyoit jurer un amour éternel, c'étoit à Sidonie qu'il croyoit confier ſa haine pour Steviane, & l'horreur qu'elle lui inſpiroit. Steviane pour mieux jouer mon rôle dans ma famille & avec Menocrate, étoit forcée à appuyer tout le mal qu'on lui diſoit d'elle, d'en parler avec mépris ; enfin à ſe déchirer elle-même. L'amour de la chaſſe avoit fait tout le plaiſir de Steviane, juſqu'au moment où Menocrate avoit ſu toucher ſon cœur ; elle aimoit ſur-tout à tirer au vol ; ſon adreſſe pour lancer ou le dard ou le javelot

étoit si supérieure, qu'aucun de nos pasteurs n'acceptoit d'elle le défi dans cet exercice.

Il n'y avoit pas encore vingt-quatre heures que Steviane rempliſſoit ma place, lorſque mon frère & trois de ſes camarades, diſſipés & libertins comme lui, revenant la nuit au hameau, furent aſſaillis par un orage affreux. Ils ne pouvoient avancer, ils avoient à combattre l'obſcurité, la pluie, la grêle & le vent; le tonnerre grondoit ſur leurs têtes, il devenoit plus furieux à tous les inſtans. Mais quel fut l'effroi des trois camarades de mon malheureux frère, à un éclat terrible! épouvantés, ils fuient; le bruit ceſſe, ils s'arrêtent, mon frère leur manque, ils l'appellent; ils ne répond point. Saiſis de crainte ils reviennent ſur leurs pas; un éclair leur montre Geniade étendu ſur la terre & baigné dans ſon ſang. Le ſecours qu'ils lui donnent eſt inutile, il étoit mort. Frappés d'une frayeur mortelle, ils prennent le chemin du hameau; ils arrivent chez mon père, où ils trouvent tout le monde en alarmes.

Cette tempête épouvantable qui duroit toujours, déſoloit dans ce moment nos vergers & nos prairies. Elle détruiſit toute la fortune de Steviane. Près, beſtiaux, ver-

gers, habitations des animaux, maisons, tout fut entièrement ravagé par la grêle & par la foudre; de sorte que Steviane enviée par la beauté & l'étendue de ses biens, restoit ruinée. Les camarades de mon frère entrèrent sans pouvoir proférer une parole; leur affliction, leurs cris, leur effroi font trembler Licidas & Permistis. Ils craignent de les questionner, ils sont impatiens de savoir le sujet de leur trouble & de leurs gémissemens. Enfin mon père & ma mère apprennent qu'ils n'ont plus de fils. L'amour paternel effaça sur le champ chez le tendre Licidas & chez la sensible Permistis le souvenir des égaremens de mon frère. Leur douleur fut inexprimable.

Dans le premier mouvement de leur affliction, ce fut dans les bras de Steviane qu'ils se jetèrent. Ma fille, lui disoient-ils, ma chère Sidonie, c'est à toi à nous consoler; tu nous restes seule. Que ta tendresse pour nous, que ta vertu fassent la douceur des jours que nous avons encore à vivre. Steviane avoit de l'esprit & de la souplesse, il lui fut aisé de se montrer ce qu'elle vouloit paroître dans cette triste circonstance.

Dès que l'orage fut fini, mon père envoya trois de ses bergers avec les cama-

rades de Geniade, pour prendre & apporter cet infortuné. On fut étonné de lui trouver la poitrine ouverte & déchirée ; mais comme la tempête n'avoit été que trop réelle & trop foudroyante, on n'attribua qu'à elle la mort funeſte de mon frère. La déſolation étoit générale dans tout le hameau ; l'orage avoit plus ou moins endommagé les biens de tous les habitans ; ceux de Timante avoient ſouffert plus que les autres, mais moins que ceux de Steviane.

La douleur de mon père reçut encore de l'accroiſſement, en apprenant le déſaſtre de Timante. Que Timante eſt à plaindre, dit-il à ma mère ! Une fortune que ſes pénibles travaux avoient rendue conſidérable, vient d'être preſque détruite ; il eſt chargé d'une groſſe famille, quel ſujet d'affliction ! En achevant ces mots, mon père ſortit : ce fut chez Timante qu'il alla. Timante, lui dit-il en lui tendant la main, me refuſerez-vous les embraſſemens d'un frère qui m'a toujours été cher ? Il ne me faut pas moins que cette douceur pour modérer ma peine. Je n'ai plus de fils, je viens en chercher un chez vous. Que vois-je, & qu'entens-je, s'écria Timante en levant les yeux &

les mains au ciel ! Quoi ! c'eſt Licidas ! Licidas que j'ai pu offenſer, que j'ai pu haïr ! ce Licidas enfin contre lequel j'ai pu tenir ſi longtems ! juſtes dieux, oubliez comme lui mon injuſtice.

Timante n'avoit pas achevé ces mots, que lui & mon père étoient dans les bras l'un de l'autre, ils ſe ſerroient, ils s'embraſſoient, ils ſe mouilloient le viſage de leurs larmes ſans parler. Licidas, reprit Timante, vous avez trop d'avantage ſur moi. Vous me cherchez au moment même de votre affliction & de ma ruine ; dans cette circonſtance vous venez me demander un fils pour en faire le vôtre. Que j'ai de honte ! que j'ai de repentir ! Non, le temps ne l'effacera pas. Ah ! Licidas, car je n'oſe encore vous appeler mon frère. Timante, vous avez toujours été le mien dans mon cœur, lui repliqua mon père. Soyez encore plus, ſoyez le père de ma fille, venez l'entendre nommer de ce doux nom. Venez, Pemania, ajouta-t-il, venez embraſſer une ſœur, à qui vous n'avez jamais ceſſé d'être chère ; que le plaiſir de vous retrouver adouciſſe l'excès de ſa douleur.

Timante & Pemania, ſuivis de leurs ſix garçons, entrèrent avec Licidas chez Per-

miſtis. J'ai perdu un fils, mais je retrouve un ami, lui dit-il en tenant Timante par le bras ; nos deux familles ſont réunies, elles n'en vont faire qu'une. Sidonie, continua-t-il en s'adreſſant à Steviane, vos vœux ſont comblés, je vous donne à Menocrate. Steviane dans ce moment vit la violence de la paſſion de ce paſteur par ſes tranſports. Qu'elle me haïſſoit, je crois, dans ces inſtans ! La ruine totale de cette criminelle fille, les biens du père de ſon amant ravagés, détournèrent chez Licidas l'idée que la mort de ſon fils pouvoit être l'ouvrage de la fureur de Steviane. De plus, ce ne devoit pas être à Steviane à lever le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit au bonheur de Menocrate & au mien ; car du caractère dont on connoiſſoit mon père, la mort de ſon fils devoit opérer ſa reconciliation avec Timante, & mon mariage avec Menocrate ; ainſi on ne pouvoit ſoupçonner Steviane d'avoir commis ce crime, Thevalès lui-même y fut trompé.

Il eſt temps, mes enfans, que je vous ramène dans la forêt où Steviane m'avoit tranſportée. J'y paſſai la nuit dans des frayeurs mortelles. A tous les inſtans je me croyois dévorée par les bêtes, dont les hurlemens

me faiſoient frémir d'horreur. Je m'étois aſſiſe au pied d'un arbre, où je craignois même de reſpirer. L'arrivée de l'aurore me raſſura un peu ; j'oſai me relever, je n'aſpirois qu'au bonheur de ſortir de la forêt. Mais de combien mon déſeſpoir n'augmenta-t-il pas, quand après l'avoir parcourue tout le jour, je vis qu'il alloit finir & me laiſſer encore dans ce déſert affreux ! Excédée de laſſitude & de foibleſſe, je tombai près d'un arbre.

Cette ſeconde nuit fut pour moi encore plus terrible que la première, par l'idée effrayante qui ſe préſenta à mon eſprit ; je penſai que Steviane en me laiſſant dans ce déſert, m'avoit ôté le pouvoir d'en ſortir jamais. Ce fut alors que mon déſeſpoir n'eut plus de borne, les cris des animaux, leurs hurlemens ne m'effrayoient plus ; je les appelois, je les conjurois de venir terminer ma malheureuſe vie. Le jour qui parut me rendit quelqu'eſpérance ; je recommençai à parcourir la forêt : aucun objet, diſois-je ne ſe préſentera-t-il point à ma vue ? Ne recevrai-je point aucun ſecours ? Vais-je encore être livrée aux horreurs des ténèbres ? le ſoleil va bientôt diſparoître, la nuit va lui ſuccéder : ah ! malheureuſe Sidonie,

Steviane t'a condamnée à finir ici tes triſtes jours. Je faiſois ces cruelles réflexions, lorſque je vis un vieillard qui avançoit lentement vers moi. L'eſpoir de recevoir de lui quelque ſécours, me fit voler audevant de ſes pas.

Que la pitié, lui dis-je, vous intéreſſe pour une infortunée, qu'une barbare rivale par un pouvoir ſurnaturel a conduite & abandonnée dans ce déſert. Suis-je bien éloignée de la Theſſalie ? C'eſt ſur les bords du fleuve Penée que j'ai pris naiſſance. Venez, mon enfant, me repliqua le vieillard en me prenant par le bras. Si je ne vous tenois pas, continuã-t-il en voyant ma ſurpriſe, je ne pourrois vous tirer de cette forêt. Le pouvoir qui vous y retenoit pour n'en ſortir jamais, vous rendoit inviſible à tout autre qu'à moi. Mais votre enchantement eſt fini. Venez, je vais d'abord vous donner un aſyle ; enſuite je pourrai vous être de quelque conſolation. Nous marchons, nous ſortons du bois, je vois ſur une éminence une petite habitation ; le vieillard en prend le chemin, nous arrivons. J'entre dans une maiſon d'une propreté admirable, elle étoit diviſée en pluſieurs parties par des cloiſons de jonc : une natte fine tapiſſoit cette de-

meure. Le bon vieillard me fit prendre quelque nourriture, puis il me dit : Mon enfant, vous avez beſoin de repos, je vous laiſſe, demain vous m'inſtruirez de vos malheurs ; calmez votre affliction, concevez quelque eſpoir, ayez confiance en la protection des dieux, & livrez-vous au ſommeil.

Je me levai avec le jour, je ſortis doucement de ma petite cellule, je vis un jardin, j'y entrai. Il y avoit peu de fleurs & peu de fruits, mais il étoit rempli de ſimples & de plantes qui m'étoient inconnus. J'apperçus le bon vieillard dans un coin où pluſieurs arbres touffus garantiſſoient de l'ardeur du ſoleil. Approchez, mon enfant, me dit-il, venez me raconter vos malheurs ; parlez ſans crainte ; il me fit aſſeoir à côté de lui ſur une eſpèce de lit de gazon. Alors je lui fis le récit de ma vie.

Je ne pouvois faire connoître Steviane à Cephalis, c'étoit le nom de ce vieillard, ſans lui parler de l'amour de Thevalès pour cette abominable fille. Ma ſurpriſe fut extrême d'entendre Cephalis s'écrier : Ah ! Thevalès, quel eſt ton égarement ! Que deviennent les préceptes de vertu que Spartidis & moi t'avons donnés ! A quoi te ſert que nous t'ayons initié dans les myſtères

qui conduiſent à la vraie ſageſſe ! Tu oſes aimer une magicienne ! une fille capable d'oublier ce qu'elle doit aux dieux ! Quel ſujet d'affliction pour moi ! Oui, mon enfant, continua Cephalis, j'aime Thevalès comme s'il étoit mon fils ; il eſt tout ce que j'ai de plus cher. Apprenez les raiſons qui m'ont ſi tendrement attaché à lui, écoutez-moi.

Vous êtes en Egypte, cette forêt, où Steviane vous a tranſportée, eſt à peu de diſtance de Memphis ; ce ſont les dieux, ma fille, qui voulant par mon moyen vous ſecourir, & par le vôtre m'inſtruire de l'indigne foibleſſe de Thevalès, pour l'en guérir, ont ſuggéré à la cruelle Steviane de vous mener dans le déſert où ils m'ont inſpiré de vous aller chercher.

A vingt ans Thevalès obtint de ſon père la permiſſion de voyager ; il vint en Egypte : mon frère Spartidis étoit comme il eſt encore aujourd'hui, un des prêtres d'Oſiris. Thevalès avoit la louable ambition d'acquérir des connoiſſances propres à le conduire à la ſageſſe ; il penſoit déjà que l'application & l'étude ſont néceſſaires à l'homme. Elles préſervent ſon cœur des vices que l'oiſiveté traîne à ſa ſuite. Oui, mon

enfant,

enfant, poursuivit Cephalis d'un ton doux, mais appuyé, la paresse & l'ignorance sont les plus dangereux ennemis de la nature humaine; elles la dégradent, elles l'aviliſſent. La probité, la droiture, les bienséances, l'amitié ont leurs principes, ils sont étendus, ils veulent être étudiés & médités: un bon naturel ne peut seul guider, ni empêcher de faire un faux pas, dont souvent on ne se relève jamais.

Pour tirer tous les avantages que Thevalès vouloit recueillir de son séjour à Memphis, il falloit connoître quelque prêtre d'Osiris, & se rendre digne de ses bontés; ce fut son unique objet: aussi réussit-il. En peu de temps il gagna l'amitié de mon frère, le plus studieux & le plus éclairé ministre de ce dieu. Les questions continuelles de Thevalès, loin de rebuter Spartidis, l'encourageoient à l'instruire; il aimoit à voir son ardeur pour les sciences, & son application pour les acquérir.

Thevalès passoit les jours entiers au temple d'Osiris; il entendit parler dans Memphis du fameux Zoroastre, dont la mémoire est encore aujourd'hui en si grande vénération chez les égyptiens. Cephalis comprit que j'entendois pour la première fois nom-

mer Zoroaſtre. Zoroaſtre, continua-t-il, étoit un prince qui regnoit autrefois ſur les bactriens, & celui de tous les mortels qui a porté le plus loin la philoſophie, c'eſt-à-dire, mon enfant, celui qui a pénétré le plus avant dans les ſecrets & dans les myſtères de la nature. Zoroaſtre ſut aſſujettir tous les eſprits inviſibles répandus dans le vaſte univers. Ces connoiſſances ſuprêmes ont paſſé juſqu'à quelques-uns de nous : ceux-là en font un uſage approuvé des dieux, d'autres, ne pouvant atteindre à la même perfection, ont eu recours à des eſprits malfaiſans qui les rendent comme eux ennemis des hommes & des dieux. Telle eſt Steviane, mon enfant. Thevalès plus heureux, eſt ce que nous appelons un diſciple de Zoroaſtre, un philoſophe, un ſage.

Il y avoit déjà vingt ans que j'étois retiré dans cet aſyle tranquille, dont je ne ſors que pour aller tous les ſix mois embraſſer Spartidis. Je trouvai un jour Thevalès avec lui ; ſa converſation, dans laquelle je connus ſon amour pour la contemplation des choſes céleſtes, m'inſpira pour lui de l'eſtime. Mon frère peut-être trop prévenu en ma faveur dit à Thevalès : les

lumières de Cephalis ſont plus étendues que les miennes, ſes recherches continuelles pendant le cours d'une longue vie, employée uniquement à faire de nouvelles découvertes, lui donnent ſur moi cet avantage. Vous en profiterez, Thevalès, ajouta Spartidis, car j'eſpère que mon frère prendra pour vous la même amitié que vous m'avez inſpirée.

Spartidis enſuite m'apprit que Thevalès né theſſalien, étoit depuis quatre mois à Memphis occupé ſeulement à écouter, à comprendre & à étudier les leçons qu'il venoit tous les jours recevoir de lui. Il me pria de ſouffrir qu'il vînt ſouvent dans ma retraite, j'y conſentis; c'en fut aſſez pour Thevalès : pendant l'eſpace de cinq ans qu'il a reſté à Memphis, il ſe partageoit tous les jours entre mon frère & moi; cette conduite dans un homme de ſon âge, ſa ſageſſe, la bonté & la droiture de ſon cœur, ſurtout la ſagacité de ſon eſprit pour ſaiſir & pour comprendre les choſes les plus profondes, m'attachèrent ſi tendrement à lui, que je le croyois mon fils. Il fut obligé de nous quitter, ſon père l'exigea; Thevalès connoiſſoit ſes devoirs, il obéït. Le moment de notre ſéparation fut un inſtant bien

douloureux pour moi. Thevalès l'adoucit en me promettant de venir régulièrement tous les mois paſſer vingt-quatre heures dans ma retraite. Il m'a tenu parole ; douze ans n'ont affoibli dans ſon cœur ni ſon amitié, ni ſa reconnoiſſance.

Tout ce que vous venez d'entendre, mon enfant, pourſuivit Cephalis, vous apprend que vous reverrez bientôt votre patrie ; je pourrois dès ce moment vous y faire tranſporter, mais je veux laiſſer à Thevalès le plaiſir de vous rendre à votre famille. Demain au jour naiſſant Thevalès ſera ici ; je ne puis me faire entendre de lui, qu'au premier inſtant où l'aurore commencera à paroître : attendez l'arrivée de Thevalès ſans inquiétude ; je vous le répète, mon enfant, & je vous le promets, demain vous reverrez votre patrie.

Vous êtes toutes, je crois, trop empreſſées de ſavoir ſi Thevalès vint, pour que je vous raconte ce que me dit le ſage Cephalis le reſte de cette journée ; mais j'étois charmée de l'entendre. Tous ſes diſcours étoient des leçons de ſageſſe, & ſes actions des exemples de vertu ; il me fit ſentir combien on doit de reſpect à ceux de qui nous dépendons, & la douceur qu'on doit tou-

jours employer avec les perſonnes qui dépendent de nous. Je me ſuis ſouvenue de ſes préceptes, je les ai pratiqués autant que j'ai pu. Le lendemain Cephalis m'éveilla un peu avant le jour, nous allâmes dans ſon jardin. Il ſe plaça dans le milieu, il leva la tête, puis il cria : Thevalès, Cephalis veut te parler, obéïs à ſa voix ; viens. Enſuite il ſe tourna vers moi, & me dit : Je veux ſeul entretenir Thevalès, mon amitié doit lui épargner la confuſion de rougir de ſa foibleſſe devant d'autres yeux que les miens ; je vais l'attendre à quelque diſtance d'ici ; mais il ne ſera inſtruit que vous êtes dans ma maiſon, qu'au moment où je vous l'amènerai dans ce jardin.

Je trouvois ce rendez-vous ſi ſingulièrement donné, que je tremblois de ne pas voir arriver Thevalès ; j'allai me placer à l'extrémité du jardin ſur une petite butte de terre, d'où je voyois Cephalis. Je ne tardai pas à appercevoir dans les airs un tourbillon lumineux, qui en s'abaiſſant venoit rapidement vers Cephalis ; il s'arrêta vis-à-vis de lui, alors ma joie fut extrême, je vis Thevalès. Le même inſtant qui me le montra, fit diſparoître le tourbillon ; Cephalis reſta à ſa place. Thevalès avec un air

empreſſé, vint à lui les bras ouverts pour l'embraſſer. Cephalis l'arrêta en lui poſant la main ſur la poitrine; je ne pouvois rien entendre, mais je jugeai que Cephalis reprochoit à Thevalès ſon égarement; car je vis tout d'un coup ce dernier tomber aux pieds du ſage, & le viſage couvert de larmes, ſerrer ſes genoux comme quelqu'un qui demande grâce.

Cephalis laiſſa aſſez longtemps Thevalès dans cette poſture; je le voyois parler avec feu: enfin il releva Thevalès. Alors s'abandonnant à ſa tendreſſe pour lui, il le reçut dans ſes bras. Ce moment fut touchant; les bras entrelacés, ces deux ſages ſe tenoient, ſe ſerroient, s'embraſſoient avec une expreſſion ſi ſenſible, qu'il étoit aiſé de juger de leur attachement réciproque. J'attendois avec impatience le moment de paroître aux yeux de Thevalès; je vis avec plaiſir Cephalis qui prenoit avec lui le chemin de ſa maiſon; je gagnai promptement le milieu du jardin, où un inſtant après ils entrèrent tous deux.

Que vois-je, s'écria avec étonnement Thevalès! Eſt-ce bien Sidonie? Oui, c'eſt elle, lui dis-je: c'eſt cette infortunée Sidonie que vous n'avez pas eu le temps de garantir de la fureur... Juſte ciel! qu'entre-

vois-je, reprit-il en m'interrompant ! Quelle promptitude à exécuter !... Quel artifice !.. Que de crimes !.. Ah ! perfide Steviane !.. C'eſt Steviane, repris-je, qui m'a tranſportée.... Cet inſtant, me dit-il en me coupant encore la parole, m'inſtruit de tout. Mais vous, malheureuſe Sidonie, vous ignorez que Steviane, aujourd'hui Sidonie dans la maiſon de Licidas.... Je le ſais, repartis-je. En me laiſſant en proie à moi-même, la cruelle a voulu que j'euſſe encore à gémir de ſon bonheur. A quel prix vient-elle de l'acheter, reprit Thevalès ! Dans ce moment je perce le myſtère ; je frémis ! Quoi ! malheureuſe, tu as oſé commettre ce crime !... La tempête qui te coûte tes biens, t'a été trop favorable, tu t'es ſervie de ton adreſſe pour porter à Geniade le coup dont on l'a cru frappé par la foudre ! Perfide ! ton bras a commis cet homicide. Oui, Sidonie, continua Thevalès, votre frère eſt la victime de l'amour de Steviane ; il ne vit plus : le ſuccès qu'en attendoit ſa fureur a répondu à ſon attente ; Timante & Licidas ſont réunis, & dans peu de jours Menocrate doit recevoir la foi de ce monſtre, en croyant recevoir la vôtre.

Je tombai dans une affliction que je ne

puis exprimer ; ma surprise & ma douleur m'avoient empêchée d'interrompre Thevalès. Dieux ! m'écriai-je quand il eut cessé de parler, dieux ! à quelle épreuve mettez-vous mon cœur ? Mon frère est mort, & Menocrate va m'être pour jamais enlevé ! Infortuné Geniade, notre tendresse te coûte donc la vie ! Ciel ! que je suis déchirée dans ce moment ! Que m'importe à présent de vivre, Menocrate vivra pour une autre ! Son erreur n'adouciroit point ma peine, hélas ! elle irriteroit encore mes maux. Il seroit heureux, parce qu'il croiroit l'être, & moi, tourmentée sans relâche, je ne verrois le jour que pour gémir de mon triste sort.

La perfide ! s'écria avec transport Thevalès. Ses forfaits me font trembler ; ne les ayant pas soupçonnés, je n'ai pu les prévenir, mais je l'en punirai ; c'en est fait, mon amour effrayé de tant de crimes, se change en horreur. Venez, Sidonie, mon projet est formé ; venez dans ma maison jusqu'au moment où je puis l'exécuter. Vous, mon père, dit-il à Cephalis en l'embrassant, vous n'aurez plus à me reprocher un égarement indigne de cette sagesse que vous avez su me faire aimer, & qui n'a pu néan-

moins me garantir des charmes d'une fille que je mépriſois même en l'adorant. C'étoit-là ma punition ; en effet, quelle peine ! quelle honte pour un homme vertueux d'avoir à rougir d'un mauvais choix ! En achevant ces mots, Thevalès m'enleva ſans me donner le temps de témoigner à Cephalis ma reconnoiſſance, & dans un nuage il me tranſporta chez lui.

Je l'avouerai, malgré mon extrême affliction, malgré l'effroi où j'étois que Menocrate abuſé ne reçût la foi de Steviane, je ſentis un charme inexprimable en revoyant les lieux de ma naiſſance. Dans mon premier mouvement de joie, je dis à Thevalès : Laiſſez-moi aller promptement tirer mon père & ma mère de leur erreur, je vais confondre Steviane, alors je n'aurai plus rien à.... Arrêtez, me repliqua-t-il ; gardez-vous de vous preſenter ſans moi aux yeux de Steviane ; laiſſez-moi le maître de vous conduire juſqu'au moment où je voudrai faire éclater ma vengeance. Eh bien, repris-je, conſentez au moins que je voye Menocrate faites le venir ici. Non, me répondit Thevalès, il n'eſt pas encore temps que Menocrate ſoit déſabuſé. Mais, belle Sidonie, je vais me prêter à votre impatience.

Alors il me fit frotter les mains, & le visage avec une racine que je ne connus point. Vous pouvez à présent, me dit-il, vous montrer à mes fenêtres & sur ma porte, vous serez invisible à tous les yeux.

Il me raconta ensuite l'entretien qu'il avoit eu avec Steviane. C'est cet entretien, continua-t-il, qui l'a déterminée à prendre sur le champ le parti de vous enlever; cette action si hardie & exécutée si près de mes menaces, m'a trompé. Thevalès m'apprit son apparition à mon père, & le don qu'il lui avoit fait, ainsi qu'à Menocrate, du rameau qui devoit nous garantir tous deux des piéges de Steviane. Thevalès me dit aussi que Steviane ayant substitué un fantôme à sa place, on croyoit la voir tous les jours ou dans le hameau, ou dans la campagne. Si je voulois, poursuivit-il, ce fantôme disparoîtroit dans le moment; mais c'est Steviane elle-même que je veux confondre; voilà où se bornera ma juste vengeance. Je la dois à la Thessalie, je vous la dois, Sidonie, elle peut seule opérer votre bonheur, & mettre la contrée à l'abri des persécutions de cette fille encore plus méchante que criminelle.

Dieu! s'écria Thevalès, en portant ses

mains sur ses yeux, est-il possible que j'aye pu donner mon aveu à ma foiblesse pour Steviane ! L'horreur que devoit m'inspirer l'art dont elle fait usage, n'auroit-elle pas dû suffire pour empêcher l'amour de se rendre maître de mon cœur ! Falloit-il attendre pour en triompher, que je ne pusse me déguiser à moi-même la noirceur de l'ame de Steviane ! O sagesse ! que tu es de peu de secours, quand l'homme qui se flatte de te posséder, ose trop se confier à lui ! S'il échappe le premier moment pour t'appeler à son aide, tu n'as plus assez de force pour le défendre : il est vaincu.

Soyez tranquille, me dit Thevalès, lorsqu'il fut revenu à lui-même, vous n'avez rien à craindre de Steviane ; elle ne jouira pas encore longtemps des avantages que lui donne votre ressemblance. Thevalès après ces mots me laissa seule & sortit. Sa maison étoit presqu'au milieu du hameau, celle de mon père & celle de Timante étoient aux deux extrêmités, ainsi il falloit passer devant la demeure de Thevalès pour aller les uns chez les autres. Dès que je fus seule, je me plaçai à une fenêtre, dans l'espérance de voir Menocrate ; mon attente ne fut

pas vaine, je l'apperçus de loin, il étoit avec Steviane; je crus me voir moi-même. Figurez-vous, mes enfans, mon émotion; l'amour & la haine me troublèrent en même-temps. Je vis avec une sorte de plaisir, mais qui se confondoit avec la crainte, l'air de satisfaction répandu sur le visage de Menocrate; sa démarche avoit cette liberté qui marque celle de l'esprit. Je crus lire sur le visage de Steviane, & dans son maintien, du trouble & de l'agitation; je pensai que cette ennemie ne jouissoit pas tranquillement d'un bonheur qu'elle ne devoit qu'à l'illusion : je ne la croyois pas sans inquiétude sur ce qui pouvoit encore traverser & arrêter ses projets. Thevalès devoit lui paroître bien redoutable.

Je ne pouvois comprendre le projet de Thevalès; je voyois Steviane occuper ma place chez mon père; le jour approchoit qui devoit l'unir à Menocrate; tout étoit d'accord, tout se préparoit. Mes craintes augmentoient à chaque instant; Thevalès les connut. Rassurez-vous, Sidonie, me dit-il, ne craignez rien. Demain il ne restera à Steviane que la honte & la rage d'avoir commis des crimes infructueux. Oui, Sidonie, demain vous serez victorieuse de Ste-

viane. Demain Licidas & Menocrate la connoîtront, & vous leur ſerez rendue.

Thevalès m'avoit laiſſé ignorer que le jour où Steviane devoit aller à l'autel avec Menocrate fût ſi prochain. Malgré ce qu'il venoit de me dire, auſſi craintive que tendre, je devins pâle & tremblante, mes yeux ſe remplirent de larmes. Comment ſe terminera, m'écriai-je, la journée de demain! Que votre cœur eſt ſenſible, me dit Thevalès! Qu'il eſt bien tout entier à Menocrate! Je vois dans cet inſtant l'excès de votre amour pour lui. Que votre ſort à tous deux ſera digne d'envie! Vous l'aimez autant qu'il vous aime, & vous êtes tous deux vertueux. Ah! Sidonie, que vous êtes heureuſe! votre raiſon a toujours applaudi à votre choix.

Vous croyez bien que je paſſai une nuit pleine de trouble & d'agitation; j'approchois du moment qui devoit décider de ma deſtinée & de celle de Menocrate. Je ne pouvois me connoître moi-même; je ne ſavois ſi c'étoit l'eſpérance, ou ſi c'étoit la crainte qui prévaloit dans mon cœur. Mais je ne me trompois pas aux mouvemens d'impatience que je ſentois de voir arriver le jour: il parut ſans que j'euſſe goûté un

instant de repos. De combien mes agitations n'augmentèrent-elles pas, quand j'entendis Thevalès me dire en entrant dans ma chambre : Partons, allons au temple de Pan. Timante & Licidas vont bientôt y conduire Steviane & Menocrate : allons les y attendre.

Vous vous souvenez, mes enfans, que Thevalès, pour me procurer la liberté de me mettre ou à ses fenêtres, ou d'aller sur sa porte, m'avoit rendue invisible. Je fus surprise de le voir appuyer la main droite sur ma tête; de la gauche il tenoit un paquet de gaze plié singulièrement. Prenez ce voile, continua-t-il; ce ne sera plus que par son pouvoir que vous serez invisible à tous les yeux; mais quoique vous voyez à travers cette gaze, gardez-vous, Sidonie, de vous découvrir. J'obéis à Thevalès, je me couvris du voile, & sur le champ nous partîmes pour aller au temple.

Que devins-je en sortant de la maison de Thevalès! Quel fut mon trouble! Je vois venir Menocrate accompagné de Timante, de Pemania & de tous ses frères; ils alloient chercher Steviane pour la mener au temple de Pan. Je restai à la place où j'étois. Eh! comment aurois-je avancé! à peine pouvois-

je me soutenir. Je regardois Menocrate avec attention ; la joie éclatoit dans ses yeux ; en passant devant moi, je l'entendis dire à Pemania : Sidonie aujourd'hui sera votre fille : l'aimable Sidonie sera à Menocrate : ce jour assure à jamais ma félicité. Sa parure ornée de guirlandes de fleurs le faisoit ressembler au dieu qui devoit l'entendre jurer un amour éternel à Sidonie. Malheureux Menocrate, dis-je douloureusement, ce n'est pas moi que tu vas chercher ! Quelle est ton erreur ! Juste ciel ! préservez-le du piége où le conduit la criminelle Steviane ! Faites que ce soit véritablement Sidonie qui fasse son bonheur. Marchons, me répondit Thevalès.

J'entre dans le temple en tremblant : cet asyle sacré me rend tout mon courage ; la confiance succède à la crainte ; je sens naître l'espérance dans mon cœur ; je crois toucher au moment qui va me mettre au comble de mes vœux, un mouvement secret m'en assure. Je suis mon divin guide qui avance jusqu'au pied de l'autel, où le grand-prêtre de Pan devoit unir le fils de Timante avec la fille de Licidas. Thevalès me place à la gauche de l'autel. Les habitans du hameau rempliſſoient déjà le tem-

ple, tout étoit prêt pour la cérémonie.

Le voile qui me couvroit ne m'empêchoit point de distinguer tous les objets. Je ne perdois pas un instant de vue la porte par où Timante & Licidas suivis de leurs familles devoient entrer: enfin ils arrivèrent. Je vis approcher Steviane sans frayeur & sans crainte; sa parure dans le même goût de celle de Menocrate étoit extrêmement galante; je l'avouerai, je me trouvai belle en regardant Steviane; tout le monde, en applaudissant à ce mariage, se récrioit sur la beauté des deux époux. Suis-je, me demandai-je à moi-même, aussi heureusement faite que le paroît cette odieuse fille sous ma ressemblance?

Steviane vint se mettre au pied de l'autel avec Menocrate; je touchois presque cette méchante fille. La cérémonie commence; mais tout d'un coup le grand-prêtre est surpris d'entendre une voix qui lui crie: Ministre de Pan, arrête. Toi, Menocrate, ajoute Thevalès, regarde. Thevalès avec précipitation approche de moi & lève mon voile. Dieux! que vois-je, s'écrie le grand-prêtre! Deux Sidonies! Quel prodige! Où trouver la véritable? En te faisant connoître, reprit Thevalès, celle qui, à la faveur

Menocrate, tu va devoir ton bonheur a mes armes...

de l'illusion te paroît une seconde Sidonie. Son pouvoir criminel, subordonné à celui que j'ai reçu des dieux, demeure sans effet vis-à-vis de ma puissance, & je vais la confondre. Thevalès en achevant ces mots, frappe Steviane sur la tête ; aussitôt elle reprend sa figure naturelle. Chacun est saisi d'étonnement & d'effroi ; je cours me jeter dans les bras de mon père, tandis que Steviane, sans paroître émue, prend sur l'autel le couteau sacré, & s'en perce le sein. Menocrate, dit-elle, tu vas devoir ton bonheur à mes crimes. Pendant la tempête qui a ravagé les biens de ton père, j'ai lancé un dard à Geniade que j'ai ensuite retiré de sa poitrine, après la lui avoir déchirée avec ce même dard. Sans sa mort tu n'aurois jamais possédé ma rivale ; & si je l'avois moins haïe, je te laisserois plus à plaindre que moi : je l'aurois poignardée, quand elle étoit en mon pouvoir ; mais ma fureur m'a trompée. Que ne puis-je la voir expirer dans ce moment ! Puisse-t-elle un jour te détester autant que tu l'aimes ! Toi, Thevalès, puisses-tu m'aimer le reste de tes jours, & te reprocher ma mort sans relâche. Steviane affoiblie articula mal ces dernières paroles ; ses yeux se fermèrent, & elle expira.

Venez, Sidonie, me dit le grand-prêtre, venez à la même place où Steviane vient d'expier ſes crimes. Venez donner votre foi à Menocrate. La confuſion règnoit dans le temple; mais l'ordre que je recevois du pontife arrêta le murmure. J'approche de l'autel après avoir reçu les embraſſemens de mon père & de ma mère, de Timante & de Pemania. Menocrate me ſuit, & le grand-prêtre nous unit. Alors la voûte du temple retentit de cris d'allegreſſe; on entend le nom de Thevalès, que chacun loue d'avoir délivré la contrée d'une auſſi criminelle fille que Steviane. Je me ſervirai toujours de ma puiſſance, cria-t-il à haute voix, quand il faudra ou défendre l'opprimé, ou protéger la vertu.

J'approche de Thevalès. Je ſuis, lui dis-je, un exemple de votre ſuprême pouvoir & de votre bonté, & j'en ſerois un d'ingratitude, ſi juſqu'au dernier moment de ma vie ma reconnoiſſance pour vous n'égaloit pas ma tendreſſe pour Menocrate. Vingt années n'ont fait qu'ajouter à mon amitié pour Thevalès; je l'aime, je le reſpecte, & toute la contrée le chérit: les ſervices importans qu'il m'a rendus l'ont ſi tendrement attaché à moi, que je lui ſuis preſ-

qu'auſſi chère que s'il m'avoit donné le jour. Je lui dois plus, je lui dois le bonheur dont j'ai joui tant qu'a vécu Menocrate. Six années ont à peine affoibli la douleur que je reſſentis en perdant un mari ſi digne de toute ma tendreſſe; il ne me falloit pas moins pour l'adoucir qu'un fils plein d'attention pour ſes devoirs, & que des filles vertueuſes.

On alloit remercier Sidonie de ſa complaiſance, lorſque l'on vit entrer les trois chefs de famille, qui arrivant de Lariſſe, venoient chercher leurs femmes & leurs filles chez Sidonie. La joie fut extrême, tout le monde parloit à la fois, on répondoit à celui qui ne faiſoit point de queſtion, & l'on en faiſoit une à celui qui parloit à un autre. Ce petit déſordre avoit néanmoins ſes charmes, il témoignoit combien on étoit aiſe de ſe revoir. Avant de ſe ſéparer, Therſſandre pria tout le monde de venir le lendemain paſſer la journée chez lui; la propoſition ne fut refuſée de perſonne, & Sophronie, qui malgré ſon grand âge aimoit encore les plaiſirs innocens, promit de ſe rendre chez Therſſandre.

Fin de la troiſième Veillée.

QUATRIÈME VEILLÉE.

LES guerres fréquentes que les theſſaliens avoient contre les athéniens arrachoient ſouvent les paſteurs de leurs hameaux pour aller cueillir des lauriers. Les exercices militaires en faiſoient des hommes au-deſſus de l'état de paſteur. Tel étoit Therſſandre : pluſieurs campagnes & quelques voyages dans ſa jeuneſſe avoient façonné ſon eſprit naturel ; & lui avoient donné des manières aiſées ſans avoir rien de trop libre. Il étoit bon mari, bon père, bon ami & bon voiſin. L'air ouvert dont il reçut toutes les perſonnes qu'il avoit invitées, & ſa gaieté donnèrent le ton pour le reſte du jour.

La complaiſance que Sophronie eut hier pour vous, dit Therſſandre à ſa fille & à ſes compagnes, vous fait déſirer aujourd'hui un pareil amuſement. Eh bien ! mes enfans, c'eſt moi qui vais vous le procurer : il eſt juſte que je faſſe les honneurs de cette journée. Je ne vous dirai rien qui me regarde ; j'ai été aſſez heureux pour

qu'il ne me ſoit jamais arrivé aucun événement extraordinaire : je devins amoureux de Théane, pour qui ma tendreſſe eſt encore la même ; je lui plus : je trouvai des difficultés, je les ſurmontai, nous fûmes unis : voilà mon hiſtoire. Celle que vous allez entendre ne s'eſt point paſſée en Theſſalie, néanmoins je crois qu'elle vous amuſera.

Un aſſez long ſéjour que j'ai fait dans ma jeuneſſe en Heſpérie, me procura l'avantage d'apprendre la langue du pays ; mais je n'en ſentis toute l'élégance que par la lecture d'une hiſtoire reconnue pour vraie dans tout ce vaſte empire. Je la traduiſis en theſſalien, ainſi j'aurai recours à mon manuſcrit. Therſſandre alla le chercher, & revint. Je dois vous avertir, dit-il, que l'Heſpérie connoît un genre de merveilleux différent de celui qui fait tant de bruit en Theſſalie. Elle a des enchanteurs, des ſages d'une autre eſpèce que les nôtres. Vous en allez juger, écoutez.

C'eſt dans cette belle partie de l'Europe ; tantôt appelée Ybérie, & tantôt Heſpérie, que règnoit un roi plus grand encore par ſes vertus que par le nombre de ſes ſujets. Ses états jouiſſoient d'une tranquille paix,

ſuite heureuſe des victoires de ſon fils. Le roi, occupé du déſir de ſe voir renaître dans les enfans de ce fils ſi chéri, le preſſoit de ſe marier, mais c'étoit en vain. Depuis plus d'un an ce jeune prince étoit livré à une mélancolie, qu'une paſſion malheureuſe nourriſſoit ſans relâche. Fatigué du mouvement attaché à une brillante cour, & des devoirs de bienſéance qu'exigeoit de lui ſon rang, il conjura le roi ſon père de lui permettre d'aller paſſer trois mois dans un château ſur le bord du Tage. Ses inſtances réïtérées obtinrent ce qu'il déſiroit ſi ardemment; il partit avec un très-petit nombre de domeſtiques.

La retraite que choiſiſſoit le prince d'Heſpérie étoit charmante; la reine ſa mère l'avoit fait décorer de tout ce que l'art peut ajouter à une belle ſituation. Des avenues plantées d'orangers & de citronniers conduiſoient à ce palais, dont l'architecture étoit auſſi admirable que les appartemens en étoient bien diſtribués. On en ſortoit de plain-pied pour entrer dans les jardins; une longue & ſolide terraſſe garantiſſoit ce ſéjour délicieux de l'impétuoſité des flots du fleuve, devenu par la proximité de ſon embouchure aſſez large & aſſez profond, pour

que les plus grands vaiſſeaux y voguaſſent en sûreté.

Le prince d'Heſpérie, maître de s'abandonner à ſes peines, les nourriſſoit ſans ceſſe par de triſtes ſouvenirs. La chaſſe étoit le ſeul amuſement qui l'arrachoit quelquefois à la ſolitude, mais ſans l'arracher à ſa triſteſſe. Ni le bruit des chiens, ni celui des piqueurs ne l'empêchoit pas d'être abſorbé dans ſes penſées. Elles le conduiſirent un jour juſqu'à ne pas s'appercevoir qu'il s'éloignoit de la chaſſe. Après avoir marché longtemps, il revint à lui; il vit qu'il s'étoit égaré; dans le temps qu'il cherche à rejoindre ſon équipage, il voit à peu de diſtance de lui trois hommes qui en attaquoient un ſeul, de qui l'âge ne lui permettoit pas une longue défenſe. Indigné d'un combat ſi inégal, ou plutôt d'une action ſi lâche, il avance, & le cimeterre au poing, il tombe ſur ces aſſaſſins. Son courage les étonne, ils veulent ſe défendre, mais bientôt le prince leur fait mordre la terre. Celui qui venoit d'être redevable de la vie au prince d'Heſpérie s'avance, & lui dit: Je ne ſais dans ce moment ſi c'eſt votre valeur ou votre généroſité que j'admire. Recevez dans cet embraſſement les témoignages de l'eſtime

que vous venez de m'inſpirer, & ceux d'une reconnoiſſance qui ne mourra jamais dans mon cœur. Le prince, toujours indifférent pour tout ce qui n'avoit point de rapport à ſes malheurs, ne ſentit aucune curioſité de ſavoir quel étoit celui à qui il venoit de prêter ſon ſecours, il ſe contenta de lui répondre : J'ai rempli les devoirs de l'humanité. Il s'éloigne, il parcourt les routes de la forêt, & il retrouve ſes piqueurs qui le cherchoient.

Il y avoit déjà plus de deux mois que ce prince étoit éloigné de la cour du roi ſon père. Il commençoit à ſe plaindre de ſe voir forcé de quitter une ſolitude, où le deſtin lui épargnoit du moins le pénible uſage de la contrainte, lorſqu'un jour, étant plongé dans la plus profonde rêverie, il en fut retiré par un grand bruit. Il court à un balcon ; il voit une groſſe troupe d'étrangers qui attaquent les gens de ſa ſuite. Ces malheureux, aſſaillis par le nombre, ne ſe défendoient que pour retarder leur mort de quelques inſtans. Le carnage & les cris étoient terribles ; le prince vole au ſecours de ſes gens ; il ſe jette au milieu des combattans, & terraſſe tout ce qui oſe lui faire tête. Mais bientôt ces barbares s'apperce-

vant

vant que le prince n'étoit suivi de personne, ils sentent ranimer leur espérance & leur fureur, ils reviennent sur lui, ils l'entourent, son cimeterre vole en éclats; on le saisit, on le jette dans une chaloupe, & bientôt il est conduit dans un vaisseau, qui, à la faveur d'un vent frais secondé par les rames, regagne la grande mer.

Ces barbares étoient des pirates; rien n'échappa à leur avidité. Le vaisseau fut chargé de toutes les richesses enlevées dans le château du Tage. Le roi avoit ordonné à son fils de porter toujours une ceinture de diamans d'où pendoit son cimeterre; la poignée de ce cimeterre étoit aussi enrichie de pierreries. Quelqu'immenses que fussent les richesses dont ces barbares venoient de se rendre maîtres, elles ne valoient pas la ceinture & le cimeterre. Dès qu'ils se virent en sûreté, ils opinerent pour jeter le prince à la mer. Notre illustre infortuné attendoit la mort sans la redouter, & il regardoit ces barbares d'un œil tranquille; on le déshabille, on lui lie les bras & les jambes, & on le jette à la mer. Les flots le couvrent à l'instant. Mais, ô prodige étonnant!

Le prince d'Hesperie après avoir repris la connoissance qu'il avoit perdue, se trouve

couché sur un lit magnifique ; il croit d'abord rêver ; il doute qu'il respire encore, il regarde de tous côtés : tout l'étonne, tout l'éblouit. Où suis-je, s'écrie-t-il ! Ce lieu superbe où regne la somptuosité est-il la demeure des morts dont la vie a été vertueuse ! Que suis-je enfin dans ce moment ! Il se lève, il marche d'un pas timide ; il ne pense pas être seul dans ce séjour délicieux, il craint d'être vu dans l'état où il est. Mais bientôt son embarras cesse. Il apperçoit une table longue, faite d'un seul rubis ; cette table lui paroît couverte de différentes robes ; il approche, & il voit qu'il ne s'est pas trompé.

Parmi des vêtemens magnifiques, le prince en trouve qui n'ont que de la propreté ; il choisit & met celui qui lui semble le plus simple. Revenu de sa première surprise, il considère plus attentivement le lieu où il se trouve. Il est dans un palais de cristal : ce qui surprend le plus le prince, c'est le plafond ; il voyoit couler les flots par dessus, il en entendoit le murmure : les monstres immenses de la mer sembloient poser à plat sur le plafond, & l'aller écraser ; mais rien n'écrouloit, & les baleines ainsi que les vaisseaux se montroient aux yeux en pas-

sant, & disparoissoient emportés par la rapidité des courans.

Le prince porte sa vue de toutes parts. Nouveaux objets, nouveaux mouvemens d'admiration. Il perd pour un moment le souvenir de ses malheurs; il voit une grande enfilade de pièces, il passe dans la plus prochaine, il trouve des ornemens d'un autre goût : cette pièce lui paroît encore plus somptueusement décorée que celle d'où il sort. Il n'examine rien en détail, la curiosité le mène dans la troisième. Nouvel ordre, nouvel arrangement. Il s'approche d'une table faite d'un seul diamant bleu ; elle étoit couverte de vases de différentes grandeurs & de différentes matières, posés & rangés dans une ingénieuse disposition. Les liqueurs dont ces vases étoient remplis répandoient une odeur raviſſante ; le prince prend d'une main timide un des plus petits vases, le porte à ses lêvres qu'il mouille de la liqueur, il y trouve un goût inconnu, mais délicieux ; il en boit quelques gouttes, & soudain il sent ses forces réparées. Car malgré sa fermeté, la nature, toujours la même chez tous les hommes, avoit souffert en lui.

Il continue à parcourir ce palais enchanté : ce qui l'étonne le plus, est de n'y rencon-

trer perſonne ; il commence à craindre d'y reſter ſeul livré à lui-même. A cette penſée les beautés qu'il vient d'admirer perdent preſque leur éclat à ſes yeux. Son imagination agit ſans lui préſenter aucune idée où il puiſſe s'arrêter. Il avance toujours : à la ſeptième pièce, il trouve une portière de velours verd brodée de perles ; il n'oſe la tirer entièrement, il ne fait que l'entr'ouvrir. Qu'elle eſt ſa joie ! L'horreur d'une ſolitude éternelle diſparoît : il voit un homme. Cet homme couché ſur des carreaux magnifiques, la tête appuyée ſur le bras droit, paroiſſoit endormi. Son air de majeſté fit douter au prince ſi c'étoit un mortel ou un dieu. Une longue robe le couvroit ; le fond en étoit pourpre, brodé d'une prodigieuſe quantité de différens animaux qui brilloient par l'or & par le mêlange de différentes pierreries.

Le prince d'Heſpérie, rempli d'admiration, n'oſe avancer, il ne peut auſſi reculer : il eſt attaché par un mouvement de reſpect mêlé de tendreſſe auprès du vénérable vieillard ; il le conſidère, il penſe que voilà celui qui par un ſecours miraculeux lui a ſauvé la vie. Le vieillard ouvre les yeux, il les porte ſur le prince qui mo-

deſtement baiſſe les ſiens. Approche, lui dit-il d'un ton affectueux : tu n'as rien à craindre. Le prince obéit, il s'incline reſpectueuſement devant le vieillard, qui avec bonté le force à ſe placer auprès de lui ſur une pile de carreaux ; puis il lui parle en ces termes :

Le ſecours que je viens de te donner, tout ce que tu vois, t'inſtruiſent de mon pouvoir ; il ſeroit à ſouhaiter que les rois ſe ſerviſſent de celui que les dieux leur ont départi comme j'uſe du mien. J'aime la vertu, je la protège, je la récompenſe, & ſi je punis le crime, ce n'eſt jamais par un mouvement de colère, je ne ſonge qu'à corriger les hommes. Tu as été reçu dans ce palais, mérite une plus grande protection. Apprends-moi qui tu es, tes aventures, ſur-tout n'oublie rien de ce qui peut me développer les ſecrets ſentimens de ton cœur. Parle avec aſſurance & ſans détour. Seigneur, repliqua le prince d'Heſpérie, un ſentiment plus fort encore que celui de la reconnoiſſance, mettra la vérité dans ma bouche. Oui, je ſens déjà pour vous une tendreſſe, permettez-moi ce terme, qui me fera vous ouvrir mon cœur, ſans ſonger que je vous

obéis, & puiſſent les dieux me punir ſi j'altère en rien la vérité.

Le roi de la grande Heſpérie m'a donné le jour, continua le prince. Ma mère ne vit plus, & mon père, quoique je fuſſe l'unique fruit de ſon mariage, n'a pas voulu paſſer à un autre. Il a beaucoup d'eſprit & de ſavoir, & il a donné toute ſon application à me rendre digne de lui; il eſt né juſte, humain, libéral, & magnifique. Toujours attentif au bonheur de ſes ſujets, il étoit ſans ceſſe occupé du déſir de former mon caractère ſur le ſien, & ſur les exemples de bonté, de douceur & de clémence qu'il me donnoit.

J'avois à peine ſeize ans, que me trouvant l'eſprit aſſez formé, il ordonna à ſon premier miniſtre de me voir ſouvent, de me faire connoître les droits du ſouverain, & ceux des ſujets ſur qui je devois régner, de m'inſtruire enfin dans la ſaine politique. Ce ſage & éclairé miniſtre eſt un des plus grands ſeigneurs de l'empire; les rois d'Heſpérie n'ont pas dédaigné de prendre des reines dans ſa maiſon, & de donner à la ſienne des princeſſes. Le prince d'Helingzia, c'eſt le nom de ce grand homme, a de la vertu, de l'équité, du courage, de la pré-

voyance & de l'exactitude. Je pris pour lui la plus tendre amitié, j'étois charmé de ſes converſations, & je les préférois aux amuſemens que les jeunes gens de mon âge cherchoient à me procurer. Mais comme les occupations d'Helingzia ne lui permettoient pas de venir dans mon appartement auſſi ſouvent que je l'aurois ſouhaité, je priai mon père de trouver bon que j'allaſſe quelquefois chez le prince d'Helingzia; j'ajoutai que cette liberté me mettroit plus à portée de profiter de quelques quarts-d'heure de ſon loiſir.

Mon père m'écouta avec un plaiſir ſenſible; il penſoit que d'heureuſes diſpoſitions me rendoient aimables les entretiens ſérieux que d'Helingzia avoit avec moi. Vous me charmez, mon fils, me dit-il, & vous augmentez bien dans ce moment les eſpérances que j'avois déjà conçues de vous: à votre âge montrer de l'ardeur pour l'inſtruction, vouloir vous mettre dans l'habitude de penſer & de réfléchir, aimer ceux qui par leur expérience peuvent vous éclairer, c'eſt annoncer que vous mériterez un jour l'amour de mes ſujets & l'eſtime de l'univers. Ah! mon fils, je ne crains plus pour vous qu'un bonheur trop ſoutenu: un peu

d'adverſité affermiroit encore vos vertus : allez, mon fils, allez, je vous laiſſe le maître de voir chez lui d'Helingzia auſſi ſouvent que vous le voudrez. Ce diſcours redoubla encore mon émulation, il rehauſſa mon courage ſans toutefois me donner de l'orgueil : il me perſuada ſeulement qu'avec de l'application & de bons avis, je pourrois me rendre digne de ſuccéder à mon père.

Je rendis ma première viſite à d'Helingzia, ſans qu'il en fût averti ; je lui dis que le roi m'avoit permis de le voir chez lui auſſi ſouvent que je le voudrois. Il me pria de trouver bon qu'il me préſentât ſa femme & ſa fille unique. Nous paſsâmes dans leur appartement ; la mère étoit encore à la fleur de ſon âge ; ſa fille, qui n'avoit alors que quatorze ans, me frappa. Jamais je n'avois rien vu de ſi beau & de ſi parfait. (Le prince s'arrêta un moment ; les yeux baiſſés, il ſoupira en homme accablé de la plus vive douleur ; puis il reprit :) Carite, cette adorable perſonne, joint à une beauté admirable, un eſprit infiniment vif, modéré par une ſageſſe rare. D'Helingzia me demanda la permiſſion de me laiſſer avec ſa femme & ſa fille, pour aller remplir des de-

voirs indiſpenſables. Carite & Amalthée ſa mère me charmèrent par leur converſation. Je me fis une douce habitude d'aller chez d'Helingzia, j'y travaillois avec application & avec zèle, néanmoins je n'étois pas fâché de le trouver quelquefois trop occupé pour me recevoir ; alors je paſſois avec vivacité chez la mère de Carite.

Je crus pendant plus de deux ans n'aimer Carite que comme on aime une ſœur ; je lui avois même demandé la permiſſion de lui donner ce nom, & je l'avois auſſi accoutumée à m'appeler ſon frère, quand elle n'étoit entendue de perſonne. Cette liberté qu'elle s'étoit permiſe, me faiſoit craindre la compagnie chez Amalthée, car dès qu'elle pouvoit être entendue, Carite me traitoit de ſeigneur ; terme reſpectueux qui me faiſoit ſouffrir en ſecret. Enfin je devins plus ſérieux, Carite plus réſervée, mais nous n'en avions que plus de plaiſir à nous voir.

Mon père pénétra un ſecret dont je n'avois encore qu'une idée confuſe ; il m'apprit que j'étois amoureux ; il ne déſapprouva pas mes ſentimens ; mais il me dit que j'étois encore trop jeune pour qu'il pensât à me marier ; que je ne devois ſonger qu'à

mériter la brillante réputation qui ne s'acquiert que par les armes. L'occasion est favorable, continua-t-il : quelques rois des Gaules, jaloux de ma puissance, ont résolu de descendre les Pyrénées pour venir attaquer mes états, je veux les prévenir : disposez-vous à partir avec d'Helingzia. Guidé & instruit par lui, allez apprendre à ces rois que l'héritier de mon trône est digne d'y monter, & qu'il saura le défendre & en soutenir l'éclat.

J'avois oublié de vous dire, seigneur, reprit le prince d'Hespérie, que le sage d'Helingzia est le plus expérimenté & le plus célèbre général de son siécle ; il n'a pris l'administration des affaires de l'état, qu'après avoir subjugué tous les petits souverains de l'Hespérie, & réuni dans un seul monarque ce pouvoir qui auparavant étoit divisé. L'amour est un puissant aiguillon pour la gloire. Je brûlois d'impatience de quitter pour elle ce que j'adorois. Je vis Carite, le trouble que je crus lire dans ses regards timides me troubla moi-même. La joie que l'espérance de courir à la gloire m'avoit causée, fit place à la tristesse. Je m'approchai de Carite en tremblant ; je voulus parler, mais il ne me fut pas possible

de proférer une parole. Quelques larmes dont nos yeux se mouillèrent, furent nos adieux.

Me voilà dans les Gaules à la tête d'une puissante armée. Après deux ans de guerre qui ne discontinuoit pas même dans la rude saison de l'hiver, je gagnai une bataille si décisive, qu'elle força les ennemis à demander la paix. Victorieux, je crus qu'il étoit de la magnanimité de l'accorder. Elle fut conclue selon le pouvoir que j'en avois du roi mon père. Les articles en furent dressés par d'Helingzia à qui je laissai le soin de ramener les troupes. Je partis, & je partis avec la secrète satisfaction de penser que j'emportois l'estime de ceux mêmes que je venois de vaincre. L'amour excité par le désir de la gloire m'avoit fait quitter la cour sans presqu'en gémir. L'amour couronné par la gloire me fit voler pour paroître aux yeux de Carite.

Mon père, dans ses embrassemens, voulut bien me laisser appercevoir combien il étoit content de moi. Je vis Carite, que je la trouvai belle! La douleur en nous séparant, nous avoit ôté l'usage de la parole; le plaisir de nous revoir nous ôta de même

la liberté de parler. Mais nos yeux & un silence éloquent nous instruisirent de ce qui se passoit dans nos cœurs.

Carite, que deux ans avoient achevé de former, avoit pris un caractère plus sérieux ; elle connoissoit alors les conséquences de ses discours & de ses actions. Cette connoissance me la fit retrouver plus mesurée & plus circonspecte avec moi. Je n'y perdois rien dans son cœur, mais je perdois tout, quand l'occasion me fournissoit le moment de l'entretenir sans témoins. Je me plaignis à elle de la sévère & scrupuleuse réserve qui me déroboit depuis mon retour le plaisir, pour moi si sensible, de l'entendre m'appeler son frère. Le respect, me répondit-elle, a interdit à ma bouche une liberté qu'il condamnoit ; mais prince, quand je vous nomme seigneur, je l'avouerai, je murmure en secret contre ce même respect auquel j'obéis : Ah ! Carite, repartis-je, que je trouvois de charmes à vous entendre m'appeler du doux nom de frère ! cependant que je serois à plaindre si vous étiez ma sœur ! Si j'avois cet honneur, me repliqua Carite, je sens que j'en gémirois tout bas.

Mon père ne me laiſſa jouïr que peu de jours de la douceur que je trouvois à voir & à entretenir Carite. Il m'apprit que pendant mon abſence, quelques petits ſouverains d'Afrique, croyant toutes les forces de l'Heſpérie employées à la guerre contre les Gaules, avoient oſé faire une deſcente ſur nos côtes maritimes; qu'ils en avoient été chaſſés, mais que le déſir de les punir de leur téméraire entrepriſe lui reſtoit. Puis il ajouta : J'ai fait préparer une flotte, je vais la confier à votre valeur & à l'expérience de celui qui la commandera ſous vos ordres. Ainſi, mon fils, je n'ai le plaiſir de vous revoir que pour exciter votre courage à courir à de nouveaux exploits.

Le déſir ardent que j'avois d'ajouter encore à la gloire que je m'étois déjà acquiſe, ne put vaincre la douleur ſenſible que ce coup me portoit. Quoi! dis-je, encore m'éloigner de Carite! Ah! gloire cruelle, que vous coûtez cher à mon cœur! En quittant le roi, j'allai chez Amalthée. J'entrai avec un air triſte & abattu : Carite me regardoit avec inquiétude. Qu'avez-vous, ſeigneur, me dit-elle en s'approchant de moi? Je vais vous quitter, lui répondis-je. Nous quitter, reprit-elle vivement! Qui,

repartis-je ; car quand le devoir me force à m'éloigner des lieux où vous êtes, je ne regrette & ne quitte que vous, & lorsqu'il m'est permis de revenir, je ne cherche & ne revois que vous. Mon père, poursuivis-je, m'envoie en Afrique. Helas ! que les lauriers que je vais y cueillir me coûteront cher ! Ah ! belle Carite, du moins plaignez-moi ! osez me dire que vous souhaiteriez de me voir plus heureux. Carite rougit à ce discours, parut embarrassée, & ne me répondit rien. Eh ! quoi, repris-je, n'avez-vous rien à me dire de consolant, quand je vous adore, & que je vais vous quitter ? Les larmes que je ne puis retenir dans ce moment, me répliqua-t-elle, ne vous instruisent elles pas des sentimens de mon cœur, je ne murmure point de vous voir obéir, mais je murmure contre les ordres qui vous arrachent de ces lieux. Partez, prince, & revenez tel que vous vous éloignez. Amalthée, qui nous regardoit attentivement, m'empêcha de répondre à Carite.

Je partis pour aller en Afrique ; la foible résistance que ces peuples barbares m'opposèrent, me mortifia. Je vis avec peine qu'il n'y auroit pour moi ni péril, ni gloire ; le chagrin que je ressentois d'être éloigné de

Carite en augmenta, ainſi que le déſir de me retrouver auprès d'elle. Pour finir cette apparence de guerre, car en effet ce n'en étoit pas une véritable, j'avançai ſur les ennemis; ils ſe ſauvèrent dans des déſerts où je ne pouvois les ſuivre ſans riſquer de faire périr mes troupes. La diſette de vivres & les bêtes ſauvages étoient également à craindre.

J'étois à la veille de remonter ſur mes vaiſſeaux pour voler auprès de Carite; l'eſpoir de la revoir bientôt me charmoit, lorſque je vis arriver un courier du roi. Pardonnez, ſeigneur, reprit le prince après un moment de ſilence, pardonnez les ſoupirs qui malgré moi échappent à mon cœur, & ne condamnez pas encore les larmes que je ne puis retenir, au ſouvenir du malheur que je vais vous raconter. Voici le triſte & ſurprenant récit que me fit le courier.

Vous ſavez, ſeigneur, que le plaiſir du roi eſt de ſe promener ſouvent ſur le fleuve Bétis, ou le long de ſes bords charmans. Il y avoit à peine deux mois que vous étiez parti, lorſqu'un jour il monta ſur une de ces magnifiques chaloupes qui ont été conſtruites & décorées pour l'amuſement de votre jeuneſſe. Amalthée & Carite étoient

aux côtés du roi. Plusieurs autres chaloupes, parées de ce que la cour a de plus brillant, le suivoient ou l'entouroient.

La joie régnoit dans tous les yeux, quand tout-à-coup ils furent frappés d'un spectacle étonnant. C'étoit un char dans les airs, qui en s'abaissant, permit de distinguer un homme superbement habillé. Dieux lions attelés à ce char le conduisoient au gré de celui qui les guidoit. Sa tête étoit ceinte d'un diadême resplendissant de pierreries, & il tenoit un sceptre à la main droite. Le char s'arrêta à peu distance de la chaloupe où étoit le roi. Alors le roi se leva, & s'inclina respectueusement. L'enchanteur, car on ne peut douter que ce n'en fût un, salua le roi. Amalthée & Carite, à ses côtés, firent une profonde révérence. L'enchanteur resta un moment à contempler Carite, puis en s'élevant dans les airs, il s'écria : Qu'elle est belle !

Est-ce un objet réel que nous venons de voir, dit le roi aux courtisans qui l'entouroient ? Est-ce un fantôme ? Quel est-il ? quelle est sa nature ? Si c'est un fantôme, quelle puissance l'offre à nos yeux ? On resta dans ce doute, mais sans autre inquiétude que celle qui accompagne une curiosité bien fondée.

Pluſieurs jours s'étoient écoulés, lorſque le roi accompagné d'Amalthée, de Carite & de la plus brillante jeuneſſe de ſa cour, monta à cheval pour aller ſe promener. On étoit à près de deux lieues de la ville, quand on apperçut de loin un nuage de forme ronde qui rouloit rapidement ſur la ſurface de la terre, & qui venoit à nous. Quel eſt encore ce nouveau prodige, s'écria le roi! Avons-nous à le craindre, ou en ſerons-nous ſeulement, ainſi que nous l'avons déjà été, ſimples ſpectateurs? Le nuage s'ouvrit à cinquante pas du roi; il reconnut l'enchanteur qu'il avoit déjà vu dans les airs, qui s'avança vers le roi, le ſalua, puis lui parla en ces termes:

Quoique ma puiſſance ſoit au-deſſus de tous les potentats du monde; quoique je ſois toujours le maître de les réduire aux fers, & d'envahir leurs états; quoique je puiſſe enfin tenir tout de mon propre pouvoir; c'eſt de toi, roi d'Heſpérie, que je veux obtenir le ſeul bien qui me manque aujourd'hui pour être au comble du bonheur. Carite eſt le gage que je te demande d'une éternelle paix. Je ſais quels ſont tes deſſeins, ils ſont grands, mais Carite eſt digne d'un

rang encore plus élevé que celui où tu veux la faire monter. Je puis le lui donner, je puis même, & le deſtin me le permet, en l'épouſant, lui communiquer ce pouvoir ſans bornes qui me rend redoutable à tout l'univers. Roi d'Heſpérie, réponds.

Le roi, malgré la préſence d'eſprit qui lui étoit ordinaire, ſe trouva embarraſſé : il ſentoit le danger de faire un refus formel. Après un moment d'incertitude, il répondit que Carite n'étant point ſa fille, il ne pouvoit en diſpoſer ſans l'aveu de ſon père ; que ce ſoutien de ſa couronne étoit abſent ; mais qu'il arriveroit inceſſamment, & qu'il étoit perſuadé que ce tendre père ne s'oppoſeroit pas à la grandeur de Carite. Roi d'Heſpérie, repliqua l'enchanteur, ta réponſe eſt un refus, j'en ſuis auſſi ſurpris qu'offenſé : je veux bien toutefois t'épargner la juſte punition que mériteroit ton audace ; ma paſſion pour Carite exige ce ſacrifice, mais je vais à tes yeux me rendre maître de cet objet que j'adore. Alors une nuit obſcure rend inviſibles & le ciel & la terre, la crainte & l'horreur ſaiſiſſent tous les eſprits. On entend Carite pouſſer des cris perçans, ceux de ſa mère mourante d'effroi lui répondent. Enfin le jour revient, le

roi cherche des yeux Carite, mais vainement, il voit le nuage déjà loin dans les airs.

Le roi, Amalthée & d'Helingzia ſont dans une affliction inexprimable, & toute la cour remplie de triſteſſe, partage leur juſte douleur. Le roi trop perſuadé de l'état déplorable où vous jettera le funeſte ſort de Carite, n'a voulu que vous en fuſſiez inſtruit qu'au moment où vous pourriez quitter l'Afrique. Il vous ordonne de vous rendre auprès de lui.

Que devins-je à ce terrible récit! Je paſſai de l'accablement à la fureur, & de la fureur à l'accablement. Je voulus mille fois me percer le ſein, pour ne pas ſurvivre à la perte que je venois de faire. Les horreurs d'un trépas forcé ne m'arrêtèrent point. Un rayon d'eſperance..... Eh! ſur quoi, grands dieux, étoit-il fondé! Ce fut lui néanmoins qui me retint à la vie. Je m'embarquai: je revins à la cour de mon père. J'y lus ſur tous les viſages les preuves trop certaines de mon malheur. Quel ſpectacle pour moi! Je cherche en vain Carite dans tous les endroits où je l'avois vue, où j'avois ſoupiré près d'elle, où j'avois oſé l'entretenir de la paſſion la plus vive & la plus reſpectueuſe qui fût jamais. Je trouve par-

tout un morne silence; tout le monde gémit de mon triste sort, mais chacun craint de me faire sa cour, dans l'appréhension que sa tristesse n'ajoute encore à la mienne. Cette attention cruelle me laisse seul au milieu même des courtisans. La douleur des peuples est vive & de peu de durée; occupés de leur propre bonheur, ils oublient bientôt les peines qui ne portent pas sur eux à plomb. Ils ignorent enfin l'art de se contraindre. Le courtisan, toujours politique, s'observe plus longtemps; maître de son extérieur, il se montre ce qu'il veut paroître. Il se lasse toutefois d'un maintien étudié; le temps le maîtrise, & fait disparoître un air de tristesse ou de joie qu'il ne conservoit que par bienséance. Non, il n'est que les liens du sang, ou ceux de l'amour qui soient une source inépuisable de larmes. Amalthée, d'Helingzia & moi ne pouvions nous consoler, & mon père pénétré de ma douleur que rien ne pouvoit seulement distraire, affectoit une fermeté qui lui coûtoit cher. Enfin d'Helingzia seul un jour avec moi me tint ce langage:

Il faut, seigneur, mettre un terme à votre affliction; elle devient une foiblesse indigne d'un grand prince: vous vous devez

à l'état. Moi, père malheureux & sans attachement à la vie, je ne me crois pas le maître de disposer de la mienne : je la dois à mon roi. J'ose donc vous représenter que comme fils & héritier de ce monarque, vous devez lui être soumis. Il exige de vous de prendre une alliance, & il vous laisse la liberté de choisir en Europe la princesse que vous croirez la plus digne de faire votre bonheur. Oui, prince, ajouta-t-il, voyant que je l'écoutois impatiemment, oui, il faut vous déterminer ; le roi le veut, & l'empire demande des successeurs.

J'admirai le courage du père de Carite, quoique je fusse indigné de son discours. C'est vous, lui dis-je, qui me tenez ce langage ? C'est vous qui me faites une telle proposition ? Oui, c'est moi, me repliqua-t-il d'un ton ferme, oui, c'est moi, qui vous dis que votre devoir vous engage à donner au roi cette marque de soumission, & à vos sujets cette preuve de votre tendresse pour eux. Que vous êtes cruel, m'écriai-je ! Que vous êtes foible & injuste, reprit d'Helingzia ! Mais, prince, il est temps de résoudre ; que répondrai-je au roi ? parlez ! Eh bien ! dis-je, témoignez à mon père combien je désire de remplir mon devoir,

mais ne déterminez rien ; demandez du temps. Je ſortis ſans attendre aucune repartie.

Je m'apperçus bientôt que ma réponſe avoit donné quelqu'eſpérance au roi. La cour, ainſi que ſon ſouverain, reprit un air plus gai ; on parla de chaſſe, de jeu, de ſpectacles, de fêtes ; enfin tout étoit en mouvement pour me diſtraire. Je me trouvois par-tout pour complaire à mon père ; mais quelques efforts que je fiſſe pour cacher la triſteſſe qui régnoit au fond de mon cœur, elle perçoit malgré moi, les plaiſirs aigriſſoient encore ma douleur. Carite me manquoit.

J'avois d'abord demandé un délai conſidérable pour me déterminer. Ce délai fini, je conjurai mon père de m'en accorder un ſecond, je l'obtins. Cependant, les agens du roi alloient dans toutes les cours de l'Europe, & en rapportoient les portraits des princeſſes qui y brilloient le plus. Je louois tous ces portraits preſqu'également, & je les regardois avec tant d'indifférence, qu'un inſtant après il ne m'en reſtoit aucune idée. Mon père, fatigué de me voir ou éloigner, ou éluder toujours, quand il s'agiſſoit d'une alliance déterminée, me parla enfin en père & en roi.

Avez-vous, prince, me dit-il, oublié tous vos devoirs? L'amour vous rend-il insensible aux chagrins que vous donnez à un père? vous rend-il sourd aux cris de mes sujets? Ils vous demandent, ainsi que votre roi, des successeurs à cet empire. Rendez-vous à nos vœux: faites un choix; songez, prince, que le bonheur des peuples doit toujours être le premier objet de ceux que le ciel a fait naître pour régner. Votre tendresse pour l'infortunée Carite met une tache à votre gloire, puisqu'elle vous rend injuste: il est temps d'en triompher; laissez-en le soin à une princesse aimable, qui bientôt l'unique objet de votre amour, fera votre félicité. Enfin je vous ordonne de la choisir, cette princesse, & songez que je veux être obéi. Allez, prince, vous n'avez rien à me répondre.

Le discours de mon père me fit trembler, & je sortis sans oser lui parler. J'allai chez d'Helingzia, ma douleur l'étonna. Je le conjurai, en mouillant son visage de mes larmes, d'obtenir pour dernière grace de mon père la permission d'aller passer trois mois dans un château situé sur le bord du Tage. Je promis qu'à mon retour il me trouveroit disposé à faire tout ce qu'il exigeroit de

moi. Mon père, attendri & satisfait de l'engagement que je prenois, eut encore la complaisance de se rendre à mes désirs. Je partis, j'arrivai dans cette belle solitude, où je jouissois du moins de la triste consolation de m'abandonner sans contrainte à toute ma douleur. Mais des pirates, après m'avoir enlevé & conduit à leur vaisseau, m'ont jeté à la mer, & je ne sais par quel miracle je me trouve dans ce superbe & merveilleux palais, ni quelle main secourable & divine m'a sauvé la vie. Le prince alors se tut.

Le vénérable vieillard prenant la parole, dit au prince d'Hesperie : Tu viens de me charmer, mon fils, parce que tu n'as en rien altéré la vérité : ton récit m'a touché sans m'avoir rien appris, je savois tes malheurs. Les infortunes de ta vie ne sont peut-être pas encore finies. Les dieux, quand ils veulent former un grand homme, éprouvent sa constance & sa fermeté par des revers, mais souvent une récompense brillante lui fait perdre le souvenir de ses longs travaux : espère, mon fils : je puis te donner des avis salutaires ; je puis aussi t'aider utilement : je ferai l'un & l'autre avant de nous séparer ; mais je veux te garder encore quelques

heures

heures dans ce palais que je n'ai édifié que pour t'y recevoir, & dont je veux que tu voyes toutes les merveilles. Ah! seigneur, dit le prince d'Hespérie en se jetant aux pieds du sage, qu'ai-je fait pour m'attirer votre divine protection! Il suffit donc pour la mériter d'être malheureux. Je ne puis avoir que ce titre auprès de vous. Le temps, mon fils, répondit le sage, t'éclaircira ce mystère. Viens, parcours avec moi ce palais.

Il entra dans une gallerie où le prince le suivit; elle étoit garnie de plusieurs tableaux, dont quelques-uns étoient couverts, mais un rideau se tira de lui-même. Quelle est la surprise du prince! Il voit les pirates qui l'ont enlevé, épars sur la mer en courroux, & leur vaisseau brisé contre un écueil qui ne leur laisse aucune espérance. Tu vois, lui dit le sage, une représentation fidelle du sort de tes ravisseurs: ils reçoivent dans ce moment la juste punition de leurs crimes, il étoit temps d'en arrêter le cours. Tu es vengé. Seigneur, dit le prince, ayez pitié de ces malheureux: que ne leur dois-je pas! mon bonheur est l'ouvrage de leur égarement. Faites-leur grace, & en la leur faisant, rendez-les dignes de vivre. J'approuve & j'admire ce sentiment, reprit le sage,

ſans en être ſurpris ; je ſais que ton ame eſt généreuſe ; mais le deſtin a prononcé la mort de ces hommes criminels. Ils ne ſont déjà plus.

Ah ! ſeigneur, s'écria le prince d'Heſpérie, votre puiſſance eſt ſans bornes, je le vois ! vais-je recevoir Carite de vos mains ? Sans elle, hélas ! le jour que je vous dois me ſera bientôt ravi. Rougis de ce mouvement de foibleſſe, reprit le ſage : déſire d'être heureux, fais tout ce qu'il faut pour le devenir ; mais ſi le ſort t'eſt contraire, ſois aſſez vertueux pour ſoutenir avec courage des malheurs même plus réels. Rends juſtice à ton deſtin ; ceux qui t'accablent aujourd'hui, ne ſont que les triſtes enfans d'une imagination préoccupée. Je te le dis, prépare-toi à tout événement.

Carite, pourſuivit le ſage, n'eſt pas en mon pouvoir. L'enchanteur, qui la retient dans des lieux défendus par tout ce que ſon art a pu inventer, s'appelle le prince Jinnéglis. Il eſt écrit au livre des deſtinées, qu'il n'y aura qu'un héros épris des charmes de Carite, qui puiſſe entreprendre de la retirer des mains de ſon raviſſeur ; que ce héros peut périr, mais que ſa gloire ſera immortelle.

Le rayon d'eſpérance que le ſage donnoit au prince, rehauſſa ſon courage abattu, & lui fit déſirer ardemment d'affronter les dangers qui lui étoient annoncés. Il s'éleva ſur le champ dans ſon cœur mille mouvemens divers; la reconnoiſſance qu'il devoit au ſage prévalut toutefois ſur l'impatience de le quitter. Pénétré des bontés de ſon bienfaiteur, il voulut encore ſe proſterner devant lui; mais le divin ſage le retint, l'embraſſa, & lui dit avec tendreſſe: Je t'aime, mon fils, & je dois t'aimer. Cet inſtant étoit le premier où ce malheureux amant avoit goûté quelque joie depuis l'enlèvement de Carite.

Jincéglis, reprit le ſage, eſt plus redoutable encore que tu ne penſes. Sans l'amour que tu as inſpiré à Carite, il pourroit eſpérer d'en être aimé. Tu vas en juger; regarde, ajouta le ſage, en tirant lui-même un rideau qui cachoit le portrait de Jincéglis; regarde, voilà ton rival. Dieux! s'écria le prince, que devient l'idée que je m'étois faite du raviſſeur de Carite! je me l'étois imaginé d'une figure horrible, & je le vois le plus beau & le mieux fait de tous les hommes. Ah! ſeigneur, ne voulez vous point alarmer ma tendreſſe? Jincéglis en

effet eſt-il tel que je le vois ? Oui, mon fils, repartit le ſage, oui, Jincéglis ſeroit parfait, ſi l'ambition de s'élever au-deſſus de tous les princes de la terre ne l'eût rendu auſſi criminel qu'il eſt redoutable. En achevant ces mots, le ſage s'avança vers une autre pièce.

La magnificence de cette pièce fut pour le prince un nouveau ſujet d'admiration ; elle étoit toute incruſtée de pierreries, diſtribuées avec tant d'art, qu'il croyoit voir un parterre reſplendiſſant de lumière ; les yeux pouvoient à peine en ſoutenir l'éclat. Tu vois, dit le ſage au prince, cette table couverte d'un tapis, approche & lève-le ; il obéit. Rien ne pouvoit plus le ſurprendre. Sa ceinture & ſon cimeterre frappèrent ſes yeux ſans qu'il en fût étonné ; ſon premier mouvement fut de porter les mains ſur ſes armes. Arrête, dit le ſage, ce n'eſt pas avec ce cimeterre que tu dois combattre pour la délivrance de Carite ; tu le tiens du roi ton père, tu le recevras une ſeconde fois de lui, ſi tu peux faire tomber Jincéglis ſous les coups de celui dont j'armerai ton bras.

Tandis que le ſage parloit, le cimeterre & la ceinture diſparurent. Ton père, continua le ſage, voit dans ce moment à la

faveur d'un ſonge que je viens de lui provoquer, tout ce qui t'eſt arrivé depuis l'inſtant que les pirates ſe ſont rendus maîtres de toi; il connoîtra à ſon réveil la vérité de ce qu'il aura rêvé, par la ceinture & le cimeterre qu'il trouvera devant lui: je lui fais eſpérer ton retour & celui de Carite. C'eſt à ta prudence & à ton courage à réaliſer des eſpérances qui le ſoutiendront juſqu'à ton retour, ſi tu ſors victorieux de ton entrepriſe.

Le prince d'Heſpérie avoit une curioſité extrême de voir ce que repréſentoient deux tableaux qui ne s'étoient point découverts; néanmoins il n'oſoit par reſpect la laiſſer appercevoir au ſage, qui lui dit: Je lis dans tes yeux ce qui ſe paſſe dans ton ame; tu voudrois voir ces tableaux qu'un rideau te cache. Tes déſirs ſont vains; ils ne peuvent ſe découvrir qu'aux yeux du libérateur de Carite. Je redouble dans ce moment l'impatience que tu ſens de courir à ſa délivrance. Eh bien! mon fils, ſuis-moi, je vais te faire les dons qui peuvent ſeuls opérer la réuſſite de cette grande entrepriſe. Le ſage entra dans un cabinet, où le prince vit des ſphères, des globes, des cartes, des hiéroglyphes, & mille autres choſes, dont il ne

connoiſſoit pas l'uſage. Le ſage le fit aſſeoir près de lui ſur un ſofa, & lui parla en ces termes.

Nous allons bientôt nous ſéparer ; tu vas bientôt, mon fils, commencer tes travaux. Sers-toi de ta conſtance ; ne t'étonne de rien, & ſur-tout défends-toi de ces mouvemens de foibleſſe qui dégradent un héros. Je ſerai témoin de toutes tes actions. Avec un tel guide, dit le prince, je ſerai vainqueur de Jincéglis. Vous conduirez mes coups. Non, mon fils, reprit le ſage, en te quittant, je te livre à toi-même. Mais je vais armer ton bras de ce cimeterre ; ſi ton courage l'emploie, rien ne pourra lui réſiſter. Sans s'émouſſer, il percera, coupera les armes enchantées, & fournira à tout ce que tu exigeras de lui. Je te donne auſſi dans ce petit flacon, fait d'une ſeule opale orientale, une liqueur qui réparera toujours tes forces épuiſées ; elle te provoquera auſſi un doux ſommeil, quand la nature fatiguée en aura beſoin ; ne crains point d'en boire, il y a un germe au fond du flacon qui régénère la liqueur & la rend intariſſable. Mais, mon fils, conſidère, & garde ſoigneuſement ce ſoufflet de maroquin couleur de feu ; malgré ſa petiteſſe, ſa vertu eſt admirable : tu peux

t'en ſervir contre tous les obſtacles que tu trouveras, excepté contre ce qui aura la figure humaine; tu n'y dois employer que la pointe ou le tranchant de ton cimeterre.

Il eſt né un cheval du ſouffle de Borée; le deſtin te l'a réſervé : bientôt il ſe montrera à tes yeux, tu le connoîtras à une houſſe dont tu as toi-même deſſiné les chiffres; monte hardiment ſur ce ſuperbe animal, laiſſe-le te conduire, il ſait où tu dois aller; ſi ſa vîteſſe te fatigue, bois de la liqueur du flacon d'opale, & ſi tu le ſens las, ſouffle-lui dans les naſeaux avec ton ſoufflet myſtérieux; auſſitôt il te témoignera par un henniſſement que ſes forces ſont réparées.

Ce même ſoufflet, par un effet contraire, affoiblira les monſtres qui pourroient s'oppoſer à l'exécution de ton entrepriſe; ſon ſouffle les rendra doux & rampans devant toi: il renverſera auſſi les murs, les citadelles, & percera les matières qui te paroîtront les plus dures. Tels ſont les dons précieux que j'avois à te faire. Alors le ſage touche le prince de la main, qu'il lui met ſur l'épaule. Le prince, pénétré de reconnoiſſance, & rempli d'un eſpoir qui lui fait ſentir une joie douce, veut remercier le

ſage, mais à peine peut-il proférer quelques paroles. Il ſe laiſſe enfin aller ſur une pile de carreaux, placés au coin du ſofa, & il s'endort.

Le prince d'Heſpérie, frappé par les rayons du ſoleil naiſſant, eſt étonné, en ouvrant les yeux, de ſe trouver dans une des avenues du château du Tage. Il voit près de lui un cheval blanc comme la neige, dont les crins ſont couleur de feu. Ce ſuperbe animal avoit un harnois enrichi de pierreries, & une houſſe de velours verd. Le prince y reconnoît (brodé en perles) le même chiffre que le ſage lui avoit annoncé. Voilà, s'écria-t-il avec tranſport, voilà le cheval que mon divin protecteur m'avoit promis; abandonnons-nous à lui. Il approche de l'animal ſuperbe & doux, il l'admire, il le careſſe, & après s'être fortifié par quelques gouttes de la liqueur intariſſable, il ſe jette ſur ſon cheval. Auſſi-tôt il traverſe de vaſtes plaines; ni les étangs, ni les fleuves n'arrêtent ce courſier admirable; il marche ſur la ſurface des eaux comme ſur la ſurface de la terre.

Déjà le prince eſt au pied des Pyrénées, ſon courſier les monte & les deſcend avec la même rapidité. Il reconnoît en traver-

ſant les Gaules, les endroits où il a triomphé; il paſſe la Garonne, la Loire & la Seine : la courſe légère & rapide de ſon infatigable cheval ne ſe ralentit point, de ſorte qu'au premier ſoleil couchant de ſon voyage, il ſe trouve ſur les bords d'un fleuve qu'il juge être le Rhin. L'infatigable s'arrête : le prince met pied à terre; il lui touche le flanc, il le trouve un peu avalé : ſur le champ il lui ſouffle dans les naſeaux. De ce moment le flanc lui redevient uni. Première épreuve du précieux don du ſage.

Le prince d'Heſpérie; qui n'avoit jamais été voituré avec tant de vîteſſe, ne laiſſa pas, quoiqu'il fût né vigoureux, d'être bien aiſe de ſe repoſer ſur un gazon qui bordoit le fleuve; il eut recours au flacon, auſſitôt le ſommeil s'empara de lui. A peine fut-il endormi, qu'il rêva de géants, de monſtres & de précipices. Ces choſes, qui n'avoient guère de liaiſon entr'elles, conduiſirent ſon eſprit toujours préoccupé de Carite, juſqu'à la lui repréſenter. Il crut la voir dans un jardin embelli de tout ce que la nature & l'art peuvent mutuellement ſe prêter; elle étoit aſſiſe languiſſamment; ſes regards ne marquoient ni triſteſſe, ni colère, & Jincéglis à ſes genoux

paroiſſoit y reſter de ſon aveu. Que vois-je, s'écrie-t-il en s'éveillant ! Carite ſouffre Jincéglis à ſes pieds ! Revenu à lui-même, il veut mépriſer un ſonge, néanmoins il ne peut vaincre un mouvement de jalouſie : la beauté & l'air majeſtueux de ſon rival le font frémir d'effroi. Jincéglis, dit-il triſtement, ſe feroit-il aimer de Carite ? Suffiroit-il pour elle d'avoir les yeux ſatisfaits ? Oublieroit-elle que les qualités du cœur & la vertu peuvent ſeules juſtifier un choix.

Ce mouvement d'inquiétude & de crainte ajouta encore aux déſirs que le prince avoit de combattre & de vaincre Jincéglis. Le henniſſement de ſon courſier le tira de ſes différentes réflexions. Il s'apperçoit que le jour commençoit à paroître ; il remonte ſur l'infatigable, c'étoit un nom digne de ce ſuperbe animal, qui d'abord franchit le Rhin. La vaſte & couverte Germanie eſt bientôt traverſée ; les bergers & les habitans des campagnes ne peuvent diſcerner ce qui paſſe devant eux avec tant de rapidité, tandis que grace à l'élixir, le prince diſtingue tous les objets, & leur agréable diverſité amuſe ſes yeux, malgré la cruelle ſituation de ſon ame. Il traverſe la Scythie, & ſe trouve au ſecond coucher du ſoleil preſ-

qu'à l'extrémité de la triſte Sybérie.

Le jour finiſſoit, le prince, qui la nuit précédente s'étoit apperçu que l'infatigable n'étoit pas ennemi d'un peu de repos, crut devoir attendre l'aurore pour continuer ſon voyage. L'aurore arrivée, le ſoufflet & le flacon employés utilement, notre voyageur ſe remit en marche, toujours occupé de Carite, & tourmenté des mouvemens de jalouſie, que ſa délicateſſe & ſon eſtime pour Carite vouloient en vain étouffer. Le portrait de Jincéglis lui revenoit ſans-ceſſe devant les yeux, & lui montroit ce rival redoutable.

Après avoir fait une cinquantaine de lieues dans moins d'une heure, le vaillant courſier ſe ralentit. Le prince met pied à terre, il fait agir le ſoufflet; mais l'infatigable n'en va pas plus vîte. A quelque diſtance, le prince apperçut une grande maſſe de bâtiment en forme ronde, il crut voir en s'approchant, que cette maſſe étoit de fer. L'infatigable avance toujours; l'amant de Carite juge qu'il touche à une aventure: ſon courage & ſes eſpérances s'en rehauſſent. Carite, s'écrie-t-il, ſera le prix de ma victoire! Il regarde, il examine; il voit un pont-levis: il voit auſſi des animaux de différentes figu-

res & d'une grandeur prodigieuſe qui le défendoient.

A cent pas de cette citadelle, il ſe préſente un homme qui dit au prince : Mortel, qui que tu ſois, n'approche pas de ce palais ; ſi tu dédaignes mon avis, une main invincible t'en punira. Retire-toi, répond le prince, ou je vais te fouler ſous les pieds de mon courſier. A peine a-t-il prononcé ces paroles menaçantes, que ſon ennemi grandit juſqu'à la hauteur de vingt coudées ; ce fut alors un terrible géant armé de pied en cap, tenant de la main droite une hache d'armes. Le géant, qui ſe croit ſûr de ſes coups, vient avec aſſurance ſur le prince, & veut le pourfendre. Mais il échappe avec adreſſe à ce danger, il prend le géant par le côté, & lui plonge ſon cimeterre dans le flanc.

Ce fer merveilleux perce ſans effort la cuiraſſe & la cotte-d'arme de ce coloſſe, pour aller couper la trame d'une vie criminelle. Il tombe, le prince approche, & ne voit plus le géant, il ne reſte de lui que l'homme qui d'abord lui avoit parlé, & qui en expirant, s'écrie : Ah ! Jincéglis, prends garde à toi ! je te laiſſe un ennemi bien re-

doutable . . . fuis . . . une puiſſance au-deſſus de . . . mais je meurs.

Le nom de Jincéglis, qui vient de frapper l'oreille du prince, l'anime d'une nouvelle fureur, & le remplit d'eſpérance. O divin ſage, s'écrie-t-il avec tranſport, faites que je trouve ici mon adorable princeſſe! faites que je l'arrache des mains de ſon cruel raviſſeur! Conduiſez mon bras; qu'il ſoit victorieux; que Jincéglis enfin ſuccombe ſous mes coups. Le prince, en diſant ces mots, avance avec ardeur vers le pont-levis. Aux monſtres qui le défendoient s'en joignent d'autres, mais le prince rit de leur vaine fureur il fait uſage du ſoufflet, auſſi-tôt le pont eſt libre; il s'abaiſſe & ſe relève dès que lui & ſon courſier l'ont paſſé. Le prince ſe trouve dans une grande cour ronde fermée d'une haute muraille de fer, aucun jour, aucune ouverture, nulle iſſue.

Dans le temps que le prince étonné rêve au parti qu'il doit prendre, il voit un char en l'air. Quelle vue pour lui! il reconnoît Jincéglis dans ce char, qui tient Carite dans ſes bras. Juſtes dieux, s'écrie-t-il, Jincéglis me brave! Il enlève Carite de ce fatal ſéjour, où j'ai pénétré inutilement! Que dis-je! il ne paroît ſur le viſage de l'inhu-

maine ni effroi, ni douleur. Hélas! tandis que mon amour me fait braver pour elle tant de dangers, mon indigne rival l'a peut-être rendue sensible.

A la fureur du prince succède le désespoir. Que deviennent les espérances qu'il concevoit il n'y a qu'un moment? elles meurent dans son cœur en perdant de vue le char. Il reste immobile, comme s'il n'avoit plus aucun sentiment. Mais il est forcé malgré lui de sortir de cet état d'inaction. L'infatigable hennit, frappe du pied, s'élance vers la muraille, & témoigne qu'il veut sortir de ce lieu. Le soufflet est encore employé; la muraille s'ouvre, & forme un arc de triomphe qui se referme dès que notre héros a regagné la campagne.

La consternation où étoit le prince ne peut s'exprimer; sans cesse les yeux fixés vers le ciel, il cherchoit à revoir Carite dans les airs. Des mouvemens inquiets de jalousie ajoutoient encore à son tourment. Tantôt il s'y livroit avec la cruelle certitude que Carite charmée de la beauté de Jincéglis, & flatté d'un pouvoir qui faisoit disparoître celui des plus grands rois, s'étoit laissée surprendre à un nouvel amour. Tantôt, honteux de ses offensantes pensées, il

s'écrioit : Ah ! Carite, pardonnez des soupçons qui vous outragent ! oui, ils blessent votre vertu & votre constance : oui, vous m'aimez toujours : oui, l'heureux moment de votre délivrance sera celui où commencera notre commun bonheur. Jincéglis vient d'échapper à ma poursuite, mais j'espère que mon divin protecteur le livrera bientôt à ma juste vengeance.

A quelques lieues du château de fer, l'infatigable ne va plus à son ordinaire ; il décrit en galopant un cercle d'une demie-lieue de tour : après l'avoir parcouru plusieurs fois, il veut le couper par le milieu ; dans ce moment la terre s'ouvre sous ses pieds : il fait un écart si violent pour se garantir du précipice, que le prince perd les arçons, il tombe & roule dans l'ouverture qui venoit de se faire. La prudence & la précaution que lui avoit recommandées son sage, lui font prendre d'abord le flacon & le petit soufflet. Avec de telles armes il roule sans inquiétude ; néanmoins il roule toujours : il croit aller jusqu'au centre de la terre, il s'arrête enfin, & se trouve dans un lieu où règne une entière obscurité. Il se sent froissé & étourdi, il a recours à la liqueur divine, sa tête se rassure, & son corps sur le champ

eſt dans ſon état naturel. Il ſe lève, il tâte ; c'eſt un rocher qu'il touche ; il fait agir ſon ſoufflet, mais il n'opère rien.

Le prince n'en eſt point déconcerté ; il juge que le ſoufflet n'a de pouvoir que ſur les corps produits par des enchantemens, & que ce rocher eſt l'ouvrage de la nature. Il marche toujours en ſuivant le roc, il trouve enfin une iſſue fort étroite, il ſe baiſſe, il avance, il voit un peu de lumière ; ſa joie eſt extrême, il eſpère en tirer quelque ſecours. Il pénètre juſqu'à l'endroit d'où cette lumière paroît partir ; il voit une lampe à l'extrémité de ce conduit ſouterrain, & le rocher qui l'arrête.

Le prince étonné réfléchit ſur cette aventure, & il conclut que l'infatigable, toujours guidé & inſpiré par le ſage, ne l'a pas jeté ſans raiſon dans ce précipice qu'il a comme forcé de s'ouvrir. Il penſe donc qu'il doit y trouver ou la mort ou la victoire. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe ! il entend une voix qui dit douloureuſement : Malheureuſe Carite, que je plains ton ſort ! Le prince croit reconnoître cette voix ; il écoute, il entend encore la même choſe. A la faveur de la lampe, il apperçoit une porte d'airain ; il juge par ſa fabrique que ce n'eſt pas là un

ouvrage de main d'homme. Voyons, dit-il, ce que mon cimeterre opérera. Il en appuie la pointe contre la porte, qu'il transperce; cet effet de son cimeterre l'instruit qu'il doit recourir à son soufflet; il souffle: la porte s'abat.

Le prince entre, nouveau sujet d'étonnement: il voit une des femmes de Carite, accablée sous le poids d'une chaîne. Cléanthis, s'écrie-t-il, est-ce vous! Que vois-je, dit Cléanthis! n'est-ce pas une illusion? est-ce vous, malheureux prince? Oui, Cléanthis, c'est moi, repliqua-t-il. Un pouvoir juste & divin m'a ouvert l'entrée de ce séjour ténébreux, comme il vient de me faire pénétrer dans le château de fer, d'où Jincéglis en traversant les airs a enlevé Carite à mes yeux! Mais, Cléanthis, apprenez-moi par quelle aventure je vous trouve enchaînée dans ce triste lieu? Vous allez l'apprendre, repartit Cléanthis, écoutez-moi.

Au moment de l'enlèvement de Carite, nous étions, Harpalie & moi, dans les jardins du palais d'Helingzia; un nuage descend sur nous, il nous enveloppe & nous enlève; en reprenant la connoissance que nous avions perdue, nous nous trouvâmes dans un château superbe. Jincéglis parut d'abord

à nos yeux. J'adore Carite, nous dit-il; l'amitié dont elle vous honore toutes deux vous donne du crédit sur son esprit; soyez-moi favorables auprès d'elle, une fortune brillante sera la récompense de vos soins. Le rang que je tiens sur la terre, ma puissance, qui met quand je veux les rois à mes genoux, doivent flatter l'ambition de Carite, & Jincéglis, sans trop présumer de lui, peut espérer de plaire. Enfin, le bonheur ou le malheur de vos jours dépend des sentimens que Carite prendra pour moi. Les égards & le désir de m'obliger me trouvent toujours généreux; mais offensé ou trahi, les plus terribles châtimens suffisent à peine à ma vengeance. Vous m'avez entendu, suivez-moi, je vais vous mener à votre princesse: il nous conduisit, & nous laissa entrer seules dans un appartement qui répondoit à la magnificence des dehors de ce palais.

Il y avoit à peine une heure que nous étions avec Carite, lorsque Jincéglis parut. Occupé tout entier du désir de vous plaire, lui dit-il, j'ai prévenu vos souhaits. Trop heureux si mes soins & l'amour le plus soumis peuvent vous prouver que je ne suis pas indigne du bonheur où j'aspire! Je sais que le roi d'Hespérie pensoit à unir votre desti-

née à celle de ſon fils ; en m'uniſſant à vous, je puis vous élever à un rang plus éclatant. Vous avez vu quel eſt mon pouvoir ; le don de votre main vous le fera partager. Mais, princeſſe, je ne la veux recevoir que de votre aveu, & j'eſpère que le temps & mon amour me le feront obtenir. Jincéglis ſortit ſans attendre de réponſe.

Jincéglis rendoit tous les jours viſite à Carite, ſon air en l'abordant & ſes diſcours paſſionnés, étoient toujours reſpectueux. Il lui donnoit ſans-ceſſe des fêtes ; une muſique charmante, des promenades délicieuſes, des parties de chaſſe, des combats ſur la mer entre les animaux les plus terribles de cet élément, faiſoient gémir Carite de ne pouvoir en liberté s'abandonner à toute ſa douleur. Souvent c'étoit des chars ſuperbes, où Jincéglis faiſoit monter cette timide princeſſe avec Harpalie & moi, & ces chars, qu'il conduiſoit en s'élevant juſques dans les nues, nous faiſoient parcourir l'univers, que nous regardions comme un parterre, où les yeux étonnés & enchantés voyoient le pouvoir, la magnificence, la variété & les caprices de la nature.

Jinceglis, de qui je flattois peut-être l'eſpé-

rances, me menaça de son ressentiment, & parut prendre de l'amitié pour Harpalie. Cette distinction me fit penser qu'elle vouloit mériter la fortune qui lui étoit promise ; je confiai mes soupçons à Carite, ils fortifièrent les siens, & elle résolut de dissimuler, mais Harpalie la contraignit à ne plus feindre avec elle.

Ni le temps, ni la douceur de Jincéglis ne diminuoient point la crainte que causoit à Carite sa présence. Dieux ! dit-elle un jour que Jincéglis venoit de lui donner une fête ; dieux ! quelle horreur me saisit, quand ce monstre paroît à mes yeux ! Je redoute également son amour & sa colère. Sans espoir de secours, il faut donc que je sois ou de ma propre main, ou de celle du cruel Jincéglis, la victime du destin qui me poursuit. Cher prince, reprit-elle après un assez long silence, puisses-tu être moins à plaindre que moi ! Ah, princesse, dit alors Harpalie ! oubliez un amant que vous ne reverrez jamais, & regardez avec des yeux moins prévenus le passionné Jincéglis. Sa tendresse, sa puissance, sa personne méritent... Arrêtez, dit Carite : je vous impose silence, & je vous défends de jamais prononcer devant moi le nom de Jincéglis. En

achevant ces mots, Carite se leva & passa dans une galerie qui étoit au bout de son appartement.

Harpalie, qui avoit déjà plus d'une fois tenté de me mettre dans les intérêts de Jincéglis, se tourna vers moi, & me dit: Cléanthis, la prudence ordonne de céder aux temps & aux circonstances. Le destin poursuit Carite, ce n'est pas à nous à le combattre. En un mot, ne cherchons point de punition où nous pouvons trouver des récompenses. Harpalie lut dans mes regards indignés l'effet que produisoit sur moi son discours: elle sortit, & passa chez le cruel Jincéglis. Je courus où étoit Carite; je la trouvai baignée de pleurs, & livrée au plus affreux désespoir. Je cherchois à calmer ses alarmes, quand tout d'un coup le sommeil s'empara de ses sens. Elle en goûtoit trop rarement les douceurs, pour que je ne respectasse pas cet instant de repos. Je m'éloignai.

A peine m'étois-je écartée de Carite, que je l'entendis s'écrier: juste ciel! quel effroi! quelle fureur! quelle menace! Je courus à elle. Ah, Cléanthis, me dit-elle, je frémis de crainte & d'horreur! je suis sans espoir; le secours de la mort m'est interdit. Le bar-

bare Jincéglis vient de paroître à mes yeux. Tremble, Carite, m'a-t-il dit, tremble : mon amour irrité eſt prêt à ſe changer en haine. Choiſis, partage ma grandeur, ou conſens à te voir en proie à toute ma vengeance. Mes tranſports jaloux la meſureront à l'outrage. J'immolerai à tes yeux le prince d'Heſpérie, & pour comble de maux, il ne te ſera pas permis de mourir. Ah ! Cléanthis, je crois déjà voir les cruels tourmens où mon tyran va livrer... Hélas ! je n'oſe le nommer ce prince que j'adore... Quel ſpectacle ! Ciel ! épargnez-le-moi ! A quoi ſerai-je peut-être réduite pour ſauver ſes jours ?

Carite étoit ſaiſie de ces terribles frayeurs ; le déſeſpoir étoit peint dans ſes yeux, lorſque Jincéglis parut : elle frémit d'horreur à ſa vue. Ne vous inſpirerai-je jamais, lui dit-il, que des mouvemens de haine ? ne pourrai-je vaincre une réſiſtance qui à la fin vous deviendroit funeſte ? Par pitié pour vous-même, ne rendez point réels les malheurs dont un ſonge vient de vous menacer. Ne me forcez pas... Arrête, dit fièrement Carite, arrête : les dieux m'inſpirent dans ce moment ; ils raniment mon courage abattu. Une voix divine me crie :

Ne redoute rien, Carite, pour le prince d'Heſpérie. Oui, barbare, pourſuivit-elle, les immortels le protègent, livre-toi à préſent à toute ta fureur, j'en attends les effets ſans trembler, je ne crains plus pour l'objet que j'adore. Ah! mon divin ſage, s'écria le prince d'Heſpérie, que ne vous dois-je pas! je reconnois vos bontés : vous avez ſoutenu Carite dans un péril ſi preſſant. Mais, Cléanthis, achevez.

Jincéglis étonné & troublé ne répondit rien à Carite; il reſta un moment ſans parler : puis s'adreſſant à moi, il me reprocha de nourrir dans le cœur de Carite ſa paſſion pour ſon rival, & ſa haine pour lui. Je vais t'en punir, continua-t-il, Carite n'écoutera plus tes diſcours empoiſonnés. Le barbare me toucha ſur l'épaule; auſſi-tôt je tombai ſans aucun ſentiment, & en recouvrant mes eſprits, je me ſuis trouvée dans cet affreux ſéjour, en proie à ma douleur & à mon déſeſpoir. A peine Cléanthis avoit-elle fini ſon récit, que le prince ſe vit environné d'hommes prêts à le ſaiſir, avant qu'il pût ſe mettre en défenſe. Mais dans l'inſtant il ſe ſent enlevé par les cheveux, & avec un mouvement ſi rapide, qu'il en perdit connoiſſance.

Ce fut preſqu'au même endroit où il étoit tombé dans le gouffre, que le prince revenu à lui ſe retrouva. La plus amère douleur ſuccéda à ſon étonnement ; il n'eſt plus poſſeſſeur de ſon admirable ſoufflet : il gémit, il ſe croit vaincu, ſon inquiétude eſt extrême, l'infatigable a auſſi diſparu. Vainement il le cherche des yeux, il ne paroît point. Le flacon d'opale lui reſtoit, il boit de la liqueur qu'il renferme, auſſi-tôt il tombe dans un profond ſommeil.

Le prince d'Heſpérie endormi crut voir le ſage qui lui diſoit : je viens de te ſauver la vie : elle eſt attachée à la conſervation de ton ſoufflet. Ton ennemi en a eu connoiſſance, il a voulu profiter d'un moment favorable pour te l'arracher ; je l'ai prévenu : je t'ai enlevé de l'antre fatal ; je te rends ton ſoufflet attaché à ton col par une chaîne d'or qui ne peut ſe caſſer. Souviens-toi que c'eſt de lui que dépend la délivrance de Carite. Touché du déſeſpoir de cette infortunée, j'ai fait luire un rayon d'eſpérance dans ſon cœur. Au reſte, je t'avertis que tu trouveras, dans un lieu affreux & enchanté, une petite figure de bronze, repréſentant un dragon qui jette par la gueule une lumière bleuâtre : il n'y a dans l'univers

vers que ton soufflet qui puisse l'éteindre : il l'éteindra si tu peux en approcher à trois pieds ; & c'est de l'extinction de cette lumière que dépend ton salut & celui de Carite. Puisses-tu, mon fils, surmonter les obstacles qui s'opposeront à ton entreprise.

Frappé de ce songe, le prince s'éveille ; il regarde de tous côtés : rien ne se présente à sa vue ; mais il se trouve l'admirable collier d'où pendoit le soufflet. Il est transporté de joie ; il remercie mille fois son sage, & l'espérance renaît dans son cœur. Enfin, ses vœux sont comblés ; il voit venir à lui l'incomparable cheval aux crins couleur de feu ; le coursier bat du pied, hennit, tourne autour du prince, & paroît l'inviter à des travaux qui seront suivis de la victoire. L'amant de Carite se croyant déjà vainqueur, saute en selle ; aussitôt l'infatigable part avec sa vîtesse ordinaire ; il a bientôt achevé de traverser la Sybérie & la Tartarie.

Après avoir passé deux ou trois cent lieues, il entra dans une vallée extrêmement serrée par des montagnes à droite & à gauche ; c'étoit des rochers ; ou plutôt c'étoit un seul rocher d'une hauteur prodigieuse, que l'art sembloit avoir rendu inaccessible, même aux animaux les plus légers. Quoique le rocher,

fût l'ouvrage de la nature, il paroissoit avoir été taillé. Le prince, étonné, croit que cette espèce de mur est un enchantement : il s'approche du roc & souffle, mais inutilement, il reste persuadé que la nature seule a fait cette merveille ; il admire comment elle se joue à produire des choses singulières.

Cette vallée n'avoit guère que six lieues de longueur, sur une demi-lieue de largeur ; elle étoit en ligne droite. Le prince est étonné de la trouver terminée par un roc de la nature de ceux qu'il voyoit de tous côtés. Le roc en face étoit tapissé à quinze ou vingt pieds de hauteur, d'arbustes odoriférans très-épais. L'infatigable flaire, cherche, s'agite, fait des efforts redoublés pour percer cette belle palissade. Ses différentes & obstinées tentatives font juger au prince qu'il est bien près de quelqu'aventure. Un mouvement de joie lui annonce déjà la victoire ; enfin le courageux coursier perce la palissade, le rocher étoit creux : il marche dans ce souterrain, dont l'obscurité faisoit la seule horreur.

Après avoir fait un assez long chemin, l'infatigable s'arrêta ; il frappa contre un corps qui s'opposoit à son passage. Ce corps rendoit un son argentin : le prince jugea

qu'il y avoit de l'enchantement ; il mit pied à terre ; il appuya fortement la main sur ce qui terminoit le souterrain, ensuite il eut recours à son soufflet. A l'instant il vit une ouverture, & une lumière brillante frappa ses yeux.

L'ouverture étoit assez grande pour le prince, mais trop petite pour l'infatigable. L'amant de Carite ne doute pas qu'il ne soit destiné pour sa délivrance, à tenter seul les périls qu'il se promet d'affronter ; son courage ne lui permet pas de balancer un moment ; il entre, le cimeterre au poing, il se trouve dans un grand sallon : il étoit plafonné en ceintre, il n'avoit aucune fenêtre ; néanmoins une clarté très brillante faisoit voir (sans qu'on pût deviner ce qui la produisoit) tous les objets merveilleux qui ornoient & décoroient ce superbe sallon. Tout y éblouïssoit, l'or, l'azur & les pierres précieuses. On entendoit une douce symphonie, sans savoir d'où partoient les sons harmonieux qui enchantoient l'oreille. Ces sons charmans invitoient au sommeil, & des carreaux en pile rangés autour du sallon sembloient être destinés à cet usage.

Le prince d'Hespérie sentit pour lui tout danger de se laisser aller à l'assoupisse-

ment qui vouloit le gagner; pour le surmonter plus sûrement, il prit quelques gouttes du divin élixir. Mais à peine s'étoit-il garanti du piége qu'il craignoit, qu'il se vit entouré par une troupe d'hommes d'une grandeur démesurée & armés de massues. Ils portent au prince de rudes coups; il se défend avec autant d'adresse que de force, il recule par prudence, il vient ensuite sur ses ennemis, quand il croit trouver jour à se servir du terrible cimeterre; il frappe, chaque coup terrasse un de ses assaillans, le sang ruisselle, le trouble augmente, mille cris affreux se font entendre. Jincéglis monté sur un léopard paroît enfin; il tient un dard à la main : Arrêtez, s'écrie-t-il; c'est à moi à triompher de cet orgueilleux rival; sa mort va le punir, & me laisser tranquille possesseur de Carite.

Jincéglis, avec une fureur égale à la fermeté du prince, lui lance son dard; le prince l'évite : alors il vient sur son ennemi, il fait agir le merveilleux soufflet, dans l'instant le léopard disparoît & laisse Jincéglis à pied. Le combat est terrible; la valeur, l'amour & la haine animent également ces deux rivaux dignes l'un de l'autre : enfin le prince joint Jincéglis, & lui enfonce son

cimeterre dans le flanc. Le raviſſeur de Carite tombe, en criant : Je meurs, mais mon ſang va me venger.

En effet ; du ſang de Jincéglis ſe forment divers monſtres, le ſoufflet leur donne à peine le temps de ſe montrer. Toutefois le péril eſt encore extrême pour le prince ; les premiers aſſaillans reviennent ſur lui : le combat recommence, les efforts redoublent, la victoire eſt incertaine ; le prince craint qu'elle ne lui échappe, lorſqu'il voit la lumière annoncée par le ſage. Voilà ſon objet ; ſes eſpérances lui font retrouver de nouvelles forces ; il attaque le poſte avec vigueur, on le défend de même ; par un dernier effort, il arrive à la diſtance preſcrite pour éteindre la lumière que jette le dragon ; il y réuſſit. Sur le champ, quel bruit ! le tonnerre, les éclairs, la grêle, forment un orage effroyable.

A ce déſordre ſuccède le calme ; le plafond diſparoît, & à la place de ce ſuperbe ſallon, il voit un eſpace conſidérable au fond d'un rocher qui ne reçoit de jour que par une ouverture ſupérieure. Le prince froiſſé & affoibli par les longs & violens efforts qui venoient de le rendre vainqueur, prend un peu de la liqueur du flacon d'o-

pale, aussitôt ses forces sont réparées. O! divin sage, s'écrie-t-il avec le transport que peut inspirer la plus vive reconnoissance; ô mon divin protecteur! achevez votre ouvrage: vous venez de me rendre victorieux de Jincéglis, il n'est plus; guidez mes pas où je dois trouver Carite. En disant ces mots, le prince impatient de remonter l'infatigable, veut sortir d'un lieu où il ne croit pas que doive finir son aventure. Mais quelle est sa surprise! quel spectacle se présente à ses yeux! Carite, sa chère Carite, évanouïe dans les bras de la perfide Harpalie, qui, comme Carite, est aussi sans connoissance.

Le prince d'Hespérie court à Carite, lui mouille les lèvres de l'élixir... lui prend les mains... l'appelle.... Charmante Carite, lui dit-il, ouvrez les yeux: voyez à vos genoux le plus tendre & le plus heureux amant qui fut jamais. Vous m'êtes rendue! Que vois-je, dit Carite!... Ah! prince, que faites-vous ici? hélas! les dieux m'ont abusée; vous êtes donc au pouvoir de mon cruel tyran? je ne craignois que ce malheur. Jincéglis n'est plus, reprit le prince; je suis son vainqueur, & Carite est rendue à mon amour. Mais, princesse, hâtez-vous de me

dire que vous êtes toujours cette même Carite que j'adore. Oui, prince, repartit Carite. Il eſt donc vrai, continua-t-elle, que ce moment nous rend l'un à l'autre ? Quoi ! nous ſommes réunis ? Eh ! par quel miracle ? apprenez-moi comment vous avez triomphé du perfide Jincéglis.

Carite écoute avidement le récit que lui fait le prince d'Heſpérie de ſes aventures & de ſes travaux. Elle lui raconte à ſon tour tout ce qu'elle a ſouffert de peines & d'inquiétudes ; ils s'interrompent à chaque mot, ils ne peuvent différer de ſe dire tout ce que leur tendreſſe leur inſpire. Cléanthis, dit Carite, la fidelle Cléanthis ſe voit abandonnée dans l'antre fatal où vous venez de me dire que vous l'avez trouvée. Ah ! prince, que je pleins ſon triſte ſort ! mais nous oublions qu'Harpalie a beſoin de ſecours ; elle m'a trahie, néanmoins la pitié me parle en ſa faveur ; rappelons-la à la vie qu'elle ſemble avoir perdue. Non, Carite, repliqua le prince : les ames les plus généreuſes ſont les plus bleſſées de la perfidie ; elles ne doivent point la pardonner ; qu'Harpalie porte la peine de ſes trahiſons.

Le prince un peu revenu de ſes premiers tranſports, dit à Carite : Les lieux les plus

affreux ceſſent de l'être avec ce qu'on aime ; le plaiſir de nous revoir a fait diſparoître à nos yeux l'horreur de ce ſéjour. Rien ne nous y retient plus : allons ſécher les pleurs de mon père, du vôtre & de l'affligée Amalthée. Allons reconnoître dans leurs tendres embraſſemens que rien ne manque plus à notre félicité. Mais avant de ſortir de ce rocher, prenez, princeſſe, quelques gouttes de la liqueur que renferme ce flacon ; ſans ſa vertu merveilleuſe, je craindrois pour vous la vîteſſe de l'incomparable courſier qui nous attend. A peine Carite a-t-elle bu de l'élixir, qu'elle laiſſe aller ſa tête ſur l'épaule du prince, qui lui-même en ayant pris auſſi ne peut réſiſter au ſommeil.

Carite endormie croit ſentir qu'on lui tient les mains & qu'on les lui baiſe. Elle ouvre les yeux. Que vois-je, s'écrie-t-elle étonnée ! où ſuis je ? quel éclat éblouit mes yeux ? dans quel lieu enchanté me trouvé-je ? Cher prince, éveillez-vous ; voyez où nous ſommes. Voyez Cléanthis à mes genoux, la fidelle Cléanthis. La voix de Carite éveille le prince ; il reconnoît le palais de criſtal, ſa joie ne peut s'exprimer. Mes vœux ſont comblés, dit-il : je vais jouïr du

ſeul bonheur qui me reſtoit à ſouhaiter. Oui, Carite, vous êtes dans ce palais où notre ſuprême protecteur m'a reçu, où il m'a donné des armes pour triompher de Jincéglis, où il vous rend Cléanthis, où enfin je vais le remercier de tant de bontés. Suivez-moi, Carite, cherchons notre libérateur. Ils avancent; mais le prince eſt arrêté par la vue d'un tableau qui repréſente la forêt du château du Tage; il ſe voit le cimeterre au poing, recevant les témoignages de la reconnoiſſance de celui qu'il a ſi généreuſement ſecouru; il le reconnoît. Les brigands, qui ont ſuccombé ſous l'effort de ſon bras victorieux, ſont étendus ſur la terre, & il apperçoit dans le lointain du tableau ſon équipage de chaſſe. Il ne peut comprendre le myſtère que renferme ce tableau mis ſous ſes yeux dans le palais du ſage.

L'eſprit plus libre dans ce moment, il remarque avec ſurpriſe l'air de douceur & de majeſté du grave perſonnage à qui il avoit ſauvé la vie; il eſt étonné qu'un homme d'une mine ſi élevée n'eut point excité ſa curioſité. Dans le temps qu'il ſe reproche une telle indifférence, il voit venir ce même homme qui dans le tableau eſt peint

avec lui. L'inconnu, sans donner au prince le loisir de parler, lui dit : Le destin nous a acquittés l'un envers l'autre. Je te dois la vie, tu me dois Carite. Je vois ta surprise, ce tableau dans ce palais, ma présence & mon discours la causent avec raison. Je vais l'augmenter encore.

Tu vois en moi celui qui t'a fait triompher de Jincéglis. Sous d'autres traits, pour n'être pas reconnu de toi, je t'ai reçu dans ce palais, je te devois ce secours. Apprens donc, mon fils, que ta générosité & ta valeur ont prolongé des jours qui pourront ne finir jamais. Ah ! seigneur, s'écrièrent ensemble nos deux amans en se jettant aux pieds du sage, comment exprimer notre joie & notre reconnoissance ! Le vénérable personnage les fit relever, les embrassa avec tendresse, & les fit asseoir à ses côtés sur un sofa placé vis à-vis le tableau, puis il leur parla en ces termes :

Je suis né prince, j'ai régné dans la partie de l'Hespérie que le Tage arrose de ses eaux, j'y ai régné en souverain qui veut mériter l'estime des hommes, l'amour de ses sujets, & la protection des dieux, & sans m'énorgueillir du rang où ils m'avoient placé, je leur en témoignois ma reconnois-

fance par ma piété. Les dieux, contens des vertus que je tenois de leurs bontés, les récompensèrent. Il y a huit cent ans que le destin me sépara des mortels ; j'étois alors ce que je suis encore aujourd'hui pour l'âge & pour ma personne : les siècles ne m'ont point vieilli, & ne me vieilliront jamais ; le destin me plaça donc à soixante ans, entre les hommes & les dieux, & je reçus de lui une puissance qui n'est que de quelques degrés inférieure à celle de la divinité. Je règne sur tous les esprits élémentaires, ils sont soumis à mes volontés ; je parle, ils obéissent ; je commande ils exécutent ; je veux détruire, je veux édifier, je veux passer d'une extrêmité à l'autre de l'univers, un instant me suffit.

Mais, mon fils, le destin a voulu me faire sentir pendant vingt-quatre heures à chaque siècle de mon immortalité, la crainte de la perdre. Alors je rentre dans la simple humanité ; la puissance que j'ai reçue des dieux est suspendue ; je ne suis plus qu'un homme exposé à tous les dangers, ainsi que les autres hommes, & c'est dans la forêt où tu m'as secouru, que je dois passer ces tristes vingt-quatre heures. J'ai peint moi-même ce tableau, poursuivit le sage,

pour éterniſer ma reconnoiſſance, ta magnanimité & ta valeur. Tu le trouveras au château du Tage, tu y trouveras auſſi celui qui lui ſert de pendant, & qu'un rideau te cache, il ne peut ſe découvrir qu'aux yeux de ton père; il l'inſtruira de ce que le deſtin ordonne. Nous allons nous quitter, mon fils; mais avant de recevoir mes adieux, je veux que cette princeſſe, digne objet de tes vœux & de tes travaux, parcoure ce palais.

A chaque pas Carite admiroit, à chaque pièce, elle paſſoit d'un étonnement à un plus grand. Mais quelle fut ſa ſurpriſe & celle du prince, lorſqu'ils trouvèrent dans le cabinet des globes, Harpalie, qui, honteuſe & tremblante, ſe jeta à leurs genoux! Ah! ſeigneur, s'écrie le prince, quelle éloquente leçon me faites-vous, ſans parler! je rougis de m'être livré à un mouvement de vengeance, que votre bonté pour Harpalie me reproche. Tu me charmes, mon fils, repartit le ſage: tu ſens la honte d'avoir manqué d'humanité; tu es corrigé; tu règneras, ſouviens-toi que la clémence eſt la première vertu des rois. Ne tarde jamais à récompenſer, mais diffère toujours à punir. Examine avant, l'état des

personnes, les circonstances, les occasions qui les ont entraînées dans l'égarement. Il est des ames fortes chez qui la vertu ne peut jamais être seulement ébranlée : telle est celle de Cléanthis. Harpalie, plus foible, a succombé à l'aspect d'un avenir trop effrayant pour son peu de courage.

Le sage avoit à peine achevé ces mots, que le prince & Carite voyent le palais de cristal sur la surface des eaux. Ils regardent : nouveau prodige ! nos deux amans, Cléanthis & Harpalie se trouvent dans un char qui, sur le champ, s'élève dans les airs. Le sage disparoît à leurs yeux, & ils sont témoins de la destruction du palais.

La confiance que Carite avoit au pouvoir suprême de son libérateur, épargna au prince le soin de la rassurer ; elle regardoit sans aucune crainte la distance qui la séparoit ou de la terre ou des eaux ; ainsi elle se trouva sans étonnement, & en très-peu d'heures, dans les jardins du château du Tage. Mais quelle est sa joie ! quelle est celle du prince ! quels objets se présentent à leurs regards ! le roi, d'Hélingzia, Amalthée & une foule de courtisans empressés à s'assurer si c'est bien leur prince qu'ils revoient. Des paroles entrecoupées, des larmes, des embrassemens

expriment leur joie & leur tendreſſe. Ah! mon fils, s'écrie le roi, après ces premiers tranſports, ah! mon fils, la voix que j'ai entendue il y a trois jours ne m'a point abuſé. Cours au château du Tage, m'a-t-elle dit : ce ſera dans ces jardins que tu recevras les embraſſemens de ton fils, & que Carite ſera rendue à ceux à qui elle doit le jour. Pars, tu n'attendras ton fils qu'un moment. Cette même voix pourſuivit le roi, m'a inſtruit de tes malheurs, & a calmé mes ennuis. Eh! comment aurois-je héſité à croire la voix qui me parloit, quand à mon reveil, mes yeux furent frappés de l'éclat de ton cimeterre? Mais, mon fils, jouiſſons du bonheur qui nous eſt rendu, & remercions les dieux de tant de bontés.

Le roi d'Heſpérie, ſuivi de ſon fils, de Carite, d'Hélingzia, d'Amalthée & de tous les courtiſans, ſortit des jardins pour aller dans les appartemens. Lorſqu'il eſt dans une galerie, il voit le tableau qui repréſente le combat du prince dans la forêt. Quel objet, dit-il, frappe mes regards? Ah! mon fils, voilà votre libérateur. Je le reconnois, je l'ai vu, il m'a parlé : Ne crains rien pour ton fils, m'a-t-il dit dans un ſonge, je te le rendrai victorieux du criminel raviſſeur

de Carite. Il eſt vrai, reprit le prince: oui, vous voyez devant vous celui à qui je dois la délivrance de Carite & mon bonheur.

Le roi, en jetant les yeux de l'autre côté de la galerie, apperçoit un ſecond tableau couvert d'un rideau, qui dans le même inſtant ſe tire de lui même. Il voit le prince ſon fils & Carite, qu'il couronne de ſes propres mains; il garde un moment le ſilence, puis il dit: J'entends ce que le deſtin ordonne, c'eſt à moi à ſouſcrire à cet ordre ſuprême. Non, mon père, repartit le prince étonné: laiſſez moi m'inſtruire par vos exemples à..... Vous me prêſſeriez en vain, reprit le roi, vos malheurs vous ont appris à régner, & le deſtin vous en croit digne, puiſqu'il me commande de vous couronner. J'obéirai: mais partons, mon fils, venez-vous montrer à de fidèles ſujets, que la crainte de ne jamais vous revoir avoit jetés dans une conſternation que votre ſeule préſence peut changer en allégreſſe.

La lecture finie de cette hiſtoire merveilleuſe, la converſation devint générale, ſans toutefois décider ſi l'on voudroit acheter ſon bonheur au prix de tant de diſgraces. Le ſage parut à Sophronie un perſonnage admirable. Je pourrois, dit Lhidimès, vous

en faire connoître un qui vous inſpireroit autant d'eſtime pour lui, que vous en accordez au merveilleux conducteur du prince d'Heſpérie. Que ſerois-je devenu dans l'aventure la plus périlleuſe de ma vie, ſans la ſageſſe & le pouvoir de ce guide incomparable ?

Je vois déjà tous les yeux attachés ſur moi, continua Lhidimès en ſouriant : eh bien ! on ſera ſatisfait ; mais avant que je faſſe le ſurprenant récit de cette hiſtoire, il faut que ma compagne Sophilette vous amuſe de celle de ſa jeuneſſe. C'eſt-à-dire, reprit Sophilette, que vous voulez, Lhidimès, voir rire à mes dépens ; je le veux bien ; je conſens à défrayer la journée de demain. Le rendez-vous fut accepté, & l'on ſe ſépara avec une extrême impatience d'être au jour ſuivant.

Fin du vingt-ſixième Volume.

TABLE
DES CONTES,
TOME VINGT-SIXIÈME.

J. J. ROUSSEAU:

LA Reine Fantaſque, page 5

Madame DE VILLENEUVE:

Hiſtoire de la Belle & la Béte. 33
Hiſtoire de la Bête, 52

Mademoiſelle DE LUSSAN:

LES VEILLEES DE THESSALIE:

Première Veillée, 241
Seconde Veillée, 320
Troiſième Veillée, 408
Quatrième Veillée, 476

Fin de la Table.